

Robert

# Heinlein

Histoire du futur, III

Révolte en 2100



folio  
SF

*Robert Heinlein*

---

*HISTOIRE DU FUTUR*

---

*TOME III*

***REVOLTE EN 2100***

*(Revolt in 2100, 1967)*



Traduction de F.Straschitz et P-P. Durastanti

Seul auteur récompensé à quatre reprises par le prestigieux prix Hugo, Robert A. Heinlein (1907-1988) est une des figures essentielles de l'âge d'or de la science-fiction américaine, aux côtés d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury. Outre sa gigantesque *Histoire du futur*, ensemble de romans et de nouvelles décrivant l'évolution de l'humanité dans les siècles à venir, on lui doit quelques-unes des œuvres les plus marquantes du genre : *Marionnettes humaines*, *Étoiles garde à vous!* (qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Paul Verhoeven sous le titre *Starship Troopers*) ou *En terre étrangère*.

## *Oiseau de passage*

Je m'appelle Holly Jones et j'ai quinze ans. Je suis très intelligente, mais ça ne se remarque pas parce que j'ai l'air d'un ange mal cuit. Insipide.

Je suis née ici, à Luna City, ce qui semble surprendre ceux de la Terre. En réalité, je suis de la troisième génération ; mes grands-parents faisaient partie des pionniers qui ont fondé le Site n°1, où se trouve maintenant le Mémorial. J'habite chez mes parents, à l'Artémis, le nouvel immeuble en copropriété dans Pression Cinq, deux cent cinquante mètres sous la surface, près de l'Hôtel de ville. Mais je n'y suis pas souvent – trop occupée.

Le matin, j'assiste aux cours du collège supérieur technique. L'après-midi, j'étudie ou je vais voler avec Jeff Hardesty – mon associé. Ou bien, chaque fois qu'un astronef de tourisme arrive, je guide les rampants. Ce jour-là, le *Gripsholm* a aluni à midi, et je me suis allée tout droit de l'école à l'American Express.

Le premier troupeau de touristes sortait de Quarantaine par petits paquets, mais je ne me suis pas précipitée, car M. Dorcas, le directeur, sait que je suis la meilleure. Je ne sers de guide qu'à titre temporaire (je suis en réalité conceptrice d'astronefs), mais quand on fait un travail, autant s'appliquer.

M. Dorcas m'a aperçue.

« Holly ! Venez, je vous prie. Mademoiselle Brentwood, Holly Jones va vous guider.

– “Holly”. Quel drôle de nom ! Vous êtes vraiment guide, ma chère ? »

Je supporte les rampants avec patience – certains de mes

meilleurs amis viennent de la Terre. Comme dit papa, être né sur la Lune relève de la chance et non d'un choix raisonné, et la plupart des Terriens doivent rester collés à leur planète. Après tout, Jésus-Christ, Bouddha et Einstein étaient tous des rampants.

Mais ils peuvent vous porter sur les nerfs. Si les lycéens ne servaient pas de guides, qui trouverait-on à engager pour ce travail ? « En tout cas, mon permis l'indique. » J'avais répondu d'un ton vif, et je l'ai toisée comme elle me toisait.

Son visage avait quelque chose de familier et j'ai pensé que j'avais pu voir sa photo à la rubrique mondaine des magazines terriens – une de ces riches filles à papa comme on en voit trop ici. Elle avait tant de charme que c'en était presque écœurant... peau soyeuse, cheveux blond platine souples et ondulés, 90-60-90, et ce qu'il fallait ici et là pour me donner l'impression d'être sèche comme un coup de trique. Ajoutez une voix grave et caressante et tout le nécessaire pour que les femmes moins bien loties envisagent le pacte avec le diable. Mais je ne me sentais pas intimidée ; c'était une rampante et les rampants ne comptent pas.

« Tous les guides de la ville sont des filles, a expliqué M. Dorcas. Holly est très compétente.

— Oh ! je n'en doute pas », a-t-elle rétorqué, puis elle a arboré la réaction numéro un du touriste moyen : surprise devant le fait qu'il faille un guide pour trouver son hôtel, stupéfaction devant l'absence de taxis, de porteurs, et sourcils haussés à l'idée de deux filles seules lâchées dans « une ville souterraine ».

M. Dorcas a fait preuve de patience. « Mademoiselle Brentwood, Luna City est la seule métropole du système solaire où une femme soit réellement en sûreté : pas de ruelles sombres, pas de quartiers déserts, pas d'éléments criminels. »

Je n'écoutais pas ; j'ai tendu ma carte de présence à M. Dorcas pour qu'il la timbre et j'ai pris les bagages de Mlle Brentwood. Normalement, les guides ne portent pas les bagages. La plupart des touristes sont d'ailleurs ravis de constater que les quinze kilos qu'on les autorise à transporter n'en pèsent plus guère que deux et demi. Mais je voulais qu'elle se bouge.

On était dans le tunnel, dehors, et j'avais déjà un pied sur le trottoir roulant quand ma cliente s'est immobilisée. « J'ai oublié ! Je

voudrais un plan de la ville.

— On n'en vend pas.

— Vraiment ?

— Il n'en existe qu'un. Voilà pourquoi vous avez besoin d'un guide.

— Est-ce qu'en fournir mettrait les guides au chômage ? »

Vous voyez ? « Pour vous, les guides se créent artificiellement du travail ? Mademoiselle Brentwood, ici, la main-d'œuvre est si rare qu'on emploierait des singes si l'on pouvait.

— Alors pourquoi ne pas imprimer des plans ?

— Parce que Luna City n'est pas plate comme... (j'ai failli dire *une ville de rampants*, mais je me suis retenue à temps)... une ville terrestre. Tout ce que vous avez vu de là-haut avant d'arriver, c'est le dôme antimétéore. En dessous, la ville s'étend et s'enfonce de plusieurs kilomètres en une douzaine de zones de pression.

— Oui, je sais, mais pourquoi pas un plan pour chaque niveau ? »

Les rampants disent toujours : *Oui, je sais, mais...*

« Je peux vous montrer l'unique plan de la ville. C'est un cylindre en stéréo de six mètres de haut et, malgré ça, on n'y voit bien que les repères principaux : le palais du Roi de la montagne, les fermes de culture hydroponique et la grotte des Chauves-Souris.

— La grotte des Chauves-Souris. C'est là qu'on vole, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est là que nous volons.

— Oh ! je voudrais voir ça !

— D'accord. La grotte d'abord, ou le plan de la ville ? »

Elle a décidé d'aller d'abord à son hôtel. Le chemin normal pour se rendre au Zurich est d'emprunter le trottoir roulant qui tourne à l'ouest par le tunnel de Gray et passe devant l'ambassade martienne, de descendre au temple mormon et de franchir une valve pressurisée pour rejoindre le boulevard de Diane. Mais je connais tous les raccourcis ; on a quitté le trottoir roulant au Macy-Gimbel pour descendre par leur va-et-vient privé. Je pensais que celui-ci lui plairait.

Mais quand je lui ai dit de saisir la poignée qui passait à sa portée, elle a jeté un coup d'œil dans le puits vertical et s'est reculée aussitôt. « Vous plaisantez. »

Je m'apprêtais à rebrousser chemin pour lui faire prendre l'itinéraire normal quand une de nos voisines est descendue par le va-et-vient. J'ai dit : « Bonjour, madame Greenberg.

— Salut, Holly. Comment ça va chez toi ? » Susie Greenberg est plus que grassouillette. Or elle se tenait pendue par une main et elle avait son jeune frère David sur son autre bras, ce qui ne l'empêchait pas de tenir de cette main-là la dernière édition du *Luna Journal* et de lire tout en descendant. Mlle Brentwood l'a regardée en se mordant la lèvre et m'a demandé : « Comment dois-je faire ?

— Oh ! Servez-vous de vos deux mains, je me charge des bagages. » J'ai réuni les poignées des valises avec mon mouchoir et je suis passée la première.

Elle tremblait quand on est arrivées en bas. « Seigneur ! Holly, comment pouvez-vous supporter la vie ici ? Vous n'avez pas la nostalgie de la Terre ? »

Question numéro six du touriste moyen...

« J'y suis allée, sur Terre. » Et j'ai laissé tomber le sujet.

Il y a deux ans, maman m'a envoyée chez ma tante à Omaha. Ça a été *atroce* – la chaleur, le froid, la saleté et les petites bêtes. Je pesais une tonne, j'avais mal partout, et ma tante n'arrêtait pas de m'asticoter pour que je sorte prendre de l'exercice alors que je voulais juste ramper dans la baignoire et broyer du noir en toute tranquillité. Et j'ai attrapé le rhume des foins. Vous n'avez jamais entendu parler du rhume des foins, j'imagine – on n'en meurt pas, mais on préférerait.

Je devais entrer dans une pension pour filles, mais j'ai appelé papa, je lui ai dit que je n'en pouvais plus et il m'a permis de rentrer. Les rampants ne peuvent pas comprendre que c'est *eux* qui vivent dans la sauvagerie. Mais les rampants sont les rampants, les lunatiques sont les lunatiques, et tout est dit.

Comme tous les meilleurs hôtels, le Zurich se situe dans Pression Un, côté ouest, de sorte qu'il a vue sur la Terre. J'ai aidé Mlle Brentwood à s'enregistrer auprès du réceptionniste robot et je

lui ai trouvé sa chambre, qui avait son propre hublot. Elle s'y est précipitée pour contempler la Terre avec des « Oh ! » et des « Ah ! ».

J'ai regardé par-dessus son épaule et vu qu'il était treize heures et quelques : le crépuscule mangeait l'extrémité inférieure de l'Inde. J'avais encore le temps de trouver un autre client à piloter. « Ce sera tout, mademoiselle Brentwood ? »

Au lieu de me répondre, elle m'a dit d'une voix tout émue : « Holly, est-ce que ce n'est pas le plus beau spectacle que vous ayez jamais vu ?

— C'est joli. » En fait, la vue de ce côté est monotone, à part la Terre dans le ciel – mais les touristes la regardent toujours, bien qu'ils viennent juste de la quitter. Bon, la Terre est jolie. C'est intéressant d'observer les changements de temps quand on n'a pas à les subir. Vous avez déjà enduré un été à Omaha ?

« C'est magnifique, a-t-elle murmuré.

— Pour sûr. Vous voulez aller quelque part, ou signer ma carte ?

— Quoi ? Pardon, je rêvassais. Non, pas maintenant... Oh ! si ! Holly, je veux aller là, *dehors* ! Il le faut ! On a le temps ? La nuit tombe quand ?

— Hein ? Il reste deux jours avant le coucher du soleil. »

Elle a paru surprise. « Comme c'est bizarre. Vous pouvez nous procurer des scaphandres spatiaux ? Il faut que j'aille dehors. »

Je n'ai pas bronché : je suis habituée aux réflexions des touristes. Pour eux, une tenue pressurisée et un scaphandre spatial, c'est du pareil au même, je crois bien. Je me suis contentée de répondre : « Notre licence de guide, à nous autres filles, n'est pas valable pour l'extérieur. Mais je peux téléphoner à un ami. »

Jeff Hardesty est mon associé concepteur de vaisseaux spatiaux et c'est pourquoi je lui envoie des clients. À dix-huit ans, il est déjà à l'Institut Goddard, mais je travaille dur pour le rattraper afin qu'on puisse ouvrir le bureau Jones & Hardesty, Ingénieurs en astronautique. Je suis très forte en mathématiques, ce qui fait tout dans le domaine, et j'aurai vite mon diplôme. En attendant, on dessine quand même nos engins.

Je n'ai rien dit de tout ça à Mlle Brentwood, car les touristes ne

croient pas qu'une fille de mon âge puisse être conceptrice d'astronefs.

Jeff a organisé ses études de manière à pouvoir guider les touristes le mardi et le jeudi ; il attend à la valve ouest de la ville et il étudie entre deux clients. Je l'ai eu au téléphone du chef de valve. Jeff m'a fait un large sourire. « Salut, Maquette à l'échelle.

— Salut, Handicap de charge. Tu peux t'occuper d'une cliente ?

— Ma foi, je devais guider une famille, mais ils sont en retard.

— Annule-les, mademoiselle Brentwood... avancez dans le champ de l'appareil, s'il vous plaît. Je vous présente M. Hardesty. »

Il a écarquillé les yeux ; j'ai ressenti un léger malaise, mais il ne m'est pas venu à l'idée qu'une *rampante* puisse l'attirer... même si on doit admettre que les hommes sont esclaves de leurs hormones en la matière. Je savais qu'elle était exceptionnellement décorative, mais de là à imaginer que Jeff soit captivé par une rampante, si bien conçue soit-elle... Les rampants et nous, on ne parle pas la même langue !

Je ne suis pas amoureuse de Jeff ; on est associés, point final. Mais tout ce qui intéresse la raison sociale Jones & Hardesty m'intéresse aussi.

Quand on l'a rejoint à la valve ouest, ma cliente lui a fait un tel effet qu'il a failli marcher sur sa propre langue dans un étalage répugnant de désir adolescent. J'ai eu honte de lui et, pour la première fois, un peu peur. Pourquoi les hommes sont-ils si puérils ?

Mlle Brentwood n'a pas paru remarquer son émoi. Jeff est taillé en athlète ; accoutré pour aller à l'extérieur, il a l'air d'un géant du givre de *L'or du Rhin* ; elle l'a regardé en souriant et remercié d'avoir bien voulu modifier ses plans. Il a pris un air encore plus bête avant de lui dire que tout le plaisir était pour lui.

Je laisse ma tenue pressurisée à la valve ouest : lorsque j'aiguille un client sur Jeff, il peut m'inviter à les accompagner. Cette fois, tout juste s'il m'a adressé la parole face à la menace blond platine. J'ai tout de même aidé ma cliente à choisir sa tenue et je l'ai emmenée dans la salle d'habillage pour la lui passer. Ces tenues de location, il faut bien les ajuster, ou elles pincent aux endroits

sensibles quand on sort dans le vide... et ils comportent certaines particularités qu'il appartient à une femme d'expliquer à une autre femme.

Quand je suis ressortie avec elle sans tenue, Jeff ne m'a même pas demandé pourquoi je ne m'étais pas harnachée – il l'a prise par le bras et entraînée vers la valve. J'ai dû m'interposer pour faire signer ma carte d'emploi à ma cliente.

Les jours suivants ont été les plus longs de ma vie. Je n'ai vu Jeff qu'en une seule occasion... sur le tapis roulant du boulevard de Diane. On s'est croisés. Elle était avec lui.

Même si je ne l'ai vu que cette fois-là, je savais ce qui se passait. Il manquait les classes, et il l'a emmenée trois soirs de suite à la salle du Panorama terrestre du Duncan Hines. Je n'avais rien à y voir, après tout. J'espère seulement qu'elle a eu moins de mal que moi à lui apprendre à danser. Jeff est libre ; s'il lui plaisait de se rendre ridicule en négligeant ses études et en perdant le sommeil à cause d'une rampante plantureuse, ça le regardait.

Mais il n'aurait pas dû négliger les affaires de notre société !

Jones & Hardesty avait du pain sur la planche, car on travaillait aux plans du vaisseau interstellaire *Prométhée*. Il y avait un an qu'on s'échinait sur ce projet ; on n'allait voler que deux fois par semaine pour y consacrer davantage de temps – et, croyez-moi, c'était un sacrifice.

Bien sûr, aujourd'hui, on ne peut pas construire des vaisseaux interstellaires sur la Lune, faute de centrale. Mais papa nous croit à la veille d'une avancée qui permettra de bâtir des centrales à conversion de masse, d'où la possibilité de réaliser de tels vaisseaux. Il est bien placé pour le savoir ; il est ingénieur en chef pour Routes de l'espace et conférencier à l'Institut Goddard. Jeff et moi, on conçoit un navire interstellaire autonome sur la base de cette prévision : quartiers pour l'équipage, salles de machines auxiliaires, clinique, labos, tout.

Papa n'y voit qu'un exercice, mais maman a tout compris : elle est chimiste mathématicienne chez Produits Synthétiques Lunaires, et presque aussi fine que moi. Elle sait que Jones & Hardesty compte proposer un projet achevé alors que les autres concepteurs barboteront encore.

Voilà pourquoi je rageais de voir Jeff perdre son temps avec cette créature. On mettait toutes les occasions à profit. Jeff arrivait après le dîner, on finissait nos devoirs, puis on s'attelait au vrai travail, le *Prométhée*... On vérifiait nos calculs, on débattait âprement chaque détail et on trouvait ça merveilleux. Mais le jour même de sa rencontre avec Ariel Brentwood, il ne s'est pas montré. J'avais fini de réviser et je me demandais si je devais commencer ou l'attendre – on modifiait du tout au tout le bouclier antiradiation de la centrale du vaisseau – lorsque sa mère m'a téléphoné. « Jeff m'a demandé de te prévenir qu'il dîne avec une cliente et qu'il ne pourra pas passer chez toi, chérie. »

Elle m'observait à l'appareil ; j'ai donc pris un air perplexe et répondu : « Il croyait que je l'attendais ? Il confond ses rendez-vous. » Je doute qu'elle m'ait crue ; elle a acquiescé trop vite.

Au fil de la semaine, j'ai acquis peu à peu la conviction, malgré moi, que Jones & Hardesty était en voie de liquidation. Jeff ne m'a pas refait faux bond – on n'avait pas d'autre rendez-vous – mais, le jeudi après-midi, on allait toujours voler, sauf si l'un ou l'autre devait guider des touristes, et il n'a pas appelé. Oh ! je savais où il était ; il l'emmenait patiner dans la grotte de Fingal.

Je suis restée cloîtrée, à bosser sur le *Prométhée*. Je recalculais masses et bras de moment des installations hydroponiques et des réserves en fonction du nouveau bouclier. Mais je commettais des erreurs et, deux fois, j'ai dû consulter ma table de logarithmes au lieu de trouver les valeurs de mémoire... J'avais à ce point l'habitude de discuter de tout avec Jeff que mon cerveau ne fonctionnait plus. À un moment donné, j'ai regardé l'en-tête de la feuille que je révisais. Elle portait « Jones & Hardesty » comme tout le reste, et j'ai commencé à débattre en moi-même : « Holly Jones, arrête de te bluffer ; c'est peut-être la fin. Tu savais qu'un jour ou l'autre Jeff tomberait amoureux de quelqu'un.

— Bien sûr... mais pas d'une *rampante*.

— C'est pourtant ce qui est arrivé. Quel fichu ingénieur tu fais si tu ne peux pas regarder la réalité en face. Cette fille est belle, riche... elle lui fera obtenir une situation par son père sur la Terre. Tu m'entends ? *Sur la Terre !* Alors cherche un autre associé... ou établis-toi à ton compte. »

J'ai gommé « Jones & Hardesty » pour inscrire « Jones & Cie » ; j'ai bien regardé cette nouvelle appellation, puis j'ai voulu l'effacer aussi, et je n'ai obtenu qu'une traînée noirâtre ; j'avais laissé tomber une larme dessus. Ridicule !

Le mardi suivant, papa et maman sont rentrés pour déjeuner, ce qui était inhabituel, car papa prend d'habitude son déjeuner à l'astroport. Papa ne serait capable de remarquer votre présence que si vous étiez un astronef, mais il a fallu qu'il choisisse ce jour-là pour remarquer que je n'avais commandé qu'une salade sur le cadran et que je ne l'avais pas finie. « Il te manque au moins huit cents calories. On ne peut pas décoller sans carburant. Ça ne va pas ?

— Si, très bien, merci, ai-je répondu avec dignité.

— Hum... quand j'y repense, voilà plusieurs jours que tu broies du noir. Tu as peut-être besoin d'un examen complet. » Il regardait maman.

« Je n'ai pas besoin d'examen médical ! » Je ne broyais *pas* du noir. Une femme n'a donc pas le droit de se taire ? Mais je déteste que les médecins me tripotent. J'ai donc ajouté : « Si je me contente d'un repas léger, c'est parce que je vole cet après-midi. Mais si tu insistes, je commande un ragoût et des pommes de terre et je vais dormir !

— Allons, allons, mon petit oiseau. » Il parlait tout doucement. « Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Tu prendras un casse-croûte quand tu auras fini... et dis bien des choses de ma part à Jeff.

— Entendu. » Sur ce, j'ai demandé la permission de me lever. Qu'il me croie incapable de voler sans M. Jefferson Hardesty m'humiliait, mais je ne tenais pas à en discuter.

Je sortais quand papa m'a lancé : « Ne sois pas en retard pour le dîner.

— Voyons, Jacob... » Maman s'est ensuite adressée à moi : « Vole jusqu'à ce que tu sois fatiguée, ma chérie ; tu n'as guère pris d'exercice. Je garderai ton dîner au réchauffoir. Tu aimerais quelque chose de spécial ?

— Non, je prendrai ce que tu commanderas pour toi. » Je me moquais bien de manger – ce qui ne me ressemble pas. En allant

vers la grotte des Chauves-Souris, j'ai pensé que je couvais peut-être une maladie quelconque. Mais j'avais les joues fraîches et l'estomac bien en place, même si je n'avais pas faim.

C'est alors qu'une affreuse pensée m'est venue. Se pouvait-il que je sois jalouse ? *Moi ?*

Impensable. Je n'ai rien d'une midinette. Seule ma carrière compte. Jeff était mon associé et mon camarade, et, sous mon égide, il aurait pu devenir un grand concepteur d'astronefs, mais on avait une relation claire : respect mutuel pour nos capacités intellectuelles, sans chichis fleur bleue. Une femme dévouée à sa carrière ne peut pas se permettre de tels enfantillages... Il suffit de songer à tout le temps de travail que ma mère a perdu pour m'avoir !

Non, je ne pouvais pas être jalouse. Je me faisais un souci terrible parce que mon associé s'était entiché d'une rampante. Jeff comprend mal les femmes, n'est jamais allé sur Terre et se fait des illusions sur cette planète. Si cette créature parvenait à l'y attirer, c'en était fait de Jones & Hardesty.

Et je sentais que Jones & Cie n'en prendrait pas la place ; le *Prométhée* pourrait n'être jamais construit.

C'est à la grotte des Chauves-Souris que j'ai tiré cette lamentable conclusion. Je n'avais guère envie de voler, mais je suis quand même allée au vestiaire prendre mes ailes.

Presque tout ce qu'on a écrit sur la grotte des Chauves-Souris en donne une fausse idée. Il s'agit du réservoir d'air de la ville, comme toutes les colonies en ont – l'endroit où les générateurs installés à grande profondeur acheminent et emmagasinent l'atmosphère produite, jusqu'à ce qu'on en ait besoin. On a la chance qu'il soit assez grand pour pouvoir y voler. Mais il n'a pas été nécessaire de le construire ; ce n'est qu'une énorme bulle volcanique de trois kilomètres de long et, si elle avait éclaté, dans le temps, il n'y aurait qu'un cratère à la place.

Il arrive que les touristes nous plaignent, nous, les lunatiques, parce qu'on n'a jamais l'occasion de se baigner. Ma foi, j'ai essayé à Omaha ; j'ai eu de l'eau plein le nez et la frousse de ma vie. L'eau, on la boit, on ne joue pas dedans. Je préfère voler. On entend des rampants dire qu'ils ont « volé » plusieurs fois, et je n'appelle pas ça

*voler*. J'ai tenté l'expérience entre White Sands et Omaha : une horreur. Leurs « avions » ne sont pas sûrs.

J'ai laissé mes chaussures et ma jupe au vestiaire, passé à mes pieds mes surfaces d'empennage, puis j'ai enfilé mes ailes et demandé à quelqu'un d'en resserrer les bretelles. Mes ailes ne sont pas des Condors de série, mais des Mouettes à démultiplication, fabriquées sur mesure en fonction de mes mensurations et de la répartition de ma masse. J'ai coûté à papa un paquet en matériel, puisqu'il a sans cesse fallu le remplacer à mesure que je grandissais, mais, cette dernière paire, je l'ai achetée avec mes honoraires de guide.

Elles sont superbes ! Tiges en alliage de titane aussi légères et solides qu'un os d'oiseau, pignon de poignet et articulations d'épaule à tension compensée, jeu naturel des alules<sup>1</sup>, battement automatique pour le vol stationnaire. Le squelette est habillé d'un revêtement de plumes en styrène avec empennage individuel des scapulaires et des primaires. Mes ailes volent presque d'elles-mêmes.

Je les ai repliées pour entrer dans le sas. Pendant qu'il se mettait en marche, j'ai déployé la gauche et pressé du pouce la commande d'alules – j'avais noté une tendance à glisser de côté la dernière fois. Mais elles se sont ouvertes sans problème et j'en ai déduit que j'avais dû me servir exagérément de ce contrôle, ce qui est courant avec des Mouettes à démultiplication, très manœuvrables. La lampe verte s'est allumée à la porte ; j'ai replié mon aile et je suis vite sortie tout en jetant un coup d'œil sur le baromètre. Dix-sept livres – deux de plus qu'au niveau de la mer sur la Terre et près de deux fois ce qu'on fournit en ville ; même une autruche pourrait voler dans cette atmosphère. J'ai redressé fièrement la tête, pleine de pitié pour les rampants, rivés au sol par six fois le poids normal et qui jamais, *jamais* ne pourraient voler.

Sur Terre, je n'aurais pas pu non plus. Ma portance est inférieure à cinq kilos par mètre carré, car je pèse moins de dix kilos, ailes comprises. Mais sur Terre, ça en ferait plus de cinquante et j'aurais beau battre des ailes jusqu'à la fin des temps, jamais je ne

---

1 Partie du plumage des oiseaux portée par l'index. (NScan)

décollerais du sol.

Je me sentais si bien que j'en oubliais Jeff et sa faiblesse de caractère. J'ai déployé mes ailes, couru quelques pas, je me suis inclinée pour prendre appui sur l'air... j'ai levé les pieds et pris mon essor.

J'ai godillé et je me suis laissé glisser vers l'orifice d'entrée d'air, au milieu de la grotte ; on l'appelle l'Escalier roulant, parce qu'on peut se laisser porter par le courant ascensionnel jusqu'au plafond, huit cents mètres plus haut, sans avoir à bouger une aile. Quand j'ai senti le courant d'air, je me suis penchée sur la droite, en freinant avec mes primaires droites, puis j'ai rectifié l'inclinaison et pris de l'altitude en tournoyant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, portée par l'air en direction du plafond.

À soixante mètres d'altitude, j'ai regardé à la ronde. La grotte était presque vide : deux cents personnes en l'air, moitié moins perchées ou sur le sol, assez de place pour jouer les acrobates. Aussi, dès que j'ai atteint une hauteur de cent cinquante mètres, je me suis dégagée du courant ascensionnel et j'ai battu des ailes. Planer ne coûte rien, mais voler, c'est aussi épuisant qu'on veut. Quand je plane, je porte à peine cinq kilos à chaque bras ; sur Terre, on travaille plus dur rien qu'en restant allongé. La portance ne demande aucun effort : on l'obtient de la forme de ses ailes tant qu'elles ont de l'air sur lequel prendre appui pendant le déplacement.

Même en l'absence de courant ascensionnel, planer à l'horizontale n'exige que de godiller du bout des doigts pour conserver sa vitesse ; une petite mamie y arriverait sans mal. La portance provient en fait de la différence entre les pressions d'air, mais on n'a pas besoin d'y comprendre quoi que ce soit : on godille un tout petit peu, soutenu par l'air, comme si on gisait étendu dans un lit totalement parfait. Godiller permet d'avancer, de même qu'à bord d'une barque. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit, vu que je ne suis jamais montée dans une barque. On me l'a proposé au Nebraska, mais je ne suis pas folle.

Quand on vole pour de bon, on godille avec les avant-bras en plus des mains, et on y ajoute la puissance des muscles des épaules.

Donc, on accélère, ou on prend de l'altitude, ou les deux, en

contrôlant son angle d'attaque avec ses pieds – enfin, avec les surfaces d'empennage qu'on a aux pieds. Au lieu d'avoir les pennes extérieures de vos primaires qui s'inclinent (comme dans le vol plané), on a les plumes primaires et secondaires articulées qui se replient tout entières d'un seul coup à chaque battement ; et au lieu de soulever leur charge, elles la poussent en avant, tandis que la charge en question bénéficie de la portance des scapulaires, qui remontent jusque sous les aisselles.

Zut ! Ça paraît compliqué et ça ne l'est pas – on le *fait*, voilà tout. On vole comme un oiseau. Les oisillons apprennent vite à se débrouiller et ils ne sont pas futés. Bref, c'est aussi facile que de respirer une fois qu'on sait... et plus marrant qu'on n'imagine !

Je suis montée jusqu'au toit à puissants battements d'ailes, en augmentant mon attaque et en déployant mes alules pour me maintenir sans à-coups. L'angle aurait stoppé net la plupart des autres humains pratiquant ce sport. Je suis petite, mais tout en muscles et je vole depuis mes six ans. Une fois là-haut, j'ai plané en regardant autour de moi. En bas, près du mur sud, des touristes essayaient des ailes à planer, si on peut appeler ça des « ailes ». Le long du mur ouest, la galerie des visiteurs grouillait de touristes aux yeux écarquillés. Je me suis demandé si Jeff et sa Circé s'y trouvaient et j'ai décidé de descendre m'en assurer.

J'ai plongé presque à la verticale en direction de la galerie que j'ai longée en un vol rapide. Je n'ai vu ni Jeff ni sa rampante, mais je ne regardais pas où j'allais et j'ai failli percuter quelqu'un qui volait devant moi. Je l'ai aperçu juste à temps pour me cabrer et passer dessous, et j'ai perdu quinze mètres d'altitude avant de pouvoir contrôler mon élan. On n'était en danger ni l'un ni l'autre, car la galerie a une hauteur de cent vingt mètres, mais je me suis couverte de ridicule et c'était ma faute ; j'avais violé une règle de sécurité.

Il y a peu de règles à observer, mais elles sont nécessaires. La première est que les ailes orange – les débutants – ont priorité. Cette personne n'avait pas d'ailes orange, mais j'allais la rattraper. Qui se trouve en dessous d'un autre, ou qui est rattrapé par un autre, ou qui est le plus près du mur, ou encore qui tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (dans cet ordre) a priorité.

Je me sentais ridicule : qui m'avait vue ? Je suis donc remontée

tout en haut et je me suis assurée que l'espace était libre sous moi, puis j'ai fondu comme un aigle vers la galerie, ailes repliées, surfaces d'empennage levées, me laissant choir comme une pierre. J'ai terminé mon plongeon devant la galerie, en abaissant et en étendant mes surfaces d'empennage avec tant de vigueur que j'ai senti se nouer les muscles de mes jambes, et j'ai étreint l'air de mes deux ailes, alules écartées. J'ai opéré un redressement et longé la galerie à toute vitesse. Les spectateurs en avaient les yeux exorbités et j'ai songé, satisfaite : « Là ! ça va leur faire voir ! »

Mais du diable si à ce moment quelqu'un ne s'est pas précipité *sur moi* ! Le déplacement d'air d'une personne freinant juste à temps pour ne pas me heurter a failli me faire décrocher. J'ai étreint l'air et stoppé un glissement latéral, en tirant quelques jurons choisis de mon répertoire et en regardant partout pour voir qui avait failli me torpiller. Au dessin noir et or des ailes, j'ai aussitôt reconnu Mary Muhlenburg, ma meilleure amie. Elle a viré vers moi sur l'extrémité d'une aile. « Salut, Holly ! Je t'ai fichu la frousse, hein ?

— Mais non ! Fais attention, le maître de vol va te consigner pour un mois.

— Rien à craindre ! Il est descendu boire un café. »

Je me suis éloignée, toujours contrariée, et j'ai commencé à m'élever. Mary m'a appelée, mais j'ai fait comme si je n'entendais rien et pensé : « Toi, je vais te tomber dessus et t'envoyer valser, tu m'en diras des nouvelles. »

C'était une idée stupide, car Mary vole tous les jours ; elle a les épaules et les pectoraux d'une catcheuse. Le temps qu'elle me rattrape, je m'étais calmée et on a volé de concert en montant toujours. Elle m'a crié : « On se perche ?

— On se perche. » Mary connaît toujours les derniers potins, et je n'étais pas fâchée de me reposer un peu. On s'est dirigées vers notre perchoir habituel, une entretoise de plafond qui portait des projecteurs. On ne doit pas s'en servir comme perchoir, mais le maître de vol ne monte pour ainsi dire jamais par là.

Mary m'a précédée, a freiné et stoppé net pour se poser avec une précision parfaite. J'ai un peu dérivé, mais elle a tendu une aile pour m'assurer. Il n'est pas facile de se percher, surtout lorsqu'on est obligé d'approcher à l'horizontale. Il y a deux ans, un garçon qui

venait de quitter la catégorie des débutants a essayé, mais il a déchiré son alule et ses primaires gauches sur un hauban, il est parti en vrille et il a dégringolé de six cents mètres pour s'écraser au sol. Il aurait pu s'en tirer ; on peut regagner le sol avec une aile endommagée en battant l'air de l'autre et sans s'opposer à une descente en vol plané plus rapide, puis en se cabrant au moment d'atterrir. Mais le pauvre gosse était trop inexpérimenté ; il s'est brisé le cou, pauvre Icare. Je ne me suis jamais servie de son perchoir depuis.

On a replié nos ailes et Mary s'est rapprochée avec un sourire malicieux. « Jeff te cherche. »

Mon cœur a fait un bond, mais j'ai répondu sans perdre mon calme : « Ah bon ? Je ne savais pas qu'il était là.

— Si. Là en bas. » Elle désignait un endroit avec son aile gauche. « Tu le vois ? »

Jeff porte des ailes rayées rouge et argent, mais elle me montrait la rampe d'envol des touristes, distante de plus d'un kilomètre.

« Non.

— Il est là, pourtant. » Elle m'a lancé un regard de biais. « Je n'irais pas le voir, si j'étais toi.

— Pourquoi ? Et pourquoi irais-je, au fait ? » Mary peut être exaspérante.

« Hein ? Tu accours toujours quand il te siffle. Mais aujourd'hui encore il a cette sirène terrienne en remorque ; ça pourrait être gênant pour toi.

— Mary, mais de quoi est-ce que tu parles ?

— Ne joue pas l'innocente, Holly. Tu sais ce que je veux dire.

— Il se trouve que non. » Je restais imperturbable et digne.

« Bah ! Alors tu es bien la seule personne de Luna City à l'ignorer. Tout le monde sait que tu en pines pour Jeff ; tout le monde sait qu'elle te l'a soufflé... et que tu bous de jalousie. »

Mary est ma plus chère amie, mais un de ces jours je l'écorcherai pour m'en faire une descente de lit. « Mary, c'est tout simplement ridicule. Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?

— Écoute, chérie, inutile de faire semblant. Je suis de ton côté. »

Et elle m'a tapoté les épaules avec ses secondaires.

Je l'ai fait culbuter. Elle a stoppé sa chute au bout de trente mètres, décrit un cercle, et repris de l'altitude pour se poser près de moi, toujours souriante. Ça m'avait donné le temps de réfléchir à ce que j'allais dire.

« Mary, tu sauras d'abord que je n'en pince pour personne, Jeff Hardesty moins que quiconque. On est de simples camarades, lui et moi. Alors ça ne tient pas debout de parler de ma "jalousie". Ensuite, Mlle Brentwood est une fille bien qui ne s'amuse pas à "souffler" les amis de qui ce soit, moi compris. Enfin, ce n'est qu'une touriste que Jeff guide... une cliente, rien de plus.

— Oui, bien sûr, est convenue Mary avec placidité. Je me trompais. Mais...»

Elle s'est tue avec un haussement d'ailes.

« Mais quoi ? Mary, arrête de tourner autour du pot.

— Oh, je me demande comment tu as su que je parlais d'Ariel Brentwood, puisque tout ça n'a aucune importance.

— Mais tu l'as nommée.

— Pas du tout. »

Je réfléchissais à toute vitesse. « Bon, peut-être pas. Mais c'est tout simple. Mlle Brentwood est une cliente que j'ai envoyée moi-même à Jeff, alors j'ai pensé que c'était la touriste dont tu parlais.

— Tiens, je ne me rappelle même pas avoir parlé d'une touriste. Et si ce n'est qu'une touriste que vous vous partagez, pourquoi ne pas la guider en ville tandis que Jeff la promènerait en surface ? Je croyais qu'il existait un arrangement entre guides ?

— Hein ? J'ignorais qu'il la pilotait en ville, si c'est bien le cas...

— Tu es la seule à l'ignorer.

— ... et peu m'importe. C'est le service des réclamations qui s'en chargera au besoin. Mais Jeff ne se ferait pas payer pour guider quelqu'un à l'intérieur.

— Oh non ! Pas en *argent*. Dis donc, Holly, puisque je me suis trompée, pourquoi ne pas aider Jeff ? Elle veut apprendre à planer. »

Leur imposer ma présence était la dernière idée qui me serait

venue. « Si M. Hardesty a besoin de mon aide, il la demandera. En attendant, je m'occuperai de mes affaires... une tactique que je te recommande.

— Ne t'énerve pas, a-t-elle répondu, nullement vexée. C'est un service que je te rendais.

— Merci, mais je n'en ai aucun besoin.

— C'est bon, j'y vais. Il faut que j'aille m'entraîner pour le gymkhana. »

Elle s'est penchée et laissé choir. Mais en guise d'exercices acrobatiques, elle a piqué droit vers la rampe des touristes.

Je l'ai suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis j'ai sorti ma main gauche par la fente pour prendre mon mouchoir, exercice difficile avec des ailes, mais les lumières me tiraient des larmes. J'ai tamponné mes paupières, je me suis mouchée, j'ai rangé mon mouchoir, puis j'ai réinséré ma main en me tortillant le poignet et j'ai tout vérifié, pouces, orteils, doigts, avant de m'élancer.

Mais je n'ai pas quitté mon perchoir. Je suis restée assise, les ailes en berne, perdue dans mes pensées. Il me fallait admettre que Mary avait en partie raison ; une *rampante* avait tourné la tête à Jeff... Si bien que, tôt ou tard, il partirait pour la Terre et qu'il n'y aurait plus de Jones & Hardesty.

Je me suis rappelé alors que je m'étais promis de construire des astronefs, comme papa, bien avant de m'associer à Jeff. Je ne dépendais de personne. Je pouvais me débrouiller seule.

Ça allait mieux. J'éprouvais une fierté froide et féroce, comme Lucifer dans *Le paradis perdu*.

J'ai reconnu les ailes rouge et argent de Jeff alors qu'il était encore loin, et songé à m'éclipser. Mais il peut me rattraper s'il le veut, aussi je me suis dit : « Holly, pas d'idiotie ! Tu n'as aucune raison de t'enfuir... montre-toi seulement d'une politesse glaciale. »

Il s'est posé près de moi, mais sans se rapprocher.

« Salut, Décimale.

— Salut, Zéro. Tu as volé beaucoup ces temps-ci ?

— Juste la Banque municipale, mais on me l'a fait remettre en place. » Il a froncé les sourcils et ajouté : « Holly, est-ce que tu m'en veux ?

— Jeff, qu'est-ce qui t'a mis une idée aussi ridicule dans le crâne ?

— Euh... quelque chose que m'a dit Mary Gueule d'Empeigne.

— Celle-là ? N'y fais pas attention. La moitié de ce qu'elle raconte est faux, et le reste, elle n'y croit pas elle-même.

— Oui, un court-circuit entre les deux oreilles. Alors tu n'es pas fâchée ?

— Bien sûr que non. Pourquoi est-ce que je le serais ?

— Je ne vois aucune raison. Il y a quelques jours que je n'ai pas travaillé aux plans de l'astronef, mais j'ai été bougrement occupé.

— Ne t'en fais pas. Moi aussi.

— Euh, parfait. Écoute, rends-moi un service. J'ai besoin que tu m'aides à propos d'une amie... enfin, une cliente... mais c'est aussi une amie. Elle veut apprendre à se servir d'ailes à planer. »

J'ai fait semblant de réfléchir à sa proposition. « Quelqu'un que je connais ?

— Oh ! oui. En fait, c'est toi qui me l'as présentée. Ariel Brentwood.

— Brentwood ? Il y a tant de touristes, Jeff. Voyons, une grande ? Blonde ? Très jolie ? »

Il m'a souri comme un nigaud et je l'aurais volontiers jeté à bas du perchoir. « C'est Ariel !

— Je m'en souviens... elle m'a prise pour un porteur. Mais tu n'as pas besoin d'aide, Jeff. Elle m'a paru avoir des dispositions et le sens de l'équilibre.

— Oui, bien sûr. Mais à vrai dire, je voudrais que vous fassiez connaissance toutes les deux. Elle est... elle est merveilleuse, voilà tout, Holly. Une femme tout ce qu'il y a de bien. Elle te plaira quand tu la connaîtras mieux. Euh... l'occasion m'a semblé bonne. »

Je sentais la tête me tourner. « C'est une délicate attention, Jeff, mais je me demande si cette fille tient vraiment à me connaître. Je ne suis qu'une domestique qu'elle a engagée... tu connais les rampants.

— Mais elle n'a rien d'une rampante ordinaire. Et elle veut te connaître mieux. Elle me l'a dit ! »

*Après que tu le lui as suggéré !* Mais j'étais maintenant dans une impasse. Si je n'avais été bien élevée, j'aurais répondu : « Dégage, cornichon ! Je me fiche de tes amies rampantes. » Mais je n'ai pu que dire : « Entendu, Jeff. » Puis j'ai serré le renard contre mon estomac et je me suis laissé tomber en vol plané.

Ariel Brentwood a donc appris à « voler ». Qu'il soit bien entendu que ces prétendues ailes qu'on fait porter aux touristes ont une surface sustentatrice de cinq mètres carrés, aucune commande sauf d'inclinaison des primaires, un dièdre incorporé pour qu'elles soient aussi stables qu'une table et quelques articulations limitées pour faire croire à la personne qui les porte qu'elle « vole » en agitant les bras. Le gouvernail arrière est rigide et taillé en oblique, de sorte que si on freine net (presque impossible), on atterrit sur les pieds. Un touriste se contente donc de courir quelques mètres, de lever les pieds (il ne peut pas l'éviter) et de planer, soutenu par la densité de l'air. Et alors il pourra dire à ses petits-enfants comment il a volé, vraiment *volé*, « comme un oiseau ».

Un singe pourrait apprendre à « voler » de cette manière.

J'ai poussé l'humiliation jusqu'à me harnacher d'un de ces trucs stupides et Ariel m'a regardée tandis que je me laissais enlever à une trentaine de mètres par l'Escalier roulant pour lui montrer qu'on pouvait « voler » avec cet attirail. Puis je m'en suis débarrassée, j'ai équipé mon élève d'une paire d'ailes plus grandes et j'ai endossé mes belles Mouettes à démultiplication. J'avais chassé Jeff (deux instructeurs, c'est un de trop), mais quand il l'a vue s'élancer, il est descendu à toute allure pour atterrir à côté de nous.

Je l'ai regardé. « Encore toi.

— Bonjour, Ariel. Salut, Bip-bip. Dis donc, tu as trop serré ses courroies d'épaule.

— Ta, ta, ta. Un moniteur à la fois, tu te rappelles ? Si tu veux m'être utile, enlève ces jolies nageoires et mets des ailes à planer... et alors tu me serviras à lui montrer ce qu'il ne faut pas faire. Autrement, monte à soixante mètres et restes-y ; on n'a pas besoin de pilotes de salons »

Jeff a fait une moue de gamin, mais Ariel a pris mon parti. « Obéissez au professeur, Jeff, vous serez gentil. »

Il n'a consenti ni à mettre des ailes à planer ni à s'éloigner. Il

s'est mis à décrire des cercles autour de nous, en nous observant, et le maître de vol a fini par lui hurler de dégager, parce qu'il encombrait l'espace réservé aux touristes.

Je dois reconnaître qu'Ariel était une bonne élève. Elle n'a même pas cillé quand je lui ai dit qu'elle avait les hanches un peu fortes pour se maintenir en bon équilibre. Non, elle a répondu qu'elle avait remarqué que j'étais la plus mince de toutes celles qui étaient là et qu'elle m'enviait. J'ai donc arrêté de lui chercher des crosses ; j'en venais presque à la trouver sympathique, aussi longtemps que je ne pensais qu'à lui apprendre à voler. Elle s'échinait, et apprenait vite : elle avait de bons réflexes et (malgré ma remarque perfide) elle conservait très bien l'équilibre. Je l'ai félicitée et elle m'a avoué qu'elle avait fait de la danse classique.

Vers le milieu de l'après-midi, elle m'a dit : « Je pourrais essayer de vraies ailes ?

— Hein ? Ma foi, Ariel, je ne crois pas.

— Pourquoi ? »

Que répondre à ça ? Elle avait déjà fait tout ce qu'il était possible de faire avec ces atroces ailes à planer. Si elle devait en apprendre davantage, il lui fallait effectivement mettre de vraies ailes. « C'est dangereux, Ariel. Ça n'a rien à voir avec ce que vous venez de faire, croyez-moi. Vous pourriez vous blesser, ou même vous tuer.

— Vous en seriez tenue pour responsable ?

— Non, vous avez signé une décharge quand vous êtes arrivée.

— Alors j'aimerais essayer. »

Je me suis mordu la lèvre. Si elle s'était tuée sans que j'y sois pour rien, je n'aurais pas versé une larme, mais la mettre ainsi en danger, alors que c'était mon élève... ça ressemblerait à l'histoire du roi David et d'Urie, dans la Bible. « Ariel, je ne peux pas vous en empêcher, mais je vais devoir enlever mes ailes et ne plus rien avoir affaire avec vous. »

À son tour de se mordre la lèvre. « Si vous voyez les choses ainsi, je ne peux pas vous demander de m'apprendre. Mais je ne renonce pas. Peut-être que Jeff acceptera.

— C'est probable, s'il est aussi bête que je crois ! »

Elle a pris un air chagrin, mais elle n'a rien dit parce que, juste à ce moment, Jeff s'est posé à côté de nous. « Vous parliez de quoi ? »

On a essayé de le lui dire toutes les deux et on n'a réussi qu'à l'embrouiller, car il s'est mis dans la tête que c'était moi qui avais fait cette proposition et il m'a prise à partie. J'étais devenue folle ? Je cherchais à ce qu'Ariel se blesse ? Je n'avais donc pas un sou de bon sens ?

J'ai hurlé : « *La ferme !* » Puis j'ai ajouté, calmement mais fermement : « Jefferson Hardesty, tu as voulu que je donne des leçons à ton amie et j'ai accepté. Mais ne viens pas nous importuner et ne crois pas que tu peux me parler sur ce ton. Maintenant, décampe ! Allez, ouste ! Du vent ! »

Il s'est dressé sur ses ergots et il a murmuré : « Je m'oppose absolument à ce qu'elle vole, »

Il y a eu un long silence. Puis Ariel a dit d'un ton mesuré : « Venez, Holly. Allons me chercher des ailes.

— D'accord, Ariel. »

Mais on ne loue pas de vraies ailes. Chacun possède les siennes. Toutefois, on en trouve d'occasion : elles appartenaient à des enfants qui ont grandi, ou leur propriétaire s'en est débarrassé pour des sur mesure, ou pour toute autre raison. Je suis allée voir M. Schultz, qui les garde sous clé, et je lui ai raconté qu'Ariel voulait en acheter, mais que je tenais à ce qu'elle les essaye d'abord. Après en avoir remué quarante paires, j'en ai déniché une dont Johnny Quevaras s'était défait après sa dernière poussée de croissance et qui était encore en très bon état. Je les ai bien examinées. J'avais du mal à atteindre les commandes avec mes doigts, mais elles lui convenaient parfaitement.

Je l'ai aidée à enfiler les surfaces d'empennage. « Ça reste une idée stupide.

— Je sais. Mais on ne peut pas laisser les hommes se croire nos maîtres.

— Sans doute.

— Ils le sont, bien sûr. Mais on doit se débrouiller pour qu'ils l'ignorent. » Elle palpa les commandes des surfaces d'empennage. « Pour les étendre, c'est avec les gros orteils ?

— Oui. Mais ne vous en servez pas. Gardez les pieds l'un contre l'autre, les orteils pointés. Écoutez, vous n'êtes pas prête. Aujourd'hui, contentez-vous de planer comme tout à l'heure. Promis ? »

Elle m'a regardée droit dans les yeux. « Je ferai exactement ce que vous me direz... je ne m'envolerai même pas avant que vous m'y ayez autorisée.

— Entendu. Prête ?

— Prête.

— Parfait. Oh ! zut ! Ce que je suis bête ! Elles ne sont pas orange.

— Ça a de l'importance ?

— Certainement. » Il a fallu discuter le bout de gras avec M. Schultz qui refusait de les vaporiser à la peinture orange pour un vol d'essai. Ariel y a mis fin en les achetant, et puis on a dû attendre que la laque sèche.

On a regagné la rampe des touristes et je l'ai laissée planer, en l'avertissant de tenir ses deux alules ouvertes avec ses pouces pour se mieux soutenir à faible vitesse, tout en se contentant de godiller avec ses doigts. Elle s'en est bien tirée : elle n'a trébuché qu'une fois à l'atterrissage. Jeff se tenait à proximité, dessinant des huit au-dessus de nous, mais on ne lui prêtait aucune attention. Bientôt, je lui apprenais à exécuter un virage large à faible courbure.

Enfin, je me suis posée près d'elle. « Vous en avez assez ?

— Je n'en aurai jamais assez ! Mais je les enlève si vous voulez.

— Fatiguée ?

— Non. » Elle a regardé par-dessus son aile – vers l'Escalier roulant ; une douzaine de personnes montaient en spirale, les ailes immobiles, portées par le courant ascensionnel. « Je voudrais bien en faire autant juste une fois. Ce doit être divin. »

J'ai réfléchi un instant. « À vrai dire, plus vous êtes haut, plus vous êtes en sûreté.

— Alors pourquoi pas ?

— Hum... en sûreté à condition de savoir ce que vous faites. S'élever sur ce courant d'air, ce n'est pas plus difficile que de planer comme vous l'avez fait. Vous restez allongée et vous vous laissez

porter à huit cents mètres de hauteur. Puis vous redescendez de la même manière, en douceur, en décrivant des cercles de plus en plus larges. Mais vous serez tentée d'essayer quelque chose que vous ne comprenez pas encore... battre des ailes, ou faire une acrobatie. »

Elle a secoué la tête avec solennité. « Rien que vous ne m'ayez enseigné. »

Je restais soucieuse. « Écoutez, il n'y a que huit cents mètres à monter, mais vous couvrez huit kilomètres pour y parvenir et encore plus pour redescendre. Une demi-heure au minimum. Vos bras supporteront l'effort ?

— Je suis sûre que oui.

— Bon... vous pourrez redescendre quand vous voudrez ; vous n'êtes pas obligée d'aller jusqu'au bout. Fléchissez un peu les bras de temps à autre pour éviter les crampes. Mais pas de battements.

— D'accord.

— Bon. » J'ai déployé mes ailes. « Suivez-moi. »

Je l'ai amenée dans le courant ascensionnel : une inclinaison sur la droite, puis sur la gauche, pour amorcer une montée en sens inverse des aiguilles d'une montre, tout en godillant très lentement afin qu'elle puisse se maintenir toujours à la même distance de moi. Une fois qu'on a été bien engagées dans la colonne d'air, je lui ai crié : « Continuez comme ça ! » Puis j'ai pris de la hauteur pour me stabiliser à dix mètres au-dessus d'elle. « Ariel ?

— Oui, Holly ?

— Je reste au-dessus de vous. Inutile de vous démancher le cou pour me voir. C'est à moi de vous surveiller. Vous vous débrouillez très bien.

— Je me sens très bien !

— Remuez un peu. Ne vous raidissez pas. Il y a une trotte, d'ici au plafond. Vous pouvez godiller plus fort si vous voulez.

— À vos ordres, capitaine !

— Pas fatiguée ?

— Seigneur ! non ! Voilà qui s'appelle vivre ! » Elle a eu un léger rire. « Et dire que maman prétendait que je ne serais jamais un ange ! »

Je n'ai rien répondu, car à ce moment, des ailes rouge et argent fonçaient sur moi. Elles ont freiné d'un coup pour se placer dans le cercle ascensionnel entre Ariel et moi. Le visage de Jeff était presque aussi rouge que ses ailes. « Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fichez là ?

— Ailes orange ! Laisse le passage !

— Descendez de là ! Toutes les deux !

— Sors d'entre mon élève et moi. Tu connais la règle. »

Il m'a ignorée. « Ariel ! Sortez du cercle et descendez en planant. Je reste à côté de vous. »

J'étais hors de moi. « Jeff Hardesty, je te donne trois secondes pour sortir d'entre nous deux, ou je te signale pour violation de la Règle numéro un. Pour la deuxième fois : *Ailes orange !* »

Il a grogné, abaissé son aile droite et décroché de la formation, en passant à moins de deux mètres de l'extrémité de l'aile d'Ariel. J'aurais dû le signaler pour ça ; on ne laisse jamais trop de place à un débutant.

« Ça va, Ariel ?

— Ça va, Holly. Je regrette que Jeff soit en colère.

— Ça ne durera pas. Dites-moi si vous vous sentez fatiguée.

— Non. Je veux monter jusqu'en haut. On est à quelle altitude ?

— Cent vingt mètres, peut-être. »

Jeff est resté en dessous de nous un moment, puis il a pris de la hauteur pour nous survoler, peut-être pour la même raison qui m'avait fait me placer au-dessus d'Ariel : mieux voir. Il ne me déplaisait pas qu'on soit deux à la surveiller, tant qu'il s'abstenait d'intervenir. Je commençais à craindre qu'Ariel ne se rende compte que la descente serait tout aussi longue et fatigante et j'espérais qu'elle demanderait grâce. Moi, je pourrais planer jusqu'à ce que je meure d'inanition. Mais un débutant se crispe, et se fatigue vite.

Jeff se maintenait en général juste au-dessus de nous ; il allait et venait – il est trop actif pour planer très longtemps – tandis qu'Ariel et moi, on continuait de se laisser porter vers le plafond. Enfin il m'est venu à l'esprit, alors qu'on était à peu près à mi-chemin, que je pouvais, moi, crier grâce. Je n'avais pas besoin d'attendre qu'Ariel soit épuisée. Je lui ai lancé : « Ariel ? Fatiguée maintenant ?

— Non.

— Eh bien, moi je le suis. On peut redescendre ? »

Elle n'a pas discuté. « Parfait. Que dois-je faire ?

— Penchez-vous sur la droite et quittez le cercle. » J'avais l'intention de l'éloigner de deux cents mètres et de la mettre dans le courant descendant afin qu'elle regagne le sol selon une spirale identique. J'ai regardé en l'air, cherchant Jeff. Je l'ai finalement aperçu à quelque distance, mais beaucoup plus haut que nous et je lui ai crié : « Jeff ! On se retrouve en bas. » Il ne m'avait peut-être pas entendue, mais il ne pouvait pas manquer de me voir. J'ai reporté mon regard sur Ariel.

Elle avait disparu.

Je l'ai retrouvée trente mètres plus bas. Elle battait lourdement des ailes et tombait, incapable de se gouverner.

J'ignorais comment ça avait pu se produire. J'imagine qu'elle s'était trop inclinée, qu'elle avait décroché, pris peur et commencé à se débattre. Mais je n'ai pas essayé d'éclaircir ce point sur l'instant.

J'étais simplement remplie d'horreur. Il m'a semblé rester figée là une heure à l'observer.

Mais je crois avoir réussi à crier : « Jeff ! » et j'ai piqué pour la rejoindre.

Je ne parvenais pas à tomber, à la rattraper. J'ai eu beau replier mes ailes, je ne tombais pas ; elle était toujours aussi loin.

Toute chute commence lentement, bien sûr. Seule leur faible gravité permet aux humains de voler. Même une pierre ne tombe que d'un mètre à peine durant la première seconde. Mais cette première seconde m'a paru interminable.

Et puis j'ai constaté que je tombais. Je sentais l'air qui me soufflait au visage – mais je ne me rapprochais toujours pas. Ses efforts devaient pourtant ralentir sa chute, alors que je plongeais intentionnellement, les ailes repliées au-dessus de ma tête, descendant le plus vite possible. L'idée extravagante m'est venue que si j'arrivais à la rejoindre, je pourrais la calmer, l'amener à plonger puis à redresser en vol plané. Mais je ne pouvais pas l'atteindre.

Le cauchemar a duré des heures.

En réalité, on n'a guère eu que vingt secondes pour tomber ; il n'en faut pas davantage pour parcourir trois cents mètres à la verticale. Mais vingt secondes, ça peut être horriblement long... assez long pour regretter toutes les bêtises que j'avais dites ou faites, murmurer une prière ou deux... et dire adieu à Jeff au fond de mon cœur. Assez long pour voir le sol se précipiter à notre rencontre et pour savoir qu'on allait s'écraser toutes les deux si je ne la rattrapais pas très vite.

J'ai levé les yeux et aperçu Jeff qui piquait droit sur nous, mais se trouvait encore à bonne distance. J'ai regardé vers le bas et découvert que je rattrapais Ariel... je la dépassais... *j'étais en dessous d'elle !*

Alors j'ai freiné de toutes mes forces, à m'en arracher les ailes. J'ai étreint l'air, je l'ai retenu à bras-le-corps, et je me suis mise à le battre sans même me redresser à l'horizontale. Une fois, deux fois, trois fois... et j'ai heurté Ariel par en dessous, dans un choc violent et douloureux.

Puis c'est le sol qui nous a heurtées.

Je me sentais faible et vaguement satisfaite. Je me trouvais couchée sur le dos dans une pièce sombre. Je crois que maman était là ; je sais que papa y était. J'avais le nez qui me démangeait et j'ai voulu me gratter, mais mes bras refusaient de m'obéir. Je me suis rendormie.

J'ai repris connaissance, affamée, bien réveillée. J'étais dans un lit d'hôpital et mes bras ne voulaient toujours pas remuer, ce qui n'avait rien d'étonnant : ils étaient tous deux dans le plâtre. Une infirmière s'est approchée avec un plateau.

« Faim ?

— Terriblement, avouai-je.

— Nous allons remédier à cela. »

Elle a commencé à me nourrir comme un bébé.

J'ai esquivé la troisième cuillerée. « Qu'est-il arrivé à mes bras ?

— Chut ! » Et elle m'a réduite au silence avec sa cuillère.

Mais un médecin très aimable est passé plus tard. « Pas grand-chose. Trois fractures bien franches. À votre âge, ça guérit en un

rien de temps. Mais on aime bien vous compter parmi nous, alors je vous garde en observation pour le cas où vous auriez des complications internes.

— Je n'ai rien d'interne. En tout cas, je ne souffre pas.

— Je vous ai dit que ce n'était qu'un prétexte.

— Euh... docteur ?

— Quoi donc ?

— Est-ce que je pourrai revoler ? » J'attendais, anxieuse.

« Tout à fait. J'en ai vu des plus amochés se relever et tenir trois rounds.

— Oh ! Merci. Docteur, qu'est-il arrivé à l'autre fille ? Elle a... elle est... ?

— Brentwood ? Elle est ici.

— Ici même, a lancé Ariel depuis le seuil. Je peux entrer ? »

J'en suis restée bouche bée, puis j'ai dit : « Oui, bien sûr. Je vous en prie.

— Ne restez pas longtemps, a conseillé le médecin avant de nous laisser.

— Asseyez-vous.

— Merci. »

Elle sautillait plutôt qu'elle ne marchait. J'ai remarqué qu'elle avait la cheville bandée. Elle s'est assise au pied de mon lit.

« Vous vous êtes fait mal à la cheville.

— Ce n'est rien. » Elle a haussé les épaules. « Une foulure et une déchirure musculaire. Deux côtes fêlées. Mais j'aurais pu me tuer. Vous savez pourquoi je m'en suis tirée ? » Je n'ai pas répondu. Elle a posé la main sur un de mes plâtres.

— Voilà pourquoi. Vous avez amorti ma chute et je suis tombée sur vous. Vous m'avez sauvé la vie et vous vous êtes cassé les deux bras.

— Inutile de me remercier. Je l'aurais fait pour n'importe qui.

— J'en suis bien persuadée et je ne vous remerciais pas. On ne peut pas remercier quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je voulais juste m'assurer que vous saviez que je savais. »

Je ne voyais pas quoi répondre à ça. « Où est Jeff ? Il est sain et

sauf ?

— Il sera là bientôt. Il n'est pas blessé... quoique je sois surprise qu'il ne se soit pas brisé les deux chevilles. Il a atterri si brutalement à côté de nous que ç'aurait été normal. Mais Holly... ma chère Holly... je suis venue ici pour qu'on puisse parler de lui avant son arrivée. »

Je me suis dépêchée de changer de sujet. Ce qu'on m'avait donné me rendait rêveuse et enjouée, mais je n'en étais pas moins embarrassée. « Ariel, qu'est-ce qui s'est passé ? Vous vous débrouilliez comme un chef, et soudain : patatras ! »

Elle a pris un air contrit. « C'est ma faute. Vous avez parlé de redescendre, alors j'ai regardé en bas. Vraiment, je veux dire. Avant ça, je concentrais toutes mes pensées sur une ascension jusqu'au toit ; je n'avais pas réfléchi à la hauteur où j'étais par rapport au sol. Quand j'ai regardé en bas, la tête m'a tourné, j'ai été prise de panique et mes nerfs ont lâché. » Elle a haussé les épaules. « Vous aviez raison. Je n'étais pas prête. »

J'ai réfléchi à ses paroles et hoché la tête. « Je comprends. Mais ne vous tracassez pas. Dès que mes bras auront guéri, je vous remmène. »

Elle m'a effleuré le pied et dit : « Ma chère Holly, je n'aurai plus l'occasion de voler. Je retourne là où est ma place.

— Sur Terre ?

— Oui. Je prends le *Billy Mitchell* mercredi.

— Oh ! Je suis navrée. »

Elle a froncé les sourcils. « Ah ? Holly, vous ne m'aimez guère, hein ? »

J'ai été tellement surprise que j'ai dû avoir l'air d'une idiote. Que répondre à une question pareille ? Surtout quand elle exprime la plus stricte vérité. « Heu... vous... ne m'êtes pas antipathique. Seulement je vous connais mal. »

Elle a opiné du chef. « C'est réciproque... quoique, en quelques secondes, j'aie eu l'occasion de vous connaître mieux. Mais Holly... écoutez-moi, s'il vous plaît, et ne vous fâchez pas. C'est au sujet de Jeff. Il n'a pas été très gentil avec vous ces derniers jours... depuis mon arrivée, je veux dire. Mais ne lui en veuillez pas. Je m'en vais et

tout redeviendra comme avant. »

Elle abordait le sujet si franchement que je ne pouvais pas m'en tirer par une pirouette : soit je répondais avec la même franchise, soit elle supposerait toutes sortes de choses fausses. J'ai donc dû m'expliquer... Je me vouais avant tout à ma carrière ; si j'avais eu l'air fâchée, c'était d'avoir à dissoudre la société Jones & Hardesty avant même que son premier vaisseau spatial soit achevé ; je n'étais *pas* amoureuse de Jeff, mais je l'estimais en tant qu'ami et associé ; mais si Jones & Hardesty ne pouvait subsister, Jones & Cie prendrait la place. « Vous voyez, Ariel, que vous n'avez aucun besoin de renoncer à Jeff. Si vous avez cru m'être redevable, n'y pensez plus. Vous ne me devez rien. »

Elle a cillé ; j'ai remarqué, stupéfaite, qu'elle retenait ses larmes. « Holly, Holly... vous ne comprenez pas du tout.

— Je comprends fort bien. Je ne suis plus une enfant.

— Non, vous êtes une femme... mais vous ne vous en rendez pas encore compte. » Elle a levé un doigt. « Un... Jeff ne m'aime pas.

— Je n'en crois rien.

— Deux... je ne l'aime pas.

— Je ne le crois pas davantage.

— Trois... vous dites que vous ne l'aimez pas... mais on verra ça dans un instant. Holly, est-ce que je suis jolie ? »

Changer de sujet est un trait féminin, mais je n'apprendrai jamais à le faire si vite. « Comment ?

— J'ai dit : « Est-ce que je suis jolie ? »

— Vous savez fichtre bien que oui !

— Oui. Je sais chanter, et danser, mais je n'obtiendrais guère de rôles si j'étais laide, parce que je ne suis qu'une actrice de troisième ordre. Alors il faut que je sois jolie. Quel âge me donnez-vous ? »

J'ai réussi à ne pas broncher. « Euh... plus âgée que Jeff ne croit. Vingt et un ans au moins. Peut-être vingt-deux. »

Elle a soupiré. « Holly, je suis presque assez vieille pour être votre mère.

— Hein ? Je ne vous crois pas là non plus.

— Je suis ravie que ça ne se voie pas. Mais voilà pourquoi, bien que Jeff soit un garçon charmant, il n’y avait aucune chance que je tombe amoureuse de lui. Mais peu importe les sentiments qu’il m’inspire ; ce qui est important, c’est que *lui* vous aime, *vous*.

— *Quoi ? C’est la chose la plus stupide que vous ayez dite jusqu’ici ! Oh ! il m’apprécie, ou m’appréciait. Point final.* » J’ai avalé la boule qui m’obstruait la gorge. « Et je n’en désire pas davantage. Tenez, vous devriez entendre sur quel ton il me parle.

— J’ai entendu. Les garçons ne savent pas dire ce qu’ils ressentent, à cet âge. Ils ne trouvent pas les mots.

— Mais...

— Attendez, Holly. J’ai vu ce que vous n’avez pas pu voir parce que vous aviez perdu connaissance. Quand on s’est télescopées, vous savez ce qui s’est passé ?

— Non.

— Jeff est arrivé comme un ange vengeur, une fraction de seconde derrière nous. Il enlevait ses ailes au moment même où il touchait le sol, pour dégager ses bras. Il ne m’a même pas regardée. Il m’a enjambée et vous a ramassée et tenue dans ses bras en pleurant comme un gosse.

— C’est *vrai* ?

— C’est la pure vérité. »

J’ai retourné cette révélation dans ma tête. Ce grand dadais m’aimait peut-être bien, après tout.

« Vous voyez Holly... même si vous ne l’aimez pas, soyez douce avec lui parce qu’il vous aime et que vous pouvez lui faire beaucoup de mal. »

Je m’efforçais de réfléchir. Une femme qui a choisi sa carrière doit se garder de toute sentimentalité, mais si Jeff me voyait avec ces yeux-là... ma foi, serait-ce compromettre mon idéal que de l’épouser simplement pour le rendre heureux ? Et maintenir l’unité de notre société ? En fin de compte ?

Mais si je l’épousais, ce ne serait pas Jones & Hardesty, mais Hardesty & Hardesty.

Ariel continuait de parler : «... et vous pourriez même tomber amoureuse de lui. Ce sont des choses qui arrivent, chérie. Si tel était

le cas, vous regretteriez de l'avoir repoussé. Une autre fille lui mettrait le grappin dessus ; il est vraiment adorable.

— Mais...» Je me suis tue, car j'entendais le pas de Jeff – je le reconnais toujours. Il s'est arrêté à la porte et nous a regardées, les sourcils froncés.

« Salut, Ariel.

— Salut, Jeff.

— Salut, Holly. » Il m'a toisée. « Sapristi ! Dans quel état tu es !

— Parle pour toi. On m'a dit que tu avais les pieds plats.

— À titre permanent. Comment tu fais pour te brosser les dents avec ces trucs aux bras ?

— Je ne me les brosse pas. »

Ariel s'est levée du lit en prenant appui sur son pied valide. « Il faut que je me sauve. À bientôt, les enfants.

— Au revoir, Ariel.

— Au revoir, Ariel. Et... merci. »

Après qu'elle est sortie en clopinant, Jeff a fermé la porte, il est revenu près du lit et il a dit d'un ton bourru : « Ne bouge pas. »

Alors il m'a prise dans ses bras et embrassée.

Je ne pouvais pas l'en empêcher, hein ? Avec mes deux bras dans le plâtre ? De plus, ça correspondait à mes nouveaux projets concernant la société. J'étais abasourdie parce que Jeff ne m'embrasse jamais, sauf quand on se souhaite un bon anniversaire, ce qui ne compte pas. Mais j'ai essayé de lui rendre son baiser et de montrer que cela me plaisait.

J'ignore ce qu'on m'avait refilé, mais mes oreilles se sont mises à siffler et j'ai de nouveau senti la tête me tourner.

Il s'est penché sur moi et m'a dit d'un ton chagrin : « Hé ! la nabote, ce que tu peux me casser les pieds ! »

J'ai répliqué, très digne : « Tu n'as rien du prince charmant, tu sais.

— Non, sans doute. » Il m'a regardée, tout triste. « Pourquoi pleures-tu ? »

Je ne m'en étais pas rendu compte. Je me suis soudain rappelé pourquoi. « Oh ! Jeff. J'ai cassé mes jolies ailes !

— On en achètera d'autres. Oh ! Attention à tes bras. Je sens que je vais recommencer.

— Entendu. » Il a recommencé.

J'imagine que Hardesty & Hardesty a plus de punch que Jones & Hardesty.

Oui. Vraiment, ça sonne mieux.

## « *Si ça continue...* »

### 1

Il faisait froid sur le rempart. Je tapai dans mes mains engourdies, puis m'arrêtai de peur de déranger le Prophète. Cette nuit-là, je montais la garde juste devant ses appartements privés – j'avais obtenu ce poste à force de me montrer plus que d'ordinaire respectueux des règlements... ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur moi.

J'étais jeune alors, et pas très malin – légat frais émoulu de West Point, et officier des Anges du Seigneur, la garde personnelle du Prophète Incarné. Dès ma naissance, ma mère m'avait consacré à l'Église ; pour mes dix-huit ans, mon oncle Absalon, censeur lai, avait obtenu du Conseil des Anciens, par ses prières, mon admission à l'Académie militaire.

West Point m'avait plu. Certes j'avais, comme mes camarades, rouspété contre les rigueurs de la vie militaire, mais en vérité j'aimais la routine monastique des levers à cinq heures suivis de deux heures de prière et de méditation, puis de cours et conférences traitant de tous les aspects de la vie militaire, stratégie, tactique, théologie, psychologie des masses, miracles élémentaires. L'après-midi, nous nous entraînions avec les fusils vortex et les foudroyeurs, manœuvrions des chars d'assaut et endurcissions nos corps par des

exercices variés.

Je ne figurais pas dans les premiers de ma promotion et, même si j'avais postulé, je ne m'attendais pas à être nommé aux Anges du Seigneur. Mais j'avais toujours eu d'excellentes notes en piété : on me choisit. Je péchais par orgueil... le régiment le plus saint parmi toutes les légions du Prophète, dont les simples soldats étaient des officiers et dont le colonel en chef était l'Épée Triomphale du Prophète, maréchal de toutes les légions. Le jour où l'on me remit l'écu brillant et la lance que seuls portent les Anges, je formulai le vœu d'étudier pour la prêtrise dès que ma nomination au grade de capitaine me rendrait éligible.

Mais cette nuit-là, des mois plus tard, si mon écu était certes toujours aussi brillant, mon cœur portait une tache de rouille. La vie à New Jerusalem n'évoquait que de loin ce que j'imaginai à West Point. Le Palais et le Temple grouillaient d'intrigues ; prêtres, diacres, ministres et fonctionnaires du Palais semblaient tous engagés dans une course effrénée aux honneurs et aux pouvoirs dispensés par le Prophète. Mes officiers eux-mêmes n'échappaient pas à la corruption générale. Notre fière devise *Non sibi, sed Dei* prenait un goût amer dans ma bouche.

Je n'étais certes pas sans reproche. Je m'étais tenu à l'écart de la lutte pour les privilèges temporels, mais dans mon cœur je savais que j'avais fait pire : j'avais désiré une femelle consacrée.

Essayez de me comprendre mieux que je ne me comprenais moi-même : homme par le corps, enfant par l'expérience. Ma mère était la seule femme que j'avais bien connue. Au séminaire, avant d'aller à West Point, j'avais peur des filles, ou presque ; je ne m'intéressais qu'à mes études, à ma mère et à la troupe paroissiale de Chérubins dont j'étais chef de patrouille. Je collectionnais les bons points dans tous les sujets, de la menuiserie à la mémorisation des Écritures. S'il y avait eu un bon point à gagner au sujet des filles... mais ce n'était pas le cas.

À l'Académie militaire, je ne voyais pas de femmes, et je n'avais guère de mauvaises pensées à confesser. Mes sentiments étaient inhibés et j'attribuais au diable les rares rêves tentateurs qu'il m'arrivait de faire. Mais New Jerusalem n'a rien de commun avec West Point et on n'interdisait aux Anges ni de se marier, ni de nouer

des relations décentes avec des femmes. La plupart de mes camarades ne demandaient pas l'autorisation de se marier, de peur d'être transférés dans un autre régiment et de se voir ainsi barrer la voie de la prêtrise militaire à laquelle nombre d'entre eux aspiraient – mais ce n'était pas interdit.

Les diaconesses laïes établies aux alentours du Temple et du Palais avaient elles aussi le droit de convoler, mais c'étaient pour la plupart des créatures âgées qui me rappelaient mes tantes et n'étaient guère propres à éveiller des sentiments romantiques. Parfois, je bavardais avec elles dans les couloirs, en tout bien tout honneur. Et même les rares d'entre elles qui étaient jeunes ne m'attiraient guère – jusqu'au jour où je rencontrai sœur Judith.

Cela se passait voici plus d'un mois. Pour la première fois, je montais la garde devant les appartements du Prophète. Après un accès initial de nervosité, j'étais resté sur le qui-vive, au cas où le surveillant de la garde ferait sa ronde.

Une lumière brilla soudain au bout du couloir me faisant face, et des bruits de pas me parvinrent ; je regardai mon chronomètre – sans doute les Vierges au service du Prophète... cela ne me concernait pas. Elles se relayaient chaque soir à dix heures – j'avais baptisé « relève de la garde » cette cérémonie à laquelle je n'avais jamais assisté et n'assisterais jamais. Je savais toutefois qu'elles tiraient au sort pour savoir laquelle d'entre elles aurait le privilège de servir en la présence sacrée du Prophète Incarné, pour veiller à ses besoins personnels pendant vingt-quatre heures.

Assuré que tout était en ordre, je me détournai. Un quart d'heure plus tard, environ, une silhouette agile vêtue d'une cape noire passa devant moi pour aller jusqu'au parapet où elle s'immobilisa pour admirer les étoiles. J'avais dégainé, mais remis mon foudroyeur en place en m'apercevant de ma méprise, car c'était une diaconesse.

Je la pris pour une diaconesse laïe ; je jure qu'il ne m'était pas venu à l'idée que ce puisse être une diaconesse sacrée. Aucun règlement ne m'obligeait à lui interdire la sortie, mais je n'avais jamais entendu parler d'un tel événement.

Je doute fort qu'elle m'ait remarqué avant que je lui adresse la parole : « La paix soit avec vous, ma sœur. »

Elle étouffa un cri, puis retrouva sa dignité pour me répondre :  
« Et avec vous, *petit frère*. »

C'est alors que j'aperçus sur son front le sceau de Salomon, emblème de la famille personnelle du Prophète. « Pardon, Sœur Aînée. Je n'avais pas vu.

— Je ne suis pas fâchée. » Il me parut qu'elle m'invitait à la conversation. Je savais inconvenant que nous parlions en tête à tête : son corps mortel était dédié au Prophète de même que son âme l'était au Seigneur ; mais j'étais jeune et seul – et elle était jeune et très jolie.

« Servez-vous Sa Sainteté ce soir, Sœur Aînée ? »

Elle secoua la tête. « Non, cet honneur ne m'est pas échu. Le sort ne m'a pas été favorable.

— Ce doit être un merveilleux privilège de le servir en personne.

— Nul doute, quoique je n'en sache rien par expérience. Je n'ai encore jamais été choisie. » Et elle ajouta, impulsive : « J'avoue que cela m'intimide. Je suis ici depuis peu, voyez-vous. »

Malgré son rang supérieur, son signe de faiblesse féminine me toucha, « Je gage que vous vous comporterez tout à votre honneur.

— Merci. »

On bavarda. Il apparut qu'elle se trouvait à New Jerusalem depuis moins longtemps encore que moi. Elle avait grandi dans une ferme de l'État de New York et avait été vouée au Prophète au Séminaire d'Albany. Je lui racontai à mon tour que j'étais né dans le Middle West, à moins de quatre-vingts kilomètres de la Fontaine de Vérité, où le Premier Prophète s'incarna. Je lui dis aussi que mon nom était John Lyle, ce à quoi elle me répondit qu'on l'appelait sœur Judith.

J'en oubliais le surveillant de la garde et ses rondes empoisonnantes. Nous aurions parlé toute la nuit si mon chrono n'avait sonné le quart. « Oh ! s'exclama sœur Judith. Je devrais être de retour dans ma cellule. » Avant de se précipiter par où elle était venue, elle ajouta : « Vous ne me dénoncerez pas... John Lyle ?

— Moi ? Jamais ! »

Je pensai à elle jusqu'au matin. Lors de la ronde du surveillant, j'étais un petit peu moins alerte qu'il ne l'aurait fallu.

Voilà une assise bien branlante sur laquelle fonder ma folie, hein ? Pour qui ne boit jamais, un verre est déjà de trop. Je ne pouvais chasser l'image de sœur Judith de mon esprit. Au cours du mois suivant, je la vis cinq ou six fois. Un jour, on se croisa sur des escaliers roulants – elle descendait et je montais ; on n'échangea pas un mot, mais elle me reconnut et me sourit. Je rêvai toute cette nuit-là de l'escalier roulant, sans jamais parvenir à descendre pour lui parler. Nos autres rencontres furent tout aussi insignifiantes. Une fois, j'entendis sa voix me héler tout bas : « Bonjour, John Lyle. » Je me retournai juste à temps pour voir sa silhouette encapuchonnée me frôler et disparaître par une porte. Une autre fois, je l'aperçus qui nourrissait les cygnes dans les douves. Je n'osai approcher, mais je pense qu'elle me vit.

Le *Héraut du temple* répertoriait nos affectations respectives. Je montais la garde un jour sur cinq, les Vierges tiraient au sort une fois par semaine, donc il fallut un peu plus d'un mois pour que nos soirs de garde coïncident de nouveau. En voyant son nom, je fis le vœu d'être désigné ce jour-là au poste d'honneur, devant les appartements du Prophète. Je n'avais aucun motif de croire que Judith viendrait me retrouver sur le rempart – mais j'avais la certitude qu'elle le ferait. Jamais je n'avais autant frotté mon écu ; j'aurais pu l'utiliser en guise de miroir pour me raser.

Il était déjà près de dix heures et demie. Toujours aucun signe de Judith ; j'avais pourtant entendu les Vierges dans le couloir à dix heures tapantes. Le seul résultat de mes efforts était le douteux privilège de monter la garde à l'endroit le plus glacial du Palais.

Sans doute, pensai-je avec tristesse, vient-elle flirter avec tous les gardes à tour de rôle. Je me remémorai avec amertume que toutes les femmes étaient des vaisseaux d'iniquité, et ce depuis la Chute. De quel droit imaginai-je qu'elle me réservait un traitement de faveur ? Sans doute avait-elle trouvé la nuit trop froide.

J'entendis un bruit de pas, et mon cœur bondit de joie. Mais ce n'était que le surveillant de la garde. Je dégainai et le hélai ; sa voix me parvint : « Veilleur, où en est la nuit ?

— Le matin vient », répondis-je selon la règle en citant le Livre d'Isaïe, et j'ajoutai : « Il fait froid, Frère Aîné.

— L'automne approche. Il fait frais même dans le Temple. » Et il

passa, son pistolet et ses bombes paralysantes en bandoulière battant les flancs de son armure au rythme de ses pas. C'était une brave vieille ganache qui échangeait souvent quelques mots avec nous ; mais il était sans doute pressé de retrouver la bonne chaleur de la salle de garde. Je repris le cours de mes pensées amères.

« Bonsoir, John Lyle. »

Je faillis sauter au plafond. Sœur Judith se tenait juste à l'entrée du couloir. Je parvins à balbutier « Bonsoir, sœur Judith » tandis qu'elle venait vers moi.

« Chut ! On pourrait nous entendre. John... John Lyle... ça y est. J'ai été choisie ! »

Je fis « Hein ? » puis j'ajoutai maladroitement : « Félicitations, sœur Judith. Que Dieu le fasse se réjouir de votre saint service.

— Oui, oui, merci, dit-elle d'une voix oppressée. John... je voulais causer un moment avec vous. Mais c'est impossible : je dois me rendre à la salle de parure pour l'endoctrinement et la prière. Il faut que j'y coure.

— Oui, dépêchez-vous », lui conseillai-je, désappointé parce qu'elle ne pouvait rester, heureux pour elle que cet honneur lui soit échu, et empli de joie parce qu'elle ne m'avait pas oublié. « Que Dieu vous accompagne.

— Il fallait que je vous dise que j'avais été élue. » Ses yeux brillaient de ce que je pris pour de l'extase. Je m'étonnai de l'entendre dire : « J'ai peur, John Lyle.

— Hein ? Peur ? » Je me souvins de mon émoi la première fois que j'avais eu à diriger l'exercice. « Non, n'ayez pas peur. Dieu vous soutiendra.

— Oh ! je l'espère ! Priez pour moi, John. » Sur ce, elle disparut dans les ténèbres du couloir.

Et je priai pour elle, tout en essayant d'imaginer où elle était, et ce qu'elle faisait. Mais je n'en savais pas plus sur ce qui se passait dans les appartements privés du Prophète qu'une vache sur une cour martiale. Plus d'une heure après, je fus tiré de mes rêveries par un hurlement aigu provenant du Palais, suivi d'un brouhaha et de bruits de pas. Je me précipitai dans le couloir intérieur et vis un petit groupe de femmes assemblées devant le portail menant aux

appartements du Prophète. Deux ou trois portaient une forme immobile qu'elles posèrent à terre.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je en dégainant.

Une sœur âgée s'interposa. « Ce n'est rien. Regagnez votre poste, légat.

— J'ai entendu crier.

— Cela ne vous concerne pas. Une sœur s'est évanouie lorsque le Saint Homme lui a demandé ses services.

— Qui est-ce ?

— Vous êtes bien curieux, petit frère. » Elle haussa les épaules. « Sœur Judith, si cela vous intéresse. »

Sans réfléchir, je m'écriai : « Je veux l'aider ! » et m'avançai, mais elle me barra le passage.

« Êtes-vous devenu fou ? Ses sœurs vont la ramener à sa cellule. Depuis quand les Anges se soucient-ils des Vierges trop émotives ? »

J'aurais pu l'écartier d'une pichenette, mais, de toute évidence, elle avait raison. À contrecœur, je regagnai mon poste.

Les jours suivants, je ne pus détacher mes pensées de sœur Judith. Je parcourais sans cesse les parties du Palais auxquelles j'avais accès dans l'espoir de la voir. Était-elle malade, ou simplement confinée dans sa cellule pour ce qui devait constituer une faute grave ? En tout état de cause, je ne la rencontrai pas.

Mon camarade de chambre, Zebadiah Jones, nota mon humeur chagrine. Zeb, qui se trouvait à trois classes au-dessus de moi à West Point où je lui avais servi d'ordonnance, était devenu mon meilleur ami et seul confident. « Johnnie, mon vieux, on dirait que tu vas à tes funérailles. Qu'est-ce qui te travaille ?

— Hein ? Rien du tout. Une petite indigestion, peut-être.

— Allons nous promener, alors. L'air frais te fera du bien. »

Je le suivis bon gré, mal gré. Ce ne fut qu'à notre arrivée sur la terrasse de la tourelle sud, loin des dispositifs d'écoute et de surveillance, qu'il cessa de dire des banalités. « Allez, raconte.

— Zut, Zeb, non. Je refuse d'encombrer qui que ce soit d'un tel fardeau.

— Pourquoi ? Je suis ton ami, pas vrai ?

— Non. Tu serais choqué.

— Ça m'étonnerait. La dernière fois que ça m'est arrivé, je venais de tirer un full aux as en quatre cartes. Depuis lors, je crois de nouveau aux miracles et je suis vacciné contre les chocs. On n'a qu'à considérer ça comme une discussion confidentielle entre une jeune recrue et son aîné qui joue les conseillers spirituels. Les fadaises habituelles, quoi. »

Je me laissai convaincre. À ma grande surprise, Zeb ne parut pas choqué que je sois attiré par une sainte diaconesse. Je lui racontai tout, sans oublier mes doutes et mes déceptions depuis mon arrivée à New Jerusalem.

Il hocha la tête d'un air dégagé. « Oui, oui. Je te connais, et ta réaction ne m'étonne pas. Dis donc, tu n'en as pas parlé à confesse, j'espère ?

— Non, avouai-je avec embarras.

— Alors garde-le pour toi. Le commandant Bagby a l'esprit ouvert, mais il pourrait juger bon d'en informer ses supérieurs. Mieux vaut ne pas avoir affaire à l'Inquisition même si on est innocent comme l'agneau qui vient de naître. Surtout si on est innocent – et tu l'es, tu sais. Il nous arrive à tous d'avoir des pensées impies. Mais l'Inquisiteur s'attend à trouver le péché. Il creusera jusqu'à ce qu'il le trouve. »

L'idée que l'on puisse me soumettre à la question me chavira l'estomac. Je tâchai de dissimuler mon trouble, car Zeb ajoutait déjà avec calme : « Mon brave Johnnie, j'admire ta piété et ton innocence, mais je ne les envie pas. Abondance de piété peut nuire. Tu trouves scandaleux qu'en plus des psaumes, il faille des machinations politiques pour gouverner un pays. Moi aussi, j'ai remarqué tout ça en arrivant ici, et je n'en ai pas été choqué parce que je m'y attendais.

— Mais...» Je me tus. Ses remarques me paraissaient fâcheusement hérétiques, et je préférerais changer de sujet. « Zeb, selon toi, qu'est-ce qui a causé un tel effroi chez Judith la nuit où elle devait servir le Prophète ?

— Hein ? Comment veux-tu que je le sache ? » Il me jeta un regard en coin et se détourna.

« Disons que ça ne m'étonnerait pas. Tu es au courant de tous les bruits qui courent le Palais.

— Ma foi... et puis n'y pense plus, mon vieux. Ça n'a aucune importance.

— Tu le sais, donc ?

— Je n'ai rien dit de tel. Je pourrais deviner, mais ça ne t'avancerait guère. N'en parlons plus. »

Je cessai d'arpenter la terrasse pour me camper devant lui. « Zeb, dis-moi ce que tu sais, ou ce que tu supposes. C'est très important pour moi.

— Du calme ! Tu avais peur de me choquer ? Il se pourrait que je ne tienne pas, moi, à te choquer, toi.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Réponds-moi !

— Tout doux, Johnnie ! On prend l'air avant le dîner, rappelle-toi, en nous demandant ce qu'on va manger et en parlant de nos collections de papillons. »

Bouillant d'impatience, je continuai à marcher à son côté. Il poursuivit, sur le ton de la conversation : « John, je vois que tu apprends lentement – et tu n'as jamais étudié les Mystères internes, n'est-ce pas ?

— Tu le sais bien. L'officier psychologue s'y est opposé, j'ignore au juste pourquoi.

— J'aurais dû te montrer quelques-uns des fascicules que j'étudiais. Ah ! non, c'était avant ton diplôme. Dommage, car on y explique les choses dans un langage plus délicat que le mien, avec toutes les justifications nécessaires à ceux qui apprécient la dialectique de la théorie religieuse. John, quels sont selon toi les devoirs des Vierges ?

— Eh bien... elles le servent, font la cuisine pour lui, et ainsi de suite.

— Très juste. Et ainsi de suite. Selon ta description, cette sœur Judith est une innocente petite paysanne. Très dévote, n'est-ce pas ? »

Je lui répondis avec raideur que c'était avant tout sa dévotion qui m'avait attiré. Et je le croyais peut-être.

« Eh bien, il se peut qu'elle ait été choquée en écoutant une

conversation temporelle et cynique entre le Saint Homme et le Grand Argentier, par exemple. Sur les impôts et la dîme, et le meilleur moyen de les extorquer aux paysans. Quoique je doute qu'ils aient pris une jeune Vierge à son premier service comme scribe en cette occasion, mais on ne sait jamais. Toutefois, je pense que ça concerne plutôt le "et ainsi de suite".

— Quoi ? Je ne vois pas où tu veux en venir. »

Zeb soupira. « Tu es vraiment un des innocents du Seigneur ! Saint Nom ! Je croyais que tu le savais, mais que tu étais trop fier pour l'admettre. Voyons, même les Anges font les doux yeux aux Vierges parfois, lorsque le Prophète ne veut plus d'elles. Sans compter les prêtres et les diacres. Je me souviens d'une fois... » Il s'interrompit en voyant mon visage. « Change de tête ! Tu vas attirer l'attention sur nous. »

Je m'y efforçai, tandis que des pensées terrifiantes me traversaient l'esprit. Zeb reprit la parole dans un murmure. « Puisque ça t'importe, je suppose que ton amie Judith mérite toujours le titre de Vierge, au sens physique aussi bien que spirituel, et continuera peut-être, si le Saint Homme est vraiment fâché contre elle. Je suppose qu'elle est aussi obtuse que toi et n'avait pas compris les explications symboliques qu'on lui avait données... Elle aura poussé de hauts cris lorsque le brouillard s'est dissipé, et il l'a fichue dehors. Pas de quoi s'étonner. »

Je m'arrêtai de nouveau, marmonnant des expressions bibliques que je ne pensais même pas connaître. Il me regardait avec un sourire empli de cynisme et d'indulgence. « Zeb, lui dis-je, tu m'as appris des choses terribles. Terribles. Ne me dis pas que tu les approuves.

— Les approuver ? Tout relève du Plan d'ensemble. Dommage que tu n'aies pas poussé tes études plus loin. Je tâche de t'expliquer. Dieu ne laisse rien perdre. Exact ?

— Ça paraît conforme à la doctrine.

— Dieu ne demande rien à l'homme qui dépasse ses possibilités. Exact ?

— Oui, mais...

— Ferme-la. Dieu ordonne à l'homme d'être fertile. Le Prophète

Incarné, particulièrement saint, a le devoir d'être particulièrement fertile. Voilà la substance et je te laisse le soin de découvrir les détails. En tout cas, puisque le Prophète s'abaisse au niveau de la chair pour faire son devoir, de quel droit soulèverais-tu des objections ? Hein ? Réponds-moi. »

Je n'avais, bien sûr, rien à répondre. Son raisonnement découlait avec une logique parfaite des doctrines révélées. Le problème, c'était que je vomissais ses conclusions comme s'il s'agissait d'un poison que je venais d'avalier.

Je me consolais en pensant que, si Zeb disait vrai, on n'avait fait aucun mal à Judith. Je me sentais déjà mieux. Oui, il avait raison, il ne m'appartenait certes pas de porter des jugements moraux sur le Saint Prophète Incarné.

Je recommençais de me tourmenter à l'idée que mon soulagement quant au sort de Judith provenait d'un sentiment impie, quand Zeb s'arrêta net. « Que se passe-t-il ? »

On courut jusqu'au parapet pour regarder en bas. L'enceinte sud donne sur la ville même. Une foule d'une cinquantaine de personnes escaladait la pente menant au Palais. Devant elles, fuyait un homme vêtu d'une longue gabardine. Il tentait de gagner la porte du Sanctuaire.

Zebadiah se répondit à lui-même : « La racaille qui lapide un paria. Il a sans doute commis l'imprudence de se laisser prendre hors du ghetto à cinq heures passées. » Il secoua la tête. « Je doute qu'il s'en tire. »

Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser. Une énorme pierre frappa l'homme entre les omoplates et il tomba à terre. Tous se précipitèrent sur lui alors qu'il tentait de se relever. Frappé d'une douzaine de pierres, il s'écroula de nouveau, poussa un cri perçant et tenta de se protéger les yeux de couleur sombre d'un pan de sa gabardine, révélant un fort nez aquilin.

Bientôt, on ne vit plus qu'un morceau de pierraille dont dépassait un pied en pantoufle qui s'agita spasmodiquement puis s'immobilisa à jamais.

Je me détournai, nauséux. « Pourquoi, dis-je, fuyant le regard perçant de Zeb, ces parias persistent-ils dans leur hérésie ? À part ça, ils ne font de mal à personne.

— Pour eux, il ne s'agit peut-être pas d'une hérésie. Tu ne l'as pas vu se recommander à son Dieu ?

— Mais ce n'est pas le vrai Dieu.

— Il devait penser autrement.

— Ces gens-là ne peuvent plus se bercer d'illusions. On le leur a bien assez expliqué. »

Il eut un sourire si irritant que je m'exclamai : « Je ne te comprends pas, Zeb ! Il y a dix minutes, tu m'instruisais dans la Doctrine, et maintenant on dirait que tu défends l'hérésie !

— Je peux jouer l'avocat du diable. Je dirigeais le groupe de discussion à West Point, souviens-toi. Un jour, je serai un théologien célèbre... si le Grand Inquisiteur ne me croque pas d'abord.

— Écoute, Zeb... Il est juste de lapider les infidèles, n'est-ce pas ? Tu en es bien *persuadé* ? »

Il changea de sujet tout d'un coup : « Tu as remarqué celui qui a lancé la première pierre ? » Je répondis que non ; je me rappelais seulement un homme vêtu de façon rustique.

« C'était Snotty Fassett », dit Zeb avec une moue de dégoût.

Je ne me souvenais que trop bien de Fassett. Il était deux années au-dessus de moi et je n'oublierai jamais l'année où je fus son ordonnance. « Tiens donc, répondis-je lentement. Zeb, je ne me sens pas fait pour l'espionnage.

— Pas comme agent provocateur, du moins, convint-il. Mais je suppose que le Conseil a besoin de tels incidents de temps à autre. Ainsi que des rumeurs sur la Cabale... »

Je repris cette dernière remarque. « Zeb, tu crois vraiment à l'existence de la Cabale ? Je ne peux pas croire qu'il y ait une désobéissance organisée envers le Prophète !

— Ma foi, il y a eu des troubles sur la côte ouest, c'est sûr. Mais oublions ça. Notre travail consiste à monter la garde ici. »

## 2

Nous n'eûmes pas l'occasion de l'oublier. Deux jours plus tard, on doublait la garde. Je n'en voyais pas l'utilité, car le Palais était une forteresse imprenable, aux niveaux inférieurs à l'épreuve des bombes à fission. De plus, toute personne entrant au Palais, même venant du Temple, passait par au moins une douzaine de vérifications d'identité avant d'arriver jusqu'à l'Ange montant la garde devant les appartements du Prophète. Pourtant, les gens haut placés paraissaient inquiets ; il devait y avoir une raison.

L'inconvénient de devoir monter la garde deux fois plus longtemps était – pour moi du moins – largement compensé par le fait d'avoir Zebadiah comme partenaire. Le pauvre, je lui rebattais les oreilles tout au long de nos nuits – à propos de Judith, bien sûr, et de mon désappointement sur l'état des choses à New Jerusalem. Un beau soir, il se tourna vers moi.

« Écoute-moi bien, monsieur Gros Bêta, me dit-il, en m'appelant du sobriquet que l'on m'avait donné à West Point. Tu l'aimes ? »

Je cherchai des échappatoires, pas encore certain moi-même de ce que je voulais. Il me coupa sèchement : « C'est oui ou non. Décide-toi. Si tu l'aimes, on pourra parler de la pratique. Si tu ne l'aimes pas, cesse de parler d'elle ! »

Je fis le plongeon. « Oui, je crois que je l'aime, Zeb. Ça paraît impensable, et je sais que c'est un péché, mais voilà.

— Oui, et c'est aussi complètement fou. Mais tu es insensible à la raison. Tu l'aimes, donc. Et ensuite ?

— Hein ?

— Que veux-tu faire ? L'épouser ? »

Ma détresse était telle que je me cachai le visage derrière les mains. « Bien sûr. Mais comment ?

— Tu ne peux pas. Tu ne peux pas l'épouser sans être nommé loin d'elle, et elle ne peut pas se marier, ni même rompre ses vœux, car elle est déjà vouée au Prophète. Mais, si tu es capable de regarder la réalité en face sans rougir, il y a toutes sortes de

possibilités. Sois un peu moins bas-bleu et vous pourrez vous débrouiller d'agréable façon. »

Une semaine auparavant, je n'aurais même pas saisi ce qu'il évoquait. Mais maintenant, je comprenais. Et je ne lui en voulais pas de sa suggestion aussi impie que déshonorante. Il ne me voulait que du bien, et mon âme était déjà souillée. « Non, Zeb, tu n'aurais pas dû dire ça. Judith n'est pas ce genre de femme.

— Entendu. Oublie ce que j'ai dit. Et oublie-la. Ne me parle plus d'elle. »

Je poussai un soupir las. « Ne sois pas trop dur avec moi, Zeb. J'ai du mal à maîtriser tout cela. » Je jetai un regard vers le haut, puis vers le bas, et enfin je m'assis sur le parapet. On ne montait pas la garde près des quartiers du Saint Homme, mais sur le mur est ; notre surveillant, le capitaine Peter Van Eyck, était trop gras pour s'y aventurer plus d'une fois par nuit, et je ne courais donc qu'un risque calculé. J'étais épuisé, car je dormais peu et mal, ces temps derniers.

« Navré.

— Ne te fâche pas non plus, Zeb. Ces choses-là ne sont pas pour moi, et certes pas pour Judith... sœur Judith. » Je savais ce que je voulais pour nous : une petite ferme d'une centaine d'hectares, comme celle où j'étais né, avec des cochons et des poules, et des enfants sales et rieurs... et Judith, dont le visage s'éclairait à mon retour des champs, et qui en essuyait la sueur avec son tablier pour que je puisse l'embrasser... nos seuls rapports avec l'Église et le Prophète seraient les réunions dominicales et la dîme.

Mais il n'en serait jamais ainsi. « Zeb... rien que par curiosité : tu m'as laissé entendre que ça se faisait. Comment ? Ça ne me paraît guère possible dans un cercle aussi restreint. »

Il me regarda avec un sourire tellement cynique que j'eus envie de le gifler, mais son ton n'avait rien de sarcastique. « Prenons ton cas, par exemple...

— Pas question !

— À simple titre d'exemple. Sœur Judith n'est pas disponible en ce moment, car elle est confinée dans sa cellule. Mais...

— Quoi ! On l'a *arrêtée* ? » Mon esprit grouillait d'images de la

## Question et des Inquisiteurs.

« Mais non ! Elle n'est même pas enfermée, mais on lui a enjoint de rester dans sa cellule avec un régime de pain, d'eau et de prières. Ils purifient son cœur et l'instruisent dans ses devoirs spirituels. Quand elle verra les choses sous leur vrai jour, elle sera de nouveau choisie... et elle ne réagira pas en oie blanche. »

Oubliant ma première réaction, je m'efforçai d'y penser sans perdre tout contrôle sur moi-même, « Non, Judith ne s'y résoudra jamais. Même si elle doit rester dans sa cellule sa vie durant.

— Ah bon ? Je n'en jurerais pas. Ils savent se montrer très persuasifs. Tu aimerais qu'ils se relaient pour prier à ton chevet, sans relâche ? Mais supposons qu'elle voie la lumière, pour que je puisse terminer mon histoire.

— Zeb, comment est-ce que tu sais tout ça ?

— Par Shéol ! Je suis ici depuis bientôt trois ans. Tu me prends pour qui ? J'ai mes sources. Tu te faisais du mouron pour elle, et tu commençais à devenir sacrément embêtant, si tu veux tout savoir. J'ai demandé aux petits oiseaux. Mais revenons à nos moutons. Elle voit la lumière, on la tire au sort, et elle rend le service sacré au Prophète. Ensuite, elle y va toutes les semaines comme les autres et on la choisit une fois par mois peut-être, ou même moins. Au bout d'un an au maximum, sauf si le Prophète trouve à son âme des beautés exceptionnelles, elle ne participe plus au tirage au sort. Mais il n'est pas indispensable d'attendre aussi longtemps, quoique ce soit plus indiqué.

— Quelle honte !

— Ah ? Le roi Salomon devait utiliser un système analogue, j'imagine... il avait davantage de femmes sur les bras que le Saint Homme. Bref, si tu parviens à un accord mutuel avec la Vierge en question, il suffit de suivre la coutume. On offre un cadeau à la Sœur Aînée, qu'on renouvelle si les circonstances l'exigent. Puis il faut graisser quelques pattes... je te dirai lesquelles. Et ce grand bloc de maçonnerie est bourré d'escaliers obscurs. Les nuits où je suis de garde et que tu ne l'es pas, rien ne s'oppose à ce que tu retrouves dans ton lit quelque chose de doux et de caressant. »

J'allais m'insurger contre sa grossièreté lorsqu'une idée toute différente me vint. « Zeb, tu me racontes des histoires. Il y a un œil

et une oreille quelque part dans notre chambre. Et même si j'essayais de les trouver et de les déconnecter, les gardes de la sécurité viendraient frapper à ma porte trois minutes plus tard.

— Et alors ? Il y a un œil et une oreille dans toutes les chambres, ici. On les ignore, voilà tout. »

J'en restai bouche bée.

« Ignore-les, poursuivit-il. Voyons, John, une petite fornication par-ci par-là ne représente pas une menace pour l'Église. On le mettra dans ton dossier et tu n'en entendras jamais plus parler... à moins que tu ne te fasses prendre pour quelque chose de plus grave ; dans ce cas, ils s'en serviront peut-être pour te pendre s'ils souhaitent taire le vrai chef d'accusation. Mon vieux, ils *aiment* avoir de telles peccadilles dans leurs dossiers : ça renforce la sécurité. Tel quel, tu les inquiètes : les gens trop parfaits sont dangereux ; c'est sans doute pour ça qu'on ne t'a pas autorisé à étudier les Mystères. »

J'essayai en vain de me figurer le fonctionnement de ces rouages secrets. « Je ne comprends pas. Zeb, tout ceci n'a rien à voir avec moi... ni avec Judith. Mais je sais ce que je *dois* faire. Il faut que je la sorte de là.

— Hum... une porte sacrément étroite, mon vieux.

— Il le faut.

— J'aimerais t'aider...» Il ajouta, dubitatif : « Je pourrais essayer de lui faire parvenir un message. »

Je le pris par le bras. « Tu ferais ça, Zeb ? »

Il soupira. « Il y a un risque, bien entendu. Dommage que tu sois trop fleur bleue pour patienter. Tant qu'elle est soumise à des mesures disciplinaires... Tu ferais une drôle de tête en cour martiale, face à ta propre lance.

— Je suis prêt à risquer ça, et même la Question. »

Sans me rappeler qu'il courait un risque au moins aussi grand que moi, il me répondit : « Fort bien. Quel est le message ?

— Dis-lui que le légat qu'elle a vu la nuit où on l'a choisie s'inquiète pour elle.

— Et quoi d'autre ?

— Ajoute que je lui suis dévoué corps et âme ! » Si

grandiloquent que ça paraisse, cela décrivait mes sentiments au plus près.

Le lendemain, au déjeuner, je découvris un bout de papier plié dans ma serviette. J'avalai mon repas et sortis pour en lire le contenu.

*J'ai besoin de votre aide, et je vous suis extrêmement reconnaissante. Se verra-t-on ce soir ?* Aucune signature ne figurait sur le message, composé dans les caractères usuels d'un vocascribe comme on en trouve partout, au Palais et ailleurs. Lorsque Zeb revint, je le lui montrai. Il y jeta un bref coup d'œil et dit d'une voix traînante : « Allons prendre l'air. J'ai trop mangé et je sens que je vais m'endormir. »

Une fois sur la terrasse, loin des yeux et oreilles importuns, il me tança vertement, mais sans élever la voix : « Tu ne feras jamais un bon conspirateur. La moitié du mess doit savoir que tu as trouvé quelque chose dans ta serviette. Qu'est-ce qui t'a pris d'engloutir ton repas et de filer ? Et pour couronner le tout, tu me l'as montré en haut. Si ça se trouve, l'œil l'a photocopié. Où étais-tu lors de la distribution des cerveaux ? »

Il continua sans écouter mes protestations : « Je sais que tu ne l'as pas fait exprès, mais les bonnes intentions ne serviront à rien lorsque le juge-avocat lira les chefs d'accusation à notre procès. Mets-toi bien ça dans la tête une fois pour toutes : le principe fondamental de l'intrigue, c'est de ne jamais agir d'une façon inhabituelle, si inoffensif que ça te paraisse. Tu imagines mal le peu qu'il faut à l'œil exercé d'un analyste. Tu aurais dû rester au réfectoire comme d'habitude, en bavardant et en prenant ton temps, comme les autres jours. Alors, où est-il ?

— Dans la poche de mon corselet, répondis-je humblement. Ne t'inquiète pas, je vais le mâcher et l'avaler.

— Pas si vite. Attends-moi ici. » Zeb s'éloigna, pour revenir au bout de quelques minutes. « J'ai un bout de papier du même aspect. Je vais te le passer. Échange-le contre le vrai, puis mange ce dernier... mais en cachette.

— D'accord. Qu'y a-t-il sur l'autre feuille ?

— Des notes sur un système pour gagner aux dés.

— Hein ? Mais ça aussi, c'est illégal !

— Justement ! Ce que tu peux être obtus ! S'ils t'attrapent avec, ils ne te soupçonneront pas d'un péché bien plus grave. Au pire, le chef t'engueulera et t'infligera quelques jours de retenue sur ta solde, plus deux ou trois heures de contrition. N'oublie pas ça, John : si on te soupçonne de quoi que ce soit, mets en lumière un crime mineur. N'essaie jamais de te faire croire blanc comme un lis. La nature humaine étant ce qu'elle est, on ne te croira pas. »

Zeb disait vrai. On dut fouiller mes poches et photographier leur contenu après que je changeai d'uniforme pour la parade, car une demi-heure plus tard on m'appela au bureau de l'officier en chef. Il me pria d'ouvrir l'œil ; on croyait savoir que certains sous-officiers pratiquaient des jeux de hasard. Il déclara qu'il s'agissait là d'un péché auquel il détestait voir ses hommes succomber. Puis il me tapa sur l'épaule avec bonhomie, « Vous êtes un brave garçon, John Lyle. À bon entendeur, salut ! »

Cette nuit-là, Zeb et moi montions la garde au portail sud. Les heures s'égrenaient sans un signe de Judith ; j'étais aussi nerveux qu'un chat dans une maison inconnue, même si Zeb tâchait de m'apaiser par le recours systématique à la routine. Enfin j'entendis un pas léger dans le couloir et une forme surgit au portail. Zebadiah me fit signe de rester là et alla voir. Il revint tout de suite, me faisant signe de le suivre, un doigt posé sur ses lèvres. J'entrai en tremblant. Ce n'était pas Judith, mais une femme inconnue qui nous attendait. J'allais prendre la parole, mais Zeb posa sa main sur ma bouche.

La femme me prit par le bras et m'entraîna le long du couloir. Je jetai un coup d'œil derrière moi et je vis Zeb qui couvrait nos arrières. Puis mon guide s'arrêta, me poussa dans une alcôve ténébreuse, et sortit des replis de sa robe un instrument qui, à en juger par le petit cadran phosphorescent, était un détecteur de mouchards. Elle en balaya les murs, le plafond, le plancher, puis, satisfaite, le referma avec un claquement sec et le rempocha. « Aucun danger, murmura-t-elle. Vous pouvez parler. » Et elle s'éclipsa sans bruit.

Je sentis un léger contact contre ma manche. « Judith ?

soufflai-je.

— Oui », répondit-elle si faiblement que j'eus peine à l'entendre.

Je la pris dans mes bras. Elle poussa un petit cri de surprise et se pendit à mon cou. Je sentis son haleine sur mon visage. On échangea un baiser maladroit mais frénétique.

Ce qui se dit alors ne regarde personne – et j'aurais d'ailleurs grand-peine à en donner une relation cohérente. Peut-être était-ce du romantisme bête, peut-être un amour anormal de gosses attardés ayant mené une vie contraire à la nature – d'ailleurs, les gosses souffrent-ils moins que les hommes ? Appelez ça comme il vous plaira, riez, mais notre folie nous était plus chère que l'or et les rubis, plus désirable que l'équilibre mental. Si vous n'avez jamais vécu ça, si vous ignorez de quoi je parle, je n'ai que ma pitié à vous offrir.

Une fois calmés, on entama une discussion plus raisonnable. Lorsqu'elle voulut me parler de la nuit où elle fut choisie, elle éclata en sanglots. Je la secouai par les épaules. « Arrête, chérie. Inutile de me raconter. Je sais. »

Elle ravala ses larmes. « Tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir... Je... Il...

— Tais-toi. Tais-toi et ne pleure plus. Je sais *tout*. Et je sais ce qui t'attend si on ne te sort pas d'ici. Finis les accès de nerfs. Il faut dresser des plans. »

Elle garda le silence un long moment avant de dire avec lenteur : « Tu veux que je... déserte ? J'y ai pensé. Dieu miséricordieux, comme j'y ai pensé ! Mais comment faire ?

— Je ne sais pas... encore. Mais on trouvera un moyen. Il le *faut*. » On envisagea les diverses possibilités. Le Canada n'était qu'à cinq cents kilomètres, et elle connaissait bien le nord de l'État de New York. Elle ne connaissait en fait rien d'autre dans tout le pays. Mais la frontière y était plus surveillée qu'ailleurs : patrouilleurs et murs radar sur l'eau, réseaux de barbelés et sentinelles sur terre – sans compter les chiens. Je m'étais entraîné avec eux, et je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi de les affronter.

Mais le Mexique était vraiment trop loin. Elle se ferait sûrement arrêter au bout de vingt-quatre heures. Personne ne donnerait asile

à une Vierge dévoilée – sous la loi inflexible de la culpabilité par association, le bon Samaritain serait jugé comme elle pour trahison envers le Prophète et mourrait de la même mort qu'elle. Vers le nord, le trajet était plus court – quoique là encore il faudrait voyager la nuit, se cacher le jour, voler de quoi manger ou supporter la faim. Près d'Albany vivait une tante à elle ; Judith estimait que sa parente la cacherait jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de franchir la frontière. « Elle nous protégera. J'en suis certaine.

– *Nous ?* » Mon ton dut lui paraître stupide. Jusqu'à ce qu'elle prononce ce mot tout simple, je me focalisais tant et si bien sur les possibilités d'évasion la concernant que je n'envisageais pas qu'elle s'attende à me voir l'accompagner.

« Tu voulais m'y envoyer *seule* ?

– Je... Je n'avais pensé qu'à cette solution.

– Non !

– Écoute, Judith. Ce qui importe, c'est de te sortir d'ici. Deux personnes attirent davantage l'attention qu'une seule...

– Non ! Je n'irai pas. »

Je n'avais pas encore compris qu'« A » implique « B » et qu'en l'incitant à désertier j'étais, autant qu'elle, un déserteur dans l'âme. « Tu partiras d'abord, et tu m'attendras chez ta tante.

– Pas sans toi.

– Mais il le faut ! Le Prophète...

– Plutôt ça que te perdre maintenant ! »

Je ne comprenais pas les femmes – et je ne les comprends toujours pas. Il y a deux minutes, elle préférerait risquer la mort et la torture plutôt que de livrer son corps au Saint Homme. Maintenant, elle l'acceptait avec légèreté plutôt que de risquer une séparation même temporaire. Je ne comprends vraiment rien aux femmes. Il m'arrive de penser qu'elles sont totalement dénuées de logique.

« Écoute-moi, ma chérie. On n'a même pas encore réfléchi au moyen de t'extraire du Palais. Il nous sera peut-être absolument impossible de nous évader au même moment. Tu t'en rends bien compte, n'est-ce pas ?

– Peut-être, répondit-elle avec entêtement, mais ça ne me plaît pas. Alors, comment est-ce que je sors d'ici ? Et quand ? »

Je dus admettre que je n'en avais aucune idée. Il fallait que je consulte Zeb à ce sujet.

Mais Judith avait une suggestion. « Tu connais la Vierge qui t'a guidé ? Sœur Madeleine. On peut tout lui dire, et elle consentira *peut-être* à nous aider. Elle est très maligne. »

J'allais donner libre cours à mes doutes lorsque sœur Madeleine elle-même vint nous interrompre. « Vite ! Retournez au rempart ! »

J'y arrivai juste à temps pour ne pas être pris par le surveillant qui faisait sa ronde. Il interpella Zeb, puis moi, et s'assit sur les marches du portail. Le vieil imbécile, d'humeur bavarde cette nuit-là, nous raconta avec force vantardise sa dernière victoire au fleuret. Je m'efforçai, l'âme en berne, d'aider Zeb à alimenter la conversation, comme il sied à une sentinelle qui se meurt d'ennui.

Il se leva enfin. « J'ai quarante ans passés, et j'admets que j'ai pris un peu de poids, mais cela me reconforte de voir que j'ai toujours aussi bon œil et aussi bon poignet. » Il caressa son fourreau et ajouta : « Je crois que je vais parcourir le Palais. On ne prend jamais trop de précautions. On dit que la Cabale redevient active ces temps-ci. » Il sortit une torche électrique et darda son faisceau dans le couloir.

J'étais pétrifié. S'il inspectait le couloir, il ne pouvait manquer de voir les deux femmes blotties dans l'alcôve.

Mais Zebadiah gardait son sang-froid. « Juste un instant, Frère Aîné, dit-il. Pourriez-vous me montrer la riposte grâce à laquelle vous avez gagné ce dernier assaut ? Elle était trop rapide pour que je la suive. »

Il mordit à l'appât. « Avec plaisir, fiston ! » Il descendit des marches pour trouver de l'espace. « En garde ! Croisez les lames en ligne de sixte, désengagez et attaquez-moi ! Bien ! Maintenez la position et je vous la démontre lentement. Lorsque votre pointe approche de mon abdomen... (son abdomen ! Avec le tonnelet qui lui tenait lieu de ventre, il ressemblait à un kangourou !)... j'engage ma garde et je vous repousse en riposte seconde. Jusqu'ici, rien que de très classique. Mais je ne termine pas la riposte. Au lieu de cela, j'abaisse ma pointe, je dévie votre lame... (il joignit le geste à la parole et l'acier chanta)... et je peux vous attaquer n'importe où du menton à la cheville. Allez-y. Essayez sur moi. »

Zeb s'exécuta deux fois de suite, puis une troisième, de plus en plus vite. Le surveillant reculait et n'évitait que d'un cheveu la lame nue. C'était enfreindre toutes les règles que de s'exercer avec de vraies épées, sans masque ni plastron, mais le surveillant était bien un escrimeur hors pair – assez doué pour éviter par sa seule habileté de crever l'œil de Zeb ou de laisser celui-ci le blesser. Malgré ma peur affreuse, j'observai avec intérêt cette démonstration parfaite d'un art qui eut son utilité jadis. Zeb le contraignait d'ailleurs à déployer toute sa panoplie.

Ils finirent à cinquante mètres du portail, en direction de la salle de garde. Le surveillant haletait. « Parfait, Jones, dit-il. Vous avez bien saisi la manœuvre. » Il s'interrompt pour reprendre son souffle. « Par chance pour moi, un véritable engagement ne dure pas aussi longtemps. Je crois que je vais vous laisser le soin d'inspecter le couloir. » Il se tourna vers la salle de garde, ajoutant d'une voix enjouée : « Que Dieu vous garde !

— Que Dieu vous accompagne », répondit Zeb promptement.

Dès que l'autre eut disparu au coin, il revint vers moi et je courus vers l'alcôve. Les deux femmes s'y trouvaient encore, blotties contre le mur du fond. Je les rassurai. « Il est parti. Rien à craindre dans l'immédiat. »

Judith avait mis sœur Madeleine au courant, et on discuta à voix basse. Elle nous enjoignit de ne prendre aucune décision hâtive. « Je suis chargée de veiller à la purification de Judith. Je pourrai faire traîner les choses encore une semaine avant qu'elle participe de nouveau au tirage au sort. »

Je voulus protester, mais Judith, qui semblait rassurée maintenant que sœur Madeleine portait son fardeau, me dit : « Ne t'inquiète pas, John. Mon nom ne risque pas de sortir de sitôt. Suivons le conseil de sœur Madeleine.

— Là, vous vous trompez, dit sœur Madeleine avec mépris. Vous pouvez compter que votre nom va sortir bientôt. Vous y survivriez comme nous toutes, mais... (elle s'interrompt)... chut ! Silence de mort ! » Elle se glissa sans bruit hors de l'alcôve. Un mince rayon de lumière révéla une forme accroupie dans le couloir. Je plongeai avant qu'elle puisse se relever. Sœur Madeleine se montra encore plus vive. Elle atterrit sur les épaules de la silhouette qui s'affaissa et

ne bougea plus.

Zebadiah arriva en courant. « John ! Maddy ! Que se passe-t-il ?

— On a pris un espion sur le fait ! répondis-je. Que va-t-on faire de lui ? »

Zeb alluma sa torche. « Vous l'avez assommé ?

— Il ne se réveillera pas, répondit Madeleine d'une voix posée. Je lui ai enfoncé une vibrolame entre les côtes.

— Par Shéol !

— Il le fallait, Zeb. Estimez-vous heureux que je n'aie pas utilisé une lame d'acier. Le sol serait plein de sang. Bon, et maintenant ? »

Zeb l'injuria entre ses dents ; elle accepta la remontrance. « Retourne-le, John, qu'on voie de quoi il a l'air. » Je m'exécutai, et il braqua le faisceau de sa torche. « Hé ! c'est Snotty Fassett ! Ma foi, on ne le pleurera pas, lui. John !

— Oui, Zeb ?

— Va monter la garde dehors. Si quelqu'un vient, j'inspecte le couloir. Il faut se débarrasser de cette carcasse. »

Judith rompit le silence qui s'ensuivit : « Il y a un incinérateur à l'étage au-dessus. Je vais vous aider.

— Brave fille ! Allons-y. »

J'allais objecter que ce n'était pas un travail de femme, mais je préfèrai me taire. Zeb le prit par les épaules, les femmes chacune par une jambe. Ils revinrent au bout de quelques minutes interminables. Le corps devait déjà être réduit en atomes. On s'en tirerait peut-être bien. Je n'ai jamais considéré la mort de Snotty comme un meurtre : on avait fait le nécessaire, pressés par les événements.

Zeb ne perdit pas de temps en discours. « Voilà qui flanque tout par terre. La relève arrive dans dix minutes. Il faut prendre des décisions avant. Alors ? »

Nos suggestions étaient toutes impraticables, sinon ridicules, mais il nous laissa parler avant de résumer la situation. « Écoutez. La question n'est plus seulement de tirer John et Judith de leur sale situation. Dès qu'on s'apercevra de la disparition de Snotty, nous serons tous quatre en grand danger d'être soumis à la Question. Exact ?

— Oui, dis-je à contrecœur.

— Mais personne n'a de plan ? »

Aucun de nous ne répondit. Zeb continua : « Donc, il nous faut de l'aide... et il n'y a qu'un seul moyen d'en obtenir. La Cabale. »

### 3

« La Cabale ? » répétai-je stupidement.

Judith étouffa un cri d'horreur. « Mais... mais... et nos âmes immortelles ? Ils adorent Satan ! »

Zeb se tourna vers elle. « Je ne le crois pas. »

Elle le regarda fixement. « *Vous*, vous êtes cabaliste ?

— Non.

— Comment le savez-vous, alors ?

— Et comment, ajoutai-je, pourrais-tu, *toi*, leur demander de l'aide ? »

Ce fut Madeleine qui apporta la réponse : « J'en fais partie, et Zebadiah le sait. »

Judith se recula d'instinct, mais Madeleine insista : « Écoute-moi, Judith. Je comprends tes sentiments. Moi aussi, j'étais horrifiée par toute attaque contre l'Église, puis j'ai appris, comme tu l'apprends en ce moment, ce qui se cache derrière cette imposture. » Elle passa un bras autour des épaules de la jeune fille. « On n'adore pas le diable, ma chérie, et on ne combat pas Dieu, mais ce soi-disant Prophète qui prétend représenter le Seigneur. Viens avec nous, aide-nous à le combattre... et on t'aidera. Autrement, on ne peut pas prendre ce risque. »

Judith scruta son visage à la faible lumière venant du portail. « Tu me jures que c'est vrai ? Que la Cabale ne lutte que contre le Prophète et non contre Dieu lui-même ?

— Je te le jure. »

Judith frissonna. « Que Dieu me guide, murmura-t-elle. Je

rejoins les rangs de la Cabale. »

Madeleine l'embrassa sur le front, puis nous fit face. « Alors ?

— Si Judith est avec vous, je le suis aussi », répondis-je aussitôt, tout en pensant : « Seigneur, pardonnez mon serment... mais je dois agir ainsi ! »

Madeleine regardait fixement Zeb, qui s'était détourné et finit par s'écrier avec rage : « C'est moi qui l'ai suggéré, non ? Mais on est tous de fichus idiots, et l'Inquisiteur nous brisera les os. »

On n'eut l'occasion de se reparler que le lendemain. À peine sortis d'un cauchemar sur la Question, j'entendis le rasoir de Zeb bourdonner gaiement dans la salle de bains. Il en sortit, n'ouvrant la bouche que pour dire des sottises, et arracha mes couvertures. Je déteste ça ; je ne supporte pas les plaisanteries avant le petit déjeuner. Mais il me prit par le poignet et me força à me lever. « Debout, mon vieux ! Le soleil de Dieu luit pour rien. Ça te dit, deux tours du Palais à la course et une bonne douche froide ? »

Je le traitai d'un nom d'oiseau qui fit certainement baisser ma note de piété si l'oreille l'avait enregistré, et je voulus me dégager, mais il me tenait toujours et son index bougeait nerveusement. Je me demandai s'il devenait fou, puis je me rendis compte qu'il tapotait un code.

S-O-I-S — N-A-T-U-R-E-L — C-A-C-H-E — T-A — S-U-R-P-R-I-S-E — Q-U-A-N-D — O-N — N-O-U-S — A-P-P-E-L-L-E-R-A — A — L-A — R-É-C-R-É-A-T-I-O-N — C-E-T — A-P-R-È-S — M-I-D-I.

Dissimulant tant bien que mal mon étonnement, je répondis de mon mieux à ses plaisanteries stupides tout en faisant ma toilette. Je trouvai un prétexte pour lui poser la main sur l'épaule le temps de composer une réponse : V-U — J-E — C-O-M-P-R-E-N-D-S.

La journée s'écoula avec une lenteur exaspérante. Pour la première fois depuis mes classes, je commis une erreur à la parade. Une fois les corvées enfin terminées, je retrouvai Zeb dans notre chambre. Les pieds sur le climatiseur, il faisait les mots croisés du *New York Times*. « Johnnie, mon agneau, dit-il en levant les yeux, donne-moi un mot de six lettres signifiant *Au cœur pur*.

— Tu n'as pas besoin de le savoir, grommelai-je en commençant à ôter mon armure.

— Tu crois donc que je n’atteindrai jamais la ville céleste ?

— Peut-être... après dix mille ans de pénitence. » On frappa sèchement à la porte, puis elle s’ouvrit sur Timothy Klyce, légat aîné du mess et capitaine breveté. Il renifla et nous dit de son accent nasal de Cape Cod : « Salut, les gars ! Vous venez faire un tour ? »

Il choisissait mal son moment. De plus, il n’y avait pas plus dévot que Tim et il n’y avait pas moyen de se débarrasser de lui. J’essayais toujours de trouver une excuse lorsque Zeb prit la parole : « Je veux bien, à condition qu’on aille vers la ville. J’ai quelques courses à faire. » Je protestai, prétextant que j’avais des rapports à rendre, mais il m’interrompit : « Laisse tomber la paperasse ! Je t’aide à la remplir ce soir. » Je les accompagnai donc, en me demandant s’il envisageait de se défilier, en fin de compte.

On emprunta les passages souterrains. Zeb comptait-il se débarrasser de Tim en ville et revenir le plus vite possible ? On atteignait un tournant lorsque je vis l’autre lever le bras pour souligner un point de sa conversation avec Zeb. Sa main passa près de mon visage ; je sentis un liquide se vaporiser sur mes yeux — j’étais aveugle.

Au moment même où je réprimais l’impulsion de crier, il me serra le bras, fort, et continua de parler sans marquer de pause. Je sentis qu’il me dirigeait vers la gauche, alors que j’étais certain que le passage tournait à droite ; pourtant, on ne rentra pas dans le mur. Au bout de quelques minutes, la vue me revint. On paraissait suivre le même tunnel. Tim, au milieu, nous tenait chacun par un bras. On marchait en silence. Il s’arrêta soudain devant une porte, frappa, puis tendit l’oreille.

Je ne perçus aucun son, mais il lança : « Deux pèlerins dûment guidés. »

La porte s’ouvrit. Klyce nous fit entrer et referma la porte sans bruit. Un garde masqué, en armure, nous faisait face. Il frappa une fois à la porte intérieure. Aussitôt, un autre homme vêtu comme le premier surgit et nous demanda chacun à notre tour : « Déclarez-vous sur votre honneur que, sans avoir été influencé par l’amitié ni par des considérations mercenaires, vous offrez spontanément et volontairement vos services à cet Ordre ? »

L’un après l’autre, on répondit : « Oui.

— Bandez-leur les yeux et préparez-les. »

On nous assujettit des casques de cuir ne laissant libres que le nez et la bouche, puis on nous ordonna de nous déshabiller complètement. Je perdais vite mon enthousiasme et je commençais à avoir la chair de poule. Il n'y a rien qui réduise un homme à l'impuissance comme de lui ôter son pantalon. Puis je sentis la piqûre d'une aiguille hypodermique dans mon bras et je devins tout rêveur, tandis que mes craintes s'évanouissaient, au point que le contact d'un objet froid contre mon dos – sans doute une vibrolame qui, d'un geste du doigt, me ferait partager le sort de Snotty Fassett – me laissa indifférent. Il y eut, ensuite, des questions, de nombreuses questions, auxquelles je répondis sans pouvoir mentir ni biaiser, quand bien même je l'aurais voulu. Je ne me souviens que de quelques bribes de phrases : «... de votre plein gré?... conformément aux usages... un homme, né libre, de bonne réputation et nanti de recommandations ».

Puis je restai longtemps debout sur le pavé glacial tandis qu'autour de moi se tenait une vive discussion qui avait pour objet les mobiles de ma candidature à l'admission. Je savais que ma vie dépendait du résultat de cette discussion et je sentais que la balance penchait contre moi.

Puis la voix de contralto de sœur Madeleine s'éleva ; elle se porta garante de moi mais, drogué comme je l'étais, ça m'indifférait, même si j'étais content d'entendre une personne connue. Soudain la pression de la vibrolame contre mes côtes disparut et on me fit une deuxième piqûre. Je retrouvai mon état normal et j'entendis une voix de basse entonner une prière : « Daigne nous accorder Ton aide, Père Tout-puissant de l'Univers... amour, entraide et vérité pour honorer ton Saint Nom. Amen. »

Tous répondirent en chœur : « Ainsi soit-il. »

Puis on me promena, toujours les yeux bandés, autour de la pièce, et les questions recommencèrent – mais cette fois elles avaient un sens symbolique et mon guide y répondait pour moi. Puis on me demanda si j'acceptais de prêter le serment solennel correspondant à ce degré, en m'assurant qu'il n'irait pas à rencontre de mes devoirs envers Dieu, moi-même, ma famille, mon pays et les autres hommes. Je répondis par l'affirmative.

On me demanda de m'agenouiller, le genou gauche à terre, tandis que ma main gauche brandissait le Livre saint sur lequel ma main droite maintenait divers instruments en équilibre.

Le serment aurait suffi à geler la moelle de quiconque l'aurait prêté à des fins malhonnêtes. Ensuite on me demanda ce que je désirais le plus ardemment dans mon état présent. Comme on me l'avait dit, je répondis : « La lumière ! »

Et on me retira le casque qui m'emprisonnait la tête.

Il serait inutile et improprie de narrer la suite de la cérémonie – longue, empreinte d'une beauté solennelle, et dénuée des blasphèmes et diableries que la rumeur nous attribue ; bien au contraire, l'amour divin, l'amour fraternel et la loyauté y tenaient la première place ; je fus instruit dans les principes d'une foi ancienne et honorable, et dans la signification de ses symboles.

Mais il me faut mentionner un détail qui me surprit au-delà de toute mesure. Dès qu'on m'eut ôté le casque de cuir, le premier homme que j'aperçus était, revêtu des symboles de sa dignité et empreint d'une majesté presque surhumaine, le capitaine Peter Van Eyck, le surveillant gras et omniprésent de la garde – et le *maître* de cette Loge !

Mais le temps pressait. Dès la fin de la cérémonie, on se réunit en conseil de guerre. On m'informa que les frères avaient décidé de ne pas admettre sœur Judith, pour l'heure, dans la contrepartie féminine de notre loge, mais veilleraient à la protéger. Comme on devait la faire passer au Mexique, mieux valait qu'elle ne sache que le strict nécessaire. Par contre, Zeb et moi, en tant que gardes du Palais, pouvions nous révéler fort utiles, aussi était-on admis.

Judith avait reçu des instructions hypnotiques qui, dans le cas où elle serait soumise à la Question, l'empêcheraient – du moins l'espérait-on – de révéler le peu qu'elle savait. Mais on me tranquillisa : les frères feraient en sorte qu'elle soit hors de danger avant le prochain tirage au sort. Je dus me contenter de cette assurance.

Les trois jours suivants, Zebadiah et moi, on profita de nos périodes de liberté pour recevoir l'enseignement. À chaque fois, on empruntait un nouvel itinéraire et on usait de précautions différentes. De toute évidence, l'architecte du Palais était des nôtres,

car les murs y dissimulaient des portes, des trappes et des passages qui n'apparaissaient certes pas sur les plans.

Au soir du troisième jour, on nous admit officiellement en tant que frères de plein droit. Une telle hâte ne se concevait qu'en période de crise. L'effort demandé faillit me réduire la cervelle en purée ; je n'avais jamais bûché aussi dur de ma vie. La perfection absolue était exigée et il y avait énormément à apprendre par cœur – ce n'était peut-être pas un mal, car cela m'empêcha de me faire trop de souci. On n'avait encore rien entendu sur la disparition de Snotty Fassett, ce qui paraissait bien plus inquiétant que l'ouverture d'une enquête officielle.

Un officier des services de sécurité ne disparaît pas comme ça. Il se pouvait qu'il n'ait pas eu de mission précise, mais il était bien plus vraisemblable qu'il s'était trouvé là où on l'avait découvert et tué parce que l'un de nous était suspect et qu'il avait reçu l'ordre de le suivre. Dans ce cas, ce silence de mort signifiait que le chef de la sécurité se donnait le loisir de nous observer et de faire analyser notre comportement par ses psychotechniciens – dans ces conditions, nos absences quotidiennes ne devaient pas passer inaperçues. Même si le régiment entier partait sur un pied d'égalité du point de vue de la suspicion, cela suffisait déjà à nous valoir quelques points.

Je n'ai jamais pigé grand-chose à ces histoires, et j'aurais été soulagé de voir que les jours passaient sans ennuis si on n'en avait discuté avec inquiétude à la Loge. Je ne connaissais même pas le nom du Gardien de la Morale, ni le lieu où se trouvaient les bureaux de la Sécurité. Je savais qu'il existait, qu'il relevait du Grand Inquisiteur et peut-être du Prophète en personne, mais c'était tout. Je découvris aussi que mes frères, malgré l'infiltration incroyable de la Cabale du Temple et au Palais, n'en savaient guère plus que moi, pour l'excellente raison qu'il n'y avait pas un seul des nôtres parmi le personnel du Gardien de la Morale. La raison en était simple : la Cabale se montrait tout aussi prudente pour évaluer le caractère, la *persona* et les potentialités psychologiques de ses membres que le service pour recruter des officiers du service d'espionnage – et que les deux types d'homme étaient aussi compatibles que des oies et des chèvres. Jamais le Gardien n'accepterait une personnalité

capable d'être attirée par les idéaux de la Cabale ; jamais mes frères n'accueilleraient... un homme comme Fassett.

Certes, avant que la psychologie ne devienne une science exacte, un réseau d'espionnage pouvait, à ce que je sais, s'effondrer par la trahison d'un seul. Mais le Gardien de la Morale pouvait dormir tranquille : ses hommes ne passaient jamais dans l'autre camp. Je crois aussi savoir que, à l'époque des purges visant à la préparer aux épreuves à venir, le sol des Loges de notre fraternité fut parfois souillé de sang – mais il n'en reste aucune preuve.

Le quatrième jour, nous ne devions pas aller à la Loge, mais nous montrer là où notre présence ne passerait pas inaperçue, afin d'alléger les soupçons que nos absences répétées avaient pu éveiller. J'étais assis à feuilleter des magazines dans le salon du mess lorsque Timothy Klyce entra. Il me salua d'un simple signe de tête, puis se plongea lui aussi dans la lecture des périodiques. Soudain, il leva les yeux : « Voilà bien des vieilleries dignes de la salle d'attente d'un dentiste. Personne n'aurait vu le *Time* de cette semaine ? »

Il ne s'adressait à personne en particulier. Puis il se tourna vers moi : « John, je crois bien que vous êtes assis dessus. »

Je me levai en ronchonnant. En se baissant pour prendre le magazine son visage frôla le mien et je l'entendis murmurer : « Le Maître te demande. »

J'avais appris quelques tours, et je continuai sagement ma lecture. Au bout d'un moment, je posai mon journal, m'étirai, bâillai, puis me levai pour aller d'un pas lourd vers les toilettes. Je n'y entrai pas. Quelques minutes plus tard, j'arrivai à la Loge. Zeb et quelques autres frères faisaient cercle autour de maître Peter et de Madeleine. L'atmosphère était tendue.

« Vous m'avez fait appeler, Vénérable Maître ? » dis-je.

Son regard m'effleura puis se tourna vers Madeleine, qui articula : « Judith a été arrêtée. »

Je crus sentir mes jambes céder sous moi et je titubai. Je n'ai rien d'un timide, et le courage physique est une qualité plutôt répandue, mais si on atteint un homme par le biais de sa famille et de ses êtres chers, on le frappe toujours au point sensible. « L'Inquisition ? » parvins-je à demander.

Ses yeux s'emplirent de compassion. « On le craint. Elle a été arrêtée ce matin, et depuis elle est au secret.

— A-t-elle été inculpée ? demanda Zeb.

— Pas officiellement.

— Hum... Mauvais, ça.

— Oui et non, dit maître Peter. Si, comme nous le pensons, cela concerne Fassett, et s'ils avaient des preuves contre vous, ils vous auraient arrêtés tous les quatre en même temps. Du moins, c'est ainsi qu'ils agissent en général.

— Que peut-on faire ? » m'enquis-je d'une voix pressante.

Van Eyck ne répondit pas, mais Madeleine me dit avec douceur : « Vous ne pouvez rien faire, John. Vous n'arriveriez jamais jusqu'à elle.

— On ne va pas rester les bras croisés !

— Doucement, fils, intervint le Maître. Maddy est la seule d'entre nous qui ait accès à tout le Palais Intérieur. Nous devons laisser cette affaire entre ses mains. »

Je me tournai de nouveau vers elle. Avec un soupir, elle me dit : « Mais je ne pourrai sans doute pas faire grand-chose », et sortit.

On attendit. Zeb suggéra qu'on quitte la Loge et qu'on se montre dans nos endroits de prédilection, comme convenu ; à mon vif soulagement, Van Eyck s'y opposa. « Non. Il n'est pas certain que la formation hypnotique de sœur Judith suffise à la protéger. Par chance, elle ne peut mettre en péril que sœur Madeleine et vous deux. Mais je tiens à ce que vous restiez en sécurité ici jusqu'à ce que Madeleine nous dise ce qu'elle aura pu découvrir... à moins qu'elle ne revienne pas, ajouta-t-il, pensif.

— Oh ! Judith ne nous trahira jamais ! » laissai-je échapper.

Il secoua tristement la tête. « Fils, *n'importe qui dira n'importe quoi* sous la Question... sauf protection adéquate par contrainte hypnotique. Attendons. »

Enfoncé dans mes pensées égocentriques, je n'avais plus prêté attention à Zeb et m'étonnai de l'entendre dire avec colère : « Maître, vous nous gardez ici comme des volailles primées pendant que Madeleine va droit dans un piège. Et si Judith *avait* parlé ? Ils mettront aussitôt Maddy sous les verrous.

— Certes, dit Van Eyck. Nous devons courir ce risque puisqu'elle est le seul espion dont nous disposons. Mais ne vous inquiétez pas. Ils ne l'arrêteront jamais ; elle se suiciderait avant. »

J'étais trop inquiet à propos de Judith pour réagir, mais Zeb s'emporta : « C'est ignoble ! Maître, vous n'auriez pas dû l'envoyer là-bas. »

Van Eyck répondit avec douceur : « De la discipline, fils. Nous sommes en guerre et c'est un soldat. »

On attendit... attendit... et attendit. Qui n'a pas vécu dans l'ombre de l'Inquisition ne comprendra jamais ce que nous ressentîmes. On ne savait pas tout, mais il nous arrivait de voir ceux qui avaient eu le malheur de tomber entre ses mains et d'y survivre. Même si l'Inquisition n'avait pas ordonné l'autodafé, leurs esprits en ressortaient le plus souvent ébranlés, voire brisés.

Dans sa miséricorde, maître Peter ordonna au surveillant de la Loge de vérifier nos progrès en mémorisation du rituel. On s'y soumit de mauvaise grâce et on dut se concentrer sur sa rhétorique complexe. Ainsi, deux heures passèrent.

Enfin, trois coups brefs retentirent à la porte et le portier admit Madeleine. Je bondis de ma chaise et me précipitai vers elle. « Alors ? demandai-je. Alors ?

— Paix, John, répondit-elle d'une voix lasse. Je l'ai vue.

— Comment va-t-elle ? Bien ?

— Mieux que l'on pouvait s'y attendre. Son esprit demeure intact et elle ne nous a apparemment pas trahis. Quant au reste... il lui restera peut-être une ou deux cicatrices. Mais elle est jeune et en bonne santé. Elle s'en remettra. »

J'allais demander des précisions, mais le Maître me coupa : « Elle a donc été soumise à la Question. Dans ce cas, comment avez-vous fait pour la voir ? »

Madeleine haussa les épaules comme s'il s'agissait d'une bagatelle qui ne méritait pas qu'on en parle. « L'Inquisiteur chargé de son affaire est une vieille connaissance. Un échange de faveurs a suffi. »

Zeb voulut intervenir, mais le Maître dit d'un ton sec : « Silence ! » avant d'ajouter : « Puisque ce n'est pas le Grand

Inquisiteur qui a pris les choses en main, c'est donc qu'ils n'ont pas découvert le lien avec la Cabale ?

— Je l'ignore, dit Maddy. Il semble que Judith se soit évanouie dès le début. Ils n'ont pas dû avoir le temps d'explorer cette possibilité. J'ai réussi à obtenir pour elle un répit jusqu'à demain... sous prétexte de lui laisser reprendre ses forces afin de mieux pouvoir l'interroger, bien entendu. Ils recommenceront à l'interroger dès demain matin. »

Van Eyck frappa sa paume de son poing. « Nous ne pouvons pas prendre ce risque ! Surveillant, avec moi ! Tous les autres, sortez, sauf vous, Maddy. »

Je sortis avec un poids sur la conscience. J'aurais voulu dire à Maddy qu'il lui suffirait de lever le petit doigt pour que je lui fasse cadeau de ma peau en guise de paillason.

Le dîner se révéla une véritable épreuve. Lorsque le chapelain eut terminé son interminable bénédiction, je fis de mon mieux pour manger et bavarder avec les autres, mais j'avais la gorge nouée et du mal à avaler. À côté de moi avait pris place Grâce-de-Dieu Bearpaw, mi-écossais, mi-cherokee – un camarade de promotion, mais pas un ami. On parlait rarement, et ce soir-là il fut aussi taciturne que de coutume.

Au cours du repas, je sentis sa botte sur mon pied. Je le retirai, mais il revint à la charge et je le sentis taper un message : «... tiens-toi tranquille, idiot... tu as été choisi... pendant ton tour de garde cette nuit... détails plus tard... mange et parle... emporte un morceau de ruban adhésif... quinze centimètres sur trente... répète le message ».

Je réussis, je ne sais trop comment, à le faire tout en continuant de feindre de manger.

## 4

La relève de la garde s'effectuait à minuit. Dès qu'on se trouva

seuls, je racontai à Zeb ce que Grâce m'avait communiqué et lui demandai s'il avait le reste de mes instructions. Il ne les avait pas. Il semblait encore plus nerveux que moi et coupa court à mes tentatives de conversation.

J'effectuai donc ma ronde en tâchant de paraître sur le qui-vive. Cette nuit-là, on nous avait postés à l'extrémité nord du rempart ouest. Notre itinéraire couvrait une des entrées du Palais. Après environ une heure, un sifflement étouffé me parvint, issu de la porte cochère obscure. Je m'approchai avec prudence et je discernais une silhouette féminine – elle était plus petite que Madeleine et je ne sus jamais qui c'était : elle s'évanouit dans les ténèbres du couloir après m'avoir glissé un papier dans la main.

J'allai rejoindre Zeb. « Que dois-je faire ? Le lire à la lumière de ma torche électrique ? Ça me paraît risqué.

— Ouvre-le. »

Je dépliai le papier. Il s'avéra couvert d'une fine écriture phosphorescente, assez claire pour être lisible, et trop peu pour impressionner un œil électronique. Je le lus.

*Au son de cloche qui annonce le milieu de la veille, vous entrerez dans le Palais par la porte où l'on vous aura remis ceci. A quarante pas de l'entrée, prenez l'escalier sur votre gauche. Montez deux étages puis avancez de cinquante pas vers le nord. Sur votre droite, un porche éclairé donne accès au quartier des Vierges ; il est gardé. Le garde ne vous résistera pas, mais vous devrez lui jeter une bombe paralysante pour lui donner un alibi. La cellule que vous cherchez est à l'extrémité du couloir est-ouest. Une lampe est allumée au-dessus de la porte et une Vierge monte la garde. Elle n'est pas des nôtres. Vous devrez la réduire à l'impuissance mais sans la blesser ni la tuer. Bâillonnez-la avec le ruban adhésif et ligotez-la avec ses vêtements. Prenez-lui les clefs, entrez dans la cellule et enlevez sœur Judith. Elle sera probablement évanouie. Amenez-la à votre poste de garde et remettez-la au surveillant de la garde.*

*Dès que vous aurez paralysé le garde, vous devrez agir sans perdre un instant, car un œil aura pu vous voir au passage du porche éclairé et donner l'alerte.*

*N'avalez pas ce message : l'encre est vénéneuse. Jetez-le dans l'incinérateur placé en haut des escaliers.*

*Que Dieu vous accompagne !*

Zeb avait lu par-dessus mon épaule. « En somme, il ne te manque que la faculté de faire des miracles, dit-il d'une voix lugubre. Tu as peur ?

— Oui.

— Tu veux que je vienne ?

— Non. Il vaut mieux suivre les ordres à la lettre.

— Tu as raison. Je connais le Maître de la Loge. De plus, il se pourrait que j'aie à tuer quelqu'un de toute urgence... je couvre tes arrières.

— C'est bien possible.

— Et maintenant, assez parlé. Regagnons nos postes. »

Aux deux coups de cloche indiquant le milieu de la veille, je posai ma lance contre le mur et me débarrassai du corselet, du casque et du restant de l'attirail réglementaire qui n'auraient fait que m'encombrer. Zeb me serra la main à travers son gantelet de fer et je partis.

Deux, quatre, six... quarante pas. Je tâtonnai dans l'obscurité ; oui, une ouverture, et des marches ! Je me trouvais déjà dans une partie du Palais où je n'avais jamais mis les pieds. J'avais à l'aveuglette et espérais que le rédacteur de mes instructions en avait tenu compte. Un étage, puis deux – je faillis me casser le nez en prenant pied sur un palier qui n'était pas là où je le croyais.

Où diable se trouvait l'incinérateur ? Je me demandais déjà si je devais oser allumer brièvement ma lampe lorsque ma main toucha le loquet. J'eus un soupir de soulagement : je n'aurais pas aimé conserver ce papier qui pouvait incriminer tant de monde. Puis mes craintes revinrent. S'agissait-il bien de l'incinérateur, et non d'un monte-charge ? J'ouvris le panneau et passai ma main à l'intérieur.

La chaleur qui y régnait et qui me brûla presque à travers le gantelet dissipa mes doutes, si bien que je retirai ma main et décidai de me fier aux instructions. Je jetai le papier dans l'appareil, puis je me dirigeai vers le nord. Mais, quarante pas plus loin, le couloir

décrivait un coude non répertorié par le message. Je m'accroupis et j'avancai avec la plus grande prudence.

À une dizaine de mètres devant moi, j'aperçus le porche éclairé et le garde. Il était censé être des nôtres, mais on ne prend jamais trop de précautions. Je dégageai une bombe de ma ceinture, la réglai à l'intensité minimum, l'amorçai puis comptai jusqu'à cinq. Je la lançai et courus me mettre à l'abri des rayons au-delà du coude du couloir.

J'attendis encore cinq secondes avant de sortir la tête. Le garde était affalé sur le sol ; un éclat de la bombe l'avait atteint au front et il saignait légèrement. J'enjambai son corps et tâchai de trotter sans bruit. Seules des veilleuses à la lueur bleutée diffuse éclairaient le couloir du quartier des Vierges. En quelques secondes, j'atteignis son extrémité et m'arrêtai net. La Vierge de garde, au lieu de monter la garde en marchant, étant assise par terre, adossée au mur.

Elle devait s'être assoupie, car elle ne réagit pas à mon approche. Soudain, elle releva la tête et me vit. Je n'eus pas le temps de former un plan quelconque : je me jetai sur elle et étouffai son cri de la main gauche tandis que de la droite je lui assenais un coup à la nuque assez sec, mais quand même pas de quoi la tuer. Elle s'affala, aussi molle qu'une poupée de chiffon.

La moitié du ruban adhésif sur la bouche, puis l'autre moitié sur les yeux. Ensuite, il fallut déchirer ses vêtements, ligoter ses mains, ses pieds – vite, vite, car l'œil qui se trouvait certainement sous le porche avait peut-être déjà trahi la présence du garde paralysé. Je pris les clefs qu'elle portait à la ceinture et me relevai en m'excusant silencieusement pour ce que je venais de faire. Son corps était frêle comme celui d'un enfant, et elle me faisait autant pitié que Judith.

Mais je n'avais pas le temps de m'attendrir ; je trouvai la bonne clé, ouvris la porte – et pris mon adorée dans les bras. Elle dormait d'un sommeil agité, sans doute dû à une drogue. Lorsque je l'emportai, elle gémit sans se réveiller. Mais sa robe glissa et je vis ce qu'on lui avait fait ; tout en courant je me jurai de rendre sept fois la monnaie de sa pièce à son tortionnaire, s'il survivait le temps nécessaire.

Le garde n'avait pas bougé. Je croyais déjà m'en être tiré sans avoir été vu ni avoir réveillé quiconque, quand j'entendis quelqu'un

étouffer un cri de surprise derrière moi. Pourquoi les femmes ne dorment-elles jamais du sommeil du juste, la nuit ? Si celle-ci ne s'était pas levée – sans doute pour satisfaire un besoin naturel, ce dont elle aurait pu se charger avant de se coucher – on ne m'aurait sans doute pas repéré.

Il était trop tard pour la réduire au silence. Je courus, dépassai les escaliers, et dus revenir sur mes pas, puis descendre dans l'obscurité avec mon précieux fardeau. Loin derrière moi, une voix aiguë hurlait.

Juste au moment où j'arrivais en bas et voyais déjà le ciel nocturne que le portail encadrait, les lampes s'allumèrent et les sonneries d'alarme retentirent. Je franchis les derniers mètres d'un bond et faillis tomber dans les bras du capitaine Van Eyck. Il me la prit des bras sans un mot et partit en trottant.

Je les suivais des yeux, complètement abasourdi, lorsque Zeb arriva et me fourra mon corselet entre les bras. « Réveille-toi ! me chuchota-t-il. Cette alerte nous concerne : on est de garde ! »

Il m'ajusta la ceinture et l'épée tandis que je finissais de boucler le corselet, puis me mit le casque et referma ma main autour de la hampe de ma lance. Ainsi que le règlement l'exigeait, on attendit alors devant le portail, nos pistolets, cran de sûreté levé, à la main. En l'absence d'ordres contraires, notre rôle devait se borner à cela, puisque l'alerte ne s'était pas produite à notre poste.

On resta plusieurs minutes immobiles comme des statues puis on entendit des cris et des bruits de pas. L'officier du jour passa devant nous en courant ; il bouclait son corselet par-dessus ses vêtements de nuit. Je faillis l'expédier dans un monde meilleur, car il tarda à répondre à ma sommation. Puis la relève de la garde défila au pas de gymnastique, avec à sa tête le gardien-chef.

Peu à peu, le calme revint. Les lampes restèrent allumées, mais quelqu'un eut la bonne idée d'éteindre la sonnerie assourdissante. Zeb se risqua à souffler : « Par Shéol ! Tu as fait une gaffe ?

— Oui et non. » Je lui racontai ce qui s'était passé.

« Ah ! Ça t'apprendra à folâtrer avec des donzelles quand tu es de garde.

— Enfin ! Je ne l'avais même pas vue ! Elle sortait de sa cellule

derrière moi.

— Je ne parlais pas de ce soir », dit-il d'un ton glacial.

Je ne daignai même pas lui répondre.

Environ une demi-heure plus tard, bien avant l'horaire normal, la relève se présenta. Les deux hommes chargés de nous remplacer s'en détachèrent, on prit leur place dans les rangs, puis le peloton se remit en marche. On procéda encore à deux relèves avant d'atteindre la salle de garde.

## 5

On nous fit mettre au garde-à-vous dans la cour de parade face à la salle de garde. On resta ainsi pendant cinquante terribles minutes, tandis que l'officier du jour tournait autour de nous et nous examinait sous toutes les coutures. Une fois, un homme changea la position de ses pieds. Cela serait passé inaperçu lors de l'inspection annuelle faite en présence du Prophète, mais cette nuit, l'officier du jour lui cria de sortir des rangs et le capitaine Van Eyck prit note de son nom.

Maître Peter paraissait tout aussi indigné que son supérieur. Il distribua plusieurs autres blâmes et resta même planté devant moi puis dit à l'ordonnance de m'inscrire pour « bottes mal cirées », ce qui était manifestement diffamatoire. Je n'osai baisser les yeux pour regarder et soutins en silence son regard de glace.

Mais son attitude me rappela les recommandations de Zeb sur l'art de l'intrigue. Je devais réagir comme si j'étais innocent comme un agneau nouveau-né : intéressé et stimulé par l'inattendu au début, puis empli d'une juste colère de devoir rester une heure au garde-à-vous tel un vulgaire élève de première année à l'École navale. Ils essayaient de nous intimider en laissant la tension s'installer au fur et à mesure de ce délai interminable. Comment aurais-je réagi deux mois plus tôt ? Sûr de mon bon droit, je me serais senti indigné et humilié. Me prenait-on pour un cadet qui a

bavé sur son corselet ? Pour un paria qui fait la queue pour avoir une carte de pain ?

Lorsque le commandeur de la garde arriva enfin près d'une heure plus tard, j'étais blême de rage. Le processus avait beau être artificiel, l'émotion était bien réelle. Je n'avais jamais aimé notre commandeur. C'était un petit homme à l'œil froid qui regardait ses subordonnés sans les voir. Il se planta devant nous, les pans de sa chasuble rejetés sur ses épaules, les pouces dans le ceinturon.

Il nous jeta un regard meurtrier. « Que Dieu me vienne en aide ! De beaux Anges du Seigneur, en vérité », dit-il d'une voix douceuse. Soudain, il aboya : « Alors ? »

Un silence de mort régnait.

« Parlez ! hurla-t-il. Que celui qui sait quelque chose parle ! Préférez-vous être tous soumis à la Question ? »

Un murmure courut dans les rangs – mais personne ne parla.

Son regard s'arrêta sur moi. Je le soutins effrontément. « Lyle !

– Oui, Révérend Sire ?

– Que savez-vous ?

– Tout ce que je sais, c'est que j'aimerais m'asseoir, Révérend Sire. »

Son regard se fit menaçant, puis je vis une lueur d'amusement y passer. « Mieux vaut être debout devant moi, fils, qu'assis devant l'Inquisiteur. » Mais il n'insista pas et mit mon voisin sur la sellette.

Il nous harcela sans cesse, mais sans paraître accorder plus d'attention à Zeb et à moi qu'aux autres. Finalement, il fit mine d'abandonner, et l'officier du jour, sur son injonction, nous permit de rompre les rangs. Mais je n'étais pas dupe : je savais qu'on avait enregistré la moindre de nos paroles et filmé toutes nos expressions pour que les analystes puissent analyser ces données en les comparant aux modèles de comportement qu'ils possédaient de nous tous.

Zeb est vraiment merveilleux. Il déblatèrait, en spéculant sur ce qui s'était passé avec une parfaite innocence. Je m'efforçai de lui donner la réplique en restant fidèle à mon personnage. « Nous sommes des officiers et des gentlemen, me plaignis-je. Si le commandeur nous croit coupables, qu'il nous accuse, mais en bonne

et due forme ! »

Je me couchai en ronchonnant toujours, mais l'inquiétude m'empêcha de m'endormir. J'essayai en vain de me calmer en me disant que Judith devait être en sécurité, puisque les huiles paraissaient tâtonner. Je finis par sombrer dans un sommeil agité.

Je sentis quelqu'un me toucher et me réveillai aussitôt. Puis je me détendis quand je reconnus la poignée de main d'identification de la Loge. « Silence, me chuchota une voix inconnue. Je dois vous administrer un traitement qui vous protégera. » Je sentis une vive piqûre au bras ; en quelques secondes je devins somnolent et rêveur. « Vous n'avez rien vu d'anormal au cours de votre garde ; souffla la voix. Aucun incident à signaler avant la sonnerie d'alarme... » J'ignore combien de temps le murmure monotone se poursuivit.

On me réveilla une seconde fois en me secouant sans douceur. Je me renfonçai dans mes oreillers en grommelant : « La paix ! Je veux dormir jusqu'au déjeuner. »

Pour toute réponse, on me frappa entre les omoplates. Je me retournai et me redressai sur mon séant, en clignant des yeux, et découvris quatre hommes armés dans ma chambre ; ils braquaient leurs foudroyeurs sur moi. « Venez ! » ordonna le plus proche de moi.

Ils portaient l'uniforme des Anges, sans insigne d'unité, et des masques noirs qui ne révélaient que leurs yeux. Je compris que c'étaient des procteurs du Grand Inquisiteur.

Je n'aurais jamais cru que cela pouvait m'arriver... à moi, Johnnie Lyle, qui se tenait toujours bien, qui donnait toujours satisfaction à sa paroisse et à sa maman. Non ! L'Inquisition était un croque-mitaine destiné à effrayer les mauvais sujets – mais John Lyle n'avait rien à craindre d'elle !

En voyant ces masques, je sus que j'étais mort, que ma dernière heure était venue, et que de ce cauchemar-là je ne m'éveillerais jamais.

Mais je n'étais pas encore mort, et je trouvai même le courage de feindre la colère : « Que faites-vous ici ?

— Venez, répéta le masque anonyme.

— Montrez-moi votre mandat. Vous n'avez pas le droit de tirer un officier du lit chaque fois qu'il vous en prend la...»

Celui qui paraissait les diriger fit un geste avec son pistolet. Deux d'entre eux me prirent par les bras et m'entraînèrent vers la porte tandis que le quatrième fermait la marche. Mais je suis plutôt musclé et je leur opposai une résistance des plus farouches tout en protestant : « Laissez-moi au moins m'habiller. J'ai le droit de comparaître dans l'uniforme de mon rang. »

À ma grande surprise, l'appel fut entendu. Le chef du groupe s'arrêta. « D'accord. Mais on se dépêche ! »

Tout en commettant diverses maladresses imputables à mon désir de me hâter – coinçant la fermeture de mes bottes, n'arrivant pas à boucler mon corselet –, je me demandais désespérément comment laisser un message à Zeb, comment prévenir mes frères de ce qui m'arrivait.

Je finis par imaginer un stratagème, pas fameux certes, mais que j'espérais efficace : en sortant divers habits pour trouver une pièce de mon uniforme, je parvins à disposer les manches d'un chandail dans la position que prennent les frères de la Loge pour émettre le Grand Appel de Détresse. Puis je ramassai des vêtements épars et j'entrepris de les ranger dans mon armoire ; le chef m'enfonça derechef la gueule de son foudroyeur dans les côtes. « Ce n'est pas le moment. Vous êtes habillé. »

J'obtempérai, et laissai choir sur le sol les vêtements insignifiants. Quant au chandail, il resta étalé, symbole interprétable par qui saurait le déchiffrer – si le valet n'avait pas la malencontreuse idée de venir le plier de la « bonne » manière avant que Zeb puisse le voir.

Ils me bandèrent les yeux dès notre arrivée dans le Palais Intérieur. On descendit six étages – dont quatre sous le niveau du sol, si mon estimation était exacte, pour atteindre une salle empliesse du silence oppressant qu'on ne trouve que sous de hautes voûtes. Ils m'ôtèrent le bandeau. Je cillai.

« Asseyez-vous, mon fils. Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise. »  
Devant moi se tenait le Grand Inquisiteur en personne, avec son chaleureux sourire et ses yeux d'épagneul.

Il continua avec douceur : « Je suis désolé de vous avoir si

brutalement tiré d'un lit bien chaud, mais il est certains renseignements dont notre Sainte Église a besoin. Craignez-vous le Seigneur, mon fils ? J'en suis certain ; votre piété est bien connue. Vous ne refuserez donc pas de m'aider en cette instance, même si cela vous met en retard pour le petit déjeuner. C'est pour la plus grande gloire de Dieu. » Il se tourna vers l'assistant masqué, vêtu d'une robe noire, qui attendait derrière lui. « Préparez-le... et sans violence, je vous prie. »

On me traita avec rudesse mais sans me faire de mal. Ils me manipulèrent comme si j'étais un corps sans vie, fixant un ruban de caoutchouc autour de mon bras droit, une paire d'électrodes dans mes poings qu'on entoura alors de ruban adhésif, une seconde à mes poignets, une troisième à mes tempes, un petit miroir au creux de ma gorge, là où bat le pouls. Puis ils effectuèrent quelques réglages sur un tableau et, sur un écran fixé au mur, apparut le théâtre d'ombres de mon mécanisme intérieur.

Un point lumineux dansait au rythme de mon cœur, la ligne ondulante d'un écran d'icône montrait les variations de ma tension artérielle, une autre suivait le rythme de ma respiration. Il y en avait d'autres encore dont j'ignorais la fonction. Je détournai mon regard et je tâchai de me remémorer la table des logarithmes.

« Vous voyez que nos méthodes sont toutes efficacité et douceur, mon fils. Et maintenant, dites-moi : où l'avez-vous mise ? »

J'en étais au logarithme de huit. « Mis qui ? »

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je suis désolé, Très Révérend Sire, mais je ne sais pas ce qu'on me reproche. »

On me gifla à toute volée, de derrière. Sur l'écran, les lignes dansèrent. L'Inquisiteur les regarda, songeur, puis dit à l'un de ses assistants : « Piqûre. »

On me fit de nouveau une injection sous-cutanée. Ils me laissèrent en paix en attendant que la drogue agisse. Je continuai à passer le temps avec les logarithmes, mais cela me devint bientôt impossible ; je me sentais la tête légère, légère... et plus rien ne semblait importer. Toute peur avait disparu ; je ne ressentais plus qu'une curiosité enfantine pour ce qui m'entourait. La douce voix de

l'Inquisiteur interrompit ma rêverie par une question – je ne me rappelle plus du tout ce qu'il me demanda, mais je suis certain que je lui répondis la première chose qui me passa par la tête.

Il m'est impossible de savoir combien de temps la Question se prolongea. Puis ils me firent une autre piqûre qui me ramena à la dure réalité. L'Inquisiteur examinait une meurtrissure et un minuscule point rouge que j'avais à l'avant-bras droit. Il leva les yeux. « Qu'est-ce qui vous a fait cela, mon fils ?

– Je l'ignore, Très Révérend Sire. » Et, sur l'instant, c'était la pure vérité.

Il secoua la tête avec regret. « Ne soyez pas naïf, mon fils... et ne vous imaginez pas que je le sois. Laissez-moi vous expliquer quelque chose. Ce que les pécheurs ne comprennent jamais, c'est que le Seigneur l'emporte toujours. Nos méthodes sont empreintes d'amour, mais elles procèdent avec l'absolue certitude d'une pierre qui tombe, et le résultat obtenu est tout aussi certain.

» D'abord, nous demandons au pécheur de s'en remettre au Seigneur et de donner libre cours à la bonté qui demeure en son cœur. Lorsque cet appel à l'amour reste sans effet... et tel a été le cas pour vous... nous utilisons l'habileté que Dieu nous a donnée pour ouvrir l'esprit inconscient. La Question ne va pas plus loin, en général... à moins qu'un agent de Satan ne nous ait précédés, profanant le tabernacle sacré de l'esprit.

» Et, mon fils, je viens juste de faire le tour de votre esprit. J'y ai trouvé nombre de choses louables, mais également, dans un recoin ténébreux, un mur, érigé par un autre pécheur. Et ce que je veux... ce dont l'Église a besoin... se situe derrière ce mur. »

Peut-être lut-il la satisfaction sur mon visage, ou les lumières me trahirent-elles, toujours est-il qu'il me dit en souriant avec tristesse : « Un mur érigé par Satan ne peut pas arrêter le Seigneur. Devant un pareil obstacle, nous pouvons, certes, détruire doucement ce mur, pierre par pierre, sans causer le moindre dommage à votre esprit. J'aimerais en avoir le temps, vraiment, car je sais qu'au fond vous êtes un brave garçon, John Lyle, et que votre place est parmi nous.

» Mais si l'éternité est interminable, le temps est hélas limité. Il y a donc un autre moyen : négliger cette barrière érigée dans

l'inconscient et mener un assaut frontal contre l'esprit conscient, guidés par les bannières du Seigneur. » Il se détourna. « Préparez-le. »

Des assistants masqués me passèrent un casque métallique. « Écoutez-moi bien, John Lyle. » Il me montra un diagramme fixé au mur. « Vous n'ignorez pas que le système nerveux humain est de nature partiellement électrique. Voici une représentation schématique du cerveau... En bas, le thalamus. À la périphérie, le cortex. Comme vous le voyez, tous les centres sensoriels sont marqués. On a déjà analysé vos caractéristiques électrodynamiques. Il devient malheureusement nécessaire de transposer vos sens normaux. »

Il se détourna, puis me regarda encore une fois. « À propos, John Lyle, je me suis donné la peine de m'occuper de vous personnellement à ce stade : mes assistants, moins expérimentés que votre humble serviteur, confondent parfois habileté et zèle et risqueraient de vous envoyer prématurément *ad patres*. Et je voudrais vous éviter ce sort. Vous n'êtes qu'une brebis égarée et j'ai l'intention de vous sauver.

— Je vous en remercie, Très Révérend Sire.

— Remerciez plutôt le Seigneur que je sers. Mais, ajouta-t-il en fronçant légèrement les sourcils, cet assaut direct contre l'esprit induit des souffrances inévitables. Vous m'en excuserez ? »

Je n'eus qu'une très brève hésitation. « Je vous excuse, Révérend Sire. »

Il scruta les signaux lumineux avec un sourire désabusé. « Un mensonge. Mais je vous pardonne... l'intention était bonne. » Puis il fit un signe à ses aides silencieux. « Commencez. »

Une lumière m'aveugla, une explosion fracassa mes oreilles. Ma jambe gauche tressaillit de douleur puis se tordit en une crampe interminable. Ma gorge se serra ; j'étouffais. Quelque chose me frappa au plexus solaire. Je me pliai en deux, incapable de respirer. « Où l'avez-vous mise ? » Un son monta, de plus en plus aigu, de plus en plus fort, jusqu'à évoquer mille scies ébréchées, un million de craies grinçant sur un tableau, ululation suraiguë attaquant la frêle barrière de la raison. « Qui vous a aidé ? » Une chaleur terrible naquit entre mes jambes, impossible à fuir. « Pourquoi avez-vous

agi ? » Mon corps entier me démangeait à mourir et j'aurais voulu m'arracher la peau, mais ne pouvais bouger les bras. C'était pire qu'une vraie douleur ; j'aurais préféré la douleur. « Où est-elle ? »

Lumières... sons... douleur... chaleur... agonie... convulsions... froid... chute... lumière... douleur... froid et chute... nausée et bruit. « Aimez-vous le Seigneur ? » Chaleur brûlante et froid glacial... douleur à hurler dans la tête. « Où l'avez-vous mise ? » « Qui était avec vous ? » « Parlez, sauvez votre âme immortelle. » Douleur, nudité infinie dans les ténèbres extérieures.

Je dus m'évanouir.

On me frappa à la bouche. « Réveille-toi, John Lyle, et avoue ! Zebadiah Jones t'a trahi. »

Je me tus et fermai les yeux pour cacher ma réaction. Zeb ? Pauvre vieux Zeb. Ne lui avaient-ils pas donné le traitement hypnotique ? Non, il n'avait pas cédé à la torture. Jamais. Ils avaient dû réussir à capter son inconscient. Je me demandai s'il était mort, et me souvins que c'est moi qui l'avais entraîné dans cette affaire, malgré lui. Je priai pour son âme, et priai pour qu'il me pardonne.

Une claque me fit sursauter. « Réveille-toi ! Oui, tu m'entends bien : Jones a révélé tes péchés.

— Quels péchés ? » murmurai-je.

Le Grand Inquisiteur fit signe à ses assistants de s'écarter et se pencha au-dessus de moi avec un air soucieux. « Je vous en prie, mon fils, faites cela pour le Seigneur. Vous avez été courageux en voulant protéger vos comparses contre les fruits de leur folie. Mais ils vous ont trahi, et votre bravoure est inutile. N'allez pas au Jugement avec ce poids sur la conscience. Avouez, la mort vous trouvera délivré de tout péché.

— Vous avez donc l'intention de me tuer ? »

Il parut ennuyé. « Je n'ai pas dit cela. Je sais que vous ne craignez pas la mort. Mais vous devriez craindre de paraître en présence de votre Créateur avec tous ces péchés sur la conscience. Ouvrez votre cœur. Confessez-vous.

— Très Révérend Sire, je n'ai rien à confesser. »

Il se détourna et donna des ordres, à voix basse cette fois-ci : « Continuez. Les mécaniques cette fois. Je ne voudrais pas lui brûler

le cerveau. »

Il me paraît inutile de décrire ce qu'il entendait par « les mécaniques ». Qu'il suffise de savoir que ses méthodes ne différaient guère de celles utilisées au cours du Moyen Âge et plus récemment, sauf dans la mesure où sa connaissance du système nerveux humain était bien plus étendue, tout comme sa maîtrise de la psychologie du comportement. De plus, lui et ses assistants se comportaient comme s'ils ne prenaient aucun plaisir sadique à leur travail, ce qui les faisait paraître d'une habileté toute de détachement professionnel.

Mais passons sur les détails.

J'ignore combien de temps cela dura. Je dus m'évanouir plusieurs fois car je me souviens d'avoir reçu un seau d'eau glacée en plein visage – non pas une fois, mais de façon répétée, et toujours suivi de l'inévitable piqûre. Je ne crois pas leur avoir dit quoi que ce soit d'important pendant que j'étais éveillé, et le barrage inconscient me protégeait contre une trahison sous hypnose. Je crois me souvenir d'avoir essayé d'imaginer des péchés inexistantes – mais j'ignore quel en fut le résultat.

Je me souviens aussi, dans un état de semi-inconscience, d'avoir entendu une voix dire : « Il peut en supporter davantage. Son cœur est très solide. »

Je restai longtemps plongé dans un état plaisant rappelant la mort, mais je finis par me réveiller comme d'un long sommeil. J'étais perclus de crampes et, lorsque j'essayai de me tourner, un point de côté me fouailla le flanc. J'ouvris les yeux : je me trouvais dans une petite chambre sans fenêtres, mais gaie. Une jeune femme au visage avenant, en uniforme d'infirmière, vint me prendre le pouls.

« Bonjour.

– Bonjour, répondit-elle. On se sent mieux ?

– Que s'est-il passé ? C'est terminé ? Ou ça va recommencer ?

– Du calme. Vous êtes encore trop faible pour parler. Mais c'est terminé. Vous êtes en sécurité parmi vos frères.

– On m'a sauvé ?

— Oui. Mais calmez-vous. » Elle me releva la tête et me fit boire quelque chose. Je me rendormis.

Il me fallut plusieurs jours pour me remettre et apprendre ce qui s'était passé. L'infirmierie où je me trouvais faisait partie d'un ensemble souterrain situé sous les caves d'un grand magasin de New Jerusalem. Un passage souterrain le liait à la Loge située sous le Palais, mais où il se situait, je l'ignore ; je ne l'ai jamais emprunté. Sinon inconscient, bien sûr.

Zeb vint me voir dès qu'on me permit de recevoir des visites. Je tâchai de me redresser sur mon séant. « Zeb ! Mon vieux Zeb ! Je te croyais mort !

— Mort ? Moi ? Qu'est-ce qui t'a fait croire ça ? »

Je lui racontai la ruse de l'Inquisiteur. Il secoua la tête : « Je n'ai même pas été arrêté. Grâce à toi, mon pote. Johnnie, le chandail était un vrai coup de génie. Sans ça, ils nous auraient pris tous les deux et on ne s'en serait jamais sortis vivants. Je suis allé tout droit chez le capitaine Van Eyck, qui m'a dit de venir me réfugier à la Loge. Pendant ce temps, ils ont organisé ton sauvetage. »

J'aurais voulu lui demander comment ils s'y étaient pris, mais il y avait plus important. « Zeb, où est Judith ? Tu peux l'amener ? Mon infirmière se contente de sourire et me dit de me reposer. »

Zeb parut surpris. « Ils ne t'ont rien dit ?

— Rien. Je n'ai vu que l'infirmière et le docteur, et ils me traitent comme si j'étais un idiot. Ne me fais pas attendre, Zeb. Tout a bien marché, n'est-ce pas ? *Elle va bien ?*

— Oh oui ! Mais elle est au Mexique à cette heure. On a reçu un rapport par circuit sensitif il y a deux jours. »

J'étais encore tellement faible que je faillis pleurer. « Partie ! Quel sale tour à me jouer ! Ils ne pouvaient pas attendre que je sois en état de lui dire au revoir ?

— Que tu es bête ! Non, excuse-moi... tu as prouvé que tu ne l'étais pas. Mais tu as un problème de calendrier. Elle était déjà en route alors qu'on ignorait encore s'il serait possible de te sauver. Les frères ne pouvaient pas la ramener juste pour que vous puissiez jouer aux tourtereaux, hein ? »

Ses explications me calmèrent, mais j'étais quand même

amèrement déçu. Il changea de sujet : « Comment te sens-tu ?

— Oh, plutôt bien.

— Il paraît qu'on va ôter le plâtre de ta jambe demain.

— Ah ? Ils ne me l'avaient même pas dit » Je me tordis pour trouver une position confortable. « Mais c'est surtout ce corset qui me gêne ; le toubib dit que je devrai le garder plusieurs semaines.

— Et ta main ? Tu peux plier les doigts ? »

J'essayai. « Ça va, mais il faudra que j'écrive de la main gauche pendant quelque temps.

— L'un dans l'autre, tu dois être trop méchant pour mourir, mon vieux. À propos, si ça peut te consoler, sache que le gars qui s'était occupé de Judith a eu un petit accident mortel au cours de l'opération de sauvetage.

— Vraiment ? Dommage. Je m'étais promis de m'occuper de lui.

— Il t'aurait fallu prendre place dans la file d'attente. Il y avait pas mal d'amateurs. Ne serait-ce que moi.

— J'avais imaginé un traitement spécial pour lui : je l'aurais obligé à se ronger les ongles.

— À se ronger les ongles ? » Zeb parut perplexe.

« Jusqu'aux coudes, tu vois ?

— Je vois que tu n'as guère d'imagination. Mais il est mort, on ne peut plus rien lui faire.

— Il a une veine infernale. Dis-moi, pourquoi ne t'en es-tu pas chargé ? Le temps pressait, peut-être ?

— Moi ? Je ne faisais même pas partie de l'expédition. Je n'ai pas remis les pieds au Palais.

— Quoi ?

— Tu ne t'imaginais quand même pas que j'étais encore de service ?

— J'avoue que je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir.

— Enfin, voyons ! Je ne pouvais pas y retourner après m'être planqué pour éviter l'arrestation ! Terminé, tout ça ! Mets-toi bien dans la tête qu'on a déserté de l'armée américaine et que tous les flics et postiers du pays ne rêvent que de toucher la prime pour notre capture. »

Il me fallut un moment pour prendre conscience de ce que cela impliquait. Puis j'émis un sifflement appréciateur.

## 6

J'avais rejoint les rangs de la Cabale sur un coup de tête parce que j'étais tombé amoureux de Judith. Les vives tensions liées à ce sentiment et aux événements qui en avaient découlé expliquaient que ma décision n'ait rien de mûrement réfléchi. Ma rupture avec l'Église était donc tout sauf un choix de philosophie.

Je savais, certes, qu'en agissant ainsi je rompais avec le passé ; je le savais sur le plan logique, mais je ne m'étais jamais rendu compte des conséquences émotionnelles. Je ne pourrais plus revêtir l'uniforme d'un officier et gentleman – que j'étais si fier de porter lorsque, marchant dans la rue, ou entrant dans un lieu public, je voyais tous les regards se tourner vers moi.

Mais les jeux étaient faits, et il était impossible de revenir en arrière. C'était mon lot, jusqu'à la victoire... ou le bûcher.

Zeb me regardait d'un air moqueur. « Des remords, Johnnie ?

— Non, mais il me faut du temps pour m'y accoutumer. Tout est allé vite.

— Je sais. Ma foi, on peut oublier la retraite, et nos notes à West Point ne comptent plus. » Il ôta sa bague de l'Académie militaire, la lança en l'air, la rattrapa au vol et la fourra dans sa poche. « Mais d'autres tâches nous attendent, mon pote, et tu t'apercevras que la Cabale aussi est une armée... une vraie. Pour ma part, j'en avais marre des inspections vestimentaires et des antiennes comme "Silence dans les rangs !", "En avant, marche !" et "Veilleur, où en est la nuit ?". Les frères sauront utiliser au mieux nos capacités ; seul le combat importe. »

Maître Peter Van Eyck vint me voir le surlendemain. Il s'assit sur le bord de mon lit, croisa ses mains sur sa panse et me regarda gravement. « Alors, mon garçon, ça va mieux ?

— Si le docteur me le permettait, je pourrais déjà me lever.

— Parfait, nous manquons de bras. Un officier ne doit pas rester trop longtemps sur le rôle des malades. » Songeur, il se mordilla la lèvre inférieure. « Mais franchement, je ne sais pas quoi faire de vous.

— Comment ?

— À vrai dire, on n'aurait pas dû vous admettre au sein de l'Ordre. Une organisation militaire ne doit pas se mêler d'une affaire de cœur. Cela entraîne des décisions insuffisamment motivées. À cause de votre admission, nous avons dû par deux fois montrer notre force dans des sorties qui, d'un point de vue strictement militaire, n'auraient jamais dû être effectuées. »

Je ne répondis pas. Il n'y avait rien à répondre. Il avait raison, bien sûr. Je sentis le sang me monter au visage.

« Ne rougissez pas, me dit-il avec bonté. D'un autre côté, ces opérations sont bonnes pour notre moral. Mais la question est : que faire de vous ? Vous êtes costaud, vous avez bien réagi... mais comprenez-vous réellement les idéaux de liberté et de dignité humaine pour lesquels nous combattons ? »

Je n'eus qu'un instant d'hésitation. « Maître, je ne suis pas un intellectuel, et Dieu sait que je n'ai jamais beaucoup réfléchi aux questions politiques, mais j'ai choisi mon camp ! »

Il hocha la tête. « Cela suffira. On ne peut pas demander à chacun d'être un Tom Paine.

— Qui donc ?

— Thomas Paine. Mais vous n'en avez jamais entendu parler, bien sûr. Documentez-vous dans notre bibliothèque quand vous en aurez l'occasion. Une véritable inspiration. Mais revenons à votre affectation. Je pourrais évidemment vous trouver un quelconque travail de bureau... votre ami Zebadiah travaille seize heures par jour à réorganiser notre système de classement. Mais vous m'êtes trop précieux pour que je vous enterre tous les deux dans la paperasse. En quoi êtes-vous le plus calé ? Quelle est votre spécialité ?

— Ma foi, on ne m'a encore jamais envoyé sur le terrain, monsieur.

— Je sais. Mais vos meilleures notes concernaient quelles disciplines ? Et qu'est-ce que vous valiez en miracles appliqués et en psychologie des masses ?

— Je me débrouillais en miracles, mais je ne faisais guère d'étincelles en psychodynamique. J'étais surtout bon en balistique.

— On ne peut pas tout avoir. J'aurais bien eu besoin d'un spécialiste de la morale et de la propagande, mais je vois que ce n'est pas votre fort.

— Zeb était premier en psychologie des masses, Maître. Le Commandeur le poussait à postuler à la prêtrise.

— Oui. On l'utilisera, mais pas ici – il s'intéresse trop à sœur Madeleine. J'évite de laisser des couples travailler ensemble, ils ont vite fait de commettre des erreurs de jugement. Pour en revenir à vous... je me demande si vous feriez un bon assassin ? »

J'eus du mal à en croire mes oreilles. Il parlait d'un air dégagé, mais avec sérieux, pourtant. On m'avait appris... je croyais dur comme fer que l'assassinat était un péché innommable, tel l'inceste ou le blasphème. « Quoi ? Les frères *assassinent* ?

— Hein ? Et pourquoi pas ? » Van Eyck me dévisagea. « Mais enfin, John, vous hésiteriez à tuer le Grand Inquisiteur si vous en aviez l'occasion ?

— Pas une seconde, bien sûr, mais... je voudrais que le combat soit loyal.

— Vous croyez que ce serait possible ? Imaginez que nous soyons le jour où il a fait arrêter sœur Judith, et que vous pourriez l'empêcher en le tuant... mais seulement par le poison, ou d'un coup de poignard dans le dos. Alors ?

— Je ferais le nécessaire ! répondis-je avec violence.

— Vous en éprouveriez de la honte, ou de la culpabilité ?

— Ni l'une ni l'autre !

— Vous voyez. Mais ce n'est qu'une crapule entre mille. Qui mange de la viande aurait mauvaise grâce à mépriser le boucher. Les évêques, les ministres, tous ceux qui bénéficient de cette tyrannie, y compris le Prophète lui-même, sont complices de tous les crimes commis par lui et les autres Inquisiteurs. L'homme qui excuse un péché parce qu'il bénéficie des résultats de ce péché est

coupable au même titre que celui qui le commet. Vous comprenez cela ? »

Je le compris fort bien : c'était une application imprévue mais non moins valable de la doctrine orthodoxe qu'on m'avait enseignée. Maître Peter continuait déjà : « Mais nous ne nous adonnons pas à la vengeance, qui est l'affaire du Seigneur. Je ne *vous* enverrai jamais tuer l'Inquisiteur parce que vous seriez tenté de vous repaître d'un tel acte. Il n'entre pas dans nos habitudes d'utiliser le péché comme appât. Nous accomplissons des actions militaires, dans le cadre d'une guerre déjà commencée. Un homme clé vaut souvent plus qu'un régiment ; on choisit cet homme, et on le tue. L'évêque d'un certain diocèse peut être un tel homme clé, tandis que celui du diocèse voisin n'est qu'un rouage inerte supporté par le système. On tue le premier et on laisse le second tranquille. Peu à peu, on élimine les têtes pensantes. » Il se pencha vers moi. « Voulez-vous être chargé d'éliminer ces hommes ? C'est un travail de la plus haute importance. »

Encore une fois, on me mettait en face des faits – alors que la plupart des gens parviennent à éviter les dures réalités toute leur vie durant. Étais-je capable d'accomplir ce qu'il me demandait ? Pouvais-je refuser – puisque maître Peter sous-entendait que les assassins étaient tous des volontaires ? Refuser, et me comporter comme si de rien n'était, tout en sachant que d'autres se salissaient les mains et que j'en acceptais le principe ?

Maître Peter avait raison : qui achète de la viande est complice du boucher. Seul l'hypocrite se déclare pour la peine capitale tout en s'estimant trop « bon » pour manier la hache ou nouer le nœud coulant, ou refuse d'effectuer son service militaire tout en pensant que la guerre est inévitable et, dans certains cas, morale.

Puérilité émotionnelle, crétinisme éthique – la main gauche ne *peut pas* ignorer ce que fait la main droite. « Maître Peter, lui répondis-je, je suis prêt à servir... ainsi, ou de toute façon que les frères décideront.

— Bravo ! » Il se détendit un peu et continua : « Entre nous, j'offre ce travail à toutes les nouvelles recrues, afin qu'elles comprennent bien que la Cause n'est pas un jeu, et qu'il faut tout lui donner : honneur, vertu, vie s'il le faut. On n'a que faire de ceux qui

veulent donner des ordres mais refusent d'effectuer la corvée de toilette. »

Je me sentis soulagé. « Vous ne pensiez donc pas sérieusement à me faire perpétrer des assassinats ?

— Hein ? C'est rarement le cas : peu d'hommes sont aptes à faire ce travail. Mais en ce qui vous concerne, je suis très sérieux ; nous savons que vous possédez une qualification indispensable mais peu commune. »

Je me demandai en vain ce que j'avais de particulier. « Monsieur ?

— Vous finirez par vous faire prendre, bien sûr. Notre moyenne actuelle se monte à trois virgule sept missions réussies par assassin... satisfaisante, mais il faut l'améliorer. En ce qui vous concerne, on sait du moins que, lorsqu'ils vous soumettront à la Question, vous ne craquerez pas. »

Il dut lire sur mon visage ce que je ressentais. La Question ? Une deuxième fois ? J'étais encore loin d'être remis de la première. Maître Peter me rassura : « Non, vous n'y serez pas exposé en plein. On protège toujours les assassins en leur donnant le moyen de se suicider facilement. Inutile de vous inquiéter. »

Et, croyez-moi, cette assurance me fut un réel soulagement. « Comment cela, Maître ?

— Oh, il y a une douzaine de moyens. Nos chirurgiens vous piégeront de sorte que vous pourrez mourir à volonté malgré les liens les plus serrés. Il y a la vieille dent creuse remplie de cyanure, mais c'est trop connu. Par exemple... » Il écarta les bras et les ramena en arrière, mais pas trop. « Si je serrais très fort mes omoplates, dans un mouvement impossible sans un grand effort conscient, une petite capsule se briserait et m'enverrait dans un monde meilleur. Et pourtant, on pourra me taper dans le dos toute la journée sans jamais arriver à la briser.

— Vous avez été un assassin, Maître ?

— Moi ? Dans ma position, ce ne serait pas possible. Mais on protège tous ceux qui occupent un poste de responsabilité. Et... (il se tapota le ventre)... j'ai là une bombe qui me permettrait de tuer tous les occupants d'une pièce, si jamais cela se révélait nécessaire.

— J'en aurais eu bien besoin, la semaine dernière !

— Vous êtes vivant, non ? Cela ne vaut-il pas mieux ? S'il vous en faut une, on vous la fournira. » Il se leva pour partir. « En attendant, n'y pensez plus. Le groupe d'évaluation psychologique doit d'abord examiner votre candidature, et ils ont des critères très sévères. »

Je continuai à y penser, bien sûr, mais sans trop d'inquiétude. Peu après, on me confia des travaux faciles. Je dus relire les épreuves de *L'Iconoclaste*, un journal vaguement critique et réformateur, utilisé pour préparer le terrain chez ceux qui avaient déjà des doutes. En apparence loyal envers le Prophète, empli de « oui, mais... », son efficacité ne résidait pas dans ce qu'il disait, mais dans sa façon de le dire. J'en avais même vu des exemplaires à l'intérieur du Palais.

Je me familiarisai également avec certaines des ramifications du fantastique QG souterrain de la Cabale. Le grand magasin situé au-dessus de nos têtes appartenait à un ex-Grand Maître et constituait un important lien avec le monde extérieur. Nourris et vêtus grâce aux produits vendus dans le magasin, nous pouvions, grâce à des connexions avec les circuits vidéophoniques du magasin, communiquer avec l'extérieur et même avec l'étranger, à condition de coder nos appels. On utilisait parfois ses camions de livraisons pour transporter des fugitifs – j'appris que Judith, décrite sur le bon de chargement comme un sac de bottes en caoutchouc, avait effectué ainsi la première étape du voyage vers le Mexique. Les diverses opérations commerciales du magasin servaient à camoufler nombre d'opérations diverses.

Ne vous y trompez pas – dans une société moderne, complexe et très industrialisée, la révolution ne saurait se contenter d'une poignée de fanatiques ; elle exige un personnel nombreux et compétent, des fournitures innombrables, des armes modernes, des machines – et une loyauté absolue de la part des révolutionnaires, une organisation sévère et impeccable de la part de leurs chefs. Pire qu'une grande entreprise commerciale.

Mon travail variait de jour en jour, car je n'avais toujours pas d'assignation définitive. J'eus ainsi l'occasion de fouiner dans la bibliothèque et lus Tom Paine, qui me conduisit à Patrick Henry, à

Thomas Jefferson et d'autres. Un monde nouveau se révélait. Au début, j'eus du mal à admettre ce que je lisais. Je pense que parmi toutes les avanies qu'un État policier inflige à ses citoyens, c'est de sciemment déformer l'histoire la plus pernicieuse. Je découvris que les États-Unis, loin d'être gouvernés par un sanguinaire émissaire de Satan jusqu'à ce que le Premier Prophète surgisse et le jette bas, vivaient sous un gouvernement élu par une communauté d'hommes libres de décider de leur sort par consentement mutuel. La première république n'était pas le paradis des Écritures, sans doute, mais elle n'avait aucun rapport avec ce qu'on nous apprenait à l'école.

C'était la première fois que je lisais des ouvrages non approuvés par les censeurs du Prophète et cela eut sur mon esprit un effet dévastateur. Parfois, je lorgnais par-dessus mon épaule de peur qu'on m'épie. Je commençai à entrevoir que la base de toute tyrannie n'est pas tant la force que le secret, la dissimulation, la censure. Lorsqu'un gouvernement – ou une Église – dit à ses sujets : « Il ne faut pas lire ceci, il ne faut pas voir cela, il est interdit de savoir telle chose », il en résulte inévitablement une tyrannie, quels qu'aient été les mobiles primitifs. Il faut bien peu de force pour contrôler un homme dont l'esprit est ainsi déformé. En revanche, nulle violence ne peut venir à bout d'un esprit libre, ni la torture, ni les bombes à fission, rien... on ne peut pas soumettre un homme libre. On ne peut que le tuer.

Je me laissai aller à des syllogismes – mon esprit était empli d'idées nouvelles en désordre, plus passionnantes les unes que les autres. J'appris que les voyages interplanétaires n'avaient pas cessé parce que le Premier Prophète les avait interdits sous prétexte qu'ils constituaient un péché contre l'omnipotence divine, mais parce qu'ils ne rapportaient pas assez et que son gouvernement se refusait à les subventionner. À lire entre les lignes, il arrivait encore, parfois, aux « infidèles » (j'utilisais toujours ce terme, dans mon esprit) de lancer un navire expérimental ; en ce moment même il y avait des hommes sur Vénus et sur Mars.

Cette notion me surexcita au point que j'en oubliai presque notre situation. Si on ne m'avait pas retenu pour les Anges du Seigneur, je me serais sans doute consacré aux fusées. J'excellais en tout ce qui demande l'alliance de réflexes rapides et de

connaissances mathématiques et mécaniques. Peut-être un jour les États-Unis auraient-ils de nouveau des vaisseaux spatiaux. Et peut-être que je...

Mais une nouvelle pensée chassait l'autre... Parmi les journaux étrangers – je n'étais pas certain que les infidèles sachent lire et écrire –, le *Times* de Londres offrait une lecture passionnante, incomparable. Il me fallut du temps pour admettre que les Anglais ne se nourrissaient plus de chair humaine, si même ils l'avaient jamais fait. Ils paraissaient somme toute assez semblables à nous, sauf qu'ils avaient la choquante habitude d'agir selon leur bon gré – le *Times* publiait même une lettre critiquant le gouvernement ! Une autre, d'un évêque de leur Église infidèle, reprochait aux fidèles de négliger les services. Je me demande laquelle m'étonna le plus. Toutes deux semblaient indiquer l'existence d'un état d'anarchie totale.

Maître Peter m'annonça que le conseil psychologique m'avait refusé pour le travail d'assassin. J'étais à la fois soulagé et indigné. Pourquoi ne me faisait-on pas confiance ? Sur le moment, je ressentis cela comme un affront.

« Ne vous énervez pas, conseilla Van Eyck sèchement. Ils ont simulé une mission sur la base de votre profil psychologique, et il en résulte que vous aviez une chance sur deux de vous faire prendre la première fois. On n'a pas assez d'hommes pour les perdre à ce rythme-là.

– Mais...

– Silence, mon garçon. Je vous envoie au Grand Quartier Général qui vous donnera une affectation.

– Au GQG ? Où est-il ?

– Vous verrez quand vous y serez. Présentez-vous au métamorphiste du personnel. »

Le « changeur-de-visages », comme on l'appelait, se nommait le docteur Mueller. Je lui demandai ce qu'il comptait faire de moi. « Comment voulez-vous que je le sache avant de savoir ce que vous êtes. » On me photographia, on me mesura sous toutes les coutures, onregistra ma voix, on analysa mes mouvements ; et on porta toutes ces caractéristiques sur une carte perforée. « Et maintenant, nous allons voir qui est votre frère jumeau. » Je regardai la machine

trier des milliers de cartes, et je me croyais un individu à nul autre pareil lorsque deux cartes à la fois sortirent. Lorsque la machine cessa de cliqueter, il y en avait cinq dans le panier.

« Bel assortiment, dit le docteur Mueller en les étudiant. Un synthétique, deux vivants, un macchabée et une femelle. On ne peut pas utiliser la femme pour le moment, mais il faudra se souvenir d'elle le jour où on aura besoin de vous pour un travesti.

— Qu'est-ce qu'un synthétique ?

— Hein ? Oh, une personnalité composite, constituée avec soin d'après des archives falsifiées. Un travail dangereux. Je n'aime pas les synthétiques : il est presque impossible de fabriquer un cadre et un passé convaincants pour un individu inexistant. Je préfère de loin utiliser une personne réelle.

— À quoi bon les synthétiques, alors ?

— C'est parfois inévitable... si on doit déplacer un réfugié en toute hâte, par exemple, et qu'on ne trouve aucune personne réelle lui ressemblant. On en a toujours un bon assortiment en réserve. Voyons voir...» Il étudia de nouveau les cartes. « Deux choix s'offrent à nous, un...

— Encore une question, docteur, l'interrompis-je. Pourquoi conserver des personnes mortes dans vos archives ?

— Ha ! Elles ne le sont pas légalement. Lorsqu'un de nos frères meurt et qu'il est possible de le dissimuler, on préserve sa personnalité publique pour une éventuelle utilisation future. Voyons, ajouta-t-il, savez-vous chanter ?

— Pas très bien.

— Il faut éliminer celui-ci, alors. Un baryton de l'Opéra. Je peux modifier des tas de trucs en vous, mais pas vous changer en chanteur professionnel. Donc le choix n'en est pas un. Cela vous dirait de devenir Adam Reeves, représentant en textiles ?

— Vous croyez que je pourrai m'en tirer ?

— Certainement. Lorsque j'en aurai terminé avec vous. »

Deux semaines plus tard, ma propre mère ne m'aurait pas reconnu. Et je crois que celle de Reeves m'aurait pris pour son fils. Au cours de la deuxième semaine, Reeves lui-même put venir travailler avec moi. À force de l'observer, je devins de plus en plus

semblable à lui. Il était de tempérament calme et égal et, à cause de ses manières effacées, je le voyais plus petit qu'il ne l'était, alors qu'il avait la même taille, le même poids et la même structure osseuse que moi. C'était au niveau des traits que la ressemblance était moindre.

Au début, du moins. Une petite opération me décolla les oreilles plus que la nature ne l'avait voulu ; on en altéra aussi la forme des lobes. Le nez de Reeves était presque aquilin. Un peu de cire sous la peau rendit le mien conforme. Il fallut également couronner plusieurs de mes dents – ce fut ce qui m'embêta le plus – et blanchir mon teint, car le travail de Reeves le menait peu au grand air.

Le plus difficile fut de me donner des empreintes digitales artificielles. On enduisit le bout de mes doigts d'un plastique opaque, couleur chair, puis on les mit dans des moules reproduisant les empreintes de Reeves. Il s'agissait d'une tâche délicate : pour un des doigts, il fallut recommencer sept fois avant que le docteur Mueller se déclare satisfait.

Puis je dus apprendre à imiter Reeves : sa démarche, ses gestes, son rire, ses manières à table. Je doute de gagner un jour ma vie comme acteur – et mon entraîneur ne se fit pas faute de me le dire.

« Zut de zut ! Lyle, vous n'y êtes pas ! Votre vie en dépend ! Il faut que vous appreniez !

– Mais je croyais bien jouer son rôle, objectai-je faiblement.

– Jouer ! C'est tout le problème... vous jouez Reeves, et le résultat est aussi faux qu'une jambe artificielle. Vous devez *être* Reeves. Essayez. Ayez les mêmes soucis commerciaux que lui, pensez à votre dernière tournée, à votre commission et aux ristournes qu'il vous a fallu consentir. Allez-y, essayez. »

Je passais tout mon temps à étudier les affaires de Reeves – car je devrais vendre des textiles à sa place. Je dus apprendre son métier de A à Z – et ça ne se bornait pas à trimbaler des échantillons dans une valise et à les montrer aux clients. J'ignorais même la différence entre un denier et une fibre continue. J'avais toujours cru qu'il n'y avait rien de plus simple que de vendre et d'acheter, mais là encore je me trompais. Je dus aussi me réhabituer au tuteur phonographique... et aux écouteurs à porter au lit. Je me réveillais mal reposé, avec un mal de tête atroce, et les oreilles, encore fragiles

après l'opération, aussi douloureuses que des furoncles.

Mais c'est le résultat qui compte. En deux petites semaines je *devins* Adam Reeves, représentant de commerce, jusque dans mes pensées.

## 7

« Lyle, me dit maître Peter Van Eyck, Reeves prend cet après-midi le *Comète* pour Cincinnati. Vous êtes prêt ?

— Oui, Maître.

— Parfait. Répétez vos instructions.

— Je dois effectuer ma... sa tournée de ventes, d'ici à la côte. Je fais mon rapport au bureau de l'United Textiles à San Francisco, et je continue la tournée. À Phoenix, Arizona, j'assiste au service religieux au Tabernacle du South Side. Je dois m'attarder à la fin du service et remercier le prêtre pour son sermon inspiré. Au cours de la conversation, je dois me faire connaître de lui selon les usages de notre Ordre. Il me dira comment prendre contact avec le Grand Quartier Général.

— Excellent. Je profite de ce transfert pour vous utiliser comme messenger. Rejoignez de ce pas le laboratoire de psychodynamique. Le technicien en chef vous donnera ses instructions.

— À vos ordres, Maître. »

Il se leva et contourna son bureau. « Au revoir, John. Prenez bien garde à vous, et que le Grand Architecte vous vienne en aide.

— Merci, Maître. Et... ce message est-il important ?

— Très important. »

Il n'en dit pas davantage, ce qui m'irrita. Pourquoi faire un mystère d'une chose que je devais apprendre quelques minutes plus tard ? Mais je me trompais une fois de plus. Au laboratoire, on me demanda de m'asseoir et de me détendre afin de me préparer à l'hypnose.

J'en sortis avec l'habituelle sensation de bien-être. « C'est tout, me dit-on. Exécutez vos ordres.

— Et le message que je devais porter ?

— Vous l'avez reçu.

— Par hypnose ? Si on m'arrête, je suis à la merci d'une investigation de mon psychisme !

— Non. La répétition du message est conditionnée par l'audition de deux mots de passe. Vous ne pouvez pas vous en souvenir avant de les avoir entendus. Il n'y a presque aucune chance pour qu'un investigateur tombe sur ces deux mots dans l'ordre adéquat. N'ayez crainte. Vous ne pouvez trahir ce message, que ce soit à l'état de veille ou durant un sommeil hypnotique. »

J'avais pensé qu'on me « piégerait » pour pouvoir me suicider, si je devais porter un message crucial – même si je me demandais comment ils pourraient procéder à la toute dernière minute, à moins de me fournir une pilule de poison, méthode que déjouera tout policier un tant soit peu professionnel. Mais, puisque je ne pouvais pas trahir, je préfèrai courir le risque. Je ne suis pas du genre à me suicider – lorsque Satan viendra me chercher, il faudra qu'il me traîne tout le long du chemin...

Le port de fusées de New Jerusalem est d'accès plus facile que dans la plupart des villes anciennes. Il y avait une station de métro juste en face du grand magasin qui dissimulait notre QG. Je traversai la rue par la passerelle piétonne, trouvai le renforcement marqué PORT DES FUSEES, montai dans une capsule vide et nous attachai, moi et mes bagages. L'employé de service ferma la porte derrière moi, et je me retrouvai presque aussitôt au port.

J'achetai mon billet et pris place dans la queue pour passer le contrôle de police. J'avoue que j'étais un peu inquiet – mon permis de voyage ne poserait sans doute aucun problème, mais tous les policiers devaient être à l'affût d'un certain John Lyle, officier déserteur. Mais ils étaient toujours à la recherche de quelqu'un, et j'espérais que la liste atteignait une telle longueur que leur contrôle se limiterait à la pure routine.

La queue avançait lentement ; je pris ça pour un mauvais signe, surtout en voyant qu'ils avaient écarté plusieurs personnes, sans doute pour un examen plus approfondi. Mais l'attente me donna le

temps de me ressaisir. Je poussai mes papiers vers le sergent, regardai mon chronomètre, puis l'horloge murale, et de nouveau mon poignet.

Le sergent examinait mes papiers sans hâte, avec attention. Il leva les yeux. « Ne vous inquiétez pas, me dit-il assez aimablement, le navire ne partira pas tant qu'on n'aura pas visé la liste des passagers. » Il me tendit une feuille de papier. « Vos empreintes digitales, s'il vous plaît. »

Je les donnai sans commentaire. Il les compara avec celles qui figuraient sur mon permis de voyage, puis avec celles que Reeves avait données en arrivant une semaine plus tôt. « Ce sera tout, monsieur Reeves. Bon voyage. »

Il y avait beaucoup de places libres à bord du *Comète*. Je choisis un siège près d'une fenêtre, vers l'avant, et je venais juste de déplier l'édition du soir de *La Sainte Ville* quand je sentis une main sur mon bras.

C'était un policier.

« Voulez-vous descendre, s'il vous plaît ? »

On me fit sortir, ainsi que quatre autres passagers. Le sergent fut très correct. « Je suis désolé, mais je dois vous demander de revenir au poste pour complément d'identification. Je vais faire enlever vos bagages et modifier la liste des passagers. Vos billets seront validés pour le vol suivant. »

Je protestai d'une voix aiguë : « Mais je dois être à Cincinnati ce soir !

— Désolé. » Il se tourna vers moi. « Reeves, n'est-ce pas ? Hum... vous avez la taille et la stature voulues. Mais... Laissez-moi revoir votre permis de voyage. Vous êtes bien arrivé il y a une semaine ?

— C'est exact. »

Il examina de nouveau mes papiers. « Oui, je me rappelle. Vous êtes arrivé mardi matin par le *Pèlerin*. Bon, vous ne pouvez pas être en deux endroits à la fois, ce qui vous met hors de cause, j'imagine. » Il me rendit les documents. « Vous pouvez remonter à bord. Navré pour le dérangement. Les autres, suivez-moi. »

Je revins m'asseoir et repris mon journal. Quelques minutes

plus tard, la première poussée des fusées nous projeta vers l'ouest. Je continuai à lire, pour dissimuler mon émoi et mon soulagement. Mais je pris bientôt intérêt à ce que je lisais. Le matin même, j'avais lu un journal clandestin de Toronto ; le contraste était frappant. Je me retrouvais dans un monde pour lequel le reste de l'univers n'existait pas. Les « nouvelles de l'étranger » se bornaient à des communiqués triomphaux sur l'activité de nos missions et des récits sur les atrocités commises par les infidèles. J'en venais à me demander où allait l'argent dépensé pour les missions, car le reste du monde, à en croire ses organes de presse, ne semblait en avoir jamais entendu parler.

Puis je passai le journal au crible. Je prenais note mentalement de toutes les informations que je savais erronées. Lorsque je relevai la tête, on sortait déjà de l'ionosphère pour descendre vers Cincinnati. Et on avait rattrapé le soleil, que je vis se coucher une deuxième fois.

Il doit y avoir un colporteur quelque part dans mon arbre généalogique. Non seulement je couvris le territoire de Reeves à Cincinnati, mais j'améliorai ses ventes. Je m'aperçus que je prenais autant de plaisir à convaincre un boutiquier récalcitrant de développer son rayon de rouleaux de tissu que j'en avais pris au métier des armes. Je cessai de me tracasser à propos de mon déguisement et je ne pensai plus qu'aux textiles. Vendre, c'est plus qu'un gagne-pain ; c'est un jeu, passionnant.

Je partis pour Kansas City à la date prévue et je n'eus aucun problème à faire viser mon permis de voyage par la police. Sans doute ne cherchait-on pour de bon John Lyle, ex-officier et gentleman, qu'à New Jerusalem ; ailleurs, il n'était qu'un suspect parmi les milliers qui remplissaient les dossiers.

La fusée était presque bondée. Je dus m'asseoir à côté d'un autre passager – un homme bien bâti, d'une trentaine d'années. On échangea un regard, puis chacun s'occupa de ses propres affaires. Je tirai la tablette de travail et classai les bons de commande que j'avais accumulés au cours de ma tournée. Mon voisin inclina son fauteuil et suivit les informations que diffusait l'aquarium de télévision installé à l'avant de la cabine.

Une dizaine de minutes plus tard, il me poussa du coude. Je le

regardai d'un air interrogateur et il me désigna l'aquarium. On y voyait une place publique emplie d'une foule agitée qui avançait vers les marches d'un temple colossal sur lequel flottaient la bannière rouge et or du Prophète et la banderole d'un archevêque. La première vague de la foule venait d'atteindre le pied des marches.

Une escouade de gardiens du temple sortit par une petite porte. Les soldats installèrent sans hâte leurs tripodes sur la terrasse. Puis le point de vue se modifia pour montrer des gros plans des visages de la foule qui se ruait sur nous, sans doute pris au téléobjectif depuis le toit du temple.

Ce qui suivit m'emplit de honte pour l'uniforme que j'avais jadis porté. Au lieu de les tuer rapidement, les gardes prenaient soin de viser aux jambes. La marée humaine s'était lancée à l'assaut de l'escalier monumental... elle retomba, les moignons calcinés des jambes s'agitant convulsivement. J'avais arrêté mon attention sur un jeune couple qui courait main dans la main. Ils tombèrent ensemble. Elle resta immobile. Il parvint à se dresser sur ce qui restait de ses genoux et avança de deux terribles pas vers elle. Il parvint encore à soulever la tête de la jeune fille vers la sienne, puis l'image revint au plan général de la place.

Je pris les écouteurs fixés devant moi et écoutai : «... apolis, Minnesota. La situation est maîtrisée, l'envoi de renforts est inutile. L'archevêque Jennings a décrété la loi martiale jusqu'à ce que tous les agents de Satan soient dépistés et que l'ordre soit rétabli. Une période de jeûne et de prière commencera aussitôt.

» Les ghettos du Minnesota ont été fermés et tous les parias de la région seront regroupés dans les réserves du Wyoming et du Montana afin de prévenir de futurs désordres. Que ceci serve d'avertissement à tous les impies qui oseraient s'élever contre la loi divine du Prophète Incarné.

» Ce reportage en direct réalisé par le service d'informations Dieu-prend-soin-du-moineau vous a été offert par les Marchands Unis du Royaume, qui vous offrent toujours ce qui se fait de mieux dans les aides domestiques pour la grâce. Soyez les premiers à posséder une statuette miraculeuse du Prophète qui *brille dans l'obscurité* ! Envoyez-nous un dollar à l'adresse de cette station

et...».

Je raccrochai les écouteurs. Pourquoi incriminer les parias ? Cette foule n'était *pas* composée de parias.

Je me tus, préférant laisser mon compagnon s'exprimer le premier – ce qu'il fit, avec véhémence : « Ça leur apprendra, à ces fichus imbéciles ! Attaquer une position fortifiée les mains nues ! » Mais il parlait à voix basse, tout contre mon oreille.

« Je me demande ce qui a causé l'émeute.

– Hein ? Allez savoir, avec les hérétiques. Ils ne sont pas sains d'esprit.

– Vous pouvez chanter ça à l'église, acquiesçai-je fermement. De toute façon, même un hérétique sain d'esprit... si tant est qu'il en existe... devrait voir que le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour le pays. » Je tapotai ma serviette d'un air enjoué. « Les affaires marchent, pour moi en tout cas. Grâce en soient rendues au Seigneur. »

On discuta des conditions économiques. Tout en parlant, je l'étudiais. Il semblait être le type habituel du citoyen responsable, conservateur, respectueux des conventions. Pourtant, un je-ne-sais-quoi me gênait. D'où cela venait-il ? De mes nerfs de coupable ? Ou du sixième sens de l'homme pourchassé ?

Mes yeux s'attardèrent sur ses mains, et j'eus l'impression que quelque chose m'échappait. Je découvris enfin un détail en apparence insignifiant : une légère callosité à l'annulaire de la main gauche, comme la marque laissée par une chevalière qu'on a portée longtemps – une bague de l'Académie militaire, par exemple. Mais un tas de gens portent une chevalière à ce doigt – moi aussi ; pas celle de l'Académie, évidemment, mais celle de Reeves.

Pourquoi un homme aussi conformiste aurait-il soudain cessé d'en porter une ? Ce détail me tracassait. L'animal traqué survit en remarquant de tels détails. Je n'avais jamais été très fort en psychologie, mais le moment me parut venu d'appliquer le peu que j'avais retenu. Je passai méthodiquement en revue tout ce que j'avais noté chez mon voisin.

Son premier commentaire avait trait à l'impossibilité d'attaquer sans armes une position fortifiée. Ça supposait une pensée orientée

vers l'art militaire, même si ça ne prouvait pas qu'il soit passé par l'Académie. Un ancien de West Point ne quitte jamais sa bague de promotion ; il la porte jusque dans la tombe, même à poil sur la plage... à moins qu'il n'ait de bons motifs de vouloir passer inaperçu.

Tandis qu'on continuait à bavarder, je me demandai comment évaluer des données insuffisantes. L'hôtesse nous servit le thé. On effectuait alors la rentrée dans l'atmosphère, qui causa quelques remous : l'hôtesse renversa un peu de thé brûlant sur sa cuisse. Il marmonna un juron qu'elle ne dut pas entendre.

Moi, je l'avais entendu, et j'y réfléchissais furieusement tout en l'aidant à éponger le thé avec mon mouchoir. Il avait utilisé le terme « F. S. imbécile ! », de l'argot unique à West Point.

Par conséquent, la callosité à l'annulaire n'avait rien une coïncidence. Il y avait là un ancien cadet de West Point, un officier déguisé en civil. Corollaire : il était presque certainement en mission secrète. Étais-je l'objet de sa mission ?

Allons, allons ! Sa bague est en réparation chez le bijoutier, et il rentre chez lui pour ses trente jours de perme. Mais au cours d'une longue discussion, il m'avait laissé croire qu'il était dans les affaires. Donc...

Mais *même* si ce n'était pas moi qu'il filait, il avait commis deux lapsus en ma présence. Le plus benêt des novices (comme moi, par exemple) ne commet pas deux fois de suite des bévues pareilles, surtout s'il voyage sous une fausse identité – et les services secrets de l'armée, dirigés par certains des meilleurs cerveaux du pays, n'emploient pas de benêts. Par conséquent, ces lapsus étaient intentionnels : je devais les remarquer et les *croire* involontaires. Pourquoi ?

Pour s'assurer que j'étais sa proie ? Non. Dans ce cas, selon le vieil adage qui veut qu'un homme soit coupable à moins qu'on n'ait apporté la preuve du contraire, il m'aurait simplement fait arrêter et on m'aurait soumis à la Question.

*Pourquoi, alors ?*

Sans doute voulait-il me laisser du mou, certain que, pris de panique, je me réfugierais chez mes frères, le conduisant ainsi jusqu'à eux. Oui, cette hypothèse, quoique tirée par les cheveux,

semblait la plus vraisemblable.

Lorsque je me conclus que mon compagnon était un agent secret, une peur glaciale me tordit les tripes, comparable seulement au pire mal de mer. Peu à peu, je me calmai. Qu'aurait fait Zebadiah dans une pareille situation ? « Le principe premier de l'intrigue est de ne jamais se laisser aller à agir de façon inhabituelle. » Faire comme si de rien n'était. Si ce flic voulait me suivre, je lui ferais faire le tour de tous les grands magasins de Kansas City – qu'il me regarde vendre du tissu au kilomètre !

Pourtant, j'étais un peu nerveux en débarquant. J'attendais qu'une main se pose sur mon épaule, chose plus effrayante qu'un coup de poing dans le visage. Mais il ne se passa rien. Mon compagnon me quitta sur un « Dieu vous garde » hâtif, et disparut en direction de la plate-forme des taxis pendant qu'on visait mon permis de voyage. Ça ne me rassura pas : il avait pu me désigner à un comparse. Feignant un calme que je ne ressentais guère, je me rendis au New Muehlbach par le métro.

Je réalisai une semaine adéquate à Kansas City. J'atteignis mon quota et ouvris un nouveau compte d'une certaine importance. Malgré tous mes efforts, je ne pus voir si on me suivait et, à ce jour, je l'ignore encore. Si c'était le cas, quelqu'un a dû passer quelques jours d'un ennui mortel. Mais, même si j'avais fini par décider peu ou prou que l'incident se résumait à un fantôme, je m'estimai heureux de me retrouver dans la fusée de Denver, et ce sans y croiser mon compagnon du trajet précédent.

On se posa sur le nouveau terrain à l'est d'Aurora, à des kilomètres du centre-ville. La police vérifia mes papiers et prit mes empreintes digitales de la plus routinière des façons. J'allais rempocher mes papiers lorsque le sergent de service me pria de relever ma manche. J'obtempérai, en manifestant juste ce qu'il fallait de contrariété. Un employé en blouse blanche me préleva un échantillon de sang. « Simple précaution, monsieur Reeves, m'expliqua le sergent. La Santé publique tâche d'enrayer un début d'épidémie de méningite cérébro-spinale. »

C'était un prétexte transparent, comme je le savais depuis ma propre formation en santé publique, mais Reeves, simple représentant de commerce, ne s'en serait peut-être pas rendu

compte. Il devint encore plus risible lorsqu'on me demanda d'attendre dans une petite pièce le résultat de l'analyse. Je rongei mon frein tout en me demandant ce qu'ils pouvaient fabriquer avec dix centimètres cubes de mon sang – et ce que je pourrais y faire si je le savais.

La situation n'était pas fameuse. Je vivais sans doute mes derniers instants de liberté – mais le prétexte était juste assez plausible pour me retenir de filer ; d'ailleurs, ils espéraient peut-être que je prenne la fuite, justement. Je restai donc là, sur des charbons ardents.

Le bâtiment était en préfabriqué et la paroi me séparant du local du sergent, fort mince. Je captais des voix, sans toutefois pouvoir distinguer ce qui se disait. Me dissimulant derrière un journal, je plaquai mon oreille contre la cloison.

Le sergent était en train de raconter une histoire qui lui aurait bien valu un mois de pénitence si un Gardien de la Morale l'avait entendu. Ayant entendu la même, à peine moins salace, dans l'enceinte du Palais, je ne fus pas choqué ; je n'étais pas non plus d'humeur à me soucier de la rectitude morale d'un autre. Plusieurs subalternes vinrent faire des rapports sans intérêt et un crétin vint demander où se situaient les toilettes pour hommes. Pas un mot à mon sujet. Je sentais pointer un torticolis, dans ma position.

En face de moi, une fenêtre ouverte donnait sur le terrain. Un petit navire apparut dans le ciel, freina avec ses fusées frontales et réussit un bel atterrissage puis roula doucement sur la piste et vint s'immobiliser à une vingtaine de mètres du bâtiment.

C'était la version courrier de l'*Épervier* à statoréacteurs, avec décollage par fusées, que je connaissais bien. Une petite merveille. J'en avais piloté un au poste numéro deux en polo aérien pour le compte de l'infanterie, l'année où on avait remporté les matches contre Princeton et la marine.

Le pilote en descendit et s'éloigna. J'évaluai la distance. S'il n'avait pas verrouillé l'allumage... Par Shéol, et s'il l'avait coupé ? La fenêtre était ouverte, mais elle pouvait être équipée de vibrochocs et je ne saurais jamais ce qui m'avait tué... À la réflexion, ça me parut peu probable : je ne voyais aucun câble, aucune gâchette, et on ne pouvait pas les dissimuler dans des murs aussi minces. Il n'y avait

sans doute qu'un système d'alarme à contacteurs... et encore. Je doutais même qu'elle comporte un circuit au sélénium.

J'étais toujours plongé dans ces réflexions lorsque j'entendis de nouveau parler dans la pièce voisine. Je recollai mon oreille contre la cloison.

« Alors, de quel groupe est-il ?

— Type 1, sergent.

— Ça correspond ?

— Non. Reeves est du type 3.

— Téléphone au labo central. On l'emmène en ville pour une rétino. »

Cette fois, j'étais cuit. Ils savaient avec certitude que je n'étais pas Reeves. Lorsqu'ils auraient photographié la disposition des vaisseaux sanguins dans ma rétine, il leur suffirait d'envoyer le résultat par radio au Bureau de la Morale et des Recherches pour savoir en quelques minutes qui j'étais réellement. Cela prendrait encore moins de temps si on avait envoyé une copie de mon dossier à Denver et ailleurs.

Je plongeai par la fenêtre.

J'atterris sur les mains, effectuai une roulade et me retrouvai sur mes pieds. J'avais déclenché un signal d'alarme, je ne l'entendis pas. La porte du navire était ouverte, l'allumage déverrouillé. Un *Enfant de la Veuve* a toujours de la chance ! Je ne pris pas la peine de rouler jusqu'aux pistes d'envol, mais je décollai instantanément, sans me soucier si les flammes de mes fusées rôtissaient mes poursuivants. Ma petite chérie et moi, on rebondit sur le terrain, puis je lui soulevai le nez au gyro et je mis le cap à l'ouest.

## 8

Je la fis monter presque à la verticale, pour gagner le plus rapidement possible l'altitude à laquelle les statoréacteurs pourraient fonctionner. Un enthousiasme délirant me possédait : je

trônais aux commandes d'un formidable navire, et les flics crapahutaient loin derrière moi. Mais dès que je la remis à l'horizontale, je me départis de cet optimisme béat.

Lorsqu'un chat grimpe dans un arbre, il faut qu'il y reste jusqu'à ce que le chien s'en soit allé. Dans mon cas, le chien n'était pas près de s'en aller et je ne pouvais rester là-haut indéfiniment. Quelques minutes, voire quelques secondes, et les fusées de la police décolleraient. Des radars me suivaient, sans nul doute, et le signal lumineux qui représentait mon vaisseau sur les divers écrans alimentait en données un ordinateur électronique qui fournirait des vecteurs de poursuite à mes chasseurs, quelque direction que je décide de prendre. Ensuite... ma foi, soit j'obéissais à l'ordre d'atterrir, soit on m'abattait.

Mon évasion prenait des allures moins miraculeuses. Ou *trop* miraculeuses, peut-être ? Depuis quand la police laissait-elle un suspect sans surveillance dans une pièce munie d'une fenêtre non protégée ? Et n'était-ce pas une coïncidence bien extraordinaire qu'un navire dont je savais me servir se pose – l'allumage déverrouillé – à quelques pas de cette fenêtre ? Ceci alors même que le sergent disait à voix haute et claire la chose qui me pousserait à essayer de m'emparer ?

Peut-être était-ce une nouvelle tentative pour me faire chercher asile auprès de mes frères. Peut-être quelqu'un connaissait-il mon faible pour l'*Épervier*, pour la bonne raison que ce quelqu'un avait mon dossier étalé devant lui et connaissait aussi bien que moi mes performances de joueur de polo aérien. Dans ce cas, ils ne tenaient sans doute pas à me tuer pour le moment – dans l'espoir que je les mènerais à mes camarades.

À moins que je n'aie réellement réussi à leur fausser compagnie. Dans un cas comme dans l'autre, j'étais déterminé à ne pas me faire prendre et à ne pas trahir mes frères. De plus, j'étais porteur d'un message important (me disais-je) ; je ne pouvais pas me permettre de me laisser tuer.

Je réglai le récepteur du bord sur la fréquence utilisée par la police du trafic aérien ; j'entendis un échange d'informations entre la Terre et un cargo de Denver qui demandait à atterrir, mais personne ne me hurlait de me poser en vitesse. Plus tard, peut-être.

Je coupai le son.

Selon le navigateur à l'estime automatique, je me trouvais à cent vingt kilomètres ouest-nord-ouest de Denver. Je fus surpris de constater que je n'avais pris l'air que depuis dix minutes... je devais être gorgé d'adrénaline au point de perdre la notion du temps. Les réservoirs étaient presque pleins. Je disposais de dix heures d'autonomie – dix mille kilomètres en régime économique – mais, à cette vitesse-là, on aurait pu me canarder avec des pierres.

Un plan né du désespoir – irréalisable peut-être, mais mieux que rien du tout – commençait à germer dans mon esprit. Je mis le cap au sud-ouest, vers la République de Hawaï. Puis je soumis mon problème au petit gnome industriel qui habitait dans mon cerveau : cinq mille kilomètres à environ treize cents à l'heure – résultat, réservoirs principaux vides et je devrais me fier aux fusées frontales et d'appoint pour parachever un atterrissage en vol plané. Plutôt risqué.

Cela m'importait d'ailleurs fort peu. Dès que j'aurais réglé l'autopilote sur la direction et la vitesse choisies, les analystes cybernétiques quelque part en dessous de moi diraient à leurs opérateurs humains que je tentais de rejoindre l'État libre de Hawaï, selon tel cap, à telle altitude et à telle vitesse en fonction du rayon d'action de mon appareil... et que j'atteindrais la côte pacifique entre San Francisco et Monterey dans soixante et quelques minutes sauf interception... une interception inévitable, à mon avis. Même si on jouait encore au chat et à la souris avec moi, des fusées sol-air partiraient de la Sacramento Valley. Et si elles me manquaient (perspective plus qu'improbable), des vaisseaux plus rapides que le mien, et dont les équipages n'auraient aucun besoin d'économiser leur carburant, m'attendraient au-dessus de la côte. Je ne comptais pas m'en tirer.

Ni même essayer. Je *voulais* qu'ils détruisent la choupette que je pilotais – car je n'avais pas l'intention de rester à bord.

Opération Gros Bêta, seconde phase : comment sortir de ce fichu truc ! Oh, les ingénieurs ont tout prévu : on abaisse le levier d'éjection et on prie ; le reste se fait tout seul. La capsule de survie se referme hermétiquement sur vous, puis le tout est éjecté. Lorsque la pression atmosphérique atteint un niveau convenable, le

parachute est libéré et vous flottez confortablement vers la terre bénie, avec une bouteille d'oxygène pour toute compagnie.

Le seul ennui, c'est que la capsule et le navire abandonné se mettent conjointement à envoyer des signaux de détresse. Et, pour plus de sûreté, la capsule est équipée d'un fanal-radar.

Bref, on se fait aussi peu remarquer qu'une vache dans une église.

Je me mordillais le pouce en regardant l'azur, qui me sembla plus bleu que de coutume – sans doute parce que je savais que le sol défilait sous moi à la vitesse de vingt kilomètres à la minute et qu'il était grand temps que je prenne congé. Il y avait la porte, bien sûr, et je pouvais mettre un parachute. Mais on ne peut pas ouvrir une porte dans une fusée dont le statoréacteur fonctionne, ni la larguer non plus ; et, même à vingt mille mètres d'altitude, une brise de huit cents nœuds n'est pas négligeable ; je serais coupé en deux contre le cadre de la porte.

Tout dépendait de la qualité de l'autopilote. Les meilleurs pilotes-robots savent tout faire, sauf chanter des hymnes. Les plus simples maintiennent le cap, la vitesse et l'altitude, voilà tout. J'aurais bien voulu savoir si mon autopilote possédait un système de secours en cas d'arrêt de la propulsion, car j'avais l'intention de couper le contact, d'abandonner le navire, et de laisser ce dernier continuer tout seul en direction de Hawaii... s'il en était capable.

Un statoréacteur ne fonctionne qu'à grande vitesse. C'est bien pourquoi on équipe également les navires de fusées ordinaires, sans quoi ils ne pourraient jamais décoller. Si la vitesse baisse sous le niveau critique, les statos s'éteignent et il faut les rallumer – soit en utilisant les fusées auxiliaires pour gagner de la vitesse, soit en effectuant un piqué. C'est une manœuvre délicate et nombre de pilotes y ont laissé la vie.

Mon expérience passée ne me venait pas en aide, car, croyez-moi, on ne joue pas au polo aérien en mettant le pilote automatique. Il n'y avait pas de livret d'instructions dans la boîte à gants, et les renseignements gravés sur l'autopilote n'étaient guère explicites. Oh ! oui, avec un bon tournevis j'aurais pu regarder ce qu'il avait dans le ventre et me faire une opinion – mais il m'aurait fallu un jour, un jour et demi. Ces machines sont bourrées de transistors et

de spaghettis.

Je commençai à enfiler le parachute individuel en soupirant : « Mon vieux, *j'espère* que tu as ce qu'il faut dans les circuits. » L'autopilote ne me répondit pas – mais le contraire ne m'aurait guère étonné. Puis j'entrepris de basculer en pilotage manuel. Il fallait faire vite : je survolais déjà le bassin du Deseret, et au loin le soleil couchant se reflétait sur les eaux du Grand Lac Salé.

Pour commencer, je redescendis – parce qu'à vingt mille mètres il fait froid et que la pression partielle de l'oxygène est trop faible pour des poumons humains. Puis je remontai tout doucement pour ne pas arracher les ailes et éviter de tomber dans le coma à ma sortie. J'avais l'intention de couper entièrement la poussée, obligeant ainsi ma beauté à piquer pour prendre de la vitesse ; pour des raisons évidentes, je devais plonger juste avant.

Je montai toujours, en ralentissant le plus possible. Selon mes calculs, les fusées devaient s'éteindre vers dix mille mètres, assez haut pour que l'*Épervier* puisse piquer sans se casser le nez sur le plateau de l'Utah, et assez bas pour que je puisse rejoindre rapidement les couches d'air respirable. À neuf mille cinq cents mètres j'eus la pénible impression que les commandes ne répondaient plus. Puis une lumière rouge s'alluma, et les deux tuyères s'éteignirent. Il était temps de prendre congé.

Je faillis oublier l'oxygène. D'une main, je fixai le masque sur mon nez et l'embout entre mes dents tandis que de l'autre j'ouvris la porte. Le fait que nous étions en chute libre ne facilitait pas les choses. Je ne devais guère peser plus d'un kilo.

La porte refusait de bouger. Je me souvins enfin qu'il fallait ouvrir la valve, puis tout alla tout seul.

Je fus aspiré au-dehors et – non, je ne sautai pas – dus pousser pour m'écarter de l'avion : on tombait de concert.

Me cognai-je la tête contre la carlingue ? En tout cas, j'eus une brève perte de conscience avant de me retrouver dans le ciel à une vingtaine de mètres de l'*Épervier*. On tournait lentement sur nous-mêmes ; ciel et terre se succédaient devant mes yeux. Le vent hurlait à mes oreilles, mais je ne sentais pas encore le froid. On resta ensemble plusieurs minutes – ou heures, je ne sais plus, le temps avait cessé d'exister. Puis le navire s'inclina et piqua.

Je voulus le suivre du regard, mais je pris conscience du vent glacial qui me criblait douloureusement les yeux. Je me rappelai avoir lu quelque chose sur un parachutiste qui avait eu les siens gelés. Je les couvris de mes mains, ce qui me soulagea aussitôt.

Soudain, j'eus peur d'avoir trop tardé à ouvrir le parachute. Je soulevai une paupière ; ce que je vis me rassura : le désert était encore au moins à quatre kilomètres au-dessous de moi. Je ne pouvais pas être plus précis, car la surface était déjà plongée dans l'ombre. Je tentai en vain d'apercevoir le navire ; soudain, il apparut, crachant des flammes ! L'autopilote était vraiment à la hauteur de la situation, et mon plan allait réussir ! Dans mon enthousiasme, je négligeai de me protéger les yeux. La petite chérie mit cap à l'ouest et monta vers l'altitude pour laquelle elle avait été programmée. Je priai pour qu'elle parvienne à gagner l'immensité du Pacifique sans être abattue auparavant.

Tout en tombant, je regardai les lueurs jumelles de ses tuyères disparaître au loin.

J'étais si heureux de la façon dont mon petit navire s'était comporté que j'en oubliais d'avoir peur. Je savais que je ne devais ouvrir mon parachute que le plus tard possible. En quittant l'habitacle, mon corps avait dû transmettre un second signal aux radars qui, je n'en doutais pas, ne cessaient de nous surveiller. Mon seul espoir de les convaincre qu'il s'agissait réellement d'un accident technique était de disparaître de l'image le plus vite possible – en tombant en chute libre jusqu'à une faible distance du sol, où je me trouverais dans l'obscurité et, à cause des accidents de terrain, à l'abri du radar.

C'était la première fois que je faisais un saut différé. En fait, je n'avais sauté que deux fois dans ma vie, et encore sous la direction d'un instructeur : les deux sauts exigés de tout cadet avant son diplôme. Tant que je gardais les yeux fermés, tout allait plutôt bien, mais je ressentais un désir de plus en plus violent de tirer sur la cordelette d'ouverture. Malgré tous mes efforts, ma main restait obstinément crispée sur la poignée. J'étais pourtant sûr de me faire repérer si je déployais cet immense champignon à cette altitude.

J'avais prévu d'ouvrir mon parachute entre trois cents et cent cinquante mètres du sol, mais mes nerfs lâchèrent. J'avais sauté

presque au-dessus de la ville de Provo, dans l'Utah, et je parvins à me convaincre qu'il fallait tirer la corde sur-le-champ si je ne voulais pas atterrir en pleine ville.

Au dernier moment, je me souvins que je devais ôter mon inhalateur si je ne voulais pas me casser les dents, car je n'avais pas eu le temps de fixer la bouteille à oxygène. Je l'avais tenue à la main pendant toute la descente ! Je la lançai dans le vide, en espérant qu'elle atterrirait dans un champ et non pas sur le crâne d'un honnête citoyen. Puis je tirai sur la poignée.

Une fraction de seconde durant, j'eus l'affreuse pensée que le parachute était défectueux. Mais il s'ouvrit, et je m'évanouis... j'ignore encore si c'était le choc ou la peur. Lorsque je repris conscience, le sol tournoyait lentement au-dessous de moi. J'étais encore bien trop haut, et le vent me poussait lentement vers les lumières de Provo. Je pris une profonde inspiration – l'air frais était délicieux après tout cet oxygène en boîte – et ramenai les cordes à moi.

Ma chute s'accéléra et je freinai juste à temps pour atterrir. Je voyais mal le sol dans la lumière du soir, et ramenai mes genoux vers moi comme il est conseillé dans le manuel. Ce fut tout à fait inattendu. Je tombai, roulai sur moi-même, m'emmêlai dans le parachute. Il paraît que ça équivaut à un saut de quatre mètres – tout ce que je sais, c'est que ça fait plus d'effet.

Je me retrouvai assis dans les betteraves à sucre, la cheville gauche endolorie.

Les espions enterrent toujours leur parachute ; je suppose que j'aurais dû les imiter. Mais je n'en avais guère envie, et de plus je n'avais pas d'outils. Je me contentai de le fourrer dans une rigole d'écoulement qui passait sous la route bordant le champ. Puis je suivis cette route en direction de Provo. J'avais saigné du nez. Mon visage était couvert de sang séché et mes vêtements, de boue. J'avais déchiré mon pantalon – à Denver, peut-être, ou au-dessus du Nevada ; j'avais la cheville gauche légèrement foulée, la main droite écorchée et, de plus, j'avais mouillé ma culotte. Bref, je me sentais en pleine forme.

C'est tout juste si je ne sifflotais pas en marchant. Certes, on me cherchait toujours, mais les procureurs du Prophète me croyaient

en route pour Hawaii, à quinze mille mètres d'altitude. Du moins je l'espérais. En tout cas, j'étais libre, vivant, et à peu près intact. L'Utah offre de bonnes chances à ceux que la police poursuit. Depuis la suppression de l'Église des Mormons, au temps du Premier Prophète, cet État n'a cessé d'être un centre d'agitation et d'hérésie. Si les agents du Prophète ne me trouvaient pas, il y avait fort peu de chances pour que les habitants me dénoncent.

Néanmoins, je me jetais à plat ventre dans le fossé chaque fois qu'une voiture ou un camion apparaissait, et je quittai la route aux abords de la ville, jugeant plus prudent de passer en plein champ. Après un long détour, j'entrai dans Provo par une petite ruelle faiblement éclairée. Il y avait encore deux heures jusqu'au couvre-feu, et je devais les mettre à profit pour réaliser la première partie de mon plan.

Pendant près d'une heure, je déambulai dans des quartiers résidentiels bien tranquilles, évitant toute rencontre avec les habitants, avant de trouver ce que je cherchais : un engin volant quelconque. Je tombai sur un aérocar Ford familial, garé près d'une maison aux lumières éteintes.

Je cassai mon canif en forçant la serrure. L'allumage était verrouillé, mais je n'espérais pas le même coup de bol deux fois dans la journée. Il me fallut vingt bonnes minutes pour court-circuiter le système de verrouillage. Rien ne pressait.

J'allai rapidement reconnaître les environs, puis m'assis au volant et mis l'auxiliaire électrique en marche. Je glissai sans bruit dans les rues, et hésitai un moment avant d'allumer mes phares, puis je sortis de la ville aussi paisiblement qu'un fermier qui vient d'assister à la prière du soir. Pourtant, je craignais de tomber sur un barrage de police aux environs de la localité. Je coupai donc à travers champs et m'éloignai le plus possible de la route. Tout alla bien jusqu'au moment où une roue avant se coinça dans un fossé d'irrigation. Rien d'autre à faire que de décoller.

Le moteur principal crachota mais trouva bientôt son régime. Le rotor se déploya en grinçant. L'aérocar était si penché que le décollage se fit de justesse. Le sol s'éloigna rapidement au-dessous de moi.

## 9

La voiture que j'avais volée était une vieille guimbarde mal entretenue. Le moteur avait des ratés et le rotor vibrait d'une façon qui ne me plaisait pas du tout. Mais elle marchait, et elle avait le réservoir à moitié plein – plus qu'il n'en fallait pour rejoindre Phoenix. Je ne pouvais pas me plaindre.

Le pire, c'était l'équipement de navigation plus que rudimentaire : un vieux robot Sperry sans compensation automatique et des cartes comme celles dont on vous fait cadeau dans les stations-service. Il y avait bien la radio, mais elle ne fonctionnait pas.

Bah ! Christophe Colomb avait dû se débrouiller avec moins. Phoenix était au plus à huit cents kilomètres au sud. J'estimai la dérive en louchant et en priant, réglai le cap sur le robot et bloquai l'altitude à cent cinquante mètres. Plus haut, je risquais d'attirer l'attention du réseau cybernétique ; plus bas, de fâcher la police de la circulation. Je jugeai préférable d'allumer mes feux de position. Ce n'était pas le moment d'attraper une contravention.

Je regardai alentour. Rien au nord. Mon dernier larcin en date avait dû passer inaperçu. Quant au premier, l'*Épervier*... s'ils ne l'avaient pas abattu, il devait déjà être en plein Pacifique. Hum ! Pour un garçon comme il faut, j'étais dans de beaux draps : complicité de meurtre, parjure devant le Grand Inquisiteur, trahison, désertion, usage de faux et deux vols qualifiés. Il ne manquait plus que l'incendie volontaire, la baraterie (j'ignorais de quoi il s'agissait) et le viol. Je décidai d'éviter le viol, mais j'essaierais la baraterie dès que je saurais de quoi il retournait. Mon nez s'était remis à saigner, mais je me sentais toujours en pleine forme.

Il me vint à l'idée que la loi considérait peut-être le mariage avec une sainte diaconesse comme l'équivalent légal du viol. Cela me rasséra. Au point où j'en étais, je m'en serais voulu de rater ça.

De temps en temps, je corrigeais le pilote automatique pour éviter les villes. Arrivé à deux cents kilomètres de Provo, je jugeai

cette précaution inutile. Vers le sud, par-delà le Grand Canyon et les ruines de la vieille ville routière « 66 », la densité de la population était très faible. Il me parut que je pouvais prendre le risque de m'octroyer un petit somme. Je réglai l'altitude à trois cents mètres par rapport au sol, recommandai au pilote, sur un ton sans réplique, de bien faire attention aux arbres et aux collines, puis j'allai m'étendre sur la banquette arrière et m'endormis presque aussitôt.

Le Grand Inquisiteur tentait de saper ma résistance en mangeant du rosbif devant moi. « Avouez ! disait-il en mâchant de plus belle. À quoi bon souffrir ? Vous le préférez saignant ou à point ? » J'étais sur le point d'avouer lorsque je me réveillai.

La lune s'était levée et on approchait du Grand Canyon. Je me hâtai de reprendre le contrôle manuel de l'altitude. Je craignais que le petit robot pique une crise de nerfs et pleure toutes les capacités<sup>2</sup> de son corps en essayant de maintenir une altitude au sol de trois cents mètres au-dessus de cette succession gargantuesque de sommets et d'abîmes.

Le spectacle était fantastique. J'en oubliai ma faim. Inutile d'essayer de décrire le Canyon à qui ne l'a jamais vu – mais je recommande fortement de le contempler à la lumière de la lune, et du ciel.

On le survola en vingt minutes, puis je me hâtai de réenclencher le pilote automatique et fouillai dans la boîte à gants, dans les tiroirs, sous les sièges. Je découvris une plaque de chocolat aux amandes et quelques cacahuètes. Un vrai festin. J'aurais mangé du putois tout cru... Mon dernier repas datait de Kansas City. J'avalai le tout et me rendormis.

Je ne me souvenais pas d'avoir réglé le réveil du tableau de bord, mais il sonna juste avant l'aube. Le lever du soleil sur le désert est très apprécié des touristes, mais je n'eus guère le temps que d'y jeter un coup d'œil. Je changeai plusieurs fois de cap pour juger de la vitesse et de la direction du vent, effectuai quelques calculs et consultai mes mauvaises cartes... avec un peu de chance, je devais arriver en vue de Phoenix d'ici une demi-heure.

La chance continuait à me sourire. Après un paysage dur et

---

2 (Physique) (Électricité) (Anglicisme) Capacité électrique. (NScan)

accidenté, une large vallée désertique parsemée de champs irrigués s'étendit devant moi – la vallée de Phoenix. Je fis un piètre atterrissage dans un petit arroyo asséché tributaire du Salt River Canyon. Je perdis une roue et le rotor se détacha, mais ça m'était bien égal. J'avais choisi un endroit très encaissé où on ne découvrirait pas l'épave de sitôt – j'avais dû laisser mes empreintes partout... ou plutôt celles de Reeves. Une demi-heure plus tard, après m'être frayé un chemin entre les cactus et d'énormes rochers rouges, j'arrivai sur la nationale qui descend le Canyon en direction de Phoenix.

Je n'étais pas près d'y arriver, avec ma cheville, mais c'était trop risqué de faire de l'auto-stop. Il y avait peu de circulation et pendant une heure entière je parvins à quitter la route chaque fois qu'un véhicule arrivait. Puis un camion me rattrapa dans un passage où la route était taillée dans le roc. Je me collai contre la paroi et, le plus naturellement du monde, j'adressai un signe amical au conducteur qui arrêta le lourd véhicule en douceur. « Tu veux monter, mon gars ? »

Je pris ma décision en quatrième vitesse. « Volontiers, merci ! »

Il abaissa l'échelle en dural et je grimpai dans la cabine surélevée. Il me toisa. « Eh ben, mon vieux ! s'exclama-t-il sur un ton admiratif. C'était un puma, ou un ours ? »

J'avais oublié de quoi j'avais l'air. « Les deux, répondis-je avec gravité. J'en ai étranglé un de chaque main.

– Je te crois.

– En fait, ajoutai-je, j'étais en unicycle et j'ai quitté la route. Du côté de la falaise et pas du ravin, heureusement, mais je l'ai réduit en morceaux.

– En unicycle ? Sur *cette* route ? Pas depuis Globe, quand même ?

– Je devais le pousser dans les montées. Mais je me suis planté en beauté dans une descente. »

Il secoua la tête. « J'aime encore mieux la théorie de l'ours et du puma. » Par bonheur, il ne me posa aucune autre question. Je commençais à me rendre compte que les mensonges improvisés ont parfois des ramifications imprévues. Je n'avais jamais suivi la route

de Globe à Phœnix.

C'était la première fois que je montais dans un de ces immenses camions et les points communs entre son tableau de bord et celui d'un croiseur de surface de l'armée me surprirent : mêmes commandes de transmission indépendantes pour le bâbord et le tribord, le compte-tours, les tachymètres bâbord et tribord, le témoin des rapports du couple moteur, etc. J'aurais été capable de le conduire.

Mais je préfèrai l'encourager à parler. « C'est la première fois que je monte dans un de ces engins. Vous voulez m'expliquer comment ça marche ? »

Je l'écoutais d'une oreille tout en pensant à ce que je ferais à Phœnix. Il me montra comment il communiquait à la fois la direction et la puissance motrice aux roulements, au moyen de deux barres, une dans chaque main, et m'expliqua que le diesel tournait à un régime constant, ce qui diminuait à la fois l'usure et la consommation. Je le laissai parler... Si je ne voulais pas me faire arrêter pour vagabondage, il fallait avant tout que je me rase et que je change de vêtements.

Je m'avisai qu'il venait de me poser une question. « Je vois, répondis-je, ce sont les Waterburies qui transmettent la force motrice aux roulements.

— Oui et non. C'est une liaison diesel-électrique. Les Waterburies servent de transmission, mais il n'y a pas d'engrenages ni de pignons. C'est un système hydraulique. Vous me suivez ? »

J'acquiesçai (j'aurais pu les dessiner les yeux fermés, ces Waterburies) et je pris note de ce que, si jamais la Cabale avait un besoin urgent de pilotes de croiseur, on pourrait former des chauffeurs de poids lourds en un rien de temps.

Depuis la sortie du Canyon, la route descendait légèrement ; les kilomètres défilaient. Le conducteur quitta la nationale pour se garer devant une station-service flanquée d'un restaurant. « Tout le monde descend, grommela-t-il. Un petit déjeuner pour nous et du carburant pour la grosse bête.

— Ça me paraît tout indiqué. » On mangea chacun une pile de crêpes et des œufs au jambon, précédés d'un pamplemousse sucré comme du miel. Il ne voulut pas me laisser régler pour lui et essaya

même de payer ma part. Quand on revint au camion, il s'arrêta et me regarda bien en face.

« Le poste de contrôle est à environ un kilomètre, murmura-t-il. Je pourrais te larguer à cet endroit, bien sûr... » Il me dévisagea, puis détourna son regard.

« Hmm... Je crois que je vais faire le reste à pied. Ça m'aidera à digérer. Merci de m'avoir pris.

— En revenant deux cents mètres en arrière, tu trouveras une petite route qui va vers le sud ; ensuite, elle vire à l'ouest et mène jusqu'en ville. Plus agréable pour la balade. Moins de circulation.

— Euh... merci. »

Je suivis ses indications. Suffisait-il d'un coup d'œil pour percer à jour ma nature criminelle ? En tout cas, je *devais* améliorer mon apparence avant d'entrer en ville. Je longeai la petite route et passai devant plusieurs ranches sans avoir le courage de m'arrêter. Puis j'aperçus un peu à l'écart la maisonnette d'une famille hispano-indienne, avec l'inévitable assortiment de chiens et d'enfants. Je décidai de courir le risque. Ces gens-là étaient pour la plupart des catholiques clandestins et ils haïssaient les procureurs du Prophète au moins autant que moi.

La Señora était à la maison. Elle était aimable, fort grasse, et, au vu de son apparence, elle avait pas mal de sang indien dans les veines. Mon espagnol étant médiocre au possible, je ne réussis qu'à lui demander de l'*aqua* ; elle m'en donna, assez pour boire et me laver. Elle recousit mon pantalon pendant que je restais en caleçon et que les enfants faisaient des commentaires. Elle brossa ma veste et me prêta même le rasoir de son mari. Je la payai malgré ses protestations. J'avais désormais l'air à peu près convenable.

Comme le type du camion me l'avait dit, la route rejoignait la ville – et sans poste de police. Dans un petit centre commercial, je découvris une boutique de tailleur où je pus compléter ma transformation. Avec mes vêtements nettoyés et repassés de frais, une chemise et un chapeau neufs, je soutiendrais fièrement le regard de n'importe quel procureur tout en échangeant des bénédictions avec lui. Je trouvai l'adresse du Tabernacle du South Side dans l'annuaire. Un plan de la ville fixé au mur chez le tailleur me permit de m'orienter sans avoir besoin de me renseigner. Ce

n'était pas loin.

J'arrivai à l'église juste à temps pour le service de onze heures. Je m'assis sur un banc du fond avec un soupir de soulagement. Je pris autant de plaisir à suivre la cérémonie que lorsque j'étais enfant et que j'ignorais encore ce qui se cachait derrière notre Église. J'étais calme et heureux : malgré tous les obstacles, j'arrivais au but. Je laissai la musique apaiser mon âme en pensant à ma prochaine entrevue avec le prêtre. Après, ce serait à lui de se casser la tête.

Pour ne rien vous cacher, je m'endormis au cours du sermon. Mais je me réveillai à temps ; je doute que quelqu'un s'en soit aperçu. Je m'attardai dans l'église, guettant une occasion d'aller remercier le prêtre pour son sermon. Je lui serrai la main de la façon dont les frères usent pour se reconnaître entre eux.

Mais il ne réagit pas à mon signal. J'étais effondré. J'entendis à peine ce qu'il me disait : « Merci, mon garçon. Un nouveau pasteur prend toujours plaisir à entendre que les fidèles apprécient ses humbles efforts. »

Mon visage dut me trahir, car il ajouta : « Quelque chose ne va pas ?

— Ne vous inquiétez pas, Révérend Sire, bégayai-je. Je suis nouveau ici, moi aussi. Vous n'êtes pas le Révérend Baird ? » La panique me glaçait jusqu'à l'os. Baird était mon seul contact avec les frères en dehors de New Jerusalem. Si personne ne me donnait asile, je me ferais ramasser au bout de quelques heures. J'échafaudais déjà un plan pour voler un autre vaisseau et gagner le Mexique au cours de la nuit.

Sa voix me parut venir de très loin : « Je crains que non, mon fils. Vous désiriez le voir ?

— C'est sans grande importance, mon père. Mon oncle le connaissait bien et m'avait demandé d'aller le saluer de sa part. » Peut-être la Señora indienne accepterait-elle de me cacher jusqu'à la nuit ?

« Cela ne devrait pas être difficile. Il est en ville. Je le remplace jusqu'à sa guérison. »

Mon cœur décrivit un virage à angle droit à 12 g. Je fis de mon mieux pour cacher ce que je ressentais. « S'il est malade, il vaut

peut-être mieux ne pas le fatiguer inutilement ?

— Pensez-vous ! Il s'est seulement cassé un orteil et sera ravi d'avoir de la compagnie. Tenez. » Il griffonna une adresse sur un bout de papier qu'il me tendit. « Vous prenez tout droit, puis la deuxième à gauche. Vous ne pouvez pas vous tromper. »

Je me trompai, bien sûr, et dus revenir sur mes pas, mais finis par trouver la vieille maison recouverte de lierre, d'une dignité très Nouvelle-Angleterre. Eucalyptus, palmiers et buissons fleuris ornaient le jardin dans un plaisant désordre. J'appuyai sur le bouton de l'annonceur et j'entendis le gémissement d'une visionneuse désuète. Une voix s'enquit : « Vous désirez ?

— Je suis venu voir le Révérend Baird, s'il lui plaît de me recevoir. »

Il y eut un court silence pendant lequel il dut m'examiner, puis : « Ma gouvernante est allée au marché. Entrez, traversez la maison et ressortez par la porte donnant accès au jardin du fond. » La porte s'ouvrit avec un déclic.

Je cillai face aux ténèbres du vestibule, puis je longuai un couloir silencieux et franchis une porte de service. Un vieil homme était étendu dans un hamac, un pied surélevé par des coussins. Il ferma son livre et me regarda par-dessus ses lunettes.

« Que désirez-vous de moi, mon fils ?

— La lumière. »

Une heure plus tard, je finissais mes dernières enchiladas avec une bonne gorgée de lait glacé. Tandis que j'attaquais les raisins muscats, le père Baird me communiqua ses dernières instructions. « Rien à faire avant la nuit, donc. Des questions ?

— Je ne pense pas, monsieur. Sanchez m'emmène hors de la ville et me confie à d'autres frères qui se chargeront de me conduire au Grand Quartier Général. Mon rôle n'est pas bien exigeant.

— Certes, mais ce sera sans doute inconfortable. »

Je quittai Phoenix caché dans le double fond d'une camionnette chargée de légumes. Il y avait tout juste assez de place pour s'étendre, et mon nez venait s'écraser contre une planche. On nous arrêta au poste de police à la sortie de la ville. J'entendis des voix

sèches et autoritaires, auxquelles Sanchez répondit dans un espagnol passionné. Des mains fourragèrent au-dessus de ma tête et la lumière d'une torche électrique me frappa à travers les fissures du faux plancher.

Une voix intervint dans la discussion : « Tout est en ordre, Ezra. C'est le factotum du révérend Baird. Il va chercher des légumes au ranch du bon père presque tous les soirs.

— Il aurait pu me le dire tout de suite !

— Quand il s'énerve, il s'exprime mal en anglais. En route, *chico. Vaya usted con Dios !*

— *Gracias, señores. Buenas noches.* »

Au ranch, on me transféra dans un hélicoptère flambant neuf, silencieux et bien équipé. L'équipage se composait de deux hommes qui me donnèrent la poignée de main adéquate, mais ne me dirent rien d'autre que de me mettre dans le compartiment des passagers et d'y rester. On décolla aussitôt.

Les fenêtres étaient voilées et je ne pus voir la direction prise, ni la distance parcourue. Le vol fut mouvementé car le pilote rassa les pâquerettes tout du long. C'était une précaution raisonnable pour éviter la détection, mais j'espérais qu'il savait manier l'engin et qu'il connaissait l'itinéraire à la perfection. Moi, je ne m'y serais pas risqué en plein jour. En tout cas, il réussit à me terrifier.

Ce fut avec soulagement que j'entendis ululer le rayon-guide. On le suivit en douceur, on plana un moment, puis on se posa sans heurt. Je descendis et me trouvai face à un foudroyeur monté sur trépied, derrière lequel se tenaient deux hommes sur le qui-vive, l'air suspicieux.

Mes accompagnateurs donnèrent le mot de passe, puis les deux hommes m'interrogèrent chacun leur tour, et on échangea les signes de reconnaissance. J'eus l'impression qu'ils regrettaient que tout soit en ordre. Une fois qu'ils s'estimèrent satisfaits, ils me bandèrent les yeux. On franchit une porte, on avança d'une cinquantaine de mètres puis on entra dans un réduit. Le plancher sembla se dérober sous moi.

Mon estomac finit par s'y faire. J'étais en colère : ils auraient pu m'avertir que nous étions dans un ascenseur. On en sortit, on

marcha encore, puis ils me firent monter sur une sorte de plateforme où ils me dirent de m'asseoir et de me cramponner. Elle démarra à une vitesse stupéfiante. On se serait cru sur des montagnes russes. Très désagréable quand on a les yeux bandés. Je commençais à croire qu'ils faisaient exprès de ne pas m'avertir.

On descendit par un autre ascenseur, on avança de plusieurs centaines de pas, et ils m'ôtèrent enfin le bandeau. Je vis pour la première fois le GQG.

J'ignorais qu'on était arrivés ; j'étouffai un cri de surprise. Un des gardes sourit. « Ils font tous ça la première fois », me dit-il d'un ton narquois.

Il s'agissait d'une caverne creusée dans le calcaire, si vaste qu'on se serait cru en plein air, et pleine de formations rocheuses d'une incomparable splendeur. Je savais qu'on se trouvait à une grande profondeur, mais rien ne m'avait préparé à la vision de ce palais féerique.

J'avais vu des photos des grottes de Carlsbad avant que le tremblement de terre de 96 les détruise, et je pense qu'elles étaient deux fois moins grandes et deux fois moins belles. Faute de points de repère familiers – maisons, arbres –, l'œil ne pouvait juger de ses véritables dimensions.

Nous nous trouvions à un bout de la caverne, sur une corniche surélevée. Une douce lumière baignait l'ensemble. Je cessai de pousser des « Oh ! » et des « Ah ! ». En me penchant, j'aperçus un village à une certaine distance, dans le fond de la salle. Les maisons paraissaient mesurer vingt centimètres de haut.

Puis je vis des personnages minuscules marcher entre les bâtiments. Mon œil s'ajusta aux distances et je vis le tout sous une perspective correcte. Le « village jouet » était à environ cinq cents mètres, et la salle souterraine ne devait guère avoir moins de deux kilomètres de long et était haute d'au moins deux cents mètres. Au lieu de ressentir un sentiment de claustrophobie, je me trouvais paradoxalement atteint d'agoraphobie. Pareil à une souris timide, j'avais envie de longer les murs.

L'un de mes guides me toucha le bras. « Vous aurez tout le temps de jouer au touriste plus tard. En route. » On suivit un sentier qui se faufilait entre de nombreuses stalagmites dont la taille allait

de celle d'un doigt d'enfant à celle des pyramides d'Égypte, longeait des étangs d'eaux noires dans lesquels croissaient des nénuphars de pierre vivante, contournait des dômes brillants d'humidité qui étaient déjà vieux à la naissance de l'homme, et passait sous des dais d'onyx translucide et des stalactites rose vif ou vert foncé. Ma capacité d'émerveillement commençait à s'émousser et je réagissais de moins en moins aux merveilles qui m'entouraient.

On arriva au fond de la salle et on gagna rapidement le village par un sentier couvert de crottes de chauves-souris. En approchant, je vis que les bâtiments se composaient simplement de minces cloisons en plastique alvéolé du type utilisé pour l'isolation phonique. La plupart n'avaient même pas de toit. On s'arrêta devant le plus grand de ces enclos, sur la porte duquel on pouvait lire ADMINISTRATION. On me fit entrer dans un bureau qui faillit me rendre malade de nostalgie par sa laideur et son efficacité typiquement militaires. Rien n'y manquait, pas même le vieil officier toujours en train de renifler, qui semble être de rigueur depuis l'époque de César. Une carte posée sur son bureau le désignait comme le sous-officier certifié R.E. Giles, et il était visiblement revenu après ses heures de travail pour me recevoir.

« Heureux de faire votre connaissance, monsieur Lyle », dit-il. Puis il se gratta le nez et renifla. « Comme nous ne vous attendions que dans une semaine, nous n'avons rien prévu pour vous loger. Cela ira pour cette nuit si on vous met au mess avec un sac de couchage ? On vous casera demain matin. »

Je lui répondis que je n'y voyais aucun inconvénient et il parut soulagé.

## 10

Je devais plus ou moins m'attendre à être reçu comme un héros national – vous savez, les gars qui vous écoutent bouche bée pendant que vous leur racontez vos aventures avec toute la modestie

qui convient, puis qui louent le Grand Architecte qui vous a permis d'amener à bon port le message vital dont vous étiez porteur.

Je m'étais trompé. Le major me fit appeler avant même que j'eusse fini d'avalier mon petit déjeuner, mais je ne le vis pas en personne. Ce fut encore une fois M. Giles qui me reçut. Comme j'étais légèrement vexé, je l'interrompis pour lui demander quand je devrais me présenter au commandant en chef.

Il renifla. « Ah oui. Oui. Monsieur Lyle, je suis heureux de vous transmettre les félicitations du général qui vous prie de considérer que les présentations en règle sont faites. Nous sommes un peu pressés par le temps, voyez-vous. Il vous verra dès qu'il aura un moment. »

Je savais parfaitement que le général ne m'avait jamais fait transmettre ce message et que Giles se contentait de suivre une routine préétablie. Cela ne me rasséra guère, mais je ne pouvais rien y faire.

À midi, j'étais logé, on m'avait fait passer un examen médical et j'avais fait mon rapport – à un dictaphone. Ce furent toutefois des hommes en chair et en os qui prirent connaissance du message dont j'étais porteur, mais j'étais sous hypnose et cela n'avait rien de drôle.

C'en était trop. Je demandai au psychotechnicien quelle était la teneur du message. Il parut offensé et me répondit : « Nous ne sommes pas autorisés à révéler aux courriers le contenu du message qu'ils apportent »

J'explosai, sans me soucier du grade de mon vis-à-vis ; il était d'ailleurs en civil. « Mais enfin ! Les frères n'ont pas confiance en moi ? Après tout ce que j'ai fait... »

Il se radoucit un peu. « Mais non, voyons... C'est pour votre bien qu'on agit ainsi.

— Hein ?

— C'est la doctrine. Moins vous en savez, moins vous pourrez en dire si vous êtes pris. Par exemple, savez-vous où vous êtes en ce moment ? Pourriez-vous trouver l'endroit sur la carte ?

— Non.

— Et moi non plus. Nous n'avons pas besoin de le savoir ; donc, on ne nous le dit pas. Toutefois, je peux vous dire en des termes très

généraux ce dont vous étiez porteur : des rapports de routine, confirmant des informations que nous avons déjà reçues par circuits sensitifs. Comme vous deviez venir ici, on vous a pas mal chargé. Il y en a trois bobines pleines.

— Rien que des confirmations de rapports ? Mais... le Maître de ma Loge m'a dit que j'étais porteur d'un message d'importance capitale. Le vieux farceur ! »

Le technicien daigna sourire. « Je pense qu'il se... oh !

— Oui ?

— Je comprends ce qu'il voulait dire. Vous portiez en effet un message d'importance vitale... pour vous : vos propres lettres de créance hypnotiques. Sans elles, vous ne vous seriez jamais réveillé. »

Je partis en silence. Qu'aurais-je pu dire ?

Après être passé au contrôle médical, au service psycho, chez le quartier-maître, etc., je commençais à avoir une idée des dimensions de l'endroit où je me trouvais. Le « village jouet » que j'avais vu en premier n'était que le centre administratif. La centrale nucléaire était dans une caverne séparée, derrière une épaisse barrière rocheuse formant un second bouclier antiradiation. Les couples mariés – il y avait environ un tiers de femmes parmi nous – s'établissaient où ils voulaient. Généralement, ils préféraient monter leurs « maisons » à l'écart du groupe central. Le magasin d'armes se trouvait dans un passage éloigné, à l'écart des bureaux et des habitations.

L'eau, quoique calcaire, coulait à profusion, et les lits des rivières souterraines semblaient assurer une ventilation abondante – l'air était toujours frais. Jour et nuit, été comme hiver, la température restait stable à vingt et un degrés, avec un taux d'hydrométrie de trente-deux pour cent.

Après le déjeuner, on m'intégra dans l'organigramme, en me confiant un travail dur mais utile, que j'aurais pu estimer indigne de mon rang – mais je m'étais déjà aperçu qu'ici on ne s'embarrassait pas d'un formalisme exagéré (par exemple, chacun, quel que soit son grade, rapportait ses assiettes à la cuisine du mess) : on me confia le soin de réparer et de réviser les armes défectueuses, pistolets, foudroyeurs, canons, armes individuelles diverses...

Après le dîner, je me rendais dans le salon du mess en quête d'un bon fauteuil lorsque j'entendis une voix familière s'exclamer derrière moi : « Johnnie ! John Lyle ! » Je me retournai et vis Zebadiah Jones, le brave vieux Zeb, se précipiter vers moi avec un large sourire.

On s'administra de grandes claques dans le dos et on échangea des insultes. Je finis par lui demander : « Depuis quand es-tu ici ?

— Oh ! pas loin de deux semaines.

— Hein ? Tu étais encore à New Jerusalem lorsque je suis parti ! Comment as-tu fait ?

— Rien de bien difficile. On m'a transporté sous hypnose dans un cercueil marqué *contagieux*. »

Je lui racontai mon voyage plutôt mouvementé. Zeb parut impressionné, ce qui me remonta le moral. Je lui demandai ce qu'il faisait.

« Je suis au bureau de psycho-propagande, avec le colonel Novak. Pour le moment, j'écris une série d'articles très respectueux sur la vie privée du Prophète et de ses acolytes. Je raconte combien de serviteurs ils ont, et je décris les cérémonies sans oublier de dire combien tout cela coûte. Tout est, bien entendu, scrupuleusement exact et approuvé en haut lieu. Mais j'en mets un tout petit peu trop... surtout en décrivant les bijoux, les meubles en or massif, et je dis au bon peuple qu'il est bien heureux d'avoir le privilège de payer tout ça et qu'il devrait s'estimer flatté que le représentant terrestre du Seigneur les laisse s'occuper de lui...

— Je ne te suis pas, lui dis-je. Les gens adorent le cirque, et ça leur est bien égal de payer. Regarde le nombre de touristes qui font la queue pour assister aux cérémonies du Temple !

— Oui, mais voilà : on ne diffuse pas ce matériel auprès des vacanciers à New Jerusalem, mais dans de petits journaux des régions agricoles pauvres de la vallée du Mississippi, du Sud profond et de la Nouvelle-Angleterre, parmi les couches les plus pauvres et les plus puritaines de la population. Pour ces gens, pauvreté est synonyme de vertu. Ces articles ont pour but de les agacer, de susciter le doute dans leurs esprits.

— Et tu crois sérieusement parvenir à soulever le peuple avec

des bêtises pareilles ?

— Ce ne sont pas des bêtises, parce que cela agit directement sur leurs émotions, au niveau sublogique. Il est plus facile de soulever mille hommes en s'adressant à leurs préjugés que d'en convaincre un seul à l'aide de la logique. Il n'est même pas nécessaire que le préjugé ait trait à des questions importantes. Tu sais te servir des indices de connotation, n'est-ce pas, Johnnie ?

— Oui et non. Je sais qu'on les utilise pour mesurer l'impact émotionnel des mots.

— Exact, mais ce n'est pas aussi simple que cela. L'indice d'un mot n'est pas mesurable de la même manière, disons, qu'une distance. C'est une fonction complexe variable, qui dépend du contexte, de l'âge, du sexe et de la profession du sujet, du lieu aussi, et d'une dizaine d'autres facteurs ! L'indice nous indique si tel mot utilisé de telle façon aura sur un certain lecteur ou type de lecteur un effet favorable, défavorable, ou nul. Avec une bonne description du groupe auquel on s'adresse, on peut atteindre une précision quasi mathématique. Comme on ne dispose jamais de toutes les données du problème, ça reste un art, mais un art fort précis, surtout si on emploie le "feedback" à l'aide de sondages faits sur le terrain. Chacun de mes articles est un petit peu plus contrariant que le précédent, sans que le lecteur parvienne à en déceler la raison.

— Tu m'as presque convaincu, mais je vois mal comment ça fonctionne en pratique.

— Je vais te donner un exemple grossier. Qu'est-ce que tu préfères ? Un steak bien tendre, juteux et juste à point, ou bien un morceau de tissu musculaire prélevé sur le cadavre d'un taureau châtré ? »

Je le regardai en souriant. « Le nom m'importe peu, à condition qu'il ne soit pas trop cuit. On dîne bientôt ? Je meurs de faim.

— Tu fais le malin parce que tu t'y attendais, mais imagine un restaurant qui utiliserait ce genre de terminologie... Prenons un autre exemple, celui de ces monosyllabes que les vilains garçons griffonnent sur les murs. Il est impossible de les utiliser en compagnie sans devenir offensant, et pourtant chacun de ces mots a des synonymes ou peut s'exprimer par des circonlocutions utilisables dans la bonne société.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais je crois vraiment que ça ne marcherait pas avec moi. J'évite ces mots tabous afin de ne pas offenser les autres, mais personnellement ils ne me choquent pas. Je suis quelqu'un d'instruit, Zeb. "La plume est plus forte que le glaive", c'est entendu, mais surtout pour les ignorants. »

J'aurais dû me méfier de Zeb. Je le connaissais bien pourtant. Il me regarda avec un doux sourire et me sortit deux ou trois phrases comportant précisément certains de ces mots tabous.

« *Laisse ma mère en dehors de ça !* »

Je m'étais levé et le regardais comme un dogue en colère. Zeb avait dû prévoir ce que j'allais faire, car au lieu de frapper son menton mon poing ne rencontra que sa main ouverte tandis qu'il passait son autre bras autour de mes épaules. « Tout doux, Johnnie, me souffla-t-il, tout doux. Je te demande pardon. Tu sais bien que je ne voulais pas t'insulter.

— Facile à dire !

— Allons, Johnnie... Tu me pardonnes ? »

En me calmant, je me rendis compte que mon accès de colère n'était pas passé inaperçu. Il y avait déjà une douzaine d'hommes dans le salon, et ils se demandaient de toute évidence s'il fallait ou non intervenir. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. « Bien. Lâche-moi. »

On se rassit. Je n'étais pas près d'oublier l'impardonnable manque de respect de Zeb, mais la crise était passée. Il continua à me parler calmement. « Vraiment, Johnnie, je ne voulais pas t'insulter, ni toi ni aucun membre de ta famille. C'était une démonstration scientifique de la dynamique des indices de connotation émotionnelle, rien de plus.

— C'était un peu trop personnel à mon goût.

— Inévitablement. Nous parlions de la psychodynamique des émotions, et les émotions sont, précisément, personnelles et subjectives. Tu croyais que, en tant qu'homme cultivé, tu étais à l'abri de ce genre d'attaque... et je t'ai prouvé le contraire. Que t'ai-je dit au juste ?

— Tu m'as dit que... Qu'importe. C'était donc un test, mais je ne tiens pas à le renouveler. Tu as prouvé l'exactitude de tes

arguments, ce qui n'empêche pas que je n'aime pas ça.

— Mais qu'ai-je dit, au fond ? Simplement que tu étais le rejeton légitime d'un mariage légal, n'est-ce pas ? Je ne vois pas ce que cela a d'insultant.

— Mais...» Je réexaminai les propos dégradants et insultants qu'il m'avait tenus, et, croyez-moi, ça se ramenait exactement à ça. J'eus un sourire contraint. « Mais c'est la *façon* dont tu l'as dit.

— Et voilà ! En d'autres termes, j'ai choisi des mots qui, vu la situation et la personne à laquelle je m'adressais, avaient des indices très négatifs, ce qui résume la tactique de notre propagande... sauf qu'on choisit des indices moins élevés afin de ne pas éveiller les soupçons et d'éviter la censure... du poison lent plutôt qu'un coup de pied mal placé. Nous ne faisons que louer le Prophète, et l'irritation que nous éveillons chez le lecteur est transférée contre lui. La méthode agit sur les tabous et les fétiches qui infestent le subconscient du lecteur. Crois-moi, frère, les mots contiennent de la magie... de la magie noire. Il suffit de savoir comment l'invoquer. »

Après dîner on alla dans sa chambre continuer à bavarder. Je me sentais heureux et satisfait. Faire partie d'une organisation révolutionnaire qui fomentait un soulèvement où on trouverait sans doute la mort lui et moi, soit sur le champ de bataille, soit sur le bûcher, ne diminuait en rien mon enthousiasme. Brave vieux Zeb ! Il passait sous ma garde et me cognait sur un point sensible ? Tant pis. Je n'avais pas d'autre « famille » que lui. En sa compagnie, je redevais l'enfant que sa mère appelait dans la cuisine pour lui donner des gâteaux et du lait chaud.

On causa de choses et d'autres, dont l'organisation, et j'appris — j'appris avec une vive surprise — que nos camarades n'étaient pas tout des frères : qu'ils n'appartenaient pas tous à la Loge, autrement dit. « C'est dangereux, non ?

— Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Et puis tu t'attendais à quoi, mon vieux ? Certains de nos meilleurs camarades ne font pas partie de la confrérie, car leurs convictions religieuses le leur interdisent. On n'a pas le monopole de la haine de la tyrannie et de l'amour de la liberté. Quiconque nous aide est un compagnon de retour. On accepte tous ceux qui poursuivent le même but que nous. Tous, sans exception. »

Logique, bien sûr, après réflexion, mais ça me gênait un peu. « Oui, bien sûr. Je suppose que même les parias seront les bienvenus à l'heure du combat, même si la Loge leur reste fermée. »

Il me jeta un regard que je ne connaissais que trop bien. « Oh, bon sang, John ! Tu comptes sortir de tes langes, un de ces jours ?

— Hein ?

— Tu ne t'es pas encore mis dans le crâne que la notion de "paria" relève du mécanisme du bouc émissaire dont toute tyrannie a besoin ?

— Oui, mais...

— Tais-toi. Prive les gens de sexe. Le sexe est interdit, mauvais, limité à des actes de fécondation rituels. Il se transforme en un sadisme refoulé. Puis donne-leur un bouc émissaire pour défouler leur haine. Laisse-les en tuer un de temps en temps pour relâcher leurs tensions. C'est un mécanisme immémorial ; les tyrans l'utilisaient déjà qu'on n'avait pas encore inventé le mot "psychologie". Et ça marche ! Tu n'as qu'à te regarder.

— Écoute, Zeb, je n'ai rien contre les parias.

— Je l'espère pour toi. Il y en a au moins quarante à la Grande Loge. Et tu ferais mieux d'éviter d'employer le mot "paria" ici. Il a, pour résumer, un indice négatif extrêmement élevé. »

Il se tut, et je l'imitai pour prendre le temps de mettre de l'ordre dans mes pensées. Comprenez-moi : il est facile d'être libre lorsqu'on a été élevé dans la liberté, mais autrement... Un tigre qui s'est évadé du zoo revient souvent à sa cage pour y retrouver la sécurité. Et s'il ne le peut pas, il arrive qu'il continue à arpenter une cage qui n'existe plus. Je pense que j'en étais encore à ce stade-là.

L'esprit humain est d'une complexité impensable ; il possède des recoins dont même son propriétaire ignore jusqu'à l'existence. Je croyais avoir nettoyé le mien de fond en comble, l'avoir débarrassé de toutes les sales superstitions accumulées ; de toute évidence, je n'avais fait que planquer la poussière sous les tapis. Il faudrait des années pour que l'air frais de la raison aère toutes les pièces.

Fort bien, me dis-je. Si je rencontre un de ces par... un de ces *camarades*, je lui tendrai la main et je serai poli avec lui – tant qu'il

l'est avec moi ! Sur le moment, je ne trouvai rien d'hypocrite à cette restriction mentale.

Zeb, allongé sur le lit, fumait une cigarette. Je savais qu'il fumait et il savait que je désapprouvais. Mais ce n'était qu'un péché mineur et, même au Palais, je ne l'aurais jamais dénoncé pour ça. « Tu te les procures où, ici ? lui demandai-je pour changer de sujet.

— Rien de plus facile : on les achète à la cantine. » Il examina cette saleté. « Ces mexicaines sont un peu fortes à mon goût. Ils doivent y mettre du vrai tabac frais, au lieu des mégots recyclés dont j'ai l'habitude. Tu en veux une ?

— Hein ? Non, merci ! »

Il m'adressa un large sourire. « Vas-y, fais-moi ton sermon habituel. Tu te sentiras mieux.

— Voyons, Zeb, je ne te critique pas. Il s'agit sans doute d'un de mes préjugés parmi tant d'autres, voilà tout.

— Faux. C'est une ignoble habitude qui est mauvaise pour mon souffle, me jaunit les dents et me tuera peut-être en me donnant le cancer du poumon. » Il aspira profondément la fumée et la rejeta lentement par le nez avec une expression de parfaite satisfaction. « L'ennui, vois-tu, c'est que *j'aime* ça. » Il aspira une autre bouffée. « Mais ce n'est pas un péché, et c'est maintenant que j'en suis puni dans ma chair. Le Grand Architecte n'en a rien à fiche. Tu saisis, mon pote ? Il ne m'observe même pas.

— Inutile de devenir sacrilège.

— Je ne l'étais pas.

— Quoi ? Tu te moquais d'une des propositions les plus fondamentales, peut-être de la seule proposition fondamentale, de la religion : la certitude que Dieu nous observe !

— *Qui* te l'a dit ? »

Sur le moment, je ne pus que bredouiller : « Mais, c'est inutile. C'est une certitude axiomatique, une...

— Encore une fois, *qui* te l'a dit ? J'irai même jusqu'à retirer ce que j'ai dit : peut-être qu'il s'agit d'un péché mortel, que le Tout-Puissant me regarde le commettre et que je brûlerai en enfer pendant l'éternité des siècles. Mais qui te l'a dit, Johnnie ? Tu en es au point où tu pendrais volontiers le Prophète Incarné tout en haut

d'un très grand arbre, et pourtant tu te sers de tes propres convictions religieuses pour juger de ma conduite. Je répète donc : qui te l'a dit ? Sur quelle colline te tenais-tu lorsque l'illumination t'est tombée du ciel ? Quel archange t'a porté le message ? »

Je ne pus répondre tout de suite. Quand j'y parvins, j'avais l'âme et le cœur transis. « Zeb... je crois que je te comprends enfin. Tu es... athée. N'est-ce pas ? »

Je le vis pâlir. « Ne redis jamais ça. »

Je m'avouai incapable de le comprendre, mais je ressentis un immense soulagement. « Ce n'est donc pas vrai ?

— Non et ça ne te regarde en rien, d'ailleurs. Ma foi religieuse ne concerne que moi et mon Dieu. Tu devras juger de mes croyances sur mes actes... car je ne t'invite pas à m'interroger à leur propos. Je refuse de les expliquer ou même de les justifier. Ni à toi ni à qui que ce soit d'autre. Même pas au Maître de la Loge. Ni au Grand Inquisiteur, si les choses devaient en arriver là.

— Mais tu crois en Dieu ?

— Je te l'ai dit, non ? Mais je te répète que tu n'as pas à me le demander.

— Tu crois donc aussi en d'autres choses ?

— Évidemment ! Je crois qu'il faut être clément envers les faibles, patient avec ceux qui sont stupides, généreux pour les pauvres... Je crois aussi qu'on doit être prêt à donner sa vie pour ses frères. Mais je n'ai nullement l'intention de prouver ce que j'affirme, car cela n'a pas besoin de preuves. Et je ne t'oblige pas à penser comme moi. »

Je poussai un soupir de soulagement. « Je suis pleinement satisfait, Zeb. »

Il ne le parut pas du tout. « Très aimable à toi, frère ! Mais je n'avais pas l'intention de te demander ton approbation. Désolé si je te parais sarcastique. Tu m'as amené, par accident, j'en suis bien certain, à aborder des problèmes dont je ne souhaite pas discuter. » Il s'arrêta pour allumer une autre de ces cigarettes puantes et continua plus calmement : « John, je sais bien que moi aussi j'ai mes limites... des limites fort étroites. Je crois fermement en la liberté de la religion... et je pense que cette liberté est la liberté de se

taire. Selon moi, la piété qui se manifeste est trop souvent l'expression d'un orgueil insupportable.

— Quoi ?!

— Oui, je sais... moi aussi je connais des hommes bons, humbles et dévots. Mais celui qui prétend savoir ce que pense le Grand Architecte, celui qui affirme connaître ses plans ? C'est le pire des orgueils sacrilèges ! Il n'en sait pas davantage que toi ou moi. Mais ça lui permet de gonfler son ego, et de se croire autorisé à nous dicter la loi. Pouah ! Voilà que se ramène un gros balourd avec un QI de quatre-vingt-dix, des poils qui lui sortent des oreilles, des sous-vêtements crasseux et de l'ambition à revendre. Il est trop paresseux pour devenir fermier, trop bête pour réussir des études d'ingénieur, trop instable pour jouer les banquiers... mais comme il sait bien prier ! Il réunit autour de lui d'autres balourds qui ont moins d'imagination et d'aplomb que lui, mais qui aiment se sentir proches du Tout-Puissant. Alors il n'est plus Nehemiah Scudder : il devient le Premier Prophète. »

J'étais un peu choqué, certes, mais je l'avais suivi avec plaisir... jusqu'à sa mention du Premier Prophète. Sans doute me considérais-je comme un adepte « primitif » du Prophète – j'avais décrété que le Prophète Incarné était en réalité une incarnation du Malin, mais cela n'affectait en rien les bases de la foi que ma mère m'avait enseignées. Il fallait purger et réformer l'Église, mais non pas la détruire. Je parle de mon sentiment à cause d'un parallèle entre ma propre situation et un problème très grave, de nature militaire, qui allait surgir par la suite.

Je vis que Zeb me dévisageait. « Alors, je t'ai encore pris à rebrousse-poil, mon vieux ? Je n'en avais pas l'intention.

— Mais non », répondis-je avec raideur. Je lui expliquai que, selon moi, les péchés de la bande de démons qui avaient conquis l'Église n'invalidaient en rien la véritable Foi. « Après tout, quoi que tu en penses malgré ton cynisme affiché, la doctrine est une nécessité logique. Le Prophète Incarné et ses acolytes peuvent la pervertir, mais pas la détruire... et que le vrai Prophète ait porté ou non des sous-vêtements crasseux n'y change rien. »

Zeb poussa un soupir de profonde résignation. « Ah, Johnnie ! Je n'avais pourtant pas envie de discuter religion avec toi. Et tu sais

que c'est presque de force qu'on m'a fait entrer dans la Cabale. » Après un silence, il continua : « Tu prétends que la doctrine est une affaire de logique ?

— Tu me l'as expliqué toi-même. Une logique consistante et sans failles.

— Bien entendu. Johnnie, quand on se réclame de l'autorité divine, on peut prouver n'importe quoi. Il suffit de choisir des postulats appropriés, en affirmant que ces postulats sont "inspirés". Personne ne pourra prouver que tu te trompes.

— Tu affirmes que le Premier Prophète n'était *pas* inspiré ?

— Je n'affirme rien du tout. Après tout, qui te prouve que je ne suis pas *moi-même* le Prophète revenu sur Terre pour chasser les impurs de mon temple ?

— Ne recommence pas à...» J'étais pourtant bien parti, mais on frappa à la porte. Je me tus et Zeb dit : « Entrez ! »

C'était sœur Madeleine.

Elle salua Zeb et sourit de ma surprise. « Salut ! Bienvenue, John Lyle ! » C'était la toute première fois que je la voyais sans sa robe de diaconesse. Elle paraissait bien plus jeune, et terriblement jolie.

« Sœur Madeleine !

— Non, John : le sergent Andrews. "Maddy" pour les amis.

— Mais que s'est-il passé ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Pour le moment, je suis ici parce que j'ai appris au dîner que vous étiez arrivé. Comme vous n'étiez pas dans votre chambre, je me suis dit que je vous trouverais chez Zeb. Quant au reste, je ne peux pas davantage retourner au Palais que vous ou Zeb et, comme notre cachette à New Jerusalem est plutôt étroite, on m'a transférée ici.

— Je suis vraiment content de vous voir !

— Moi aussi, John. » Elle me caressa la joue et me sourit, puis grimpa sur le lit de Zeb et s'y assit en tailleur ; il me sembla qu'elle révélait ses charmes plus que le strict nécessaire. Zeb alluma une cigarette et la lui tendit. Elle la fuma en inhalant la fumée, comme si elle n'avait jamais rien fait d'autre de sa vie.

Je n'avais jamais vu une femme fumer – jamais. Je pris soin d'ignorer le regard scrutateur de ce diable de Zeb. « C'est vraiment

*merveilleux* de se revoir ainsi, dis-je en souriant. Si seulement...

— Je sais, convint Maddy. Si seulement Judith était là. Vous avez de ses nouvelles, John ?

— Comment aurais-je pu en avoir ?

— Oui, bien sûr. Ce n'était pas possible. Mais maintenant vous pouvez lui écrire.

— Hein ! Comment ?

— Je n'ai pas le code en tête, mais vous n'avez qu'à me donner la lettre. Je suis au G-2. Inutile de la cacheter : on doit censurer puis paraphraser tout le courrier. J'ai écrit la semaine dernière, mais elle n'a pas encore répondu. »

Je faillis me retirer aussitôt, mais ç'aurait été dommage d'interrompre une aussi agréable soirée. Je me promis d'écrire avant de me coucher et me rendis compte, à ma propre surprise, que je n'avais même pas eu le temps de penser à Judith depuis... depuis Denver, au moins.

Je n'en eus pas l'occasion. Il était onze heures passées et Maddy parlait de l'heure du réveil lorsqu'une ordonnance se présenta : « Avec les compliments du général en chef. Le légat Lyle pourrait-il venir le voir sur-le-champ ? »

Je me recoiffai à la hâte avec la brosse de Zeb et m'en allai de même, en regrettant de n'avoir rien de mieux à me mettre qu'une tenue civile en piteux état.

Le saint des saints était désert, et seul un bureau restait éclairé – même M. Giles n'était pas à sa table. Je frappai à la porte, entrai et me mis au garde-à-vous. « Légat Lyle. À vos ordres, mon général. »

L'homme déjà assez âgé assis derrière le bureau releva la tête et j'eus droit à une nouvelle surprise. « Ah oui, John Lyle. » Il se leva et s'avança vers moi, la main tendue. « Il y avait belle lurette, n'est-ce pas ? »

C'était le colonel Huxley, directeur du Département des miracles appliqués – mon seul ami parmi les officiers, du temps où j'étais cadet. Le dimanche après-midi, j'allais oublier dans ses quartiers les rigueurs de la discipline.

Je lui serrai la main. « Colonel... excusez-moi, général... je vous

croyais mort !

— De colonel mort à général vivant ? Non, Lyle, mais on m'a déclaré mort quand j'ai rejoint la résistance. Ils disent toujours ça quand un officier disparaît ; cela fait meilleure impression. Vous aussi, vous êtes mort. Vous le saviez ?

— Heu, non, monsieur... et peu importe. C'est merveilleux de vous revoir, monsieur !

— Merci.

— Mais... comment avez-vous fini par... ? » Je m'interrompis.

« Comment me suis-je retrouvé dans cette organisation et aux commandes, par-dessus le marché ? J'avais votre âge quand j'ai rejoint une Loge, Lyle, mais, comme nous tous, je ne me suis caché que lorsqu'il l'a vraiment fallu. Dans mon cas, la pression pour entrer dans la prêtrise devenait trop forte. Le surintendant commençait à voir d'un mauvais œil un officier laïc qui en savait trop sur les branches les plus secrètes de la physique et de la chimie. Alors, j'ai pris une brève permission et je suis mort. Quelle tristesse ! » Il me regarda en souriant. « Asseyez-vous. Je voulais vous faire appeler depuis ce matin, mais il y a tant de travail... Je viens juste de trouver un moment pour écouter l'enregistrement de votre rapport. »

On bavarda un bon moment. J'étais comblé. Je respectais Huxley plus que tout autre officier que j'aie jamais connu. Sa présence réduisit à néant les doutes que j'aurais encore pu avoir – si la Cabale était bonne pour lui, elle l'était pour moi, et au diable les subtilités de la doctrine !

« Lyle, me dit-il enfin, je ne vous ai pas convoqué à cette heure tardive rien que pour nous replonger dans nos souvenirs. J'ai un travail pour vous.

— Oui, monsieur ?

— Vous aurez remarqué combien notre armée est inexpérimentée... ceci entre nous, et je ne critique pas nos camarades. Tous ont voué leur vie à notre cause et se sont soumis à une discipline militaire, ce qui est peut-être encore plus difficile. Mais je manque de soldats de métier. C'est un handicap énorme, et j'ai beaucoup de mal à transformer l'organisation en un outil de

combat efficace. Je suis submergé sous les détails administratifs. Vous voulez bien m'aider ? »

Je me levai. « Je serai honoré de servir le général de mon mieux.

— Parfait. Considérez-vous comme mon aide de camp personnel dès à présent. Ce sera tout pour ce soir, capitaine. À demain matin ! »

Je passais la porte lorsque je me rendis compte qu'il m'avait appelé « capitaine ». Un lapsus, sûrement.

Mais le lendemain, je n'eus aucun mal à découvrir le bureau qui m'avait été assigné. Sur une carte toute neuve apposée sur la porte, je lus : CAPITAINE LYLE. Du point de vue du militaire de carrière, les révolutions ont un bon côté : les promotions y sont rapides... même si la solde est irrégulière.

Mon bureau jouxtait celui du général Huxley. Dès lors, j'y vécus presque sans cesse – au point de m'y faire installer une couchette. Le premier jour, à dix heures du soir, je n'étais pas encore arrivé au bout de la pile de lettres que je devais examiner. Je m'étais promis de terminer, puis d'écrire une longue lettre à Judith. Ce ne fut guère qu'un mot de quelques lignes. En effet, la toute dernière lettre de la pile se trouvait être un mémorandum adressé à moi en personne.

Il était adressé au « légat J. Lyle », mais on avait barré « légat » et écrit « capitaine » à la place. Je lus :

A L'ATTENTION DU PERSONNEL

NOUVELLEMENT ARRIVE

SUJET : Rapport personnel de conversion

1. Vous devrez rendre compte, avec un maximum de détails, de tous les événements, pensées, considérations et incidents qui ont contribué à votre décision de joindre notre combat pour la liberté. Votre compte rendu devra être aussi subjectif que possible. Un rapport écrit hâtivement, trop court ou trop superficiel, sera renvoyé pour correction et complétion, et pourra être doublé d'un examen sous hypnose.

2. Ce rapport sera traité confidentiellement et toute partie dudit

pourra être classée « secret » par l'auteur. Vous pouvez remplacer les noms propres par des lettres ou des chiffres si cela vous aide à vous exprimer librement.

3. Aucun temps libre ne sera accordé pour la rédaction de ce rapport, qui devra être considérée comme une tâche supplémentaire hautement prioritaire. Une première rédaction de votre rapport devra être soumise le (*ici quelqu'un avait ajouté à la main une date et une heure éloignées de moins de quarante-huit heures ; je murmurai d'affreux jurons*).

PAR ORDRE DU COMMANDANT EN CHEF

(signé :) M. Novak, Col., FUSA

Psychologue en chef

Cela m'agaça au plus haut point. Je décidai d'écrire d'abord à Judith, ce qui n'alla pas sans peine. Comment écrire une lettre d'amour quand on sait que des inconnus la reliront et paraphraseront vos mots les plus tendres ? De plus, mes pensées revenaient sans cesse à notre première rencontre sur les remparts du Palais. Il me semblait que ma « conversion », comme disait le trop curieux colonel Novak, remontait à ce moment-là... même si j'avais déjà éprouvé des doutes au préalable. Je terminai le bref message à Judith et, au lieu de me coucher, j'attaquai ce damné rapport.

Au bout d'un moment, je m'avisai qu'il était une heure du matin, et je n'en étais toujours pas à mon admission au sein de la Fraternité. Je cessai d'écrire à regret (cela commençait à m'intéresser) et j'enfermai le manuscrit dans un tiroir.

Au petit déjeuner, je pris Zebadiah à part et lui montrai le mémo. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu travailles pour Novak. Ils se méfient de nous après nous avoir laissés entrer ici ? »

Il y jeta à peine un coup d'œil. « Penses-tu ! Cela dit, j'imagine que, si un espion parvenait à s'introduire ici, l'analyse sémantique de son rapport dévoilerait le pot aux roses. Il est impossible d'inventer un mensonge aussi long et aussi complexe.

— Mais ça sert à quoi ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Écris-le, et écris-le bien. Puis remets-le et n'y pense plus. »

Je m'échauffai. « Je me le demande. J'ai bien envie d'en parler d'abord au général.

— Si tu tiens à te rendre ridicule... Écoute, John, le psychomathématicien qui lira ce fatras ne s'intéresse pas à toi en tant qu'individu. Il ignorera même qui tu es : avant de le passer aux analystes, une secrétaire revoit tout et barre les noms propres, si tu n'as pas pris le soin de les remplacer par des numéros. On ne s'intéresse qu'aux faits. Le chef prépare un grand projet... je ne sais même pas quoi au juste... et il a besoin d'un nombre suffisant de données statistiques. »

Cela me radoucit. « Ils pourraient le dire. Mais ils t'ordonnent de faire ça, sans donner d'explications... c'est irritant. »

Zeb haussa les épaules. « C'est parce que c'est le service de sémantique qui s'en est chargé. Si ç'avait été la propagande, tu te serais levé avant l'aube afin de pouvoir le rendre après le petit déjeuner. » Il ajouta : « À propos, je te félicite pour ta promotion.

— Merci. » Je le regardai par en dessous. « Alors, mon vieux Zeb, qu'est-ce que ça te fait de me savoir supérieur à toi ?

— Hein ? On t'a propulsé dans les hautes sphères ? Je te croyais capitaine.

— Exact.

— Excuse mon soulagement... mais je suis commandant.

— Oh ! Félicitations.

— Il y a à peine de quoi. Ici, il faut au moins avoir le grade de colonel pour ne pas s'appuyer la corvée de chambrée. »

Mon lit, je ne le faisais pas souvent, de toute façon. Je passais plus d'une nuit sur deux dans mon bureau. Il m'arriva de ne pas prendre de bain pendant toute une semaine. Je compris vite que la Cabale était plus importante et avait des ramifications plus compliquées que je ne l'avais imaginé ; de plus, elle ne cessait de s'agrandir. J'étais si près des arbres que je ne voyais pas la forêt, bien que tous les rapports passent par mes mains – sauf peut-être les ultrasecrets du type « détruire après lecture ».

J'avais pour rôle d'éviter au général Huxley d'étouffer sous des

montagnes de papiers – et j'étouffais à sa place. Le principe était le suivant : imaginer ce qu'il ferait s'il en avait le temps, et le faire pour lui. Je ne devais pas commettre trop d'erreurs ; il ne me mit pas à la porte. Au bout de trois mois, je fus promu commandant avec le titre fantaisiste de chef d'état-major adjoint. Tout ça parce que j'étais passé par West Point.

Je devrais peut-être ajouter que Zeb était devenu général de brigade et chef de la propagande, son supérieur ayant été transféré à un QG régional que je ne connaissais que sous le nom de code de « Jéricho ».

Mais j'anticipe. J'eus des nouvelles de Judith quinze jours plus tard – un mot gentil, mais dont toute saveur avait été éliminée par le codage. Je voulus lui répondre tout de suite, mais en fait j'attendis une semaine. Que lui dire ? Que j'allais bien et que j'avais beaucoup de travail ? Si je lui disais « je t'aime » trois fois dans la même lettre, un imbécile de cryptographe serait capable de la rejeter pour « suspicion de code secret ».

Le courrier gagnait le Mexique par un tunnel en grande partie naturel qui passait sous la frontière. Un petit véhicule électrique du genre de ceux que l'on utilise dans les mines apportait non seulement le courrier mais aussi des denrées diverses pour approvisionner notre « ville ». Il y avait une douzaine d'entrées au CQG en Arizona, de ce côté-ci de la frontière, mais je ne sus jamais où elles se trouvaient – ce n'était pas ma spécialité. Dans cette épaisse couche de calcaire paléozoïque il y avait peut-être des galeries qui s'étendaient jusqu'en Californie et au Texas. La région où s'était installé le CQG était déjà utilisée depuis plus de vingt ans pour cacher les frères recherchés par les autorités. Nul ne connaissait l'étendue exacte du réseau de cavernes. Le sport favori des « troglodytes » que nous étions – les résidents permanents ; les hôtes de passage étaient des « chauves-souris » à cause des vols de nuit – était d'organiser des « concours d'orthographe », des pique-niques comportant un peu de spéléologie amateur, dans les parties inexplorées.

C'était, tout juste, permis par le règlement. Les mesures de sécurité étaient strictes, car on pouvait facilement se casser une jambe. Mais le général ne l'interdisait pas car c'était indispensable :

on n'avait que cette distraction et nombre d'entre nous n'avaient pas vu la lumière du soleil depuis des années.

Zeb, Maddy et moi effectuions souvent ce genre d'excursions. Maddy amenait toujours une autre femme. Je commençai par protester, mais elle me fit remarquer que c'était nécessaire afin de faire taire les mauvaises langues – un chaperonnage mutuel. Elle m'affirma que, vu les circonstances, Judith ne m'en voudrait pas. C'était chaque fois une fille différente et je remarquai que Zeb s'intéressait toujours beaucoup à l'autre fille pendant que je parlais avec Maddy. J'avais toujours pensé que Zeb et Maddy finiraient par se marier, mais j'en venais à me poser des questions. Ils semblaient faits l'un pour l'autre comme les œufs pour le bacon, mais Maddy ne semblait pas jalouse et la conduite de Zeb me paraissait tout simplement honteuse.

Un samedi matin, Zeb passa la tête dans l'atmosphère étouffante de mon bureau. « Concours d'orthographe. À deux heures. Emporte une serviette. »

Je levai la tête de mes paperasses. « Je doute fort de pouvoir. Et pourquoi une serviette ? »

Mais il était déjà reparti. Maddy vint dans mon bureau un peu plus tard pour prendre livraison du rapport hebdomadaire d'activité élaboré à partir des comptes rendus de nos agents secrets, mais inutile d'espérer lui tirer les vers du nez – il n'y avait pas plus service-service durant le travail. À deux heures moins le quart, j'allai demander une signature au général Huxley. Il regarda le papier que je lui tendais, le signa, puis me dit : « Le sergent Andy m'a dit que vous aviez un rendez-vous ? »

— Le sergent fait erreur, répondis-je avec raideur. Il me reste à voir les rapports hebdomadaires de Jéricho, de Nod et d'Égypte.

— Venez me les apporter et disparaissent. C'est un ordre. Trop de travail, ça vous perturbe le jugement. »

Je me retins de lui dire que cela faisait un mois qu'il n'était même pas allé à la Loge, et je sortis.

Je me rendis près du mess féminin, où on se donnait souvent rendez-vous. Maddy était là, avec une blonde nommée Miriam Booth que je connaissais de vue mais à laquelle je n'avais jamais adressé la parole. Elles avaient le panier de pique-nique. Zeb arriva

tandis que Maddy effectuait les présentations. Il portait, comme d'habitude, un projecteur portatif et la couverture qui nous servirait de siège et de table. « Où est ta serviette ? me demanda-t-il.

— Tu parlais sérieusement ? Je l'ai oubliée.

— Cours la chercher. On longe la Via Appia. Tu nous rejoindras. »

Ils partirent et je m'exécutai. Lorsque je les rejoignis, au petit trot jusqu'à ce que je les aperçoive, puis au pas, j'étais hors d'haleine. Le travail de bureau est mauvais pour le souffle. Ils m'entendirent et m'attendirent.

On était tous habillés à l'identique, avec une corde de sécurité autour de la taille et une torche électrique accrochée à la ceinture. Je n'aimais guère voir des femmes en pantalon, mais j'avais fini par m'y habituer. Après tout, il serait peu pratique et parfaitement indécent de pratiquer la spéléologie en jupe.

On quitta la région éclairée à un tournant qui semblait donner sur une paroi impénétrable mais qui commandait en fait l'ouverture d'un tunnel sans difficulté. Zeb nous relia par un fil d'Ariane – une mesure de sécurité obligatoire sitôt qu'on quittait les itinéraires balisés. Il savait s'en tenir à l'essentiel.

Pendant environ mille pas, on aperçut des foyers et autres indices montrant qu'on n'était pas les premiers à passer par là. À un endroit, quelqu'un avait même élargi le passage au marteau. Puis, au lieu de continuer le long du passage, Zeb s'arrêta devant une paroi. « Raccrochez vos torches. Il faut gravir ce truc-là.

— Où va-t-on ?

— À un endroit que Miriam connaît. Fais-moi la courte échelle, Johnnie. »

L'escalade n'était pas difficile. Même les filles auraient pu se débrouiller seules, mais on les encorda pour plus de sûreté. Ensuite, Miriam nous guida. Chacun s'éclairait au moyen de sa torche.

On redescendit de l'autre côté et on enfila un autre passage si bien caché qu'on aurait pu passer mille fois devant son ouverture sans le voir. On le suivit un certain temps, puis Miriam nous dit : « Ralentissez. Je crois qu'on y est. »

Zeb monta et alluma le projecteur portatif. Il émit un sifflement

admiratif. « Dites donc !

— C'est merveilleux », murmura Maddy. Miriam se contenta d'un sourire triomphal.

Il s'agissait d'une caverne à la voûte harmonieuse, d'environ vingt-cinq mètres de large. Je ne pouvais juger de sa longueur, car elle était courbe et l'on ne pouvait l'embrasser entièrement du regard. Mais, surtout, il y avait un étang d'un noir d'encre qui en barrait toute la largeur et une minuscule plage de vrai sable qui, autant que je sache, avait pu se déposer là un million d'années plus tôt.

Nos voix produisaient de drôles d'échos un peu fantomatiques en se brisant sur les rideaux de stalactites qui pendaient de la voûte. Zeb alla plonger la main dans l'eau. « Elle est bonne, annonça-t-il. Le dernier à l'eau est un mignon du Prophète ! »

Je reconnus la vieille plaisanterie – mais la dernière fois que je l'avais entendue, tout gosse, c'était : « Le dernier à l'eau est un sale paria. » Comme les temps changent.

Zeb déboutonnait déjà sa chemise. Je m'approchai et lui soufflai : « Zeb ! Une baignade mixte ! Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde. » Il me jeta un regard scrutateur. « Qu'est-ce qui ne va pas, mon gars ? Tu as peur qu'on te condamne à une pénitence ? C'est terminé tout ça, tu sais.

— Mais...

— Mais quoi ? »

Je ne répondis pas. Les seuls mots qui me venaient étaient ceux que j'avais appris à l'église, et je savais que Zeb se moquerait de moi – devant *elles*. Le pire, c'était qu'elles riraient sans doute aussi, puisqu'elles savaient d'avance ce qui nous attendait. « Mais Zeb, insistai-je, je ne *peux* pas... tu ne m'avais pas prévenu... je n'ai même pas de maillot de bain...

— Moi non plus. Tu ne t'es jamais baigné à poil quand tu étais gosse ? Au prix d'un bon panpan-cucul ? » Il se détourna avant que j'aie pu répondre à cette énormité. « Alors, représentantes du sexe faible, qu'est-ce que vous attendez ?

— Que vous terminiez vos conciliabules, répondit Maddy. Zeb, Mimi et moi, on se met de l'autre côté de ce rocher. Ça vous va ?

— D'accord. Mais interdiction de plonger, n'oubliez pas. Et l'un de nous, les hommes, restera toujours sur la rive comme surveillant de baignade. John et moi, on se relaiera.

— Bah ! lança Miriam. J'ai plongé, la dernière fois.

— Parce que je n'étais pas là. Défense de plonger... ou gare à la fessée. »

Elle haussa les épaules. « Vu, Colonel Trouble-Fête. Allez, viens, Maddy. » Elles contournèrent le rocher grand comme une maison. Avant de disparaître de l'autre côté, Miriam se retourna, me regarda droit dans les yeux et me menaça du doigt. « Et défense de regarder ! » Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles.

Elles disparurent et on n'entendit plus que leurs rires étouffés. « Écoute, Zeb, lui dis-je, tu fais ce qui te plaît, mais moi je préfère rester ici et monter la garde.

— Comme tu veux. J'allais prendre le premier quart, mais personne ne te force. Prépare une corde. Même si les filles nagent comme des poissons, on ne sait jamais.

— Zeb, dis-je en désespoir de cause, je suis sûr que le général interdirait qu'on se baigne là-dedans.

— Voilà pourquoi on n'en a pas parlé. “Ne jamais embêter inutilement le commandant en chef”, premier commandement de l'armée de Joshua, en 1400 avant Jésus-Christ. » Et il continua à se déshabiller.

J'ignore pourquoi Miriam m'avait demandé de ne pas regarder — loin de moi cette idée, d'ailleurs ! —, mais dès qu'elle fut déshabillée, elle s'avança tout droit — pas vers nous, certes, mais vers l'étang. La lumière était en plein sur elle et elle se tourna même un instant vers nous en criant : « Viens vite, Maddy ! Si tu te dépêches, ce sera Zeb le dernier. »

Je ne voulais pas regarder, mais j'étais incapable de détacher mes yeux d'elle. Je n'avais jamais vu une chose pareille de ma vie — sauf une fois, sur une photo qu'un copain m'avait montrée à l'école paroissiale ; je ne l'avais regardée qu'un instant, puis je m'étais empressé d'aller le dénoncer.

Brûlant de honte, je n'en continuai pas moins à la fixer.

Zeb devança Maddy, qui ne parut guère s'en offusquer, et

rattrapa bientôt d'un crawl puissant Miriam, qui nageait déjà vers l'autre extrémité ; tout juste s'il n'avait pas plongé, enfreignant ses propres ordres.

Puis Maddy sortit de derrière le rocher et se dirigea vers l'eau. Au lieu de se mettre en valeur comme Miriam, elle marchait vite, d'un pas élégant et calme. Lorsqu'elle fut dans l'eau jusqu'à la taille, elle se laissa glisser en avant et, partant d'un crawl modéré, suivit les autres dont j'entendais les voix au loin.

De nouveau, je n'aurais pu détacher mes yeux d'elle si mon salut éternel en avait dépendu. Pourquoi le corps d'une femme est-il le spectacle le plus terrible et le plus merveilleux de cette Terre ? N'est-ce là, comme certains l'affirment, qu'un instinct propre à assurer que, selon le vœu divin, nous peuplions la Terre ? Ou bien est-ce une chose plus étrange et plus merveilleuse encore ?

Je me surpris à citer : « Que tu es belle, que tu es charmante, ô amour, ô délices ! Dans ton élan tu ressembles au palmier, tes seins en sont les grappes. »

Honteux, je m'interrompis, me souvenant que le Cantique des Cantiques de Salomon est une chaste et sainte allégorie qui n'a rien à voir avec... ça.

Je m'assis sur le sable et tâchai de me calmer. Bientôt, mon cœur retrouva son rythme normal et, lorsqu'ils revinrent, je leur adressai même un sourire. Ça ne me paraissait plus si terrible et, tant que les femmes restaient dans l'eau, ça n'avait rien de trop choquant. Peut-être le mal réside-t-il réellement dans l'œil de l'observateur – dans ce cas, il ne tenait qu'à moi de m'en garder.

Zeb me cria : « Tu veux que je vienne prendre la relève ? »

Je répondis avec fermeté : « Non. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Comme tu voudras. » Il se retourna avec une souplesse de dauphin et repartit. Miriam le suivit, mais Maddy continua à avancer et se mit à plat ventre dans l'eau peu profonde du bord, ne révélant guère qu'un dos et des épaules d'ivoire, entourés de son ample chevelure.

« Pauvre John, me dit-elle. Je vais venir vous remplacer.

— Non, non, surtout pas !

— Vous êtes sûr ?

— Absolument.

— Comme vous voudrez. » Elle se retourna et les suivit. Durant un instant magique, elle se retrouva presque hors de l'eau.

Elle revint une dizaine de minutes plus tard. « J'ai froid », dit-elle d'une voix brève en gagnant l'abri du rocher. Curieusement, elle ne me paraissait pas nue, comme Miriam, mais dévêtue, comme Ève. Il y a une nette différence.

Une fois Maddy sortie de l'eau, et comme on ne parlait ni l'un ni l'autre, je remarquai qu'aucun son ne s'élevait dans la grotte. On ne trouve une quiétude pareille que dans les entrailles de la Terre. Partout ailleurs, il y a du bruit, même minime, mais le silence total qu'on obtient en se tenant immobile et sans rien dire dans une grotte souterraine reste sans comparaison.

Or j'aurais dû entendre Zeb et Miriam nager. Nager ne fait pas forcément beaucoup de bruit, mais dans une grotte ? Je me levai, puis m'arrêtai, car je ne voulais pas faire irruption dans le vestiaire improvisé de Maddy – ce qui n'aurait manqué d'arriver si j'avais encore avancé de quelques pas.

Mais j'étais vraiment inquiet, et je ne savais pas comment réagir. J'appelai tout bas : « Maddy !

— Qu'y a-t-il, John ?

— Maddy, je me fais du souci. »

Elle contourna aussitôt le rocher. Elle avait mis son pantalon, mais seule une serviette tenue d'une main couvrait son buste. J'avais dû l'interrompre alors qu'elle se séchait les cheveux, « Pourquoi, John ?

— Retenez votre souffle et écoutez.

— Je n'entends rien.

— Justement. Je vous entendais tous nager quand vous étiez à l'autre bout. Et là, plus rien, pas un friselis, pas une éclaboussure. Ils ne peuvent quand même pas avoir eu une syncope tous les deux en même temps ?

— Oh ! Ne vous inquiétez pas, John. Ils vont très bien.

— Mais je m'inquiète !

— À l'autre bout, il y a une plage, une fois et demie comme celle-ci. Ils s'y reposent. Je les y ai suivis, et puis je suis revenue parce que j'avais froid. »

Je m'avisai qu'à force de pudeur, je négligeais mon devoir. « Retournez-vous ou retournez derrière le rocher. Je veux me déshabiller. »

Elle ne bougea pas d'un pouce. « Pourquoi ? Je vous ai dit que c'était inutile. »

J'allais me fâcher, mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, Maddy me la fermait d'une main ; sa serviette glissa, ce qui nous troubla tous deux. « Au nom du ciel ! s'écria-t-elle. Vous allez fermer votre grande bouche ? » Puis elle pivota sur elle-même en faisant voler la serviette. Lorsqu'elle se retourna vers moi, elle l'avait fixée comme une étoile et n'avait plus besoin de la tenir.

« John Lyle, venez et asseyez-vous près de moi. » Son ton était si ferme que je lui obéis. « Plus près, insista-t-elle. Je ne veux pas élever la voix. » Je m'approchai jusqu'à ce que ma manche touche son bras nu. « Et maintenant, écoutez-moi. Ils sont restés là-bas parce qu'ils le désiraient. Je les ai vus, et je sais qu'il ne leur est rien arrivé. Et vous, John Lyle, tâchez de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

— Je ne suis pas certain de vous avoir bien comprise. » En vérité, j'avais peur de n'avoir que trop bien compris.

« Oh, ciel ! Écoutez, est-ce que Miriam vous intéresse ?

— Non, pas spécialement.

— Je m'en serais doutée, car vous ne lui avez pas adressé six mots depuis le début de notre excursion. Puisque vous n'avez aucune raison d'être jaloux, je vois mal en quoi ce qu'ils font vous regarde. Vous saisissez, maintenant ?

— Je crois, oui.

— Parfait. Alors, calmez-vous. »

Je me calmai. Elle resta sans bouger. J'avais une conscience aiguë de sa nudité – car elle était nue maintenant, quoique couverte. J'espérais qu'elle ne se rendait pas compte que je m'en rendais compte. De plus, c'était pour moi comme si elle participait à... à je ne sais trop quoi. Je me dis que je n'avais pas le droit de supposer le

pire, comme un vulgaire procureur à la morale.

« Maddy...

— Oui, John ?

— Je ne vous comprends pas.

— Pourquoi ? Et pourquoi faut-il que vous me compreniez ?

— Eh bien... cela semble vous être égal que Zeb soit là-bas... seul avec Miriam.

— Et pourquoi cela ne me serait-il pas égal ? »

Cette femme qui s'ingéniait à comprendre de travers tout ce que je disais ! « J'avais l'impression que... vous et Zeb... enfin, que vous alliez vous marier un de ces jours. »

Elle eut un rire dénué de gaieté. « J'imagine que vous avez pu en avoir l'impression. Mais croyez-moi, c'est du passé... et tant mieux.

— Hein ?

— Ne vous inquiétez pas. J'aime beaucoup Zeb et je sais qu'il m'aime tout autant. Mais nous sommes tous deux des types psychologiques dominateurs... si vous voyiez mon diagramme ! On croirait les Montagnes Rocheuses ! Deux êtres comme nous ne doivent pas se marier : le résultat serait catastrophique. Par chance, on s'en est aperçus à temps.

— Oh ?

— Oh. »

Je ne sais plus très bien ce qui se passa. Je pensais qu'elle avait l'air triste, et soudain je me retrouvai en train de l'embrasser. Elle s'abandonna dans mes bras et me rendit mes baisers avec une ferveur que je n'aurais pas crue possible. Quant à moi, ma tête éclatait et mes yeux jouaient des castagnettes, et je ne savais plus du tout où j'étais.

Puis ce fut terminé. Elle me regarda un instant dans les yeux et murmura : « Cher John... » Puis soudain, elle se releva, se pencha au-dessus de moi et me caressa la joue. « Judith a beaucoup de chance. Je me demande si elle s'en rend compte.

— Maddy ! »

Elle se détourna et dit sans se retourner : « Il faut vraiment que

je finisse de m'habiller. J'ai froid. »

J'aurais juré le contraire.

Elle revint bientôt, tout habillée et se frottant vigoureusement les cheveux. Je pris ma serviette et l'aidai, sans même le lui avoir proposé. Ses cheveux étaient épais et magnifiques. Cela me donnait la chair de poule.

Zeb et Miriam revinrent à ce moment-là, nageant lentement, côte à côte. Miriam sortit de l'eau aussi impudemment qu'une catin de Gomorrhe, mais c'est à peine si je m'en aperçus. Zeb me regarda dans les yeux et me dit d'un ton sans réplique : « Prêt à nager ? » J'allais refuser ; je cherchais un prétexte quand je vis Maddy me regarder sans un mot. « Oui, bien sûr ! Vous y avez mis le temps ! » J'ajoutai : « Miriam ! Sortez de là, je veux me déshabiller. »

Elle revint en pouffant de rire et en finissant de boutonner ses vêtements. Je contournai le rocher avec dignité.

J'espère que j'étais toujours aussi digne en ressortant. J'avançai droit vers l'eau, les dents serrées. Elle était froide, au début. Sans être un champion, je ne nage pas trop mal et cet étang souterrain aux eaux noires commençait à me plaire. Je nageai jusqu'à l'autre extrémité. Il y avait une petite plage, en effet, mais je n'y pris pas pied. En revenant, j'essayai d'atteindre le fond, mais ce fut impossible. J'avais pourtant dû plonger au moins à six mètres. Ces ténèbres et ce calme me plaisaient. Si j'avais pu respirer sous l'eau, j'y serais resté, loin des Prophètes, de la Cabale, de la paperasse et de tous ces problèmes trop complexes pour moi.

Lorsque je fus à bout de souffle, je remontai et nageai à toute allure pour aller prendre part à notre pique-nique. Les filles avaient déjà tout préparé lorsque j'arrivai. Zeb et Maddy ne me regardèrent pas sortir de l'eau, mais je surpris Miriam à le faire. Je crois que je ne rougis même pas. Je n'ai jamais aimé les blondes, de toute façon. Je suppose que Lilith était blonde.

Le Conseil Suprême, composé des chefs des divers services, du général Huxley et d'autres, se réunissait au moins une fois par semaine pour conseiller le général, permettre des échanges de vues et examiner les rapports. Un mois après notre frasque, j'assistai à une des sessions en qualité de greffier. En l'absence de ma secrétaire, malade, j'avais emprunté Maddy au G-2 pour manipuler le vocascribe. Elle avait accès aux documents secrets ; ça ne posait donc aucun problème. On vivait à court de personnel compétent. Mon supérieur nominal était en principe le général de brigade Penoyer, qui avait le titre de chef d'état-major, mais comme il était aussi chef du ravitaillement je ne le voyais pour ainsi dire jamais. Huxley était son propre chef d'état-major, et je lui servais d'aide superlatif – aspirant, maître d'équipage, et pilote de canot. Je veillais même à ce qu'il prenne bien ses pilules pour l'estomac.

Il s'agissait d'une session très importante. Les commandants des régions de Gath, Canaan, Jéricho, Babylone et Égypte y assistaient en personne : ceux de Nod et de Damas avaient envoyé un représentant. Tous les districts de la Cabale étaient représentés, sauf celui d'Éden, et encore avions-nous une liaison avec Louisville, utilisant un code conceptuel que même les censeurs étaient incapables de comprendre. Bien qu'Huxley ne m'ait mis au courant de rien, je sentais que quelque chose d'important se préparait. Une souris n'aurait pas pu se faufiler.

On commença par les rapports de routine. Je pris dûment note que nous comptons maintenant huit mille sept cent neuf membres – frères des Loges ou membres éprouvés de l'organisation militaire parallèle. À cela venait s'ajouter un nombre dix fois plus élevé de compagnons de route bien entraînés sur lesquels on pourrait tabler lors d'un soulèvement contre le Prophète, mais auxquels on ne pouvait confier le secret de nos plans.

Les chiffres n'étaient guère encourageants. On en revenait sans cesse à ce dilemme : cent mille hommes, c'est peu pour conquérir un pays aux dimensions d'un continent, et neuf mille membres à part entière, c'est trop pour garder un secret. On recourait par force

au vieux système qui veut qu'aucun homme n'en sache plus que le strict nécessaire, pour le cas où il tomberait entre les mains des Inquisiteurs... mais, même à ce stade passif, on subissait des pertes régulières.

Quatre jours auparavant, à Seattle, une Loge entière avait été surprise en session et tous ses membres arrêtés. C'était un coup sérieux, mais seuls trois des dirigeants connaissaient des secrets dangereux, et ils avaient réussi à se suicider. On dirait des prières pour eux ce soir-là, mais, pour l'heure, il s'agissait d'un rapport de routine. Dans la semaine, on avait aussi perdu quatre hommes de main, mais mené à bien vingt-trois assassinats – dont celui de l'Inquisiteur responsable de toute la basse vallée du Mississippi.

Le chef des communications rapporta que les frères étaient prêts à détruire quatre-vingt-onze pour cent (calculés en termes de couverture du territoire) des stations de radio et de télévision et que les groupes d'assaut s'occuperaient du reste, à l'exception de la station de la Voix de Dieu, à New Jerusalem, qui posait un problème particulier.

Le chef du génie se dit en mesure de saboter l'alimentation en électricité de quarante-six grandes villes, à l'exception encore de New Jerusalem, alimentée par une pile autonome située sous le Temple. Mais on pouvait détruire plusieurs stations de distribution – toutefois, ces opérations coûteraient cher en hommes. Les effectifs actuels permettraient de réduire les transports de surface (voyageurs et marchandises) à douze pour cent du trafic normal.

Presse, groupes d'action estudiantine, propagation des rumeurs, sabotage des terrains de fusées, miracles, alimentation en eau, incitation à l'émeute, contre-espionnage, prévisions météo à long terme, distribution d'armes – les rapports se succédaient. La guerre n'a rien que de très simple, comparée à la révolution. Il s'agit d'une science appliquée aux principes bien définis et éprouvés – de la baliste à la bombe H, on retrouve des stratégies analogues. Mais toute révolution est une monstruosité qui s'éloigne de la norme, dont les conditions sont sans précédent, et qui plus est le fait d'amateurs et d'individualistes.

Tandis que Maddy enregistrerait, je classais les données et les transmettais à la salle du calculateur pour analyse. J'avais trop à

faire pour tenter une évaluation même approximative. Il y eut un bref délai tandis que les analystes terminaient la programmation et la transmettaient au « cerveau » – puis le téléscripneur se mit à cliqueter. Me devançant, Huxley arracha le ruban.

Il y jeta un coup d'œil, puis s'éclaircit la voix et attendit le silence total. « Frères, camarades, l'accord sur la procédure s'est fait depuis longtemps. Une fois que tous les facteurs prévisibles indexés et examinés en corrélation avec les autres facteurs significatifs, compte tenu d'une large marge d'erreur, donneront une chance de deux contre un en notre faveur, nous frapperons. Aujourd'hui, le résultat de cette équation nous donne une probabilité de deux virgule treize en notre faveur. Je propose de fixer l'heure d'exécution. Qu'en dites-vous ? »

La réaction fut lente à venir. Il est difficile de croire à la réalité après une trop longue attente. Et tous ces hommes attendaient depuis des années – une génération, pour certains. Soudain tous se levèrent, criant, riant, jurant, pleurant, s'assenant de grandes claques dans le dos.

Huxley attendit qu'ils se calment. Un sourire indéfinissable planait sur son visage. Puis il se leva et dit avec calme : « Je pense qu'il est inutile de mettre aux voix. Je fixerai l'heure dès que...

— Général ! S'il vous plaît ! Je suis en désaccord ! » C'était le patron de Zeb, le général Novak, chef de la psycho. Huxley se tut. Un silence douloureux retomba. J'étais aussi stupéfait que les autres.

Puis Huxley parla : « Nos décisions se prennent à l'unanimité. L'accord sur la méthode du choix de la date était intervenu depuis longtemps... mais je sais que vous ne manifesteriez pas de désaccord sans de bons motifs. Écoutons ce que frère Novak a à nous dire. »

Novak s'avança lentement et leur fit face. « Frères, vous me connaissez et vous savez que je désire cela tout autant que vous. J'y ai consacré dix-sept ans. Cela m'a coûté ma famille, ma maison. Mais il est de mon devoir de vous mettre en garde, car je suis certain que le moment n'est pas encore venu. Je pense... je *sais*, avec une certitude mathématique, que nous ne sommes pas prêts pour la révolution. » Il dut lever les mains pour rétablir le silence : ils ne voulaient pas l'écouter. « Laissez-moi finir ! Du point de vue

militaire nous sommes prêts, je le reconnais. J'admets que, si nous frappons maintenant, nous avons de fortes chances de pouvoir nous emparer du pays. Et pourtant, je maintiens que nous ne sommes pas prêts...

— Pourquoi ?

— Parce que la majorité du peuple croit encore en la religion établie et en la divine autorité du Prophète. Nous pouvons prendre le pouvoir, mais nous ne pourrions pas le garder.

— Du diable si nous ne le pouvons pas !

— *Écoutez-moi !* Aucun peuple n'a jamais été assujéti aussi longtemps sans son propre consentement. Depuis trois générations, les habitants des États-Unis sont conditionnés du berceau à la tombe par les psychotechniciens les plus habiles et les plus consciencieux du monde. Ils *croient !* Si vous les libérez sans préparation psychologique adéquate, ils retourneront à leurs chaînes... comme un cheval qui revient à l'écurie en feu. Nous pouvons gagner la révolution, mais elle sera suivie d'une guerre civile aussi longue que sanguinaire... et nous la perdrons ! »

Il se tut, passa une main tremblante sur ses yeux et dit à Huxley : « J'ai fini. »

Plusieurs hommes se levèrent en même temps. Huxley tapa sur la table pour rétablir l'ordre et donna la parole au général Penoyer. « J'aimerais poser quelques questions à frère Novak, dit-il.

— Allez-y.

— Ses services peuvent-ils nous dire quel pourcentage de la population est sincèrement dévot ? »

Zebadiah, présent pour assister son chef, leva les yeux ; Novak hocha la tête et il répondit : « Soixante-deux pour cent, avec une marge d'erreur de trois pour cent.

— Et le pourcentage de ceux qui sont secrètement opposés au gouvernement, qu'ils soient des nôtres ou non ?

— Vingt et un pour cent, marge d'erreur proportionnelle. La différence est composée de conformistes, contents de leur sort sans être dévots.

— Par quel moyen êtes-vous arrivés à ces chiffres ?

— Par hypnose surprise de types représentatifs.

— Pouvez-vous nous donner une idée de l'évolution de la situation ?

— Certainement. Le gouvernement a perdu beaucoup de terrain pendant les premières années de la crise économique actuelle. Après les nouvelles lois sur la dîme et, dans une certaine mesure, les décrets sur le vagabondage, il a vu de nouveau sa popularité baisser. Puis les affaires ont repris, un peu, mais, en même temps, nous avons intensifié notre campagne de propagande. En résumé, depuis quinze mois le gouvernement ne cesse de perdre du terrain.

— Et que montre la première dérivée ? »

Zeb hésita et Novak prit le relais. « Il faut tenir compte de la seconde dérivée, dit-il d'une voix lourde de tension. Le rythme de l'évolution s'accélère.

— Plus précisément ? »

Le chef de la psycho répondit d'une voix ferme, mais comme à regret : « En extrapolant, nous en tirons la conclusion que nous ne pourrions risquer de frapper que dans trois ans et huit mois. »

Penoyer se tourna vers Huxley. « J'ai ma réponse, monsieur. Avec tout le respect que je dois au général Novak et à son travail scientifique, je dis : gagnons tant que cela nous est possible. L'occasion ne se représentera peut-être jamais. »

Des cris s'élevèrent de la foule : « Penoyer a raison ! Attendre, c'est inviter à la trahison ! » « On ne parviendra jamais à recréer une situation pareille ! » « Je vis sous terre depuis dix ans. Je ne veux pas être enterré ici ! » « Gagnons... une fois les communications entre nos mains, on se débrouillera pour convertir les gens ! » « Il faut frapper maintenant ! Tout de suite ! »

Huxley les laissa se calmer. Estimant n'avoir pas droit à la parole, je ne participai pas à la discussion, mais de cœur j'étais avec Penoyer. On ne pouvait pas attendre encore quatre ans !

Je vis que Zeb et Novak, engagés dans une vive discussion, ne prenaient pas garde au vacarme qui les entourait. Mais lorsque Huxley leva la main pour demander le silence, Novak s'approcha et lui parla à l'oreille. Le général parut contrarié puis indécis. Novak fit signe à Zeb, qui se joignit à eux. Ils discutèrent un bon moment à voix basse.

Enfin, Huxley s'adressa aux membres du Conseil qui avaient suivi la scène en silence. « Le général Novak vient de nous proposer un plan qui change peut-être entièrement la situation. Le Conseil est reporté à demain. »

Le plan de Novak (ou de Zeb, même s'il n'admit jamais en être l'auteur) exigeait un délai de près de deux mois, jusqu'à la fête du Miracle de l'Incarnation. Car le projet consistait précisément à intervenir dans le miracle lui-même. À y bien repenser, c'était un stratagème évident et sans doute crucial. Novak avait raison. Par essence, la force d'un dictateur ne réside pas dans la puissance des canons mais dans la foi que le peuple a en lui. C'était vrai pour César, Napoléon, Hitler, Staline. Il fallait d'abord attaquer l'assise du Prophète : la croyance populaire qu'il tenait son autorité de Dieu.

Les générations futures auront du mal à comprendre l'importance que le Miracle de l'Incarnation revêtait, pour la foi religieuse comme pour le pouvoir politique. Pour le comprendre ne serait-ce qu'intellectuellement, il faut savoir que le peuple croyait littéralement que le Premier Prophète revenait chaque année dans son corps physique pour juger de la gestion de son successeur divinement appointé et le confirmer dans sa position. Le peuple le *croyait* ; la petite minorité qui doutait n'osait l'avouer de peur d'être mise en miettes par la foule – et, là aussi, je parle littéralement. Mieux aurait valu cracher sur le drapeau.

Moi-même, il ne me serait jamais venu à l'idée de mettre en doute un article aussi fondamental de notre foi – et pourtant, j'étais un homme cultivé, et qui avait même étudié les miracles mineurs. Mais j'y *croyais*.

Les deux mois suivants vibrèrent d'une tension qui n'a d'égale que celle qui sépare l'approche de l'ennemi de l'ordre d'ouvrir le feu. Il y avait tant à faire que les jours paraissaient trop courts. En plus de la préparation du Miracle plus miraculeux que jamais, on fignolait une dernière fois les armes. Zeb et son patron, le général de secteur Novak, furent presque aussitôt détachés, je cite leur ordre de mission : « À Beulahland, pour prendre en main l'opération Fondement. » Je me chargeai en personne de sa rédaction, plutôt que de confier un secret pareil à un employé de bureau, mais personne ne me dit où Beulahland se trouvait sur la carte.

Penoyer assurant l'intérim, Huxley partit en même temps qu'eux et resta absent une semaine. Il ne me dit pas où il allait, ni ce qu'il faisait, mais je n'eus pas trop de mal à l'imaginer. L'opération Fondement était certes une manœuvre psychologique, mais devait recourir à des méthodes physiques. Et mon patron avait dirigé le Département des miracles appliqués à l'Académie militaire. Il était sans doute le meilleur physicien de la Cabale et voulait vérifier *de visu* si les méthodes étaient adéquates et les techniques à toute épreuve. Et qui sait s'il n'alla pas jusqu'à se servir du tournevis, du fer à souder et du micromètre – à l'occasion, le général ne dédaignait pas de se salir les mains.

Pour ma part, je regrettais Huxley. Penoyer avait tendance à changer des décisions que j'avais prises sur des sujets mineurs, ce qui occasionnait une perte de temps vraiment inutile. Il était d'ailleurs souvent absent, et je devais lui courir après pour des signatures. Je finis par signer à sa place. Je ne crois pas qu'on s'en soit jamais aperçu.

Avant le départ de Zeb, il y eut un autre événement qui, à vrai dire, n'avait pas grand-chose à voir avec la lutte du peuple américain pour la liberté. Il ne s'agissait que d'une question personnelle – mais elle a aussi son importance, ce qui justifie que j'en parle. De fait, l'ordre que j'ai reçu d'entamer ce journal nous demandait un compte rendu « personnel » et « subjectif ». J'en avais gardé une copie, et je le poursuivais, car je me rendais bien compte que tenir un journal me permettait d'ordonner quelque peu mes idées confuses tandis que je subissais une métamorphose aussi drastique que la transformation de la chenille en papillon. Il faut dire que je suis un représentant typique de la majorité qui a besoin qu'on lui mette les choses sous le nez pour les voir – tandis que Zeb, Maddy et le général Huxley font partie de l'élite, de la minorité des âmes libres naturelles... ce sont eux les penseurs originaux, les meneurs.

Assis à ma table de travail, je m'efforçais de gérer la masse habituelle de paperasses quand un appel me pria de venir voir le chef de Zeb de toute urgence. Comme l'ordonnance de Huxley avait déjà ses instructions, je l'en informai et me hâtai de répondre à la convocation.

Novak en vint droit au fait. « Commandant, j'ai ici une lettre qui vous est adressée et que les Communications m'ont soumise afin de savoir s'il fallait la parapher ou simplement la détruire. Mais sur la recommandation pressante d'un de mes responsables de département, je prends la responsabilité de vous la donner à lire dans l'original. Tenez. »

Il me tendit une lettre assez longue pour nécessiter une douzaine de messages codés. Je me souviens davantage du choc qu'elle me causa que de son contenu. Elle provenait de Judith.

« Mon cher John... je pense à toi avec tendresse... je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi... n'étions pas faits l'un pour l'autre... M. Mendoza a été si gentil... Je sais que tu me pardonneras... il a besoin de moi... c'est le destin qui nous a réunis... si jamais tu viens au Mexique, considère notre maison comme la tienne... Tu es pour moi un frère aîné...» Il y en avait des pages et des pages de la même eau. Je crois que l'on nomme ce processus « annoncer une nouvelle en douceur ».

Novak m'ôta la lettre des mains. « Je ne comptais pas vous laisser le loisir de l'apprendre par cœur », dit-il sèchement. Et il la jeta dans l'incinérateur de son bureau. « Asseyez-vous, commandant. Vous fumez ? »

Je restai debout, mais la tête me tournait tellement que j'acceptai et le laissai m'allumer ma cigarette. Je m'étranglai dès la première bouffée et la nausée salutaire me ramena à la réalité. Je le remerciai et sortis. J'allai tout droit dans ma chambre, d'où je téléphonai à mon bureau pour dire où le général pouvait me trouver s'il avait vraiment besoin de moi. Mais je prévins ma secrétaire que j'étais malade et que je ne désirais pas être dérangé, sauf urgence absolue.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi – une heure peut-être – couché sur le ventre, immobile, sans penser à rien. On frappa doucement, et Zeb entra. « Comment te sens-tu ? me demanda-t-il.

— Tout engourdi », répondis-je. Je ne demandai même pas qui l'avait mis au courant – j'avais oublié le « responsable de département » qui avait conseillé à Novak de me montrer la lettre.

Il se vautra dans un fauteuil et me regarda en silence. Je sortis de ma torpeur et m'assis sur le rebord du lit. « Ne te laisse pas

abattre, me dit-il. Des hommes sont morts, et les vers les ont mangés... mais ce n'était pas d'amour.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Rien, bien sûr. Chaque homme est son propre prisonnier, au secret pour la vie. Pourtant, sur ce point précis, les statistiques sont assez éloquentes. Essaie quelque chose : visualise Judith dans ton esprit. Revois ses traits. Essaie de te souvenir de sa voix.

— Hein ?

— Essaie. »

J'essayai, de toutes mes forces... en vain. Je n'avais pas de photo d'elle. Son visage m'échappait.

Zeb m'observait. « Tu t'en remettras. Écoute-moi, Johnnie... J'aurais pu te le dire depuis longtemps. Judith est une femme *très* féminine... des gonades et pas de cervelle. Et séduisante. Livrée à elle-même, il était certain qu'elle trouverait un homme... aussi sûr que l'oxygène libre se combine avec le carbone. Mais je savais que l'amour est aveugle. »

Il se leva. « Johnnie, il faut que je m'en aille. Je m'en veux de te laisser seul dans cet état, mais papa Novak m'attend pour partir. Il me taillera en pièces si je le retarde davantage. Un dernier conseil avant de partir... » J'attendis. Il reprit : « Je suggère que tu voies Maddy le plus souvent possible pendant mon absence. Ça te fera beaucoup de bien.

— Zeb ! m'écriai-je avant qu'il n'ait le temps de sortir. Que s'est-il passé entre Maddy et toi ? La même chose qu'entre Judith et moi ? »

Il me regarda avec une vive surprise. « Hein ? Non, pas du tout ! C'était... c'était tout à fait différent.

— Je ne te comprends pas... j'ai toujours beaucoup de mal à comprendre les gens. Tu me conseilles de voir Maddy très souvent... et je la prenais pour ta petite amie. Tu ne seras pas jaloux ? »

Il me regarda avec stupéfaction, puis éclata de rire et me tapa sur l'épaule. « Elle est libre, Johnnie. Si jamais tu lui faisais du mal... ce qui m'étonnerait de toi... je t'arracherais la tête et je m'en servais pour te battre à mort. Mais être jaloux d'elle ? Non. Pas question. C'est la fille la plus formidable qui ait jamais foulé la terre

en escarpins vernis... Mais je préférerais épouser une tigresse. »

Là-dessus, il partit, me laissant une fois de plus bouche bée. Mais je suivis son conseil – ou Maddy le suivit pour moi. Je crus que Zeb l'avait mise au courant – pour Judith, je veux dire – mais une fois de plus je me trompais : Judith elle-même lui avait écrit. En tout état de cause, ce fut elle qui vint me voir la première-ce même jour, après le dîner. On parla, et ça me fit tant de bien que je retournai au bureau dans la soirée pour rattraper le temps perdu.

Maddy et moi, on prit l'habitude d'aller se promener tous les soirs. Mais plus de « concours d'orthographe », on avait trop de travail et il nous aurait paru difficile de remplacer Zeb par un autre. Parfois, je ne pouvais y consacrer que vingt minutes, mais c'étaient les meilleurs moments de la journée.

Même dans la caverne principale éclairée par les projecteurs, de très jolies promenades s'offraient à nous. Si j'avais une heure de liberté, on allait dans un coin qu'on aimait beaucoup – vers le nord, à huit cents mètres des bâtiments. Le sentier serpentait entre des champignons de pierre, de hautes colonnes, des dômes et des formations fantastiques évoquant de gigantesques fleurs tropicales ou des âmes déchirées par les tourments éternels – selon l'état d'esprit dans lequel on se trouvait. À quelques pas seulement du sentier autorisé, on avait déniché une sorte de banc de pierre naturel, surélevé d'une trentaine de mètres par rapport au fond de la « vallée ». On montait s'y asseoir, et on bavardait en regardant, au loin, le village jouet. Maddy fumait – tout comme Zeb, j'avais pris l'habitude de lui allumer ses cigarettes, une attention qu'elle appréciait, et appris à éviter d'avaler la fumée.

Environ six semaines après le départ de Zeb, et quelques jours seulement avant l'heure M, on y parlait de ce qu'on ferait après la révolution. Je lui dis que je resterais sans doute dans l'armée régulière – s'il y en avait encore une, et si on voulait bien de moi. « Et vous, Maddy, quels sont vos projets ? »

Elle exhala la fumée. « Je n'y ai jamais trop réfléchi, John. Je n'ai pas de métier... en réalité, on se démène tous pour que l'ancien n'existe plus. » Elle eut un sourire narquois. « Je sais cuisiner, coudre, faire le ménage. J'imagine que je pourrais chercher un poste de gouvernante. On dit qu'il est difficile de trouver du personnel de

maison compétent. »

L'idée de voir la courageuse et intelligente sœur Madeleine, qui savait si bien se servir d'une vibrolame lorsqu'il le fallait, courir les offices de placement à la recherche d'un travail subalterne pour avoir de quoi manger me fut intolérable. Vous savez : « Cherche bonne à tout faire, nourrie, logée, congé jeudi soir et un dimanche sur deux, références exigées. » Maddy ? Maddy, qui m'avait sauvé la vie au moins deux fois et qui n'hésitait jamais à payer de sa personne ? Jamais !

« Maddy ! m'exclamai-je. Vous n'allez pas faire ça !

— C'est tout ce que je sais faire, dit-elle simplement.

— Oui, mais... pourquoi ne feriez-vous pas la cuisine et le ménage pour *moi* ? Je gagnerai assez pour deux. Ce ne sera peut-être pas la richesse, mais... »

Elle écrasa son mégot et le jeta au loin. « Vous êtes si généreux, John. Je... je vous remercie, mais... ça ne marchera pas. Il y aura toujours des mauvaises langues. Votre colonel n'aimerait pas ça. »

Je rougis jusqu'aux oreilles, et criai presque : « Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Ah ? Quoi, alors ? »

Il me fallut le formuler pour le savoir. « Maddy... je crois que je vous suis sympathique... et on s'entend bien. Alors, pourquoi... pourquoi est-ce qu'on ne se... » Je me tus, étranglé par l'émotion.

Elle se leva et me regarda bien en face. « John... vous me proposez le mariage... à *moi* ?

— C'est l'idée », grommelai-je. Comme cela me dérangeait qu'elle reste debout devant moi, je me levai à mon tour.

Elle me regarda avec gravité, cherchant à lire sur mon visage, puis dit avec humilité : « Je suis honorée... et reconnaissante... et très émue. Mais... *oh non, John !* » Les larmes jaillirent de ses yeux et elle se mit à sangloter. Elle s'arrêta tout aussi subitement, et s'essuya les yeux avec sa manche. « Vous avez réussi à me faire pleurer, vous voyez. Cela fait des années que je n'avais pas pleuré. »

Je voulus passer mon bras autour de sa taille, mais elle me repoussa. « Non, John ! Écoutez-moi d'abord. J'accepte de tenir votre maison, mais je ne vous épouserai pas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Oh, cher John... parce que je suis une femme vieille et usée, voilà pourquoi.

— Vieille ? Vous avez tout au plus un ou deux ans de plus que moi... peut-être trois. Cela n'a aucune importance.

— J'ai mille ans de plus que vous. Pensez à ce que je suis... à ce que j'ai été... à ce que j'ai vécu. J'ai commencé par être la "fiancée", si l'on peut dire, du Prophète.

— Mais ce n'était pas votre faute !

— Sans doute, mais ensuite j'ai été la maîtresse de votre ami Zebadiah. Vous le saviez ?

— Je... j'en étais pratiquement certain.

— Et ce n'est pas tout. Il y en a eu d'autres. Parfois parce que c'était nécessaire, et qu'une femme n'a que cela à offrir. Parfois aussi par solitude, ou simplement par ennui. Une fois que le Prophète en a assez d'elle, une femme n'a plus guère de valeur, même à ses propres yeux.

— Ça m'est égal. Ça m'est égal ! Peu m'importe !

— Vous dites ça, mais plus tard vous changerez d'avis. Je vous connais mieux que vous ne pensez, cher John.

— Non, vous ne me connaissez pas. On repartira de zéro. »

Elle poussa un profond soupir. « Vous croyez m'aimer ?

— Oui... oui, c'est ça.

— Vous aimiez Judith... elle vous a blessé et vous croyez m'aimer !

— Mais... Oh, je ne sais pas ce que c'est que l'amour ! Mais je sais que je veux que vous deveniez ma femme et que nous vivions ensemble.

— Moi non plus, je ne sais pas ce que c'est », dit-elle d'une voix à peine audible, puis elle se laissa glisser entre mes bras comme si elle y avait toujours vécu.

Lorsqu'on eut fini de s'embrasser, je lui demandai : « Tu consens donc à m'épouser ? »

Elle rejeta la tête en arrière et me jeta un regard alarmé. « Oh, non !

— Quoi ? Mais je croyais...

— Non, mon chéri, non ! Je ferai la cuisine pour toi, et le ménage et le lit... je viendrai même y dormir si tu veux. Mais tu n'as pas besoin de m'épouser.

— Mais... Par Shéol, Maddy ! Pas question ! Pas de cette manière !

— Ah ? On verra bien. » Soudain, elle m'échappa, sans que j'aie relâché mon étreinte. « À ce soir. Vers une heure du matin, quand tout le monde dort. Ne verrouille pas ta porte.

— Maddy ! » criai-je.

Elle courait déjà comme si elle avait des ailes. En essayant de la rattraper, je butai contre une stalagmite et tombai. Lorsque je me relevai, elle avait disparu.

J'avais remarqué une chose curieuse : j'avais toujours vu Maddy comme une fille grande et majestueuse, presque aussi grande que moi. Mais, lorsque je la tenais dans mes bras, elle était petite, et je devais me pencher pour l'embrasser.

## 12

Le soir du Miracle, tous ceux qui restaient là se rassemblèrent dans la salle des communications : mon patron et moi, le chef des communications et son équipe technique, quelques rares officiers. Une poignée d'hommes et quelques dizaines de femmes se trouvaient au mess, où on leur avait installé un écran relais. Notre communauté souterraine avait tout de la ville fantôme. Il n'y subsistait que le personnel nécessaire pour maintenir les communications avec le commandant en chef. Les autres étaient aux postes de combat. La stratégie avait été définie – avant le Miracle, il n'y avait rien à faire pour nous. On ne prend pas de décisions tactiques pour tout un continent depuis un quartier général, et Huxley était un général trop sérieux pour s'y essayer. Il avait placé ses troupes, et ses officiers subalternes devaient se

débrouiller ; il ne pouvait qu'attendre, et prier.

Comme nous tous – je n'avais plus d'ongles à ronger, pour ma part.

Le grand écran devant nous affichait, en couleurs et selon une perspective parfaite, l'intérieur du Temple. Toute la journée, les services s'étaient succédé : processions, hymnes, prières et prières, sacrifices, genuflexions, cantiques... un rituel aussi pittoresque que monotone. Armure polie, sabre au clair, mon ancien régiment défila. Je reconnus Peter Van Eyck, maître de ma Loge, majestueux et droit, à la tête de sa section.

Je savais, par une dépêche passée entre mes mains, que maître Peter avait volé une copie du film nécessaire. Sa présence à l'écran nous rassurait : s'il avait été soupçonné du vol, cela aurait pu mettre nos plans en danger. Mais il était là.

Le long des murs étaient disposés une douzaine d'écrans plus petits, reliés aux principales villes – nous y voyions des scènes de rue à Rittenhouse Square, la foule emplissant le Hollywood Bowl, plusieurs scènes de temples. Partout, la foule rivait son regard sur des écrans géants diffusant les cérémonies du Grand Temple. Il en était de même d'un bout à l'autre des États-Unis : tous ceux qui le pouvaient regardaient un écran de télévision, attendant le Miracle de l'Incarnation.

Derrière nous, un psycho-opérateur se penchait sur une jeune fille de dix-neuf ans, une sensitive travaillant sous hypnose. Elle s'agita et se mit à murmurer. L'opérateur l'écouta, puis se tourna vers Huxley et le chef des communications : « La station de la Voix de Dieu est investie, général. »

Huxley se contenta de hocher la tête. J'aurais bondi de joie si mes genoux n'avaient été si faibles. C'était l'opération clé, et elle devait précéder le Miracle de quelques minutes seulement. Comme la télévision exige d'innombrables relais répartis sur tout le territoire, la seule façon d'interrompre ou de modifier les émissions est de s'attaquer à la station centrale. Je tempérai mon enthousiasme en me rappelant avec chagrin qu'aucun des auteurs de cette action courageuse ne pouvait espérer vivre jusqu'au matin.

Mais s'ils parvenaient à tenir quelques minutes, ils n'auraient pas vécu en vain. Je recommandai leur âme au Grand Architecte.

Nous avons des hommes prêts à sacrifier leur vie quand c'était indispensable : surtout des frères dont les femmes avaient eu affaire à un Inquisiteur.

Le chef des com effleura la manche de Huxley. « Voilà, monsieur. » Sur l'écran, la scène changea. Après un travelling par-dessus l'autel, l'image se figea sur l'arche d'ivoire placée en hauteur derrière – l'entrée du Saint des Saints. Fermée par de lourds rideaux d'or tissé, elle remplit l'écran. « Ils vont prendre la suite d'un moment à l'autre, général.

— Y a-t-il un rapport de la Voix de Dieu ? demanda Huxley au psycho-opérateur.

— Toujours rien, général. Je vous tiens au courant. »

Après une attente interminable, les rideaux frémirent, s'écartèrent lentement – et, si réel et présent qu'on aurait cru qu'il allait sortir de l'écran, apparut le Prophète Incarné !

Il tourna la tête, considérant la salle – son regard croisa le mien et j'eus envie de courir me cacher dans un trou. Je haletai et ne pus me retenir de lancer : « Et vous croyez pouvoir imiter ça ?

— Au millimètre près, me répondit le chef des communications. Je m'en porte garant. Notre meilleur imitateur, préparé par nos meilleurs chirurgiens esthétiques. C'est peut-être déjà notre film.

— Mais ça paraît si réel...»

Huxley tourna son regard vers moi. « Parlez un peu moins, Lyle. » C'était la réprimande la plus sévère qu'il m'ait jamais adressée. Je me tus et me contentai de regarder. Ce visage puissant, totalement dénué de scrupules, un acteur ? Je ne pouvais le croire. Je l'avais vu trop souvent, ce visage, au cours de trop de cérémonies. Non, quelque chose clochait : c'était le Prophète Incarné lui-même. Je suis de peur – une sueur puante. Je crois que si, de l'écran, il m'avait appelé par mon nom, j'aurais confessé ma trahison et imploré sa pitié.

« Vous avez New Jerusalem ou pas ? demanda Huxley impatientement.

— Désolé, général, toujours rien », répondit le psycho-opérateur.

Le Prophète entama son invocation.

Sa voix semblable à un orgue s'enflait en des phrases magnifiques. Il pria le Dieu Éternel de bénir le peuple pour l'année à venir. Il s'interrompit, me fixa de nouveau, puis leva les yeux et les bras au ciel, et s'adressa au Premier Prophète, lui demandant de conférer à son peuple l'incalculable bénédiction de le voir et de l'entendre en personne, et offrant pour cela le corps du Prophète actuel, simple instrument entre ses mains. Il attendit.

Lentement, la transformation intervint. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'en étais sûr : nous avions perdu... et Dieu seul savait combien de morts cela nous coûterait.

Les traits du Prophète se modifièrent ; il grandit de plusieurs centimètres ; ses robes mordorées s'assombrirent – et, à sa place, vêtu d'une redingote antique, parut le révérend Nehemiah Scudder, Premier Prophète et Fondateur de la Nouvelle Croisade. Mon estomac se noua de peur et je redevins le petit garçon qui, jadis, avait vu le Miracle de l'Incarnation pour la toute première fois dans une modeste église paroissiale.

Il nous adressa d'abord son habituel message d'amour. Puis, peu à peu, il s'échauffa – le visage baigné de sueur, les mains étreignant le vide dans le style des réunions sous chapiteau de la vallée du Mississippi. Il prêcha contre le péché sous toutes ses formes – la prostituée aux lèvres de miel, les péchés de la chair et ceux de l'esprit, les usuriers.

À l'apogée de ce discours passionnel, il changea de sujet d'une façon qui me prit par surprise. « Mais je ne suis pas revenu ici en ce jour pour vous parler des petits péchés des petites gens. Non ! Je suis venu vous parler d'un péché démoniaque, et vous demander de prendre les armes et de vous battre ! C'est la lutte finale entre les forces du bien et du mal, l'Armageddon ! Satan est parmi vous ! Il est ici, en votre sein, présent dans la chair ! Il s'est introduit parmi vous avec la ruse du serpent et il a revêtu la forme du Vicaire du Seigneur ! Il s'est déguisé avec une abominable fausseté et il a pris la forme du *Prophète Incarné* !

» Écrasez-le ! Écrasez ses mercenaires ! Au Nom de l'Éternel, détruisez-les tous ! »

« Bruchler appelle de la Voix de Dieu, dit le psycho-opérateur. La station a cessé d'émettre et sera détruite dans environ trente secondes. Tenterons retraite avant explosion générale. Bonne chance. Message terminé. »

Huxley marmonna une réponse inintelligible et se détourna de l'écran devenu vide. Les petits écrans reliés à divers centres du territoire montraient des scènes confuses mais revigorantes : on se battait partout. Encore assommé, je tâchai de suivre les événements, même si j'avais du mal à distinguer l'ami de l'ennemi. Dans le Hollywood Bowl, la foule envahit la scène et, par la seule force du nombre, écrasa les personnalités et les membres du clergé qui s'y trouvaient assis. Il y avait de nombreux gardes postés autour du stade, et ça n'aurait pas dû arriver. Mais, au lieu du feu meurtrier auquel on pouvait s'attendre, un tripode monté sur la crête de la colline nord-est cracha une unique salve, puis le garde s'écroula – tué par un de ses camarades, semblait-il.

Apparemment, le coup de force hasardeux tenté contre le Prophète lui-même réussissait au-delà de toute espérance. Si les forces gouvernementales étaient partout aussi désorganisées qu'au l'Hollywood Bowl, on n'aurait même pas à se battre, mais seulement à consolider un fait accompli.

La liaison avec Hollywood s'interrompt et je tournai mon attention vers un autre écran : Portland, dans l'Oregon. Là aussi on se battait. Je vis des hommes portant un brassard blanc – le seul uniforme qui nous soit permis à ce stade du combat. Mais nos frères n'étaient pas seuls : je vis un procureur armé tomber sous des coups de poing. Je ne le vis pas se relever.

Maintenant que nous pouvions enfin, après une si longue attente, révéler notre existence, nous pouvions aussi utiliser notre propre radio, et les rapports commençaient à affluer. Je cessai de regarder et j'allai aider Huxley à les trier. Je revoyais sans cesse le visage du Prophète – des deux Prophètes. Si elle m'avait profondément perturbé, moi, que devait-il en être des autres, des

vrais croyants ?

Le premier rapport vraiment éloquent nous parvint de Lucas, à La Nouvelle-Orléans : CONTROLONS CENTRE-VILLE, STATIONS ENERGIE ET COMMUNICATIONS. EQUIPES DE NETTOYAGE S'EMPARENT POSTES POLICE. GARDES FEDERAUX DEMORALISES PAR EMISSION STEREO. COMBATS ISOLEES ENTRE GARDES. PEU DE RESISTANCE ORGANISEE. RETABLISSEONS ORDRE. DECRETE LOI MARTIALE. AINSI SOIT-IL ! – LUCAS.

Bientôt ils se succédèrent à une cadence accélérée : Kansas City, Detroit, Denver, Boston, Minneapolis... En substance, c'était toujours la même histoire : l'appel aux armes de notre Prophète synthétique, aussitôt suivi par l'interruption de toutes les communications, avait transformé les forces gouvernementales en corps sans tête, hésitant, et se détruisant lui-même. Le pouvoir du Prophète était basé sur la superstition et la supercherie ; nous avons retourné cette superstition contre lui.

Ce soir-là, à la Loge, on eut une réunion inoubliable. On s'était installés dans la salle des communications, et le chef passait les messages à Huxley au fur et à mesure de leur arrivée. Pour la première fois, j'avais l'honneur de siéger en tant que surveillant adjoint. Le général dut emprunter un chapeau – beaucoup trop petit pour lui, mais cela n'empêcha pas le rituel d'être le plus solennel et le plus émouvant auquel j'eus jamais l'honneur d'assister. Les mots anciens que nous récitons venaient tout droit du cœur, comme si nous les inventions. La cérémonie fut interrompue par l'annonce que Louisville était entre nos mains – mais qui aurait pu rêver meilleure interruption ? Après d'interminables années passées à spéculer, on bâtissait enfin dans le réel.

## 14

Vu sa situation centrale, Saint Louis fut choisie comme capitale temporaire. Je pilotai moi-même l'avion qui y menait Huxley. On s'installa dans la base des Procurateurs du Prophète, à laquelle on

redonna son ancien nom de caserne Jefferson. On annexa aussi les bâtiments de l'université, qui reprit son vrai nom d'université Washington. Si les gens ne se rappelaient plus la vraie signification de ces patronymes, cela ne tarderait guère ; autant commencer ici. (J'appris ainsi que Washington était des nôtres.)

Toutefois, l'une des premières mesures prises par Huxley en tant que gouverneur militaire – il refusa de prendre le titre de « Président Provisoire » – consista à rompre tous les liens entre la Loge et l'armée des États-Unis Libres. La Fraternité avait rendu de précieux services en maintenant l'espoir des hommes libres, mais il était temps d'en revenir à l'administration traditionnelle des affaires publiques – qui devaient redevenir publiques. On n'en parla pas officiellement, car le public connaissait à peine l'existence de notre société – toujours secrète, et passée à la clandestinité trois générations durant. Mais toutes les Loges furent mises au courant et, pour autant que je sache, respectèrent cette décision.

Il y avait, toutefois, une exception : ma Loge de New Jerusalem et l'ordre féminin parallèle dont Madeleine faisait partie. C'était nécessaire car, bien que le pays entier soit à nous, on ne tenait pas encore New Jerusalem.

La situation était plus grave qu'il peut le sembler. Si chaque État était sous contrôle militaire, chaque centre de communications entre nos mains, et l'armée fédérale démoralisée et en déroute, voire dispersée, désarmée ou capturée, le cœur même du pays nous échappait. Plus de la moitié de la population n'était pas pour nous, mais seulement abasourdie, confuse, désorganisée. Tant que le Prophète restait en vie et tant que son Temple restait un point de ralliement, on pouvait concevoir qu'il nous arrache la victoire.

Notre stratagème n'eut que des effets temporaires ; hommes et femmes revenaient à leurs anciennes habitudes de pensée. Le Prophète et ses cohortes n'avaient rien d'imbéciles – leurs rangs comptaient d'éminents spécialistes de la psychologie appliquée. Notre service de contre-espionnage nous informa bientôt qu'ils organisaient des réseaux clandestins en utilisant la minorité des vrais croyants et de ceux qui, quoique moins dévots, avaient fait fortune grâce au régime. On ne pouvait pas mettre fin à cette contre-révolution. Par Shéol ! Le Prophète n'était pas parvenu à

nous arrêter, *nous*, mais on souffrait de handicaps bien pires. Ses espions travaillaient presque ouvertement dans les petites villes et les villages ; nos hommes suffisaient à peine à occuper les émetteurs de télévision et, par conséquent, on ne risquait guère de mettre un fouineur sous chaque table.

Que l'appel à l'Armageddon était de notre fabrication releva bientôt du secret de polichinelle. On aurait cru que cela suffirait à prouver que *tous* les Miracles de l'Incarnation étaient des trucages télévisés – je le dis à Zebadiah qui rit de ma naïveté. Il m'assura que les gens croient ce qu'ils veulent croire ; la logique n'a rien à y voir. Ils désiraient continuer à croire en la religion apprise sur les genoux de leur mère, qui les reconfortait. Je ne les comprenais que trop bien.

En tout cas, New Jerusalem devait tomber – et le temps travaillait contre nous.

Pendant qu'on tentait de régler ce problème, une convention constitutionnelle provisoire se réunit dans le grand auditorium de l'université. Huxley ouvrit les débats, refusant de nouveau le titre, conféré par acclamations, de Président, puis annonça sans détour que toutes les lois instaurées depuis l'avènement du Président Nehemiah Scudder étaient nulles et non avenues, et que dorénavant seules avaient force de loi l'ancienne constitution et la déclaration des droits du citoyen, soumises temporairement aux exigences du contrôle militaire. L'unique but des délégués était de trouver des moyens pacifiques pour restaurer les vieux processus démocratiques, toute modification éventuelle à la constitution devant attendre la tenue d'élections libres.

Puis il céda la place à Novak et partit.

Je n'avais guère le temps de faire de la politique, mais Zeb m'avait dit qu'il y aurait peut-être de la bagarre, et j'étais venu en franc-tireur, abandonnant pour une fois mon travail. J'arrivai à la fin d'un film présenté par un des jeunes as de Novak, en apparence un banal documentaire qui passait en revue l'histoire des États-Unis, exposant les libertés civiles et les devoirs du citoyen en démocratie. Si le sujet différait, les techniques restaient celles des films scolaires du temps du Prophète. Le film terminé, son jeune et brillant auteur – Stokes ? je n'ai jamais pu me souvenir de son nom,

tant il m'était antipathique, mais admettons qu'il s'appelait ainsi – Stokes, donc, prit la parole :

« Ce film de réorientation, commença-t-il, est bien sûr totalement inefficace pour réorienter un adulte, qui possède des habitudes de pensée trop bien ancrées pour se laisser affecter par quelque chose d'aussi simple.

– Pourquoi perdre du temps à en discuter, alors ? cria une voix.

– S'il vous plaît ! Néanmoins, ce film a été préparé pour un public adulte, placé dans un état d'esprit réceptif. Revoyons le prologue. » L'écran s'alluma de nouveau sur une scène pastorale accompagnée d'une musique calmante. En tout cas, l'effet produit était apaisant. Il y avait quatre nuits que je dormais mal... et bien longtemps que je n'avais pas dormi mes huit heures... je me renfonçai dans mon fauteuil et je me détendis.

Je ne remarquai même pas que le paysage idyllique cédait la place à un jeu de formes abstraites. La musique continuait, je crois, mais une voix chaleureuse, douce et monotone s'y mêlait. Les formes dansaient, mes yeux commençaient... à s'enfoncer... dans... l'écran...

Alors Novak se leva et coupa le projecteur avec un juron. Le choc du réveil fut si douloureux que j'eus envie de pleurer. Novak parla sur un ton ferme à Stokes, puis fit face au public. « Debout ! ordonna-t-il. Au garde-à-vous ! Prenez une profonde inspiration ! Serrez la main à votre voisin. Tapez-lui dans le dos. Fort ! »

On obéit, si ridicule que cela nous paraisse. Et l'exaspération guettait. Je me sentais si bien en dormant... et maintenant, je repensais à la montagne de travail qui m'attendait et dont je devais venir à bout si je voulais avoir dix minutes avec Maddy ce soir. Je serais volontiers parti, mais le jeune Stokes avait repris la parole.

« Comme le docteur Novak nous l'a fait remarquer, disait-il d'une voix moins assurée, il est inutile d'utiliser ce prologue avec vous, car vous n'avez pas besoin d'être réorientés. Mais ce film utilisé conjointement à une technique préparatoire et, dans certains cas, à une faible dose d'un produit hypnotique, parvient à créer un tempérament politique idéal dans quatre-vingt-trois pour cent de la population. On l'a démontré avec succès sur des groupes sélectionnés. Ce film résulte de plusieurs années de travail passées à

analyser les rapports personnels de conversion de presque tous les membres ayant rejoint notre organisation du temps de la clandestinité... dont vous tous qui m'écoutez ! Nous n'avons conservé que l'essentiel, et cela suffit à convertir un adepte du Prophète à la liberté et à la démocratie... à condition qu'il se trouve dans un état de réceptivité émotionnelle. »

*Voilà* pourquoi ils nous avaient demandé de mettre notre âme à nu ! Logique, au fond – assis sur une bombe à retardement, on ne pouvait attendre que chacun tombe amoureux d'une sainte diaconesse et que cela le tire de son apathie. Mais un vieil homme se leva à l'autre bout de la salle. Je ne le connaissais pas. Il ressemblait à Mark Twain, mais à un Mark Twain en colère. « Monsieur le Président !

– Oui, camarade ? Veuillez nous donner votre nom et votre district.

– Vous me connaissez, Novak. Winters, du Vermont. Ce plan, là, vous l'avez approuvé ?

– Non, déclara Novak simplement.

– Ce gars, il fait partie de votre équipe.

– Il est libre. J'ai supervisé la préparation du film ainsi que les recherches préliminaires. L'utilisation des techniques de suggestion avolitives est le fait du groupe de réflexion qu'il dirigeait. J'ai désapprouvé sa proposition, mais j'ai consenti à lui laisser faire cette démonstration. Je le répète, il est libre, tout aussi libre que vous de dire ce qu'il pense.

– Puis-je parler maintenant ?

– Je vous cède la parole. »

Le vieil homme se redressa et sembla grandir. « J'en userai. Messieurs... mesdames... camarades ! Je suis avec vous depuis plus de quarante ans... plus que n'en a ce gosse. J'ai un frère qui me vaut bien, mais ça fait des années qu'on ne se parle plus, parce qu'il croit honnêtement en la foi établie et me suspecte d'hérésie. Et maintenant, ce bleu, avec son front proéminent et ses lumières qui bougent, voudrait "conditionner" mon frère pour le rendre politiquement *sûr*. »

Il s'interrompt pour reprendre son souffle, puis continua :

« Les hommes libres ne sont pas “conditionnés”. Ils sont libres parce qu’ils sont ordinaires et têtus, parce qu’ils veulent se créer leurs propres préjugés... et refusent de se les voir mâcher par un tripoteur de cerveaux ! Ça fait des années qu’on cherche à domestiquer l’homme... par la publicité et la propagande, d’honnêtes tromperies comme n’importe quel représentant de commerce en use, mais maintenant on en a fait une science exacte contre laquelle l’homme ordinaire est sans défense. » Il désigna Stokes d’un doigt vengeur. « J’affirme que les citoyens américains n’ont pas besoin qu’on les protège, sauf des gens comme lui !

— C’est grotesque, dit Stokes d’une voix de fausset. On ne donne pas d’explosifs à des enfants... et c’est ce que le droit de vote serait actuellement entre les mains des Américains.

— Les Américains ne sont pas des enfants !

— La plupart d’entre eux ne valent guère mieux. »

Winters prit la salle à témoin. « Vous voyez ce que je veux dire, les amis ? Il se prend pour le bon Dieu, tout comme le Prophète. Moi, je dis : donnez-leur la liberté, donnez-leur leurs droits... s’ils gâchent tout une fois de plus, ce sera leur faute... mais on n’a pas le droit de tripoter leurs esprits. » Il se leva et parvint avec peine à retrouver son souffle. Stokes avait pris un air méprisant. « On ne *peut* pas rendre ce monde plus sûr pour les enfants, ni pour les adultes... de quel droit le ferait-on ?

— Vous avez terminé ? demanda Novak avec amabilité.

— J’ai terminé.

— Et vous *aussi*, Stokes. Allez vous rasseoir. »

Je profitai de l’interruption pour m’éclipser – et manquai une scène qui dut être fort dramatique, si on apprécie ce genre de spectacle (ce qui n’est pas mon cas) : le vieux M. Winters tomba raide mort quelques secondes après ma sortie de la salle.

Novak n’ajourna pas la séance pour autant. Il fit voter deux résolutions : qu’aucun citoyen ne pourrait être soumis à l’hypnose ou à d’autres techniques de manipulations du psychisme sans son accord écrit – et que le droit de vote ne serait sujet à aucune épreuve de loyauté politique ou religieuse.

J’ignore toujours qui avait raison. Pendant les premières

semaines, il aurait été réconfortant de sentir que le peuple était avec nous. Gouvernants temporaires ou non, quand on était en uniforme, on n'osait pas sortir la nuit par groupes de moins de six.

Oui, on avait des uniformes, à présent – presque un pour chacun, coupés dans le tissu le moins cher possible, et des deux tailles standard pour l'armée : trop grande, ou trop petite. Le mien était trop serré. On les avait stockés derrière la frontière canadienne et on tâchait de les distribuer aux nôtres au plus vite. Un mouchoir noué autour du bras ne suffit pas.

Outre nos salopettes bleu électrique toutes simples, il y avait toutes sortes d'uniformes, de ceux des Brigades de volontaires étrangers aux tenues indiennes traditionnelles. Les membres des Bataillons mormons avaient leurs fringues, se laissaient tous pousser la barbe et se lançaient dans la bataille en chantant leurs hymnes interdits de longue date. L'Utah ne nous posait aucun problème depuis que les Saints du Dernier Jour avaient récupéré leur temple chéri. La Légion catholique possédait son uniforme spécifique, ce qui valait mieux, car presque aucun de ses soldats ne parlait anglais. Les Soldats du Christ – qui, soit dit en passant, nous en voulaient parce qu'ils formaient une organisation clandestine différente de la nôtre et qu'on ne les avait pas attendus – avaient aussi le leur. Quant à l'Armée de Joshua, issue des réserves de parias du nord-ouest du pays et augmentée de volontaires venus du monde entier, elle arborait une tenue qu'on ne pouvait guère qualifier autrement que d'excentrique.

Huxley assurait le commandement tactique du tout. Mais c'était une cohue, pas une armée.

Par bonheur, l'armée du Prophète n'avait jamais été importante – moins de deux cent mille hommes formant une force de police plus qu'une armée – et seule une faible proportion avait réussi à gagner New Jerusalem pour renforcer la garnison du Palais. De plus, comme les États-Unis n'avaient pas connu de guerre depuis plus d'un siècle, il leur était impossible de recruter des réservistes parmi les dévots restants.

On n'était pas mieux lotis : la majorité de nos effectifs étaient tout juste bons à garder les émetteurs de télévision et autres installations clés. Et, pour l'assaut sur New Jerusalem, il faudrait

racler le fond du tonneau.

Je n'avais jamais eu autant de travail de ma vie. Je dirigeais maintenant trente employés, et encore ignorais-je ce que faisaient la moitié d'entre eux. Une bonne partie de mon temps se passait à empêcher les Citoyens Très Importants Qui Voulaien t Aider d'aller embêter le général Huxley.

Je me rappelle un incident qui échappait à la routine et qui me concernait. Ma secrétaire vint me trouver avec une drôle d'expression. « Colonel, votre frère jumeau vous attend dans l'antichambre.

— Mon quoi ? Je n'ai pas de frère.

— Il dit s'appeler le sergent Reeves », précisa-t-elle.

Il entra, on se serra la main et on échangea des plaisanteries stupides. J'étais ravi de le voir et je lui racontai la tournée commerciale que j'avais faite à sa place. « Je vous ai même dégoté un gros client à Kansas City : Emmery & Bird. Vous devriez aller les voir un jour.

— Je n'y manquerai pas. Merci.

— J'ignorais que vous étiez soldat.

— Je ne le suis pas vraiment, mais je n'ai cessé de m'entraîner depuis la... perte de mon permis de voyage.

— J'en suis désolé.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai appris à me servir d'un foudroyeur et je me débrouille à la grenade. On m'a accepté pour l'opération Choc.

— Hein ? Ce nom de code était censé rester confidentiel.

— Vraiment ? Il faudra le dire aux gars, car ils ne semblent pas s'en rendre compte. Et vous ? Vous en êtes, ou c'est confidentiel ? »

Je changeai de sujet. « Ça vous plaît d'être soldat ? Vous comptez en faire une carrière ?

— Ça me plaît assez... mais pas à ce point-là. Mais j'étais avant tout venu vous poser la question, à *vous*.

— Quoi ?

— Vous comptez rester dans l'armée, colonel ? Avec votre expérience, ce sera du gâteau. Moi, on ne me laissera même plus

polir les médailles, après la fin des hostilités. Mais si par hasard vous décidiez de la quitter, qu'est-ce que vous penseriez du textile ? »

Malgré ma surprise, je répondis : « À vrai dire, ça m'a bien plu. Du moins, j'aime vendre.

— Parfait. J'ai perdu mon travail, bien sûr, et je pense m'établir à mon compte, comme représentant multicartes, mais je cherche un associé. Si ça vous dit ? »

J'y réfléchis. « Je ne sais pas encore, répondis-je lentement. Je n'ai pas eu le temps de tirer des plans. Je resterai peut-être dans l'armée... bien que le métier des armes m'attire moins que par le passé. Il y a trop de paperasse. Ce que je voudrais, à vrai dire, c'est pouvoir faire la sieste à l'ombre de mon figuier, à côté de ma vigne.

— "... et vous dormirez sans que nul vous effraie". Bonne idée. Mais ça n'empêche pas de préparer quelques échantillons de tissu... Il se pourrait que la récolte de figes soit mauvaise. Pensez-y.

— Je vous le promets. »

## 15

Maddy et moi, on se maria la veille de l'assaut contre New Jerusalem. On eut droit à une lune de miel de vingt minutes – main dans la main sur l'escalier de secours de l'immeuble où je travaillais. Puis je pilotai Huxley jusqu'à la zone de parachutage. Je restai dans le « vaisseau amiral » durant l'attaque. J'aurais voulu me battre dans une fusée rapide, mais Huxley avait refusé.

« À quoi bon, John ? Les véritables combats se passeront sur terre. »

Et comme toujours, il avait raison. On avait peu de navires et encore moins de pilotes expérimentés. Une partie de la flotte aérienne du Prophète avait été détruite au sol ; pour le reste, ses pilotes avaient gagné le Canada et d'autres pays, où on les avait internés. Avec les quelques avions qui nous restaient, on

bombardait régulièrement le Palais et le Temple pour forcer leurs occupants à rentrer la tête dans les épaules.

Mais on ne pouvait pas leur infliger de dommages sérieux par air, et ils le savaient aussi bien que nous. Malgré son ornementation fantaisiste, le Palais était sans doute l'abri antiaérien le plus solide jamais construit par l'homme : conçu pour subir l'impact direct d'une bombe à fission sans que le personnel réfugié dans les souterrains en souffre le moins du monde – et c'était là, sans nul doute, que le Prophète passait ses jours et ses nuits. Même les parties situées en surface étaient à l'épreuve de nos bombes du type HE.

On n'utilisait pas de bombes atomiques pour trois raisons distinctes : on n'en avait pas ; les États-Unis n'en possédaient plus, officiellement, depuis le traité de Johannesburg après la Troisième Guerre mondiale. On ne pouvait pas s'en procurer : la Fédération nous en aurait peut-être fourni quelques-unes, mais seul le Canada nous avait reconnus – la Grande-Bretagne s'y refusait, ainsi que la Fédération nord-africaine, et le Brésil hésitait, qui nous avait envoyé un chargé d'affaires à Saint Louis. Mais, même si la Fédération nous avait acceptés, je la voyais mal nous fournir une arme de destruction massive pour régler des troubles internes.

Enfin, on n'en aurait pas utilisé même si on nous en avait fait cadeau. Une bombe A lancée sur le Palais aurait très certainement fait des centaines de milliers de victimes aux alentours... sans pour autant tuer le Prophète.

Il fallait aller le chercher, comme une taupe au fond de son trou.

Le regroupement s'effectua sur la rive orientale du Delaware. À minuit et une minute, on commençait d'avancer vers l'est. On disposait de trente-quatre croiseurs terrestres : treize cuirassés lourds modernes, plus des modèles anciens et des croiseurs légers, soit tout ce qui restait de la puissante flotte du Prophète à l'est du Mississippi. Ses autres unités avaient été détruites par leurs équipages. On comptait éperonner les murailles à l'aide des cuirassés. Les unités légères escortaient les transports blindés emportant les troupes de choc – cinq mille hommes choisis parmi les meilleurs et les mieux entraînés.

On entendait les vibrations sourdes et on sentait les ondes de

choc venant de New Jerusalem, bombardée sans répit depuis trente-six heures. On espérait que leurs troupes seraient harassées, tandis que les nôtres sortaient de douze heures de sommeil hypnotique.

Faute de navire amiral, on en improvisa un en arrachant les installations de télévision à longue distance situées derrière la tourelle de navigation, pour faire place à un positionneur et à un système de cartographie automatique. Le positionneur improvisé me causait des soucis : je craignais que les amortisseurs manquent d'efficacité. Derrière moi, un psycho-opérateur et son équipe de sensitifs – huit femmes et un adolescent névrosé – s'étaient installés tant bien que mal. Chacun devrait recevoir jusqu'à quatre circuits. Je me demandais s'ils y arriveraient. Une des femmes, une blonde décharnée, souffrait d'une toux chronique et avait un goitre.

On approchait selon un itinéraire en zigzag. Huxley, toujours aussi imperturbable, faisait l'aller et retour entre le poste de commandement et les transmissions, lisant les dépêches par-dessus mon épaule, jetant parfois un coup d'œil sur les écrans afin de suivre notre progression.

Les dépêches s'amoncelaient. Le *Chérubin* avait faussé sa bande de roulement tribord. Il espérait pouvoir rejoindre la formation dans trente minutes. Penoyer signalait que ses colonnes étaient prêtes à se déployer. À cause du manque dramatique d'officiers supérieurs qualifiés, nous avons institué un commandement élargi : Penoyer commandait, en plus de son propre cuirassé, l'aile gauche. Huxley était commandant en chef, capitaine du vaisseau amiral, et assurait le commandement de l'aile droite.

À douze heures trente-deux, les téléviseurs cessèrent de fonctionner. L'ennemi avait analysé nos variations de fréquence, les avait reconstituées et avait brûlé tous nos circuits. Théoriquement, c'est impossible, mais il l'avait fait. À douze heures trente-sept, ce fut le tour de la radio.

Huxley resta impassible. « Branchez sur infrarouge. »

Le chef des communications avait anticipé l'ordre. Nos transmissions radio utilisaient désormais des rayons porteurs, d'un vaisseau à l'autre. Huxley passa la majeure partie de l'heure qui suivit près de moi, suivant minute par minute l'évolution de nos positions. « Je crois que nous pouvons nous déployer maintenant,

John. Certains pilotes ne semblent pas très sûrs d'eux ; cela leur donnera le temps de s'installer dans leurs nouvelles positions avant de nouvelles perturbations. »

Je transmis l'ordre et mis mon positionneur hors circuit pendant un quart d'heure – il n'avait pas été prévu pour assimiler des données variables à un rythme aussi accéléré, et je voulais éviter de le surcharger. Dix-neuf minutes plus tard, la dernière unité nous avait transmis sa position. J'établis une disposition préliminaire, puis introduisis les données correctives. Mes mains volaient d'un bouton à l'autre pour équilibrer les données. Enfin, la machine s'estima satisfaite de ses propres prédictions. J'en avertis Huxley qui se pencha par-dessus mon épaule. La ligne était un peu irrégulière, mais j'étais fier d'eux – certains n'avaient jamais rien conduit d'autre que des camions lourds, et on les avait formés en quatre semaines.

À trois heures du matin, on donna le signal « Arrivons à portée », et notre propre tourelle pivota en grondant.

À trois heures trente et une, Huxley ordonna : « Plan de Convergence III ; ouvrez le feu. »

Notre grosse pièce tonna. Le premier coup souleva des nuages de poussière. Le navire roula en arrière sous l'effet de la décharge et je faillis tomber de mon siège. Je ne m'étais pas attendu à un recul aussi fort. Notre grand canon avait des chambres de mise à feu secondaires synchronisées avec l'avance de l'obus. Ce système permet d'obtenir une vitesse d'éjection maximale et donc un pouvoir de pénétration accru. Sans compter le recul. Mais la seconde fois, je m'y attendais.

Huxley allait souvent au périscope pour essayer d'observer les effets de notre feu. New Jerusalem y avait répondu, mais son feu manquait encore de précision. On avait l'avantage de tirer sur une cible stationnaire dont on savait la position au mètre près. D'un autre côté, nos croiseurs lourds étaient loin de posséder un blindage comparable à celui du Palais.

Huxley leva la tête du périscope. « Fumée, John. »

Je me tournai vers l'officier des communications : « À tous les navires : préparez liaison hypersensible. »

L'ordre ne fut jamais transmis. Au même moment, l'officier des

communications venait nous signaler que le contact était rompu. Mais le psycho-opérateur était déjà au travail, et il devait en être de même à bord des autres navires ; c'était la routine normale en cas d'accident.

Trois de nos sensitifs – le jeune névrosé et deux femmes – travaillaient en état d'éveil, les six autres sous hypnose. Le technicien établit le contact entre le jeune homme et Penoyer. Un rapport de ce dernier arriva presque aussitôt : PRIS DANS UN RIDEAU DE FUMEE. ETABLISSEZ CONTACT PSYCHO. QUEL TYPE DE LIAISON ? – PENOYER.

Je répondis : « Suivez la ligne. » La doctrine permettait deux types de liaison télépathique : le relais, où le message est transmis d'un opérateur à l'autre jusqu'à destination, et le réseau de commandement, où il existe une liaison directe entre le commandement et chacune des unités, plus des liaisons entre navires pour les unités secondaires. Dans le premier cas, chaque sensitif ne transmet qu'un seul circuit, c'est-à-dire qu'il n'est en rapport qu'avec un seul autre télépathe ; dans le second, chaque opérateur doit transmettre jusqu'à quatre circuits simultanément. Je ne voulais pas les surcharger inutilement.

Le technicien relia les deux autres télépathes éveillés aux unités que nous avions à bâbord et à tribord puis s'occupa des hypnos. Quatre d'entre eux avaient besoin de piqûres, les autres répondaient favorablement aux techniques de suggestion. On se trouva bientôt reliés aux transports de troupes et aux navires de seconde ligne, ainsi qu'aux bombardiers et à la fusée chargée de reconnaître les points d'impact. Son pilote signalait que la visibilité était à zéro et que le radar ne donnait que des images imprécises. Je lui dis de ne pas s'éloigner, car la brise matinale ne tarderait sans doute pas à dissiper la fumée.

De toute manière, on ne dépendait pas de lui, on connaissait notre situation et celle de notre objectif avec une précision telle qu'on pouvait continuer à tirer au but malgré la fumée, et même si le radar venait à ne plus fonctionner. De plus, le commandant du Palais dépendait lui-même, à cause de son écran de fumée, entièrement du radar.

Et son radar fonctionnait fort bien, semblait-il : des obus

éclataient tout autour de nous. Nous n'avions pas été touchés, mais sentions la terre s'ébranler à chaque impact et recevions des rapports alarmants : le *Martyr* avait été touché ; sa salle des machines tribord était gravement endommagée. Son capitaine avait essayé de le faire avancer à demi-vitesse, mais la transmission était bloquée. Le navire était définitivement immobilisé. l'*Archange* avait surchauffé son canon. Il était en formation, mais ne pouvait infliger aucun dommage à l'ennemi avant réparation.

Huxley donna l'ordre de se mettre en formation E, un plan qui nécessitait de brusques changements de vitesse et de direction, soigneusement coordonnés afin d'éviter des collisions. Ce plan visait à brouiller le feu ennemi.

À quatre heures onze, Huxley ordonna aux bombardiers de regagner leur base. Nous avons pénétré dans l'enceinte de la ville et approchions des remparts du Palais – et on ne tenait pas à recevoir nos propres bombes.

À quatre heures dix-sept, un obus nous toucha. La bande de roulement bâbord fut arrachée de ses guides, la barbette endommagée, de sorte que la tourelle ne pouvait plus pivoter, et le blindage de cette dernière était fissuré. Le pilote fut tué sur le coup.

J'aidai le psycho-opérateur à fixer des masques à gaz sur les têtes des hypnos. Huxley se releva, passa son masque et étudia la situation sur l'écran de coordination, telle qu'elle s'était figée à l'instant de l'impact.

« Le cuirassé *Bénédiction* devrait passer par ici dans trois minutes. Dites-lui d'avancer à allure minimum, de nous croiser à tribord et de nous embarquer. Dites aussi à Penoyer que le *Bénédiction* devient navire amiral. »

Le transbordement se fit sans incident. Une des sensibles était morte, tuée par un éclat, et on ne put en tirer une autre de sa transe. On la laissa dans le navire immobilisé : elle y était sans doute plus en sécurité qu'avec nous.

J'emportai le graphique de la position actuelle des unités, ainsi que celui réglant le déroulement de la formation E. Il faudrait se débrouiller avec, car il était impossible de transporter les appareils.

« Passez au réseau de commandement, John. Je compte attaquer d'ici peu. »

J'aidai le psycho-opérateur à réorganiser ses circuits. On compensa la perte de deux télépathes en laissant tomber le *Martyr* et en conservant au système des relais pour les auxiliaires de Penoyer. Nos télépathes avaient néanmoins quatre circuits chacun, sauf le jeune garçon qui en avait cinq et la jeune goitreuse blonde qui réussit le tour de force d'en accepter six. L'opérateur était, à juste titre, inquiet, mais on ne pouvait rien y changer.

Je retournai près du général Huxley, qui me parut perdu dans ses pensées. Je le regardai plus attentivement et m'aperçus qu'il était évanoui. Ce ne fut qu'en essayant de le soulever que je vis le sang qui avait coulé sur le dossier de son siège et jusque sur le sol. En l'examinant précautionneusement, je vis qu'un éclat d'acier était enfoncé dans son dos, tout près de la colonne vertébrale.

Quelqu'un attira mon attention en me touchant l'épaule. C'était le psycho-opérateur. « Penoyer nous dit qu'il sera à distance d'assaut d'ici quatre minutes. Il demande l'autorisation de changer de formation, ainsi que l'heure exacte de l'attaque. »

Il ne fallait pas compter sur Huxley. Mort ou blessé, il ne pouvait plus participer à la bataille. Selon les règles, le commandement revenait à Penoyer, et j'aurais dû l'en avertir au plus tôt. Mais le temps pressait, et cela impliquerait un dramatique changement de tactique. De plus, Penoyer n'avait que trois télépathes. Matériellement impossible.

Que faire ? Transmettre le commandement au capitaine du *Bénédiction* ? Je le connaissais bien – un excellent artilleur, mais lent et dénué d'imagination. Il n'était même pas dans la tourelle mais dirigeait son navire du poste de commande de feu. Si je l'appelais, il lui faudrait un bon moment pour comprendre la situation – et ensuite il donnerait des ordres erronés.

Sans Huxley, mon autorité ne valait plus rien. J'étais colonel, certes, promu depuis quelques jours... mais je ne pouvais donner des ordres qu'en tant que délégué de Huxley. Devais-je remettre le commandement à Penoyer, et perdre la bataille en respectant scrupuleusement le protocole ? *Qu'est-ce que Huxley m'aurait conseillé de faire, s'il avait eu la force de prendre une décision ?*

Il me sembla mettre une heure à me décider. Pourtant, le chronographe n'avait avancé que de treize secondes entre la

réception de la dépêche de Penoyer et ma réponse : « Changez de formation à volonté. Signal d'exécution dans six minutes. » Cela fait, je demandai au poste de secours avancé de prendre soin du général.

Je disposai l'aile droite en position d'assaut, puis appelai le transport de troupes *Doux Chariot* : « Appliquez sous-plan D. Quittez la formation et suivez consignes préétablies. »

Le psycho-opérateur me regarda d'un air soucieux, mais transmit l'ordre. Le sous-plan D consistait à faire entrer cinq cents fantassins légers dans le Palais, en passant par les sous-sols du grand magasin où se trouvait la Loge. De là, ils devaient se fractionner en escouades chargées chacune d'une tâche précise. Tous les soldats de nos troupes de choc avaient le plan du Palais gravé dans leur mémoire, et ces cinq cents hommes avaient subi un entraînement spécial concernant les détails de leur action.

La plupart paieraient cet assaut de leur vie, mais non sans avoir créé la confusion dans les rangs ennemis. Zeb avait dirigé leur entraînement et c'était lui qui les commandait.

Nous étions prêts. « À toutes les unités. Préparez-vous à l'assaut. Aile droite : flanc extérieur du bastion droit. Aile gauche : flanc extérieur du bastion gauche. Avance en zigzag vitesse maximum jusqu'à distance d'assaut. Une salve convergente de toutes les batteries, puis assaut. Paré à exécuter. Répétez. »

L'une après l'autre, les unités répondirent. Les yeux fixés sur le chronomètre, je m'apprêtais à donner l'ordre d'exécution lorsque le jeune télépathe s'interrompit au milieu d'un rapport et se secoua. Le technicien voulut prendre son pouls, mais il se dégagea.

« Quelqu'un de nouveau, dit-il, mais je le reçois mal. » Puis il continua d'une voix chantante : « Maître Peter Van Eyck au commandant en chef : attaquez bastion central avec toutes vos forces. Je créerai une diversion.

— Pourquoi le centre ? demandai-je.

— Parce qu'il est déjà très endommagé. »

Si le message était authentique, il avait une importance capitale. Mais, s'ils avaient découvert le rôle de maître Peter, c'était un piège. Et je ne voyais pas comment, au beau milieu de la bataille, il avait

pu établir un circuit sensitif.

« Le mot de passe, lui demandai-je.

— Non, c'est à vous de le donner.

— Je m'y refuse.

— Chacun la moitié, alors, en épelant. » Ainsi fut fait, et je m'estimai satisfait. « Annulez ordres précédents. Tous les croiseurs lourds, attaquez bastion central : aile gauche, flanc gauche ; aile droite, flanc droit. Auxiliaires impairs, créez assauts de diversion sur bastions gauche et droit. Auxiliaires pairs, restez avec les transports de troupes. Répétez. »

Dix-neuf secondes plus tard, je donnai l'ordre d'exécution. On s'élança à toute allure. On se serait cru dans un avion à fusées aux chambres de combustion encrassées et surchauffées. On enfonça des murs de maçonnerie, on prit des tournants sur une seule bande de roulement, on faillit se retourner en entrant dans les fondations d'un grand bâtiment en ruine, mais on parvint à s'en sortir. Le reste ne dépendait plus de moi, mais des capitaines de chaque unité.

Pendant qu'on se plaçait en position de tir, je vis l'opérateur soulever une des paupières du jeune garçon. « Fini, je le crains, dit-il d'une voix blanche. Il n'a pas supporté la surcharge à laquelle j'ai dû le soumettre. » Deux télépathes femmes avait également sombré dans l'inconscience.

La salve finale, enfin... puis on attendit dix interminables secondes, avant de s'élançer à une vitesse croissante. Le *Bénédiction* heurta le Palais avec une telle violence que je le crus réduit à l'état d'épave. Mais le pilote avait actionné les vérins hydrauliques ; notre proue se souleva lentement jusqu'à un angle tel que je crus cette fois qu'on allait se retourner, mais les bandes de roulement trouvèrent prise et on s'engouffra par la brèche.

Notre canon tonna de nouveau, presque à bout portant contre le Palais Intérieur. En un éclair, je pris conscience que nous nous trouvions à l'endroit exact où j'avais rencontré Judith pour la première fois. Le cercle s'était refermé.

Le *Bénédiction* se déchaînait, causant des ravages par la simple force de sa masse. J'attendis que le dernier croiseur soit entré dans l'enceinte du Palais, puis donnai l'ordre : « Les transports à

l'assaut ! » Cela fait, j'appelai Penoyer, l'informai que Huxley était blessé et que le commandement était entre ses mains.

C'était fini. La bataille faisait rage autour de moi, mais je n'y avais plus ma place – moi qui, deux minutes auparavant, en avais usurpé le commandement.

Je pris le temps d'allumer une cigarette et me demandai quoi faire. Je l'éteignis après une bouffée et montai dans la tourelle où je regardai au-dehors par les fentes arrière. La brise s'était levée et la fumée se dissipait. Je vis l'*Échelle de Jacob* atterrir juste devant la brèche. Ses flancs s'ouvrirent et les fantassins sortirent en rangs serrés, l'arme à la main. Ils furent accueillis par un feu sporadique ; quelques-uns tombèrent, mais la plupart ripostèrent et prirent d'assaut le Palais Intérieur. Vidé de ses soldats, l'*Échelle de Jacob* céda la place à l'*Arche*.

Le commandant des troupes de l'*Arche* avait pour ordre de prendre le Prophète vivant. Je descendis de la tourelle, courus le long du passage pratiqué entre les salles des machines et arrivai au panneau de secours aménagé dans le blindage du sol. J'eus beaucoup de mal à le déverrouiller et à soulever les lourdes plaques de métal. En passant la tête, je vis des hommes courir. Je dégainai et me laissai tomber à terre, puis je m'efforçai de les rattraper.

C'étaient bien des hommes de l'*Arche*. Je m'attachai à une section de combat, avançant au pas de course à leurs côtés. On envahit le Palais Intérieur.

Mais la bataille était terminée. On ne rencontra pas de résistance organisée. On descendit de niveau en niveau jusqu'à l'abri à l'épreuve des bombes où le Prophète devait résider. La porte était ouverte, et il était là.

Mais on n'eut pas l'occasion de l'arrêter. Les Vierges nous avaient précédés. Il n'avait plus l'air arrogant. C'est tout juste si elles en avaient laissé assez pour pouvoir l'identifier.

## *La Réserve*

« Avez-vous quelque chose à dire avant que nous prononcions la sentence ? » Le doux regard du juge se posa sur le visage de l'accusé qui garda un silence obstiné.

« Comme vous voudrez. Le jury constate que vous avez violé une coutume fondamentale du Pacte, au détriment d'un autre citoyen libre. Le jury et la Cour sont d'avis que vous avez agi ainsi en connaissance de cause, conscient que vous alliez léser un citoyen libre. En conséquence de quoi nous vous condamnons à choisir entre les Deux Solutions. »

Un observateur attentif aurait pu discerner une trace de désarroi sous le masque d'indifférence que le jeune homme avait gardé tout au long du procès. C'était déraisonnable, car, vu le délit, la sentence était inévitable. Mais un homme raisonnable ne s'y serait pas exposé.

Après un intervalle convenable, le juge se tourna vers le bailli.  
« Emmenez-le. »

Le prisonnier se leva soudain, renversant sa chaise. Il promena un regard furieux sur l'auditoire. « Attendez ! J'ai quelque chose à dire ! » En dépit de ses manières brutales, il avait la noblesse et la dignité d'un animal aux abois. Pantelant, il regarda ceux qui l'entouraient, autant de chiens prêts à le déchirer.

« Alors ? demanda-t-il. Alors, j'ai le droit de parler ou non ? Ça serait un comble si un condamné n'avait pas le droit de dire ce qu'il pense !

— Vous pouvez parler, lui dit le juge du même ton impassible sur lequel il avait rendu la sentence, tant que vous voudrez, David

MacKinnon, et dire tout ce que vous voudrez. Il n'y a pas de limite à cette liberté, même pour ceux qui ont violé le Pacte. Mais parlez bien en face de l'enregistreur. »

MacKinnon regarda le micro avec méfiance. Le fait de savoir que tout ce qu'il dirait serait enregistré et analysé l'inhibait. « Je ne veux pas être enregistré ! aboya-t-il.

— C'est nécessaire, dit le juge patiemment, afin que d'autres puissent déterminer si nous vous avons jugé équitablement et en respectant le Pacte. Nous vous en prions.

— Oh !... Après tout...» À contrecœur, il s'approcha de l'instrument. « Je ne crois pas que cela serve à quoi que ce soit... mais je vais parler et vous allez m'écouter... Vous parlez toujours de votre cher "Pacte" comme s'il était sacro-saint. Je ne suis pas d'accord. Je ne l'accepte pas. Vous vous comportez comme s'il s'agissait d'un don du ciel... Mes grands-pères ont combattu durant la Seconde Révolution... mais c'était pour abolir la superstition, pas pour que des esprits moutonniers en inventent de nouvelles.

» Il y avait des hommes en ce temps-là ! » Il parcourut la salle d'un regard méprisant. « Et maintenant ? Il ne reste que des faiblards prêts à toutes les compromissions pour sauvegarder leur sécurité, des femmelettes qui n'ont que du sang de navet. Vous avez si bien planifié le monde que vous avez détruit la joie de vivre. Plus personne n'a faim, plus personne n'a mal. Vos navires sont indestructibles et vos récoltes toujours bonnes. Vous êtes même allés jusqu'à domestiquer la pluie, qui ne tombe plus qu'après minuit, bien poliment. Pourquoi attendre minuit, je me le demande... vous vous couchez tous à neuf heures !

» Et si l'un de vous ressentait une émotion déplaisante, il se précipiterait à la clinique psychodynamique la plus proche pour faire rajuster son petit esprit fragile. Par chance, je n'ai jamais pris vos drogues, Dieu merci. Je tiens à garder mes sentiments tels quels, même s'ils sont amers.

» Vous ne faites même plus l'amour sans consulter un psychotechnicien... A-t-elle l'esprit aussi plat et inoffensif que le mien ? Y a-t-il une trace d'instabilité émotionnelle dans sa famille ? Il y a de quoi étouffer. Quant à se battre pour une femme... si vous en aviez le cran... un procteur arriverait en deux minutes, choisirait

bien son endroit pour vous paralyser, puis vous demanderait avec une révoltante humilité : “Puis-je vous venir en aide, monsieur ?” »

Le bailli se rapprocha de MacKinnon, qui se retourna : « Restez où vous êtes, vous. Je n’ai pas terminé. » Puis il reprit : « Je dois choisir entre les Deux Solutions. Le choix n’est pas difficile ! Je préférerais mourir... *mourir*... plutôt que de mettre les pieds dans une de vos jolies maisons de réorientation, plutôt que de laisser manipuler mon esprit par une bande de docteurs aux doigts légers. Oh ! non, il n’y a pas à hésiter. J’irai dans la Réserve. Trop heureux... J’espère ne plus jamais entendre parler des États-Unis !

» Mais avant de partir j’aurais aimé vous poser une question : pourquoi continuer à vivre ? J’imaginai que vous accueilleriez avec joie la fin d’existences aussi futiles, aussi stupides, aussi vides. C’est tout. » Il se tourna vers le bailli : « Vous pouvez y aller, maintenant.

— Un moment, David MacKinnon, dit le juge en levant la main. Nous vous avons écouté. Bien que la coutume ne l’exige en rien, j’aurais aimé répondre à certaines de vos affirmations. M’écouteriez-vous ? »

Hésitant à refuser une requête aussi raisonnable, le jeune homme hocha la tête, quoique à contrecœur.

Le juge commença à parler dans un style cultivé et courtois, digne d’une salle de conférences. « David MacKinnon, ce que vous avez dit vous paraît sans nul doute sage. Et pourtant vos paroles étaient emportées et vos jugements hâtifs. Je me sens tenu à corriger des erreurs purement factuelles. Le Pacte n’est pas une superstition, mais un simple contrat temporel conclu par ces révolutionnaires dont vous parliez, pour des raisons purement pragmatiques : ils désiraient garantir un maximum de liberté à chacun.

» De cette liberté, vous avez vous-même bénéficié. Aucun acte imaginable, aucun mode de conduite ne vous était interdit tant qu’il ne portait pas atteinte, ou ne risquait visiblement de le faire, à un autre individu. Même une action interdite par la loi ne pouvait pas être retenue contre vous s’il en allait autrement.

» Et, même dans le cas où un individu cause volontairement un dommage à autrui... comme vous l’avez fait... l’État ne vous juge pas sur le plan moral et ne tente pas de vous punir. Nous n’en avons pas

la sagesse, et la chaîne d'injustices qui suit toujours une telle coercition morale met en danger la liberté de tous. Au lieu de cela, le condamné est libre de choisir entre un rajustement psychologique destiné à corriger ses tendances à nuire à autrui et la Réserve.

» Vous vous plaignez de notre mode de vie, que vous trouvez ennuyeux et dénué de romantisme, et vous nous accusez de vous avoir privé des sensations auxquelles vous estimiez avoir droit. Vous avez le loisir d'exprimer une opinion esthétique sur notre façon de vivre, mais vous ne pouvez pas nous demander de partager vos goûts. Vous avez le loisir de rechercher l'aventure et le danger : le danger existe toujours dans les laboratoires expérimentaux, les montagnes de la Lune réservent de dures épreuves, et on trouve la mort dans la jungle de Vénus. Mais vous n'avez pas celui de nous exposer à la violence de votre nature.

— Pourquoi donner de telles proportions à l'affaire ? se récria MacKinnon avec mépris. Vous parlez comme si j'avais commis un meurtre, alors que j'ai donné un coup de poing sur le nez d'un malotru qui m'avait outrageusement insulté !

— Je partage votre jugement esthétique sur cet individu, continua le juge calmement, et je suis pour ma part fort satisfait que vous lui ayez donné un coup de poing... mais vos tests psychométriques ont révélé que vous vous croyez capable de porter des jugements moraux sur vos concitoyens, que vous estimez avoir le droit de corriger et de punir leurs écarts. Vous êtes, David MacKinnon, un individu dangereux pour nous tous, car nous ne pouvons prédire le mal que vous pourriez commettre par la suite. Du point de vue de la société, vous êtes un déséquilibré, aussi fou que le lièvre de Mars.

» Vous refusez de vous faire soigner. Par conséquent, nous vous rejetons, nous ne vous connaissons plus. D'où votre exil à la Réserve. » Il se tourna vers le bailli : « Emmenez-le. »

MacKinnon regardait par un des hublots à l'avant du gros hélicoptère avec un enthousiasme mal réprimé. Là ! Ce devait être là — cette bande noire au loin. L'appareil s'en rapprocha, et le jeune homme estima qu'il s'agissait bel et bien de la Barrière, ce mur mystérieux et impénétrable qui séparait les États-Unis de la

Réserve.

Le garde leva le nez de sa revue et suivit son regard. « On arrive bientôt, à ce que je vois, dit-il d'un ton aimable. Ce ne sera plus long.

— Il était temps ! »

Le garde arbora une expression perplexe, non dénuée de bienveillance. « Pressé d'en finir, hein ? »

MacKinnon releva la tête. « Vous n'avez jamais accompagné à la Porte un homme plus désireux que moi de la franchir !

— Peut-être. Ils le prétendent tous ça, vous savez. Nul ne franchit la Porte contre son gré.

— Mais moi, je le pense !

— Les autres aussi. Ça n'empêche pas que certains reviennent.

— Dites, vous pourriez me donner des tuyaux sur ce qui se passe là-bas ?

— Désolé. » Le garde secoua la tête. « Ça ne concerne ni les États-Unis ni aucun de ses fonctionnaires. Vous le saurez bien assez tôt. »

MacKinnon plissa le front. « Curieux... Je n'ai pas pu dénicher une seule personne qui veuille bien reconnaître qu'elle en connaissait quoi que ce soit. Et pourtant, selon vous, il y en a qui reviennent. Certains doivent bien parler...

— Facile à expliquer ! » Il sourit. « Au cours de la réorientation, on leur plante une compulsion inconsciente qui les retient d'évoquer leurs expériences.

— C'est sordide. Pourquoi le gouvernement empêcherait-il délibérément les gens comme moi de savoir ce qui les attend ?

— Écoutez, mon pote, dit l'autre avec un rien d'exaspération, vous nous avez envoyés promener. Il paraît que vous n'avez pas besoin de nous. On vous donne un large espace vital sur les meilleures terres du continent, et vous avez le droit d'emporter tous vos biens et tout ce que vous avez pu acheter. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus, à la fin ? »

Le visage de MacKinnon se durcit. « Qu'est-ce qui me prouve qu'il reste de la terre à m'attribuer ?

— C'est votre problème. Le gouvernement veille à ce qu'il y en ait assez pour tous. Pour le partage, à vous, les individualistes, de vous débrouiller. Vous avez rejeté notre type de coopération sociale ; vous vous attendez à bénéficier de ses garanties ? » Et le garde se replongea dans sa lecture.

Ils se posèrent sur un petit terrain, au pied du mur lisse et noir. Aucune porte n'était visible, mais un petit poste de garde se dressait sur un des côtés de la piste. MacKinnon était le seul passager. Tandis que son garde se dirigeait vers le poste, il descendit de l'habitacle et contourna l'appareil pour gagner la soute à bagages. Deux membres de l'équipage sortaient une rampe d'accès. L'un d'eux le toisa et lui dit : « Voilà. Vous pouvez prendre vos affaires.

— Il y en a un tas. Vous ne pourriez pas me donner un coup de main ? »

L'homme alluma posément une cigarette avant de répondre. « Ce sont vos affaires. Si vous les voulez, déchargez-les. Nous, on repart dans dix minutes. » Les deux hommes le contournèrent et remontèrent à bord de l'engin.

« Espèce de... » MacKinnon ravala sa rage. Quelles brutes épaisses ! Ses derniers regrets à la perspective de quitter la civilisation avaient disparu. Tiens, il leur montrerait ! Il se débrouillerait sans eux.

Il lui fallut plus de vingt minutes pour entasser toutes ses possessions sur le terrain. Par chance, le pilote n'était pas resté inflexible en ce qui concernait l'heure de départ. Il regarda l'hélicoptère s'éloigner, puis il entreprit de charger sa tortue d'acier. Sous l'influence des écrivains romantiques d'une époque révolue, il avait envisagé d'acheter quelques ânes, mais aucun zoo n'avait voulu lui en vendre. Cela valait mieux : il ignorait les besoins et défauts de ces animaux utiles et sympathiques ; pis encore, il ne s'en rendait pas du tout compte. Maître et valet se seraient rendus malheureux mutuellement.

Le véhicule qu'il avait choisi était un excellent substitut : extraordinairement solide, simple, maniable et presque à l'abri des pannes. La force motrice était produite par six mètres carrés de panneaux solaires disposés sur le toit incurvé et qui alimentaient un moteur à charge constante. À l'arrêt, ils rechargeaient les

accumulateurs permettant à l'engin de se déplacer la nuit ou par temps couvert. Les roulements étaient « éternels » et toutes les pièces mobiles, hormis chenilles et commandes, hermétiquement scellées, à l'abri de toute intervention inexperte.

Sur terrain plat et régulier, la vitesse constante était de dix kilomètres-heure. En pente ascendante ou sur terrain irrégulier, le véhicule ne s'arrêtait pas mais ralentissait, à moins que l'effort demandé ne dépasse sa puissance.

Grâce à la tortue d'acier, MacKinnon se sentait libre comme Robinson ; il oubliait qu'elle résultait de l'effort et de la coopération de centaines de milliers d'individus. Toute sa vie durant, il avait fait appel aux services de machines bien plus complexes encore. Il la considérait en toute honnêteté comme un outil aussi simple que la hache du bûcheron ou le couteau du chasseur. Ses talents l'avaient porté vers la critique littéraire plutôt que la construction mécanique, ce qui ne l'empêchait pas de se figurer que son intelligence naturelle et quelques ouvrages de référence lui suffiraient pour construire une seconde tortue d'acier au besoin.

Certes, il lui faudrait du minerai, mais cela ne l'effrayait en rien, car il en savait autant sur la prospection et l'extraction des métaux que sur les ânes.

Son petit camion massif était bourré à craquer. Il jeta un regard satisfait sur son inventaire. De quoi satisfaire le plus exigeant des explorateurs du passé... Il se vit faisant à Jack London la démonstration de sa cabane démontable. Vous voyez ça, Jack ? Isolation parfaite par tous les temps, et inoxydable, en plus. Si légère qu'un homme seul la monte en cinq minutes, mais si solide qu'on peut dormir sur ses deux oreilles pendant que le plus gros grizzly de la Création renifle à la porte.

Et Jack London lui répondrait en se grattant le sommet du crâne : Dave, vous m'épatez ! Si seulement j'avais eu ça dans le Yukon !

Il vérifia une dernière fois sa liste. Six bons mois d'aliments concentrés ou déshydratés et de vitamines. Cela lui donnerait le temps de construire des serres hydroponiques et de faire germer ses graines. Des médicaments – il espérait ne pas en avoir besoin, mais il vaut mieux être prudent. Un bon choix d'ouvrages de référence.

Une carabine légère... d'un modèle du siècle dernier. Cela l'embêtait, mais le ministère de la Guerre avait refusé tout net de lui vendre un foudroyeur. Il avait alors revendiqué ses droits à l'héritage social en commun et on avait accepté à contrecœur de lui fournir plans et instructions de montage en lui disant de le construire lui-même. Bon, il s'en occuperait dès qu'il en aurait le loisir.

Tout le reste était en ordre. Il grimpa dans le cockpit, empoigna les deux commandes manuelles et orienta la tortue vers le poste de garde. Nul ne s'était soucié de lui depuis son arrivée. Maintenant, il voulait qu'on lui ouvre la porte.

Plusieurs soldats se tenaient massés devant le poste. Il s'adressa au légat, reconnaissable à la bande argentée pendant sur le côté de son kilt : « Je suis prêt à partir. Auriez-vous l'amabilité de m'ouvrir la Porte ?

— D'accord. » L'officier se tourna vers un soldat portant le kilt gris d'un première classe. « Jenkins, dites à la centrale de dilater une ouverture... numéro trois », ajouta-t-il en mesurant la tortue du regard.

Il considéra de nouveau MacKinnon. « Il est de mon devoir de vous avertir que vous pouvez encore retourner à la civilisation, si vous consentez à soigner votre névrose dans un hôpital spécialisé.

— Je n'ai aucune névrose !

— Comme vous voudrez. Si vous changez d'avis, revenez à l'endroit où vous êtes entré. Il s'y trouve un dispositif grâce auquel vous pourrez demander l'ouverture de la Porte.

— Ce détail ne m'intéresse pas. »

Le légat haussa les épaules. « Peut-être... mais on ne cesse d'envoyer des réfugiés en quarantaine. Si c'était moi qui faisais la loi, on ne ressortirait pas aussi facilement. » Une sonnerie d'alarme l'interrompit. Les soldats coururent vers la Barrière en dégainant leurs foudroyeurs. La gueule béante d'une pièce lourde montée sur le toit du poste pivota dans la même direction.

Le légat répondit à la question muette de MacKinnon : « La centrale est prête à ouvrir. » Il désigna d'un grand geste le bâtiment. « Passez bien au centre. La suspension de la stase mobilise une

énergie immense : si vous effleurez le bord de l'ouverture, on devra ramasser les morceaux. »

Une petite tache brillante naquit au bas de la Barrière, juste en face d'eux. Elle s'élargit en un demi-cercle qui mangea la noirceur autour d'elle. Bientôt, elle formait une arche assez grande pour qu'on discerne le paysage de l'autre côté. MacKinnon regarda avidement.

L'ouverture atteignit six mètres de large, puis se stabilisa. Elle encadrait un panorama de collines nues, accidentées. MacKinnon se tourna avec colère vers le légat. « On m'a eu ! s'exclama-t-il. Je ne risque pas de subsister dans ce désert.

— Ne jugez pas trop vite. Il y a d'excellentes terres au-delà. D'ailleurs, nul ne vous oblige à passer. Mais si vous y allez, dépêchez-vous ! »

MacKinnon rougit et tira les commandes vers lui. Les chenilles mordirent le sol et la tortue d'acier avança lentement, droit vers la Porte de la Réserve.

Lorsqu'il l'eut dépassée de quelques mètres, il jeta un regard en arrière. La Barrière s'élevait, noire et menaçante, sans la moindre trace de l'ouverture qu'il venait de franchir. Un petit abri en tôle se dressait à quelques pas : sans doute le dispositif d'appel dont le légat avait parlé. Aucun intérêt ! Il reporta toute son attention sur la conduite de son véhicule.

Devant lui, une sorte de route s'engageait entre les collines rocheuses. Elle n'était pas goudronnée, et sa surface n'avait pas été entretenue récemment, mais, comme elle descendait presque tout le temps, le véhicule maintint une allure respectable. Il continua à suivre la route — parce que c'était la seule et qu'il ne tenait pas à rester dans cette région inhospitalière.

Il ne rencontra personne — il n'y tenait pas d'ailleurs, tant qu'il n'aurait pas trouvé un terrain convenable pour s'installer et fait valoir ses droits. Mais les collines n'étaient pas dénuées de vie : il voyait de petites formes sombres détalier à son approche, et parfois des yeux noirs et brillants le considéraient avec curiosité.

Au début, il ne lui vint même pas à l'idée que ces petits animaux timides pouvaient se manger. Leur présence l'amusait et le reconfortait. Puis il y songea — avec répugnance d'abord. Il y avait

longtemps qu'on ne tuait plus « pour le loisir » et que les protéines synthétiques bon marché avaient remplacé la viande de boucherie. Il était presque certain de n'avoir jamais mangé de « vraie » viande de sa vie.

Mais, à bien y repenser, cela s'imposait. Il comptait vivre sur le pays. Il avait des provisions, certes, mais il serait sage de les faire durer le plus longtemps possible en mangeant ce qui lui tombait sous la main. Il refoula ses sentiments esthétiques et ses scrupules, et décida d'abattre un de ces animaux à la première occasion.

Il chargea la carabine et la plaça à portée de main. Bien entendu, il s'écoula une demi-heure sans que le moindre gibier se manifeste. Puis, au détour d'un gros rocher, sa proie lui apparut. Elle l'observait par-dessus une pierre, d'un regard sobre, prudent mais calme. MacKinnon arrêta la tortue et visa avec soin, en appuyant la carabine sur le côté du cockpit. Sa proie alla même jusqu'à faire un bond dans sa direction.

Il pressa la détente en crispant involontairement ses muscles et en clignant des yeux. Naturellement, le projectile dévia – vers le haut et sur la droite.

Mais il avait trop à faire pour s'en rendre compte. Le monde semblait avoir explosé. Son épaule droite l'élançait, sa bouche palpitait comme si on l'avait frappé, et ses oreilles bourdonnaient de façon étrange et déplaisante. Il s'étonna de constater qu'il tenait toujours la carabine, laquelle paraissait intacte.

Il la posa sur le siège, descendit à terre et courut à l'endroit où il avait vu la petite créature se tenir. Il n'en trouva trace nulle part. Il fouilla le voisinage, mais en vain. Mais elle demeura introuvable. Perplexe, il remonta dans la tortue, certain que l'arme était défectueuse et qu'il lui faudrait l'étudier de près pour la réutiliser.

Sa cible le surveillait prudemment de la cachette, à quelques mètres de là, où elle avait couru, effrayée par la détonation. Aussi peu habituée que l'homme aux armes à feu, elle restait mystifiée par l'événement.

Avant de repartir, il dut soigner sa lèvre supérieure enflée et douloureuse qui saignait. Maudite carabine ! Nulle part dans la littérature romantique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, dont il était féru, on ne lui avait dit que, en se servant d'un fusil, il faut tenir compte du

recul et tenir la main droite de façon à ce qu'elle ne vienne pas frapper la bouche.

Il appliqua un antiseptique, un pansement adhésif, puis, quelque peu calmé, reprit la route. Au tournant d'une colline, il découvrit une vallée fertile, si longue que son extrémité opposée se perdait dans la brume de chaleur.

La plus grande partie de la vallée était cultivée et il put distinguer plusieurs habitations. Il en conçut des sentiments mitigés. Des habitants signifiaient moins de privations, et plus de difficultés qu'il n'en avait escompté pour trouver de la terre. Mais la Réserve était vaste...

Il arrivait au point où la route basculait dans la vallée, quand deux hommes surgirent devant lui, tenant de toute évidence des armes quelconques. L'un d'eux lui cria : « Halte ! »

MacKinnon obéit et, lorsqu'ils s'approchèrent, leur demanda : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Contrôle de douane. Avancez jusqu'au bureau. » On lui désigna, en retrait de la route, un petit bâtiment qu'il n'avait pas remarqué. Son regard allait de ce bâtiment à son interlocuteur, et il sentit une chaleur sourde monter de ses viscères, affectant défavorablement son jugement déjà peu sûr.

« De quoi diable parlez-vous ? Écartez-vous, que je puisse passer ! »

L'homme qui n'avait pas encore parlé leva son arme et visa la poitrine de MacKinnon, mais l'autre le prit par le bras et détourna le canon. « Allons, allons, ne sois pas si pressé de tuer ce pauvre imbécile, Joe. » Puis, à MacKinnon : « Ne résistez pas à la loi. Allez, et dépêchez-vous.

— La loi ? » s'exclama MacKinnon avec un rire amer. Il saisit son fusil mais il n'eut même pas le temps d'épauler – l'homme qui avait parlé tira sans prendre le temps de viser, semblait-il. La carabine lui fut arrachée des mains et décrivit un arc de cercle avant de retomber dans le fossé derrière la tortue.

L'autre homme suivit en connaisseur le vol plané de l'arme et fit remarquer à son camarade : « Bien visé, Blackie. Et sans le toucher.

— Question de chance, dit Blackie, modeste, mais rougissant de

plaisir. Content quand même de ne pas l'avoir blessé. Ça évitera un rapport. » Il reprit son ton officiel pour s'adresser à MacKinnon qui frottait ses mains endolories. « Alors ? Vous venez ou il faut qu'on vienne vous chercher ? »

MacKinnon céda. Il pilota la tortue jusqu'à l'endroit désigné et, plongé dans un silence rageur, attendit. « Descendez et déchargez ! » lui ordonna-t-on.

Il obéit, sous la menace implicite. Pendant qu'il empilait ses précieuses possessions sur le sol, Blackie les séparait en deux tas tandis que Joe écrivait sur un formulaire – MacKinnon remarqua qu'il n'y inscrivait que les objets allant dans l'un des tas, mais il n'en comprit la raison que lorsque Blackie lui dit de remettre dans la tortue les objets composant ce tas, et commença à porter le reste vers les bâtiments. Il voulut protester...

Joe le frappa en plein visage, froidement, sans colère. MacKinnon se releva dans une rage telle qu'il aurait attaqué un rhinocéros lancé à pleine allure. Joe observa sa charge et le frappa encore. Cette fois, il mit un moment à se relever.

Blackie ressortit du bureau avec une serviette mouillée. « Essayez-vous la figure avec ça et remontez dans la bagnole. On part. »

En roulant vers la ville, il eut le temps de réfléchir. À sa question sur leur destination, Blackie répondit, laconique : « Le tribunal d'instance. » Par ailleurs, il ne paraissait guère enclin à la conversation, et MacKinnon avait trop mal à la bouche pour lui soumettre les interrogations qui lui traversaient l'esprit. De plus, il ne tenait pas à envenimer la situation par des paroles inconsidérées.

Il était évident que la Réserve n'était pas la Frontière anarchique à laquelle il s'attendait. Une sorte de gouvernement semblait y exister, qui ne ressemblait en rien à ce qu'il connaissait. Il avait imaginé une contrée peuplée d'esprits libres et indépendants soucieux de liberté et de respect mutuels. Évidemment, il y aurait toujours des mécréants, mais une justice sommaire, et sans nul doute radicale, se chargerait d'eux à la première manifestation de leur infamie. Inconsciemment, il croyait dur comme fer que la vertu triomphe toujours.

Mais, puisque gouvernement il y avait, il s'attendait à ce qu'il se

conforme à ce qu'il connaissait : honnête, consciencieux, efficace mais pas trop, et avant tout respectueux des droits et libertés de chaque citoyen. Il savait vaguement que tous les gouvernements n'avaient pas été conformes à cet idéal, mais c'était une notion aussi improbable et lointaine que le cannibalisme ou l'esclavage.

S'il s'était donné la peine d'y réfléchir, il aurait pu se rendre compte que les fonctionnaires de la Réserve n'avaient pas été sélectionnés sur la base de leur aptitude psychologique à leurs fonctions et qu'en outre, tous les habitants de la Réserve étant là – comme lui – pour avoir violé une coutume fondamentale et refusé de se laisser soigner, il s'ensuivait en toute logique que la plupart d'entre eux seraient indisciplinés et leurs actes arbitraires.

Il mettait tous ses espoirs dans le fait qu'ils allaient se présenter devant un tribunal. Il demandait juste l'occasion d'expliquer au juge ce qui s'était passé.

Cette confiance en une procédure juridique peut paraître illogique, étant donné la renonciation récente de MacKinnon à tout gouvernement organisé, mais cette renonciation n'était que verbale – on ne se débarrasse pas si vite de toute une vie de conditionnement. Il maudissait la Cour qui l'avait condamné aux Deux Solutions, mais il attendait justice de tout tribunal. Il voulait affirmer sa farouche indépendance, mais il escomptait que les autres se comportent avec lui comme s'ils étaient liés par le Pacte – il ne connaissait rien d'autre. Il lui était tout aussi impossible de rejeter son passé que de se séparer de son corps.

Mais il ne le savait pas encore.

MacKinnon négligea de se lever à l'entrée du juge. Les gardes l'y forcèrent tandis qu'il s'attirait un regard meurtrier du magistrat, lequel n'avait pas du tout l'air rassurant : un homme bien nourri, au teint rougeaud, au tempérament sadique visible du premier coup d'œil. Ils attendirent qu'il en ait terminé avec plusieurs délinquants mineurs. En écoutant, MacKinnon eut l'impression que presque tout était illégal.

Ce fut néanmoins avec soulagement qu'il entendit son nom. Il se leva et il commençait à parler quand le juge le réduisit au silence d'un coup de marteau sur la table.

« Voyons ce cas ? dit le magistrat, la mine sévère. État d'ivresse

manifeste, semble-t-il. Je mettrai fin à ces désordres chez les jeunes, dussé-je y laisser mes dernières forces ! » Il se tourna vers le greffier. « Antécédents juridiques ? »

L'autre lui murmura quelque chose à l'oreille. Le juge regarda MacKinnon avec un mélange d'irritation et de suspicion, puis appela l'agent des douanes à la barre. Avec l'aisance que confère l'habitude, Blackie donna un témoignage clair et consistant. L'état de MacKinnon fut attribué au fait d'avoir résisté à un agent dans l'exercice de ses fonctions. Il soumit la liste préparée par son collègue – mais se garda bien de mentionner les biens soustraits avant l'inventaire.

Le magistrat se tourna vers MacKinnon. « Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? »

— Certainement, docteur, commença-t-il avec ardeur, il n'y a pas un mot de... »

*Bang !* Le marteau coupa court à ses paroles. Le greffier se précipita vers MacKinnon et essaya de lui expliquer la façon correcte de s'adresser au tribunal. Il eut du mal à comprendre car, pour lui, un « juge » était un médecin psychiatre spécialisé dans les problèmes sociaux. Et il n'avait jamais entendu les formes d'adresse spécifiques aux salles d'audience. Mais il châtia son langage comme on le lui demandait.

« Plaise à l'Honorable Cour, cet homme ment. Lui et son compagnon m'ont assailli et volé. J'allais juste...

— Les contrebandiers estiment toujours qu'on les vole lorsqu'ils sont pris par les douaniers, ricana le juge. Niez-vous avoir tenté de résister à l'agent chargé de vous inspecter ?

— Non, Votre Honneur, mais...

— Suffit. Une pénalité de cinquante pour cent viendra s'ajouter aux droits simples. Vous payez au greffier.

— Mais, Votre Honneur, je ne peux...

— Vous ne pouvez pas payer ?

— Je n'ai pas d'argent. Je n'ai que mes biens.

— Vraiment ? » Il se tourna vers le greffier. « Procédure condamnatoire : saisie de ses biens, et dix jours pour vagabondage. La communauté doit sévir contre ces immigrants faméliques qui

essaient de vivre aux crochets des honnêtes citoyens. Affaire suivante ! »

On l'emmena. Il fallut que la clé grince et que la porte à barreaux se ferme derrière lui pour qu'il se rende compte de la situation dans laquelle il se trouvait.

« Salut, mon gars ! Il fait quel temps dehors ? » La cellule comptait déjà un occupant, un homme petit mais bien bâti qui avait levé la tête à son entrée. Assis à cheval sur un banc, des cartes étalées devant lui pour une réussite, il avait des yeux brillants, au regard calme.

« Clair dehors, orageux au tribunal », répondit MacKinnon en s'efforçant d'imiter le ton goguenard de son nouveau compagnon. Mais sa bouche l'élançait tellement que son large sourire s'en trouva gâché.

L'autre enjamba le banc avec légèreté et s'approcha de lui pour l'examiner. « Dis donc, t'as dû te prendre les dents dans la boîte de vitesses ! Ça fait mal ?

— Un mal de chien.

— Il va falloir faire quelque chose. » Il alla vers la porte et la secoua avec fracas. « Hé, Main-Gauche ! Y a le feu ! Viens vite ! »

Le gardien arriva sans se presser. « Qu'est-ce que tu veux, P'tit Père ? dit-il avec un soupçon de méfiance.

— Mon copain a pris une clé à molette en pleine poire et ça lui fait mal à en crever. C'est le moment de te raccommode avec le ciel en allant à l'infirmerie chercher des pansements et trente centigrammes de néo-analgésique. »

L'expression du gardien était rien moins qu'encourageante. Le prisonnier parut peiné. « Voyons, Main-Gauche, je croyais que tu sauterai sur l'occasion de montrer ton bon cœur par une bonne action. » Il marqua une pause, et ajouta : « J'ai une idée : si tu le fais, je te montre comment résoudre l'énigme de l'âge du capitaine. Ça te va ?

— Montre-moi d'abord.

— Ça serait trop long. Mais je te promets que je te le mettrai par écrit. »

Lorsque le gardien revint, le compagnon de détention de

MacKinnon pansa ses blessures avec des gestes doux et sûrs, tout en lui parlant : « Ici on m'appelle Discret Magee. Et toi, vieux ?

— David MacKinnon. Je n'ai pas bien saisi ton prénom...

— Discret. » Et il expliqua en souriant : « Ce n'est pas le nom que ma mère m'a donné, mais un tribut professionnel à ma nature timide et effacée. »

MacKinnon parut stupéfait.

« Tribut professionnel ? Quelle est donc ta profession ?

— Ça, répondit l'autre d'un air chagrin, c'est une question que je ne t'ai pas posée. On a sans doute la même : l'instinct de conservation. »

Magee écouta en compatissant le récit de MacKinnon. Celui-ci lui raconta sa condamnation, comment il avait choisi la Réserve plutôt que de se soumettre à une réorientation, et aussi comment, à peine arrivé, il avait de nouveau été traîné devant un tribunal.

« Ça ne m'étonne pas, dit Magee. Faut être voleur dans l'âme pour devenir douanier.

— Qu'arrivera-t-il à mes biens ?

— Ils vont les vendre aux enchères pour payer l'amende.

— Je me demande combien il me restera. »

Magee écarquilla les yeux. « Combien il te restera ? Rien du tout. Il y aura sans doute même un jugement de défaut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça oblige le condamné à payer l'exécution, expliqua Magee, ce qui était plutôt vague. En pratique, cela veut dire que quand tu auras tiré tes dix jours, tu seras endetté vis-à-vis de la Cour. Alors, ce sera les travaux forcés pour toi, mon gars. Tu rembourseras, à raison d'un dollar par jour.

— Discret, tu te paies ma tête.

— Attends, tu verras. T'as encore bien des choses à apprendre, Dave. »

La Réserve était beaucoup plus complexe que MacKinnon n'en avait idée. Magee lui expliqua qu'il existait trois juridictions souveraines et indépendantes. Leur prison se situait dans la « Nouvelle Amérique », en principe une démocratie — mais

MacKinnon avait déjà eu droit à un échantillon de la façon dont celle-ci était administrée.

« Ici, c'est le paradis en comparaison avec l'État Libre, lui affirma Magee. Je le sais : j'y ai vécu. » L'État Libre, une dictature totalitaire, gouvernée par une clique à la tête de laquelle se trouvait « le Libérateur », avait pour devise « Devoir et Obéissance ». Il y régnait un arbitraire d'une sévérité qui excluait toute liberté d'opinion. La théorie gouvernementale s'inspirait de loin des anciennes thèses du fonctionnalisme. Tout ce qui n'était pas obligatoire était interdit. « Et je te le jure, termina Magee, on peut pas se mettre au plumard là-bas sans trouver un membre de la police secrète entre les draps.

» Mais, ajouta-t-il, c'est tout de même mieux que chez les Anges.

— Les Anges ?

— Eh oui ! On en a encore. Il devait en rester deux ou trois mille qui ont choisi de gagner la Réserve après la révolution... tu connais ça. Ils ont fondé une colonie dans les collines du Nord, avec Prophète Incarné et tout. Pas méchants, mais ils te mèneraient à la tombe avec leurs prières incessantes. »

Ces trois États avaient une étrange caractéristique en commun : chacun affirmait être le seul gouvernement légal des États-Unis entiers et espérait un jour reconquérir la partie « à racheter », celle qui se trouvait en dehors de la Réserve. Pour les Anges, cet événement aurait lieu lors du retour du Premier Prophète sur Terre. En Nouvelle Amérique, ce n'était guère qu'un slogan, oublié au lendemain des élections. Mais l'État Libre l'incluait dans sa politique officielle.

Il en avait résulté toute une série de guerres entre l'État Libre et la Nouvelle Amérique, car le Libérateur affirmait, non sans logique, que la Nouvelle Amérique était une contrée « à racheter » dont la conquête constituait l'étape préliminaire indispensable à l'extension des avantages de leur culture vers l'Extérieur.

Magee acheva ainsi de détruire les rêves utopistes de MacKinnon, qui ne vit pas ses illusions s'évanouir sans protester. « Mais voyons, Discret, insista-t-il, il n'existe donc nulle part un endroit où un homme peut mener une vie paisible sans devoir subir

ces interférences détestables ?

— Je ne vois pas, dit l'autre, songeur, à moins de se planquer dans les collines. Et il faut encore éviter les Anges missionnaires. Mais c'est dur de vivre sur le pays. Tu as déjà essayé ?

— Non... pas vraiment... mais j'ai lu les classiques : Zane Grey, Emerson Hough, et les autres...

— Ma foi, tu y arriverais peut-être. Mais si tu tiens à jouer les ermites, tu ferais mieux d'essayer à l'Extérieur, où il y a moins d'obstacles.

— Non, dit MacKinnon en se raidissant, jamais. Je n'accepterai pas de me soumettre à la réorientation. Si je pouvais revenir à la situation d'il y a deux mois, avant mon arrestation, je pourrais certes gagner les Rocheuses ou dénicher une ferme abandonnée quelque part... Mais ainsi, après m'être entendu dire que j'étais indigne de la société humaine à moins de reconditionner mon psychisme à la mesure de leurs petites règles timides... non, je ne peux pas l'accepter. Aller dans une clinique et tout ça...

— Je vois, dit Discret en hochant la tête, tu veux bien vivre à la Réserve, mais sans que la Barrière te coupe du reste du monde.

— Non, ce que tu dis est injuste... Enfin, en partie, du moins. Dis, tu ne me crois pas indigne de ta compagnie, hein ?

— Tu m'as l'air fréquentable, le rassura Magee en souriant, mais n'oublie pas que moi aussi je vis à la Réserve, et que je suis peut-être mauvais juge.

— À t'entendre, tu ne te plais pas ici. Pourquoi es-tu venu ? »

Magee leva un doigt sentencieux. « Chut ! Ça, c'est une question qu'on évite. Admettons que je suis venu parce que je savais que c'était formidable.

— Et pourtant... tu n'as pas l'air de te plaire.

— Je n'ai jamais dit ça. Au contraire, j'y trouve une certaine saveur. Même les petits défauts sont pour moi une inépuisable source de réjouissances. Et si jamais ça chauffe trop, je peux toujours retourner par la Porte et me reposer un bout de temps dans une clinique en attendant que les choses se calment.

— Si ça chauffe trop ? Le contrôle du climat déraile aussi ?

— Hein ! Oh ! Il n'y a pas de contrôle du climat, ici, à part

quelques effets résiduels qui franchissent la Barrière. C'était une vieille métaphore.

— Que signifie-t-elle ? »

Magee eut un sourire amusé. « Tu le découvriras bien assez tôt. »

Après le dîner — du pain, une louchée de ragoût dans une assiette en fer-blanc, une petite pomme — Magee l'initia aux mystères du poker. MacKinnon, par bonheur, n'avait pas d'argent à perdre. Magee reposa soudain les cartes sans les battre. « Dave, tu apprécies l'hospitalité qu'offre l'établissement ?

— Pas tellement... pourquoi ?

— Je suggère que nous prenions congé.

— Bonne idée, mais comment ?

— J'ai une idée. Tu crois que tu pourrais risquer, au besoin, un ou deux coups de plus sur le pif, pour la bonne cause ? »

MacKinnon effleura son visage. « Si nécessaire... je n'ai plus grand-chose à perdre.

— Bravo, mon gars ! Écoute... Main-Gauche, le gardien, est non seulement idiot, mais aussi très susceptible en ce qui concerne son apparence. Lorsqu'ils éteindront les lumières, tu...»

« Je veux sortir d'ici ! Je veux sortir ! » hurlait MacKinnon, accroché aux barreaux. Aucune réaction. Il recommença, d'une voix suraiguë et hystérique. Le gardien arriva en grommelant.

« Qu'est-ce qui te prend ? » demanda-t-il en essayant de percer l'obscurité de la cellule à travers les barreaux.

MacKinnon se mit à pleurnicher. « Oh ! Main-Gauche, laissez-moi sortir ! Je vous en supplie ! Il fait noir, et j'ai peur... Je vous en supplie, ne me laissez pas seul. » Il étreignit les barreaux en sanglotant.

« Encore un dingo, marmonna l'autre. Écoute, mon gars, va dormir et ferme ça, sinon tu le regretteras. » Il se retourna pour partir.

MacKinnon simula une rage aveugle. « Espèce de gros babouin ! Saleud ! Face de rat ! Regardez-moi ce nez ! »

Main-Gauche fit volte-face, le visage empourpré par la colère. MacKinnon ne le laissa pas parler.

« Beurk ! Beurk ! Beurk ! ricana-t-il comme un sale gosse. Ta maman a croisé un phacochère, la nuit où... ? »

Le gardien lança son poing vers le visage de MacKinnon, mais celui-ci se recula et se baissa et, ne rencontrant aucune résistance, Main-Gauche se trouva déséquilibré et bascula, poing et bras passant à travers les barreaux. MacKinnon s'assura une prise autour de son poignet et tira de toutes ses forces. Le gardien se trouva coincé contre la porte, un bras à l'intérieur.

Son cri s'étrangla dans sa gorge. Magee était passé à l'action. Sortant de l'obscurité dans un silence de mort, il avait passé ses deux mains autour du cou charnu du gardien. Main-Gauche essaya de se dégager, mais MacKinnon lui tordit le bras et, se servant des barreaux pour faire levier, appuya de tout son poids.

Ils restèrent ainsi statufiés, durant un temps qui lui parut interminable. Son pouls battait à ses oreilles, si fort qu'il craignait de donner l'alarme. Ce fut avec soulagement qu'il entendit Magee murmurer : « Ça suffira. Fouille-le. »

Il s'en tira fort mal, car ses mains tremblaient comme des feuilles, et la tâche n'était pas facile à travers les barreaux. Mais il trouva enfin les clefs, dans la dernière poche. Il les tendit à Magee. Celui-ci eut tôt fait de déverrouiller la porte, qui s'ouvrit avec un grincement sinistre. Dave enjamba le corps inerte mais Magee prit le temps de détacher une matraque de la ceinture du gardien et de lui en porter un coup derrière l'oreille.

« Tu l'as tué ? lui demanda MacKinnon.

— Flûte ! non, murmura l'autre. Main-Gauche est un copain. Allons-y. »

Ils longèrent d'un pas rapide le couloir faiblement éclairé entre les cellules qui menait aux bureaux – leur seule porte de sortie. Un rai de lumière filtrait par la porte. Alors qu'ils approchaient sans bruit, des pas lourds retentirent de l'autre côté. Dave chercha une cachette, mais ne trouva pas mieux qu'un recoin situé entre le bloc des cellules et le mur. Magee avait disparu.

La porte s'ouvrit. Un homme s'arrêta sur le seuil et regarda autour de lui. MacKinnon vit qu'il portait un projecteur à lumière noire et son complément, des lunettes rectificatrices. L'obscurité ne le protégeait donc pas. Le projecteur se dirigea vers lui ; il s'apprêta

à bondir...

Un bruit sourd retentit ; le garde soupira, oscilla, puis s'écroula en une masse informe. Magee apparut et admira son œuvre tout en caressant négligemment la matraque.

« Il a son compte, déclara-t-il. On y va, Dave ? »

Il se glissa par la porte sans attendre de réponse, talonné par MacKinnon. Le couloir bien éclairé tournait à droite et se terminait devant une grande double porte qui s'ouvrait sur la rue. Sur la gauche, peu avant la sortie, une petite porte donnant sur un bureau béait.

Magee le tira à lui. « Sûr qu'il n'y a personne que le sergent de service, lui murmura-t-il à l'oreille. On lui passe sous le nez, et à nous la liberté. » Il fit signe à Dave de rester en arrière, s'approcha du bureau en silence, sortit un petit miroir de sa ceinture, se coucha par terre, et tendit avec précaution l'objet de telle sorte qu'il dépasse de l'embrasure de quatre ou cinq centimètres.

La vision que lui offrait ce périscope de fortune dut le satisfaire, car il s'accroupit et se tourna vers MacKinnon pour lui permettre de lire ses paroles sur ses lèvres : « Ça marche, articula-t-il. Il n'y a que... »

Cent kilos en uniforme atterrirent sur ses épaules. Une sonnerie d'alarme assourdissante retentit. Magee, pris par surprise, lutta de toutes ses forces, mais le combat était trop inégal. Il parvint à dégager sa tête et cria : « Sauve-toi, mon gars ! »

MacKinnon entendit des bruits de course, mais il ne put détacher ses yeux des combattants. Il se secoua comme un animal hébété, puis décocha un violent coup de pied dans le visage de l'assaillant de Magee. L'homme rugit de douleur et lâcha prise. MacKinnon saisit son frêle compagnon par le col et le releva sans douceur.

« Bien joué, lança Magee d'une voix brève alors qu'ils se ruaient dans la rue. Où as-tu appris la savate ? »

MacKinnon ne répondit pas, car il avait du mal à suivre la course erratique de l'autre. Ils s'engagèrent dans une rue transversale, puis dans une ruelle entre deux immeubles.

Les minutes – ou heures – qui suivirent ne laissèrent à

MacKinnon que des souvenirs partiels et confus. Il se rappela avoir rampé sur un toit, puis être descendu se tapir dans une courette sombre, sans comprendre comment il était parvenu sur ce toit. Il se rappela aussi le temps interminable qu'il passa seul dans une poubelle répugnante, et sa terreur lorsque des pas approchèrent et qu'un rai de lumière filtra par une fente.

Puis un fracas et le bruit d'une poursuite lui firent comprendre que Magee avait attiré l'attention pour le sauver. Lorsqu'il revint et souleva le couvercle de la poubelle, MacKinnon faillit l'étrangler avant qu'il puisse s'identifier.

Lorsque les poursuites se furent calmées, Discret le guida à travers la ville, révélant sa connaissance approfondie du moindre raccourci et un véritable génie de la couverture. Ils arrivèrent à la périphérie de la ville, dans un quartier délabré. Magee fit halte. « Je crois qu'on y est, mon gars, dit-il à Dave. En continuant tout droit, tu trouveras bientôt la rase campagne. C'est ce que tu voulais, non ?

— Plus ou moins », répondit MacKinnon en regardant dans la direction indiquée ; puis il se retourna vers Magee pour ajouter quelque chose.

Mais ce dernier, faisant honneur à son sobriquet, avait disparu une fois de plus.

Le cœur lourd, il avança droit devant lui. Évidemment, il n'y avait pas de raison pour que Discret s'encombre de lui. Ils s'étaient rendus service. Ils étaient quittes. Et pourtant c'était le seul homme qui lui ait manifesté de l'amitié dans ce pays inconnu. Dave sentit la tristesse l'envahir, et la solitude.

Il continua à marcher, dans l'ombre, en guettant d'éventuelles patrouilles. Il avait parcouru quelques centaines de mètres et se demandait où la ville finissait lorsqu'un sifflement issu d'une sombre porte cochère lui donna la chair de poule.

Il tenta de réprimer son accès de panique en se disant que les policiers ne sifflent pas de la sorte, lorsqu'une ombre se détacha du renfoncement ténébreux et lui toucha le bras.

« Dave. » Un murmure.

MacKinnon ressentit un soulagement enfantin. « Discret !

— J'ai changé d'avis, Dave. Tu ne connais pas les ficelles. Les

gendarmes t'auraient rattrapé avant le matin. Alors je suis revenu. »

Dave était à la fois heureux et penaud. « Voyons, Discret, protesta-t-il, je me serais bien débrouillé. »

Magee le secoua rudement. « Fais pas l'idiot. Tu te serais sans doute mis à protester parce qu'on portait atteinte à tes droits ou des trucs dans ce genre-là, et t'aurais encore pris des baffes.

» Écoute-moi bien. Je vais t'amener chez des amis qui pourront te cacher jusqu'à ce que tu sois un peu plus au courant. Mais ils sont du mauvais côté de la loi, tu saisis ? Et chez eux, ça sera comme les trois singes sacrés : tu vois rien, t'entends rien, tu racontes rien. D'accord ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de "mais". Allez, arrive. »

L'entrée se trouvait derrière un entrepôt délabré. Des marches donnaient accès à un renforcement en contrebas des murs, empli de détritiques accumulés, sur lequel ouvrait une porte. Magee frappa plusieurs coups légers dans un ordre précis, puis murmura : « Psst ! C'est Discret. »

Le battant pivota aussitôt et deux bras énormes et gras étreignirent Magee et le soulevèrent du sol, tandis que la propriétaire des bras déposait un baiser sonore sur sa joue. « Discret ! Tu vas bien, j'espère ? Tu nous as manqué !

— Ça, c'est un bel accueil, répondit l'autre dès qu'il se retrouva sur ses pieds. Mais je voudrais te présenter un ami. Mère Johnston... David MacKinnon.

— Ravi de faire votre connaissance », répondit Dave par automatisme, éveillant instantanément la méfiance de Mère Johnston.

« C'est pas un indic ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Mais non, Mère, c'est un nouvel immigrant... je m'en porte garant. Il est recherché et je l'ai amené en attendant que ça se calme. »

Elle se radoucit un peu. « Dans ce cas... »

Magee lui pinça la joue. « Brave fille ! Quand est-ce qu'on se marie ? »

Elle lui flanqua une tape sur la main. « Même si j'avais quarante

ans de moins, je ne voudrais pas d'un vaurien comme toi. » Elle ajouta, à l'intention de MacKinnon : « Allez, venez, puisque vous êtes un ami de Discret... ce qui ne vous honore pas ! » Elle descendit une volée de marches en se dandinant et cria à quelqu'un d'ouvrir la porte du bas.

Ils entrèrent dans une pièce mal éclairée, meublée d'une longue table et de quelques chaises. Une douzaine d'hommes et de femmes y étaient assis, buvant et discutant. La scène rappela à Dave certaines gravures anciennes représentant des pubs anglais d'avant l'Écroulement.

Des exclamations bruyantes et enjouées accueillirent Magee.

« Discret !

— Mais c'est le p'tit gars en personne !

— Comment t'as fait c'te fois, Discret ? Rampé dans les égouts ?

— Sers à boire, Mère, Discret est revenu ! »

Il répondit à cette ovation d'un geste large de la main et d'un salut jovial, puis se tourna vers MacKinnon. « Les gars, dit-il, je veux vous présenter Dave, un as pour donner un coup de pied dans la gueule d'un geôlier au bon moment. Sans lui, je ne serais pas là. »

Dave se retrouva assis entre deux hommes à un bout de la table, et une jeune femme avenante lui mit un pot de bière dans la main. Il voulut la remercier, mais elle était déjà repartie aider Mère Johnston à gérer l'afflux de commandes. En face de lui se trouvait un jeune homme rébarbatif qui n'avait guère pris part à l'accueil amical qui avait salué l'entrée de Magee. Il regarda MacKinnon avec un visage dénué d'expression qu'agitait un tic de l'œil gauche.

« C'est quoi, ta branche ? lui demanda-t-il.

— Fiche-lui la paix, Alec, intervint Magee d'un ton ferme mais amical. Il vient juste d'arriver, mais on peut lui faire confiance. » Il éleva la voix pour que tout le monde l'entende. « En moins de vingt-quatre heures, il a cassé la gueule à deux douaniers, réussi à s'évader de taule, et insulté le vieux juge Fleischacker en sa présence. Ça fait une journée bien remplie, non ? »

Dave fut un moment l'objet de leur intérêt bienveillant, mais l'homme au tic insista : « Entendu, mais je lui ai posé une question franche. S'il est dans la même branche que moi, je ne suis pas

d'accord : c'est trop encombré pour le moment.

— Il y a toujours trop de monde dans ton petit racket. Mais ne t'inquiète pas, il ne te fera pas concurrence.

— Pourquoi est-ce qu'il ne répond pas lui-même ? » Alec, méfiant, se leva à moitié. « Il ne m'a pas l'air régulier. »

Magee, qui se curait les ongles avec la pointe d'un long couteau, répondit sur le ton de la conversation, et sans lever les yeux : « Replonge ton nez dans ton verre, Alec, si tu ne veux pas que je te le coupe pour le mettre dedans. »

L'autre tritura un petit objet. Sans même le regarder, Magee lui dit : « Si tu te crois plus rapide avec ton vibreur que moi avec ma lame, vas-y, ce sera une expérience intéressante. »

Alec resta indécis, plus que jamais agité par son tic. Mère Johnston arriva derrière lui et, le prenant par les épaules, le força à se rasseoir. « Alors, les gars, est-ce que c'est une façon de se conduire ? Et devant un invité, encore ! Discret, tu veux bien rengainer ton outil ? Tu me fais honte. »

L'arme disparut comme par enchantement. « Mère, tu as raison, comme toujours. » Magee sourit. « Dis à Molly de me rafraîchir mon verre. »

Un vieux bonhomme assis à la droite de Dave avait suivi les événements à travers une brume alcoolique. Il dut finir par comprendre ce dont il retournait, car il le regarda de ses yeux injectés de sang : « Eh, mon gars, t'es régule, hein ? » Il se pencha en levant un doigt enflé par les rhumatismes, et son haleine aigre faillit faire suffoquer MacKinnon.

Dave regarda Magee d'un air interrogateur, et encore une fois ce dernier répondit pour lui : « Non, il n'est pas des nôtres... Mère Johnston le savait avant de le laisser entrer. Il est venu demander asile, comme le veulent nos coutumes. »

Des murmures inquiets s'élevèrent, mais le vieil homme parut se satisfaire de l'explication : « Oui, bien sûr... en cas de nécessité, on peut accorder asile à un étranger, si... » Sa phrase se termina par un murmure inintelligible.

La tension diminua, et il parut que l'on n'allait pas remettre en cause le fait établi, mais Magee s'adressa à Dave : « J'étais d'avis

que ce que tu ignorais ne pouvait pas te nuire... ni nous nuire... mais comme la question a été soulevée...

— Je ne comprends pas bien ce qui se passe.

— Papi voulait tout simplement savoir si tu faisais partie de l'ancienne et honorable confrérie des voleurs, coupe-jarrets et pickpockets. »

Il toisa son compagnon d'un air sardonique, puis échangea des regards entendus avec les autres. Dave ne savait plus sur quel pied danser. Alec rompit le silence : « Alors, qu'est-ce que vous attendez pour lui poser la question ? Ou est-ce que les potes de Discret sont libres d'utiliser notre club sans même qu'on nous demande notre avis ?

— Je croyais t'avoir dit de te calmer, répondit Magee. De toute façon, il faut d'abord que la majorité décide de lui poser la question. »

Un petit homme aux yeux perpétuellement inquiets prit la parole : « Je vois mal la règle s'appliquer, Discret. S'il était venu de lui-même, ou tombé entre nos mains, oui. Mais tu l'as amené, et je crois exprimer ce que nous pensons tous en disant qu'il faut lui poser la question. Si personne n'élève d'objection, je m'en charge. » Il attendit un moment puis, personne ne se manifestant, poursuivit : « Très bien... Dave, tu en as déjà trop vu et entendu. Qu'est-ce que tu préfères : nous quitter maintenant, ou prêter le serment de notre guilde ? Mais je te préviens que ça t'engage pour la vie et qu'il n'y a qu'un seul châtiment pour les traîtres. » Il se passa le pouce sur la gorge dans un geste aussi ancien que significatif. Papi appuya cette démonstration en aspirant un filet de salive entre ses dents avec un bruit approprié.

Dave chercha en vain du secours sur le visage de Discret. « À qui devrai-je prêter serment ? » demanda-t-il pour gagner du temps.

Des coups violents frappés à la porte du haut interrompirent ces palabres. Une voix, étouffée par les deux battants et toute la longueur de l'escalier, cria : « Ouvrez, là en bas ! » Magee se leva prestement et fit signe à Dave.

« Ça, c'est pour nous, gamin. Viens vite ! »

Il alla vers un vieux meuble phonographe disposé dans un coin, se baissa, tripota quelque chose puis ouvrit un des panneaux latéraux. Le mécanisme logé dans l'énorme appareil avait été habilement transformé de façon à laisser assez de place pour un homme. Magee l'y fit entrer, puis referma le panneau.

Son visage appuyait contre la grille de protection du haut-parleur. Molly avait fait disparaître leurs deux verres et renversé de la bière sur la table pour en effacer les ronds.

MacKinnon vit Discret glisser sous la table, lever les bras puis disparaître. Apparemment, il se cramponnait sous le plateau.

Mère Johnston obtempéra enfin à l'injonction. Elle en fit toute une histoire : elle ouvrit à grand bruit la porte du bas, gravit l'escalier le plus lentement possible en ahanant et en se plaignant de ses articulations, puis ouvrit la porte extérieure.

« Vous choisissez votre heure pour réveiller d'honnêtes citoyens, protesta-t-elle. On a bien assez de travail comme ça, à tâcher de joindre les deux bouts, sans qu'il faille s'interrompre toutes les cinq minutes et...

— Suffit, la vieille, répondit une voix d'homme. Descendez, on vous suit. Vous allez avoir affaire à nous.

— Quel genre d'affaire ? demanda-t-elle, offusquée.

— On pourrait vous coffrer pour défaut de licence, mais aujourd'hui on est là pour autre chose.

— Ce n'est pas vrai, de toute façon. Ici, c'est un club privé, et je sers aux membres des boissons qui leur appartiennent.

— Peut-être bien. Mais c'est à ces membres que je veux parler. Montrez-nous le chemin, et vite ! »

Ils firent irruption dans la salle à la suite de Mère Johnston, toujours aussi volubile. Il y avait un sergent et un agent de police, et trois autres hommes, de l'armée, eux. Sans doute un caporal et deux première classe, estima MacKinnon, si les galons avaient la même valeur qu'aux États-Unis.

Le sergent tourna le dos à Mère Johnston, que Molly était venue rejoindre. « Les hommes, ordonna-t-il, mettez-vous en rang. »

Ils obéirent, à contrecœur, mais sans traîner. « À vous, caporal », dit le sergent de police.

Un jeune plongeur suivait la scène depuis la cuisine, bouche bée. Il laissa échapper un verre, et le fracas cristallin retentit dans le silence irréel.

L'homme qui avait proposé à Dave de prêter serment aux voleurs prit la parole : « Qu'est-ce que ça signifie ?

— Conscription générale, voilà le topo, répondit le sergent avec un sourire satisfait. Vous êtes tous enrôlés dans l'armée jusqu'à nouvel ordre.

— Racoleurs ! » L'exclamation avait fusé, partie d'on ne savait où.

Le caporal s'avança d'un pas vif. « En rang par deux ! » ordonna-t-il.

Mais le petit homme au regard inquiet ne le tint pas quitte. « Je ne saisis pas. On a signé un armistice avec l'État Libre il y a trois semaines.

— Ça ne vous regarde pas, répliqua le sergent. Ni moi, d'ailleurs. On enrôle tous les hommes valides, sauf dans les industries essentielles. Rejoignez les rangs.

— Vous ne pouvez pas me prendre.

— Et pourquoi ? »

L'autre leva un bras qui se terminait par un moignon. Le sergent regarda le caporal d'un air interrogateur. Le militaire hocha la tête à regret. « Entendu, mais n'oubliez pas de vous signaler dès demain matin au bureau de recrutement. »

Il allait leur ordonner de se mettre en marche lorsque Alec rompit les rangs et, dos au mur, hurla : « Vous ne pouvez pas me faire ça ! Je n'irai pas ! » Il brandissait son arme mortelle, le petit vibrateur, et un tic rageur déformait tout le côté droit de son visage au point de découvrir ses dents.

« Saisissez-vous de lui, Steeves », ordonna le caporal. L'un des soldats s'avança, mais s'arrêta quand il vit Alec brandir son vibrateur dans sa direction. Il ne tenait pas à recevoir une vibrolame entre les côtes, et son adversaire, pris d'hystérie, était de toute évidence dangereux.

D'un geste las, le caporal dirigea l'extrémité d'un petit tube vers un point situé au-dessus de la tête d'Alec. MacKinnon entendit un

bruit semblable à celui d'une bouteille qu'on débouche. Alec demeura immobile quelques secondes, contracté en une lutte désespérée, puis ses traits se détendirent, ne manifestant plus qu'un immense étonnement, et il s'effondra.

« Que deux d'entre vous le portent, ordonna le caporal. En marche. »

Juste avant de sortir, le sergent demanda à Mère Johnston : « Vous avez vu Discret ces jours-ci ?

— Discret ? » Elle arbora un air perplexe. « Mais il est en prison.

— Ah ! oui, en effet... » Et il sortit.

Magee refusa le verre que Mère Johnston lui proposait.

Dave le voyait préoccupé pour la première fois. « Je ne comprends pas », murmura-t-il, avant de s'adresser au manchot : « Ed, mets-moi au courant.

— Il ne s'est pas passé grand-chose depuis qu'ils t'ont mis en taule. Il y a eu l'armistice, comme tu sais ; à lire les journaux, j'avais l'impression que, pour une fois, ça s'arrangeait.

— Moi aussi, mais si le gouvernement ordonne la mobilisation générale, il s'attend à une guerre. » Il se leva. « Je dois trouver des informations. Al ! »

Le plongeur passa la tête par le guichet. « Qu'est-ce tu veux, Discret ?

— Va parler avec cinq ou six mendiants. Et voir leur "roi". Tu sais où il bosse ?

— Sûr. Au-dessus de l'auditorium.

— Bon. Vois ce qui se mijote, mais ne dis pas que c'est moi qui t'envoie.

— D'accord, Discret. L'affaire est dans le sac. » Il sortit avec fierté.

« Molly.

— Oui, Discret ?

— Tu veux bien te renseigner du côté des filles ? Je voudrais savoir ce que pensent leurs clients. Essaie de contacter la petite rousse qui fait le trottoir vers Union Square. Elle tirerait des secrets

d'un mort. » Il sortit une liasse de billets et en compta quelques-uns. « Tiens. Tu en auras peut-être besoin pour graisser la patte des flics s'il y a une rafle. »

Magee n'était guère disposé à parler, et il conseilla à Dave de prendre du repos. Dave ne demandait pas mieux, car il n'avait pas dormi depuis son arrivée à la Réserve ; et tant de choses s'étaient passées depuis. La petite alcôve sombre et mal aérée où Mère Johnston lui prépara un lit manquait de tous les comforts dont il avait l'habitude : air conditionné, musique douce, matelas hydraulique, isolation phonique. Il nota l'absence d'un bain massant, mais il était trop épuisé pour s'en soucier. Il dormit tout habillé et sous des couvertures pour la première fois de sa vie.

Il se réveilla avec la migraine, un mauvais goût en bouche et la sensation d'une catastrophe imminente. Au début, il se crut en détention à l'Extérieur. Tout était inexplicablement sordide. Il allait sonner pour se plaindre lorsque la mémoire lui revint. Il se leva. Il avait mal partout. Et, pire, il se trouvait crasseux. Tout son corps le démangeait.

Il entra dans la salle commune et trouva Magee assis à la table. « Salut, gamin. J'allais venir te réveiller. Tu as dormi presque toute la journée. On a des choses à se dire.

— D'accord, tout de suite. Où est le rafraîchisseur ?

— Par là. »

C'était tout sauf une vraie salle de rafraîchissement, mais il parvint à y prendre une maigre douche malgré le sol boueux. Puis il vit qu'il n'y avait pas de sècheur à air chaud, et dut s'essuyer tant bien que mal avec son mouchoir. Et il n'avait que ses vêtements sales... Que faire, à moins d'aller nu ? Mais il n'avait vu personne se mettre nu à la Réserve, même pas pour la pratique des sports. Ça ne devait pas se faire, ici.

Il remit ses habits malgré le dégoût qu'ils lui inspiraient d'avoir été portés une fois.

Mère Johnston lui avait préparé un petit déjeuner appétissant. Tandis que Magee parlait, le café lui redonna du cœur. Selon son compagnon, l'heure était grave. La Nouvelle Amérique et l'État Libre avaient conclu une alliance. Ils se proposaient de sortir de la Réserve et d'attaquer les États-Unis.

MacKinnon leva les yeux. « C'est ridicule, pas vrai ? Le rapport de forces est tel qu'ils n'ont aucune chance. Et la Barrière.

— J'ignore encore les détails, mais ils pensent pouvoir la franchir. Selon certaines rumeurs, ils comptent même la transformer en arme, et une petite armée suffirait alors à anéantir les États-Unis tout entiers. »

Dave demeura perplexe. « J'avoue que je n'y connais pas grand-chose... je ne suis pas physicien, mais j'ai toujours entendu dire qu'il était théoriquement impossible de détruire la Barrière... qu'elle est intangible, intouchable. On peut tout au plus la survoler, mais même là, il paraît qu'on en meurt.

— Ils ont peut-être découvert un moyen de se protéger. En tout cas, ce qui importe, pour nous, c'est qu'ils ont conclu une combine : l'État Libre fournit les techniques et la plupart des officiers, et la Nouvelle Amérique, bien plus peuplée, les hommes de troupe. Autrement dit, si on met le nez dehors, on se retrouve enrôlés aussi sec.

» Voilà ce que je suggère : dès qu'il fera nuit, j'essaie de gagner la Porte, avant qu'on envoie à ma recherche quelqu'un d'assez futé pour regarder sous une table. J'avais pensé que tu voudrais peut-être m'accompagner.

— Chez les psychologues ? demanda MacKinnon avec un effroi sincère.

— Pourquoi pas ? On n'a rien à perdre. Dans quelques jours, ça va être le régime de l'État Libre partout ici... et toi, vu ton tempérament, tu n'iras pas loin avec eux. Vaut mieux aller se faire soigner dans un joli petit hôpital en attendant que les choses se calment. T'inquiète pas des psys : si tu les regardes de travers en grognant comme une bête chaque fois qu'ils viennent t'enquiquiner, ils te ficheront une paix royale.

— Non. » Dave secoua la tête. « Je ne peux pas.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

— Je ne sais pas encore. Sans doute aller dans les collines. Ou chez les Anges s'il le faut. Peu m'importe qu'ils prient pour mon âme, tant qu'ils laissent mon esprit en paix. »

Les deux hommes gardèrent le silence un long moment. Ce

refus obstiné face à une proposition raisonnable agaçait quelque peu Discret. MacKinnon, lui, engloutissait son jambon frit en réfléchissant à la situation. « Drôlement bon, dit-il pour rompre le silence pesant. Fameux, même... Dis donc...

— Oui ? » Magee considéra l'expression angoissée de son compagnon.

« Ce jambon... c'est du synthétique, ou de la *vraie viande* ?

— De la vraie, bien sûr. Pourquoi ? »

Dave ne répondit pas. Il parvint à gagner la salle de rafraîchissement avant de rendre son déjeuner.

Avant de partir, Magee lui donna de l'argent pour s'acheter tout ce dont il aurait besoin dans les collines. Il voulut refuser, mais Discret coupa court à ses protestations. « Arrête tes fichues idioties, Dave. Je ne peux pas me servir de cet argent à l'Extérieur, et tu ne pourras pas tenir le coup dans les collines sans être bien équipé. Tu restes sagement ici pendant qu'Al ou Molly iront t'acheter le nécessaire, puis tu pourras partir avec une chance de t'en tirer... à moins que tu n'aies changé d'avis et que tu ne préfères m'accompagner ? »

Dave secoua la tête et accepta l'argent.

Après le départ de Magee, il resta seul avec Mère Johnston et les chaises vides qui lui rappelaient les hommes mobilisés. Il regrettait l'absence de Papi et du manchot – même Alec, malgré son mauvais caractère, aurait été le bienvenu. Il se demanda s'il avait été puni pour avoir résisté.

Mère Johnston eut pitié de lui et lui proposa une partie d'échecs. Vu la gentillesse de l'offre, il se sentit tenu d'accepter, mais son esprit ne cessait de vagabonder. C'était facile pour le juge de lui conseiller l'aventure ou l'exploration interplanétaire, mais ces voies ne sont ouvertes qu'aux ingénieurs et techniciens. Il aurait peut-être dû étudier les sciences au lieu de la littérature ; il se trouverait sur Vénus, aux prises avec une nature magnifique et déchaînée, et non avec des brutes en uniforme. Ce n'était pas juste... Si, ça l'était : il n'y avait pas de place pour un expert en littérature comparée sur des planètes dangereuses et à peine explorées. C'était dû à la nature

même des choses, et non à l'injustice humaine.

Il repensa avec amertume à l'homme auquel il avait cassé le nez – ce qui l'avait amené à la Réserve. Peut-être était-il un « parasite relié cuir », après tout – mais le souvenir de cette insulte réveilla en lui la colère irraisonnée à l'origine de tous ses ennuis. Il ne regrettait pas de lui avoir coupé le sifflet ! De quel droit l'avait-il insulté de la sorte ?

Il se surprit à penser à son père avec la même hargne. Le rapport n'était pas évident, car son père ne se serait jamais abaissé à l'insulter. Oh ! non... Son père était un des pires tyrans domestiques qui soit, exerçant une domination implacable sous une apparence de gentillesse et de dévouement. Perpétuellement blessé mais jamais blessant, attristé mais pas en colère, il parvenait toujours à trouver de bonnes raisons pour imposer sa volonté. Convaincu d'avoir toujours raison, il n'avait jamais admis les points de vue de son fils – pour des raisons très morales, bien entendu.

Cette éducation avait eu deux effets négatifs sur son fils : l'indépendance naturelle du jeune garçon, écrasée à la maison, se rebellait aveuglément contre toute forme de discipline, d'autorité, voire de critique, car, inconsciemment, il l'identifiait à la toute-puissante autorité paternelle. D'autre part, Dave imitait le plus dangereux des vices sociaux de son père : celui de porter des jugements moraux absolus sur les actions d'autrui.

Lorsque Dave fut arrêté pour avoir violé un interdit fondamental, celui de la violence atavique, son père s'en lava les mains, déclarant qu'il s'était efforcé d'« en faire un homme » et que, s'il avait échoué, ce n'était pas sa faute.

On frappa à la porte – deux coups légers – et Mère Johnston escamota l'échiquier. « Ce n'est pas notre signal, mais ce n'est pas assez fort pour être les flics. Soyez prêt à vous cacher. »

MacKinnon attendit près du meuble phonographe tandis qu'elle montait voir. Il l'entendit déverrouiller la porte, puis s'exclamer d'une voix pressante : « Dave, venez ! Dépêchez-vous ! »

C'était Discret, évanoui, suivi d'une traînée sanglante.

À eux deux, ils parvinrent à descendre sa forme inerte dans la salle commune. Il reprit connaissance alors qu'ils l'allongeaient. « Dave, murmura-t-il en trouvant la force d'esquisser un pâle

sourire. Quelqu'un a brouillé mes cartes.

— Taisez-vous », lui dit Mère Johnston fermement. Puis elle murmura à Dave : « Le pauvre chéri... il faut absolument qu'il voie le Docteur.

— Je ne... peux... pas, murmura-t-il. Il faut... que je passe... la Porte...» Pendant ce temps, les doigts de Mère Johnston, comme animés par une volonté propre, avaient sorti une paire de ciseaux de sa jupe et découpaient les vêtements de Magee. Elle examina la blessure d'un œil critique.

« Je n'y arriverai jamais, décida-t-elle. Dave, allez dans le rafraîchisseur et ramenez-moi la seringue. Il faudra l'endormir pour le transporter.

— Non, Mère ! protesta Magee d'une voix vibrante. Donne-moi un cachet de poivre. Il y en a...

— Mais Discret...

— Comment irai-je chez le Docteur si je ne peux pas marcher ?

— On t'aurait porté. »

Magee se radoucit. « Je le sais, mais ça intriguerait la police. Donne-moi ce cachet ! »

Dave la suivit et l'interrogea pendant qu'elle fouillait dans la boîte à médicaments. « Pourquoi ne pas simplement appeler un docteur ici ?

— Il n'y en a qu'un en qui on puisse avoir confiance, et c'est *le* Docteur. Les autres ne valent même pas la poudre avec laquelle on les ferait sauter. »

Lorsqu'ils revinrent, Magee s'était de nouveau évanoui. Mère dut le gifler pour le réveiller et, sans écouter ses jurons, lui donna le cachet.

Le puissant stimulant, dérivé improbable du vulgaire goudron de houille, fit effet presque immédiatement. Selon toute apparence, Magee se portait bien. Il s'assit et se prit le pouls. « Régulier comme un métronome. La vieille horloge a bien supporté la dose. »

Lorsque Mère Johnston eut appliqué un pansement stérile sur la plaie, il s'apprêta à partir. MacKinnon regarda Mère, qui lui fit un signe entendu.

« Je t'accompagne, dit-il à Discret.

- Pour quoi faire ? Ça va doubler le risque, c'est tout.
- Avec ou sans stimulant, tu n'es pas en état de voyager seul !
- Ridicule. C'est *moi* qui serai obligé de te protéger.
- Je t'accompagne. »

Magee capitula en haussant les épaules.

Mère Johnston épongea la sueur au front de Discret, puis elle les embrassa tous les deux.

Jusqu'à la sortie de la ville, leur équipée rappela à MacKinnon leur fuite cauchemardesque de la veille. Ensuite, ils se dirigèrent vers le nord-nord-ouest en suivant une route allant vers les collines, ne la quittant que lorsque la circulation, heureusement très faible, l'exigeait. Une fois, ils faillirent se faire prendre par une voiture de police quasi invisible, équipée de lumière noire, mais Magee décela son approche juste à temps et ils s'accroupirent derrière un muret qui bordait la route à cet endroit.

Dave lui demanda comment il avait fait. « Du diable si je le sais, répondit-il, mais je crois que je reniflerais un flic caché au milieu d'un troupeau de boucs. »

Au fur et à mesure que la nuit avançait, Discret parlait de moins en moins. L'effet du stimulant diminuant, il vieillissait à vue d'œil. Dave avait l'impression que ce masque de douleur était plus proche du véritable Magee que le visage insoucieux qu'il montrait habituellement au monde. Il se demanda pour la dixième fois ce que l'autre avait pu faire pour qu'on le juge asocial.

Pour la plupart des habitants de la Réserve, la réponse à cette question était évidente : le type d'instabilité dont ils souffraient se voyait au premier coup d'œil. Mère Johnston, elle aussi, présentait une énigme, jusqu'au moment où elle avait expliqué à Dave avoir suivi son mari à la Réserve. Désormais veuve, elle préférait rester ici, où elle avait des amis et s'était adaptée aux conditions de vie, plutôt que de retourner dans un environnement qui lui plairait peut-être moins.

Magee s'assit en bordure de la route. « Impossible, gamin, admit-il. Je ne tiens pas le coup.

- Il le faut ! Je vais te porter. »

Magee haussa les épaules en souriant. « Mais si, je t'assure,

insista Dave. C'est encore loin ?

— Quatre ou cinq kilomètres, je crois.

— Allez, monte. » Discret à califourchon sur ses épaules, il repartit. Les premières centaines de mètres ne furent pas trop dures ; l'autre pesait vingt kilos de moins que lui. Puis des crampes se manifestèrent dans ses bras, qui tenaient les genoux de Magee, ses reins protestèrent contre ce fardeau inhabituel et son étrange répartition, et son souffle devint court, étranglé qu'il était par la prise de l'homme sur son cou.

Encore trois kilomètres – plus, peut-être. On laisse son poids choir vers l'avant, sans oublier de déplacer un pied, sans quoi on tombe. C'est automatique – aussi automatique que d'arracher des dents. Qu'est-ce qu'un kilomètre ? Rien en fusée, vingt secondes agréables dans une voiture de tourisme, six minutes sur une tortue d'acier, dix minutes pour des troupes fraîches et bien entraînées. Mais avec un homme sur le dos, sur une mauvaise route, lorsqu'on est déjà fatigué au départ ?

Mille mètres : un chiffre qui ne signifie rien. Chaque pas soustrait soixante centimètres du total ; le reste est incompréhensible, infini. On compte les pas. Chacun envoie un choc au cerveau engourdi et douloureux. On a les pieds lourds et énormes. On décompte, cinq pas, trois mètres de moins – c'est pire encore : le résultat est inconcevable.

Le monde se réduit à sa propre personne. Le passé et l'avenir n'existent plus. Rien n'importe, sauf la nécessité capitale de lever un pied et de le reposer un peu plus loin. Seule survit en lui la volonté nécessaire à l'exécution de cet acte dénué de sens.

Il revint à lui en sentant les bras de Magee le lâcher. Avec précaution, il mit un genou à terre et allongea doucement son fardeau. L'espace d'un instant, il crut Discret mort. Impossible de trouver son pouls. Puis il appliqua son oreille contre la poitrine du blessé et entendit, soulagé, le battement, faible mais régulier, de son cœur.

Il lia les mains de Magee ensemble avec un mouchoir et introduisit sa tête dans le cercle ainsi formé. Mais il était si épuisé qu'il ne put le soulever. Discret reprit conscience et ses premiers mots furent : « Tout doux, Dave. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Dave le lui expliqua. « Délie mes mains, lui conseilla Magee. Je crois que je vais pouvoir marcher un peu. »

Il parvint à faire trois cents mètres avant de devoir s'arrêter. « Dis, Dave, lui demanda-t-il lorsqu'il eut la force de parler, tu as emporté quelques cachets ?

— Oui... mais tu ne peux pas en prendre d'autres. Ça te tuerait.

— Il paraît, oui. Mais pourquoi est-ce que *toi*, tu n'en prendrais pas un ?

— Bien sûr ! J'aurais pu y penser avant ! »

Magee ne pesait pas plus lourd qu'un pardessus, l'étoile du matin brillait plus fort que jamais, et ses forces semblaient inépuisables. Même lorsqu'il quitta la route pour s'engager sur le sentier menant à la maison du Docteur, au pied des collines, il continua d'avancer d'un bon pas. MacKinnon savait que le stimulant brûlait la substance même de ses tissus bien après l'épuisement de ses réserves d'énergie, et qu'il lui faudrait des jours pour s'en remettre. Mais peu lui importait. Ce n'était pas un prix trop élevé pour arriver enfin, debout sur ses deux jambes, et son précieux fardeau bien vivant, à la maison du Docteur.

MacKinnon ne put voir Magee pendant quatre jours – pendant lesquels il fut lui-même soumis à un repos presque total pour reprendre les douze kilos qu'il avait perdus en quarante-huit heures et permettre à son cœur de se remettre de cet effort exagéré. Grâce à un régime riche, au repos, à des bains de soleil, et à sa santé robuste, il retrouva bientôt des forces. Mais sa convalescence « lui plut », à cause de la compagnie du Docteur... et de Perséphone.

Perséphone n'avait que quinze ans. Dave l'ignorait. Il la croyait bien plus âgée, ou bien plus jeune. Elle était née à la Réserve et avait passé tous les jours de sa courte vie dans la maison du Docteur – où sa mère était morte en lui donnant naissance. Par certains côtés, elle était extrêmement puérile, n'ayant jamais eu de rapports avec la civilisation de l'Extérieur, ni guère davantage avec les habitants de la Réserve dont elle ne voyait que ceux qui venaient se faire soigner. Mais elle avait pu puiser librement dans la bibliothèque de l'homme de science à l'esprit complexe et changeant qu'était son père. L'étendue de ses connaissances littéraires et scientifiques ne laissait

pas de surprendre MacKinnon. Il croyait parler à une matrone blasée et omnisciente, et soudain une remarque naïve sur le monde extérieur lui rappelait qu'elle n'était, en fait, qu'une enfant inexpérimentée.

Il nourrissait à son égard des sentiments presque tendres. Sans les prendre au sérieux, bien sûr : elle était à peine nubile. Mais elle était jolie, et lui, assoiffé de compagnie féminine. Il était encore assez jeune pour s'intéresser aux différences merveilleuses, mentales et physiques, entre l'homme et la femme.

Ce fut un choc d'autant plus douloureux – presque autant que la sentence qui l'avait envoyé là – de découvrir qu'elle le classait, comme tous les habitants de la Réserve, dans la catégorie des pauvres infortunés qui avaient besoin d'aide et de sympathie parce qu'ils ne tournaient pas rond.

Il était si furieux qu'il resta un jour entier à la bouder, mais le besoin de se justifier et d'obtenir son approbation le poussa à la revoir, afin de tenter de la convaincre. Il lui expliqua avec autant de foi que de franchise les circonstances qui avaient abouti à sa condamnation – en embellissant son récit de réflexions philosophiques personnelles.

Mais l'approbation qu'il escomptait avec une quasi-certitude tarda à venir. « Je ne comprends pas votre point de vue, dit-elle. Vous lui avez cassé le nez, et pourtant il ne vous avait fait aucun mal. Vous voudriez que j'approuve ?

– Mais, Perséphone, protesta-t-il, vous oubliez qu'il m'avait insulté !

– Je ne vois pas le rapport. Il a fait du bruit avec sa bouche : des mots. Si l'insulte était imméritée, ces mots étaient dénués de signification. Si elle l'était, si vous étiez ce que ces bruits, ces mots désignaient, qu'il l'exprime n'y changeait rien. Dans un cas comme dans l'autre, il ne vous a causé aucun tort.

» Mais ce que vous lui avez fait est très différent. Vous lui avez cassé le nez. C'est un préjudice réel. Pour se protéger, le reste de la société devait vous examiner afin de déterminer si vous étiez vraiment instable et capable d'agir de nouveau de la sorte. Si oui, il fallait vous soigner, ou vous demander de quitter la société... au choix.

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ?

— Au sens où vous l'entendez, non. Vous ne souffrez ni de parésie, ni d'une tumeur ou d'une autre lésion que le Docteur aurait pu découvrir. Mais, à en juger par vos réactions sémantiques, vous êtes aussi *déséquilibré* qu'un de ces fanatiques qui brûlaient les sorcières.

— Perséphone ! Vous êtes injuste !

— Qu'est-ce que la justice ? » Elle prit dans ses bras le chaton avec lequel elle jouait. « Je rentre. Il commence à faire froid. » Et elle s'éloigna, du pas silencieux de ses pieds nus dans l'herbe.

Si la sémantique s'était développée aussi vite que la psychodynamique et son corollaire immédiat, l'art de la propagande, les États-Unis n'auraient jamais connu la dictature et, par conséquent, n'auraient pas eu besoin de la Deuxième Révolution. Tous les principes scientifiques qui sous-tendaient le Pacte étaient déjà formulés dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle.

Mais les travaux des pionniers de la sémantique, C.K. Ogden, Alfred Korzybski et d'autres, n'étaient connus que d'une poignée d'étudiants, tandis que la psychodynamique progressait par bonds énormes sous la pression répétée des guerres et des promotions commerciales.

La sémantique, le « sens du sens », donnait pour la première fois une méthode scientifique applicable à tous les actes de la vie quotidienne. Comme la sémantique s'occupe du mot écrit ou parlé, en tant qu'aspect déterminant du comportement humain, on crut trop souvent qu'elle ne concernait que les mots et ceux dont l'utilisation du langage est la profession, professeurs d'étymologie ou rédacteurs publicitaires. Une poignée de psychiatres peu orthodoxes tentèrent de l'appliquer aux problèmes de la personne humaine, mais leur œuvre fut détruite par les psychoses de masse épidémiques qui détruisirent l'Europe et ramenèrent les États-Unis au Moyen Âge.

Le Pacte fut le premier document social scientifique jamais établi par l'homme, et il faut rendre hommage à son principal auteur, le docteur Micah Novak, le même Novak qui était chef de la psycho pendant la révolution. Les révolutionnaires désiraient établir

un maximum de liberté personnelle. Comment garantir cela avec un haut degré de probabilité ?

Ils commencèrent par rejeter le concept de « justice ». Sous l'angle de la sémantique, la « justice » ne signifie rien – il n'existe dans le continuum espace-temps-matière aucun phénomène qu'on puisse désigner de ce nom. La science ne s'intéresse qu'à l'observable, au mesurable. La justice n'entre pas dans cette catégorie ; il n'y a pas deux personnes qui lui accordent la même signification, donc. Tous les « bruits » à son propos ne peuvent qu'accroître la confusion.

Mais le tort, physique ou économique, peut s'observer, se mesurer. Le Pacte interdisait aux hommes de causer du tort à autrui. Par contre, tout acte ne causant aucun tort physique ou économique à une autre personne était déclaré légal.

Sans « justice », pas de châtement. Les procédures pénales prirent place aux côtés de la lycanthropie et de la magie noire. Pourtant, comme on ne pouvait permettre à une source de danger de demeurer dans la communauté, on examinait les délinquants et tout récidiviste en puissance devait choisir entre la réorientation psychologique et le retrait de la société – la Réserve.

Les premières versions du Pacte postulaient que tout individu asocial serait automatiquement hospitalisé et réorienté, la psychologie moderne étant tout à fait capable de guérir toutes les psychoses qui n'étaient pas dues à des lésions et de guérir ou au moins d'améliorer celles qui en étaient accompagnées, mais Novak s'éleva vivement contre cette disposition.

« *Non !* protesta-t-il. À moins de vouloir réinstaurer une tyrannie pire que jamais, on ne doit plus permettre au gouvernement d'intervenir dans le psychisme d'un citoyen sans son consentement. Tout homme doit être libre d'accepter ou de rejeter le Pacte, même si nous le croyons fou ! »

David MacKinnon retrouva Perséphone dans un état d'agitation extrême et en oublia son orgueil blessé. « Voyons, Perséphone, lui dit-il avec douceur, que se passe-t-il ? »

Peu à peu, il comprit qu'elle avait écouté une conversation entre son père et Magee et avait ainsi appris l'existence de l'opération

militaire projetée contre les États-Unis. Il lui tapota affectueusement la main. « Ce n'est que ça ! s'écria-t-il, soulagé. Je craignais qu'il ne s'agisse de quelque chose de personnel.

— “Que ça” ! David MacKinnon, vous voulez dire que vous le saviez, et que cela vous est égal ?

— Mais... que pourrais-je faire, de toute façon ?

— Ce que vous pourriez faire ? Aller les avertir, voilà ce que vous pourriez faire ! David, vous êtes vraiment impossible ! » Elle s'enfuit hors de la pièce en sanglotant.

Il la regarda partir, bouche bée, en se disant, après bien d'autres hommes, que les femmes sont vraiment difficiles à comprendre.

Perséphone ne déjeuna pas avec eux. MacKinnon demanda au Docteur où elle était.

« Déjà déjeuné, lui répondit-il entre deux bouchées. Part pour la Porte.

— Quoi ? Et vous l'avez laissée ?

— Libre de ses actes. Ne m'aurait pas obéi, d'ailleurs. Ne vous inquiétez pas pour elle. »

David n'entendit même pas la fin de la phrase : il se ruait dehors. Il trouva la jeune fille devant la petite remise dont elle venait de sortir son monocycle. « Perséphone !

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle sur un ton digne et glacial qui n'était vraiment pas de son âge.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! C'est à la Porte que Discret a été blessé !

— Je pars. Écartez-vous de mon chemin, s'il vous plaît.

— Dans ce cas, je vais avec vous.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous protéger. »

Elle renifla avec dédain. « Je voudrais bien voir qu'on ose me toucher ! »

Ce qu'elle disait n'était pas faux. Le Docteur et ses proches jouissaient d'une immunité sans égale à la Réserve. Conséquence naturelle de son origine, la Réserve n'avait que très peu de médecins compétents. Rares sont les membres de la profession médicale qui

commettent des actes antisociaux – et plus rares encore ceux qui, dans ce cas, se refusent à un traitement psychiatrique. Le reste était composé des pires représentants de la profession. Le Docteur, lui, était un guérisseur-né. Il s'était volontairement expatrié afin de pouvoir pratiquer son art dans des conditions riches en possibilités. La recherche pure ne l'intéressait pas ; ce qu'il voulait, c'était des malades, aussi gravement atteints que possible, afin de pouvoir les guérir.

Ni les coutumes ni la loi ne le concernaient. Le Libérateur de l'État Libre ne devait qu'à son insuline de ne pas mourir du diabète. En Nouvelle Amérique, des personnages tout aussi puissants lui devaient la vie ou la santé. Et même chez les Anges du Seigneur, le Prophète acceptait son verdict sans discuter.

Cela ne rassurait guère MacKinnon. Il suffisait d'un imbécile ignorant qui elle était pour commettre l'irréparable. Mais avant même qu'il puisse protester, elle avait mis son petit engin en marche, l'obligeant à s'écarter. Le temps qu'il se remette de sa surprise, elle était déjà loin. Il lui fut impossible de la rattraper.

Elle revint moins de quatre heures après. C'était ce qu'il avait espéré. Puisque Discret malgré toute son astuce n'avait pas pu atteindre la Porte de nuit, il eût été improbable qu'elle y parvînt en plein jour.

Son premier soulagement passé, il attendit avec impatience l'occasion de lui parler. Pendant son absence il avait examiné la situation sous tous ses angles. Il était sûr qu'elle échouerait, il désirait se réhabiliter à ses yeux, par conséquent, il l'aiderait à faire aboutir le projet qui lui tenait tant à cœur : il irait lui-même porter l'avertissement aux habitants de l'Extérieur !

Elle lui demanderait peut-être son aide. Non, elle la lui demanderait sans doute. Le temps qu'elle revienne, il avait réussi à se persuader qu'elle ne pourrait que la lui demander. Il accepterait – avec simplicité et dignité – et il partirait. Et, même s'il était blessé, même s'il trouvait la mort, ce serait en héros, qu'il ait ou non réussi.

Inconsciemment, il se voyait comme un mélange de Sydney Carton, du Chevalier blanc et de l'homme qui avait porté le message à Garcia, avec juste une touche de d'Artagnan.

Mais elle ne lui demanda rien – elle ne lui donna même pas

l'occasion de lui adresser la parole.

Elle ne dîna pas avec eux. Ensuite, elle s'enferma avec le Docteur dans son cabinet et n'en ressortit que pour monter droit dans sa chambre. En désespoir de cause, il décida d'aller se coucher lui aussi.

Après une bonne nuit de sommeil, le lendemain matin, cela irait peut-être mieux... Mais ce n'est jamais aussi simple. Le sommeil le fuyait, et la partie critique de son esprit en profita pour se manifester. Imbécile ! Elle ne veut pas de ton aide ! Pourquoi réussirais-tu là où Discret a échoué ? Pour elle, tu n'es qu'un membre de cette multitude déséquilibrée qui foisonne à la Réserve !

Non, je ne suis pas fou ! Je refuse de me soumettre au jugement des autres, mais je ne suis pas *fou* ! Est-ce bien certain ? Tous les autres ici sont des crétins, mais est-ce que tu vaux mieux qu'eux ? Tous ? Non. Et le Docteur ?... Non, mon pote, ne te fais pas d'illusions. Le Docteur et Mère Johnston sont ici parce qu'ils le *veulent*. Ils n'y ont pas été condamnés. Et Perséphone est née ici.

Et Magee ? Il était – ou du moins semblait être – en pleine possession de son bon sens. Il se mit à jalouser, avec une amertume illogique, son apparente stabilité. En quoi vaut-il mieux que nous ?

*Nous ?* Automatiquement, il s'était classé avec les autres habitants de la Réserve. Allons, admetts-le, tu ne vaux pas mieux qu'eux. Tu as été chassé parce que les gens normaux ne voulaient plus de toi, et ton orgueil stupide t'a empêché de reconnaître qu'il te fallait te soigner.

La seule pensée des soins le glaça et le fit repenser à son père. Pourquoi ? Il se souvint de ce que le Docteur lui avait dit l'avant-veille : « Ce qu'il vous faut, mon garçon, c'est tenir tête à votre père, et lui dire son fait. Quel dommage qu'il n'y ait pas davantage d'enfants qui disent à leur père d'aller au diable ! »

Il ralluma la lumière et essaya de lire. En vain. Pourquoi Perséphone se souciait-elle du sort des gens de l'Extérieur ? Elle ne les connaissait pas. Elle n'y avait pas d'amis. Puisque *lui-même* ne se sentait aucune obligation envers eux, pourquoi s'en souciait-elle tellement, *elle* ? Aucune obligation ? Des années durant, il avait vécu une vie facile et agréable – tout ce qu'on exigeait de lui, c'était de se comporter décemment. Et où serait-il, à ce propos, si le

Docteur s'était demandé s'il avait des obligations envers lui ?

Il était toujours plongé dans un amer examen de conscience lorsque les premières lueurs du matin filtrèrent à travers les rideaux. Il se leva, enfila une robe de chambre et descendit sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Magee. La porte était entrebâillée. Il y passa la tête. « Discret ? Tu dors ?

— Entre, mon vieux, répondit l'autre tout bas. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne trouves pas le sommeil ?

— Non.

— Moi non plus. Assieds-toi. Ça ira mieux à deux.

— Discret, je vais essayer. Je veux rejoindre l'Extérieur.

— Hein ? Quand ?

— Tout de suite.

— Risqué, mon gars. Attends quelques jours, on tentera le coup ensemble.

— Non. Je ne peux pas attendre. Il faut avertir les États-Unis du danger qui les menace ! »

Les yeux de Magee reflétèrent sa surprise, mais sa voix ne changea pas. « Tu ne t'es quand même pas laissé embobiner par cette gamine ?

— Non, pas vraiment. C'est pour moi que je le fais. J'ai *besoin* de le faire. Dis, Discret, qu'est-ce que c'est que leur arme ? Une menace sérieuse pour les États-Unis, vraiment ?

— Je le crains, admit Magee. Je ne sais pas au juste de quoi il s'agit, mais les foudroyeurs sont des jouets en comparaison. La portée est beaucoup plus grande. Je ne sais pas trop ce qu'ils comptent trafiquer avec la Barrière, mais je les ai vus installer des lignes à haute tension avant de me faire avoir. Mais si jamais tu y arrives, voilà le nom d'un gars qui pourrait t'aider. Va le voir, surtout. Il a beaucoup d'influence. » Il griffonna un nom sur un bout de papier qu'il plia et lui tendit.

MacKinnon l'empocha distraitemment. « La Porte est très surveillée ?

— Tu ne peux pas passer par la Porte ; c'est hors de question. Voilà ce que tu vas faire...» Il prit une autre feuille de papier et y dessina un plan tout en lui donnant des explications.

Dave lui serra la main avant de partir. « Tu leur diras au revoir pour moi, hein ? Et remercie bien le Docteur. Je préfère m'éclipser avant qu'ils soient levés.

— Bien sûr, gamin », lui assura Discret.

Accroupi derrière d'épais buissons, MacKinnon regardait la petite bande d'Anges entrant dans une église aussi sinistre que laide. Le vent glacial du matin et la peur le faisaient frissonner. Mais le besoin est plus fort que la peur. Ces fanatiques avaient de quoi manger – et il avait *faim*.

Les deux premières journées avaient été assez faciles. Il avait pris froid en couchant à même le sol, certes, et il avait de la peine à respirer, ce qui ralentissait sa marche. Mais ce n'était pas grave. Ce qui importait, c'était de se retenir de tousser ou d'éternuer jusqu'à ce que le petit groupe de fidèles soit enfermé dans l'église. Il les regarda passer – des hommes à l'aspect sévère, des femmes aux jupes traînantes et aux épaules voûtées par le travail, couvertes de châles, des pauvresses usées par les accouchements répétés. Chacun, chacune montrait un visage éteint. Même les enfants étaient tristes.

Le dernier fidèle entra, et il ne resta que le sacristain dans la cour, occupé à une tâche quelconque. Après un temps interminable, que MacKinnon passa le doigt appuyé sur la lèvre supérieure pour refréner une irrésistible envie d'éternuer, il suivit enfin ses ouailles et referma la porte de l'église.

MacKinnon jaillit de sa cachette et se hâta vers la maison qu'il avait repérée à l'autre extrémité de la clairière, le plus loin possible de l'église.

Il n'eut pas trop de mal à calmer le chien pourtant méfiant. La maison était fermée, mais il parvint à forcer une porte sur l'arrière. La vue de la nourriture lui donna presque le vertige : du pain rassis et du beurre de chèvre à l'odeur forte. Deux jours auparavant, il avait fait un faux pas et était tombé dans une rivière. Cela n'aurait pas été grave si ses tablettes d'aliments concentrés ne s'étaient pas gonflées au contact de l'eau. Dès le soir, des moisissures avaient surgi et il avait dû les jeter.

Le pain lui dura trois jours, mais le beurre fondit et il dut le jeter

bien avant, non sans en avoir mangé le maximum, ce qui lui donna une soif terrible.

Quelques heures après avoir mangé sa dernière tranche de pain, il atteignit son objectif : le grand fleuve dont toutes les autres rivières de la Réserve étaient des affluents. En descendant le courant, il devait arriver à un endroit où les eaux passaient sous le rideau noir de la Barrière pour continuer leur cours vers la mer. La Porte inaccessible, c'était le seul point de sortie praticable par un homme seul.

En tout cas, c'était de l'eau, et il avait soif. Son rhume empirait. Mais il ne pourrait boire qu'à la nuit : des silhouettes s'agitaient près de la rive, et il crut voir que certaines portaient l'uniforme. L'une d'elles amarra une barque à fond plat à la rive. Mentalement, il se l'appropriait et la surveilla d'un œil jaloux. Au coucher du soleil, elle était toujours là.

Les premiers rayons du soleil levant le firent éternuer. Aussitôt réveillé, il leva la tête et regarda autour de lui. La petite barque qu'il s'était procurée flottait au milieu du courant. Il ne vit pas de rames. Il n'y en avait peut-être jamais eu. Ce courant était assez fort et aurait dû le porter jusqu'à la Barrière au cours de la nuit. Peut-être était-il déjà passé dessous ? Non, c'était une idée ridicule.

Puis il l'aperçut, noire et menaçante, à guère plus d'un kilomètre. Il était trop faible et fiévreux pour ressentir de l'enthousiasme, mais cela raffermi sa détermination de réussir à tout prix.

Le fond de la barque racla le fond. Le fleuve faisait un coude et le courant l'avait mené à la rive. Il sauta maladroitement à terre, les articulations ankylosées et douloureuses. Il commença à tirer la barque au sec puis, se ravisant, la poussa dans le courant. Inutile de faire savoir où il avait accosté.

Il dormit presque toute la journée, ne se levant qu'une fois pour se mettre la tête à l'ombre. Le soleil le réchauffa jusqu'aux os ; le soir venu, il se sentait nettement mieux.

Bien que la Barrière soit très proche, il lui fallut presque toute la nuit pour l'atteindre en suivant la rive du fleuve. Des nuages de vapeur d'eau lui apprirent qu'il était arrivé. Lorsque le soleil se fut levé, il examina la situation. La Barrière traversait le fleuve, mais sa

jonction avec la surface de l'eau était cachée par les vapeurs bouillonnantes. Quelque part sous l'eau, il ignorait à quelle profondeur, la Barrière cessait et, au contact de ce bord, l'eau se volatilisait.

Lentement, en hésitant, et sans aucun héroïsme, il commença d'ôter ses vêtements. Le moment était venu, mais il ne s'en réjouissait guère. Il retrouva le bout de papier que Magee lui avait donné, mais l'encre avait été délavée par son plongeon involontaire et le texte était devenu illisible. Il le jeta sans regret. Ça ne paraissait pas avoir d'importance.

Malgré le chaud soleil, il frissonnait en hésitant sur le bord de l'eau. Puis il aperçut une patrouille sur la rive opposée, ce qui hâta sa décision.

L'avaient-ils vu ou non ? Il plongea.

Il descendit aussi profond que ses forces le lui permettaient. Il descendit et essaya de toucher le fond, pour éviter la base incandescente de la Barrière. Ses mains touchèrent la boue. Et maintenant, nager, essayer de passer par-dessous. Peut-être était-ce aussi dangereux que de la survoler ? Il le saurait bientôt. Allait-il dans la bonne direction ? Il ne voyait rien et n'avait aucun repère pour le guider.

Il resta au fond jusqu'à ce que ses poumons congestionnés menacent d'éclater. Puis il remonta un peu, et sentit de l'eau bouillante sur son visage. Durant une éternité de solitude et de souffrance, il comprit qu'il était prisonnier entre la chaleur et l'eau, prisonnier sous la Barrière.

Deux soldats de garde sur la petite jetée située sous le tranchant de la Barrière bavardaient pour passer le temps. Les eaux qui la franchissaient ne les intéressaient plus : ils les avaient vues trop souvent au cours d'interminables gardes. Un signal d'alarme les fit sursauter. « Quel secteur, Jack ?

— Cette rive. Tiens, regarde ! Le voilà... »

Lorsque le sergent de service arriva, ils l'avaient déjà repêché et étendu sur la jetée. « Mort ou vivant ? demanda-t-il.

— Mort, je crois », répondit l'un des gardes. Son compagnon pratiquait déjà la respiration artificielle.

Le sergent gloussa d'une façon qui ne seyait guère à son visage boucané. « Dommage, j'ai déjà demandé l'ambulance. Envoyez-le toujours à l'infirmierie. »

L'infirmière s'efforça de le calmer, mais MacKinnon fit un tel raffut qu'elle dut aller chercher le médecin de garde. « Allons, allons ! Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? » lui dit le médecin sévèrement, tout en lui prenant le pouls. Dave parvint à le convaincre qu'il refusait tout soporifique et ne se calmerait pas tant qu'il n'aurait pas dit ce qu'il avait à dire. Ils conclurent un accord : MacKinnon pouvait parler (« Mais faites vite, hein ! ») et le docteur en référait à son supérieur immédiat, en échange de quoi Dave acceptait une piqûre calmante.

Au matin, deux hommes non identifiés vinrent le voir. Ils écoutèrent son récit d'un bout à l'autre et lui posèrent des questions détaillées. Puis, au cours de l'après-midi, une ambulance le conduisit au QG régional, où on l'interrogea de nouveau. Il reprenait vite des forces, mais il se lassait de cette comédie ; il exigea de savoir si on prenait sa mise en garde au sérieux. Son dernier interrogateur le rassura. « Du calme, vous voyez le commandant en chef dans quelques heures. »

Le commandant de la région militaire, un petit homme aux gestes précis et rapides d'oiseau, ne ressemblait en rien à un soldat. Dave le trouva d'emblée sympathique. Il récita de nouveau – pour la cinquantième fois, lui semblait-il – son histoire. Lorsqu'il eut fini, il vit l'officier hocher la tête. « Soyez assuré, David MacKinnon, que nous avons pris toutes les mesures nécessaires.

– Et leur nouvelle arme ?

– On s'en occupe, ainsi que de la Barrière... nos voisins apprendront à leur détriment qu'elle n'est pas aussi facile à briser qu'ils l'imaginent. Nous n'en avons pas moins apprécié vos efforts. Puis-je vous être utile en quelque chose ?

– Non, merci... enfin, pas pour moi, du moins. Mais j'ai deux amis là-bas de l'autre côté...» Il lui demanda, si possible, de venir en aide à Magee et de permettre à Perséphone de sortir, si elle le désirait.

« J'ai entendu parler de cette jeune fille, dit le général. On va se

mettre en contact avec elle. Quant à Magee, c'est un autre problème...» Il appuya sur le contact du visiophone. « Envoyez-moi le capitaine Randall. »

Un homme tiré à quatre épingles, en uniforme de l'armée des États-Unis, entra d'un pas léger. MacKinnon le regarda sans grand intérêt, puis son masque se brisa. « Discret ! » s'écria-t-il.

Leurs retrouvailles explosives n'étaient guère dignes du bureau d'un général en chef, mais ce dernier ne parut pas s'en formaliser. Lorsqu'ils se furent un peu calmés, MacKinnon lui posa la question qui lui brûlait les lèvres : « Mais enfin, Discret... je n'y comprends rien... » Il s'arrêta et pointa sur lui un doigt accusateur. « J'y suis ! Tu es dans les services secrets ! »

Discret eut un large sourire. « Tu ne croyais quand même pas qu'on allait laisser un pareil guêpier sans surveillance ? »

Le général s'éclaircit la gorge. « Que comptez-vous faire à présent, David MacKinnon ? »

— Hein ? Moi ? Je n'ai pas de projets... » Il réfléchit, puis se tourna vers son ami. « Tu sais, Discret, je crois que je vais me faire soigner, après tout. Tu es à l'Extérieur... »

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, intervint le général.

— Pourquoi ? fit MacKinnon, étonné.

— Vous avez guéri tout seul. Vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais vous avez répondu à quatre psychotechniciens. Leurs rapports concordent en tous points, et je suis autorisé à vous informer que vous pouvez reprendre votre statut de citoyen libre, si vous le désirez. »

Le général et le capitaine « Discret » Randall décidèrent avec tact, et d'un commun accord, de mettre fin à cette entrevue. Randall raccompagna son ami jusqu'à l'infirmierie. Dave voulait qu'il réponde sur-le-champ à mille questions. « Mais Discret, insista-t-il, tu as dû réussir à sortir avant moi ? »

— Un ou deux jours avant, oui.

— Ma mission était donc inutile !

— Je ne dirais pas ça, le contredit Randall. J'aurais pu échouer. De toute façon, ils savaient tout avant que je fasse mon rapport. On n'était pas les seuls... Mais, continua-t-il pour changer de sujet, ce

qui importe, c'est que tu sois ici. Et que vas-tu faire ?

— Moi ? Je ne le sais pas encore vraiment... Pas de la littérature classique, en tout cas. Si je n'étais pas si nul en maths, j'essaierais d'obtenir mes diplômes en navigation interplanétaire.

— On en reparlera ce soir, dit Randall en consultant son chrono. Il faut que je me sauve, mais je repasse te prendre pour dîner. »

Il sortit avec une rapidité qui rappelait ses performances dans la Réserve. Dave le regarda s'éloigner, songeur, puis s'écria soudain : « Hé, Discret ! Est-ce que je ne pourrais pas entrer dans les services sec... »

Discret était déjà loin. Il devrait se passer de lui pour trouver la réponse.

## *L'inadapté*

*... dans le but de conserver et d'améliorer nos ressources interplanétaires, et de donner aux jeunes de cette planète une occupation saine et utile.*

Extrait du décret n°7118  
créant le Corps  
de construction cosmique.

« Garde-à-vous ! » La voix du premier sergent des Marines spatiaux traversa la brume mouillée d'une vilaine matinée du New Jersey. « À l'appel de votre nom, répondez présent, avancez avec vos bagages et embarquez. Atkins !

— Présent !

— Austin !

— P'sent !

— Ayres !

— Présent ! »

L'un après l'autre, ils quittèrent les rangs, épaulèrent les soixante kilos de bagages auxquels ils avaient droit et montèrent la passerelle. Ils étaient jeunes – le plus âgé avait vingt-deux ans – et parfois la valise pesait plus lourd que celui qui la portait.

« Kaplan !

— Présent !

— Keith !

— P'sent !

— Libby !

— Présent ! » Un garçon aux cheveux blonds, grand et mince, se

détacha de la ligne et s'essuya hâtivement le nez avant d'équilibrer un gros sac de marin sur son épaule. De sa main libre, il prit sa valise et partit d'un trot incertain. Au moment d'aborder la passerelle, sa valise le cogna au genou et il bascula contre une mince silhouette vêtue du gris bleu de la Marine spatiale. Une main puissante le prit par le bras pour l'aider à retrouver son équilibre.

« Voilà, fiston. Doucement, ça ira mieux. » Une autre main remit le sac en place sur son épaule.

« Oh ! Excusez-moi, heu... (embarrassé, le jeune gars compta les quatre galons argent surmontés de la comète)... capitaine. Je ne...

— Et montez à bord, fiston.

— Oui, capitaine. »

Le passage menant dans les entrailles du transport était ténébreux. Lorsque les yeux du garçon s'accoutumèrent à l'obscurité, il vit un second maître portant le brassard de sergent d'armes lui désigner du pouce une porte étanche ouverte.

« Par là. Trouvez votre placard et attendez à proximité. » Libby se hâta d'obéir. Hommes et bagages encombraient déjà le spacieux compartiment. Une ligne de tubes fluorescents courait le long de la jonction des cloisons avec le plafond bas et traversait ce dernier en diagonale. Le grondement sourd de la soufflerie servait de bruit de fond aux voix de ses camarades. Il se fraya un chemin parmi les bagages et trouva son placard, le 710, contre le mur du fond. En le voyant si petit, il se demanda ce qu'il y mettrait. Il brisa le sceau de la combinaison, y jeta un coup d'œil, et l'ouvrit. Un haut-parleur couvrit le bruit des voix.

« Première section, tout le monde aux postes d'envol. Décollage dans douze minutes. Fermez les portes étanches. Coupez la ventilation à moins deux minutes. Passagers : placez vos bagages sur le pont, et allongez-vous au signal rouge. Les sergents d'armes vérifieront la bonne exécution des ordres. »

Le second maître apparut et supervisa le rangement des bagages. On fixa les objets lourds et on ferma les portes des placards. Tous les hommes avaient trouvé leur place et le sergent d'armes venait de s'assurer une dernière fois que tout était en ordre quand les tubes virèrent au rouge et que le haut-parleur braila : « Équipage et passagers, dernier signal ! Paré à l'accélération. »

Le sergent d'armes s'adossa en hâte à un sac et surveilla le compartiment. La soufflerie s'arrêta dans un soupir. Un silence de mort s'installa. Libby sentit son cœur battre à se rompre. Les deux minutes n'en finissaient pas. Puis le pont vibra et un rugissement tel un échappement de vapeur sous pression battit à ses tempes. Un poids énorme semblait appuyer sur son torse et son cœur. Un temps infini passa, puis les tubes revinrent au blanc et l'annonceur aboya : « Première section, tout le monde aux postes de navigation ; service normal. »

La soufflerie reprit son grondement. Le sergent d'armes se redressa, se frotta les fesses, se donna de grandes tapes sur les bras et dit : « Bien, les gars. » Il ouvrit la porte étanche donnant accès au couloir. Libby se leva et tituba contre la cloison. Outre ses jambes et ses bras engourdis, il se sentait beaucoup trop léger, comme s'il avait perdu la moitié de sa masse déjà peu imposante.

Pendant les deux heures suivantes, il fut trop occupé pour avoir le temps de penser ou de ressentir quoi que ce soit. Il fallut ranger les bagages volumineux dans la soute et les attacher à cause de l'accélération angulaire. Il apprit à se servir de toilettes sans chasse d'eau, trouva la couchette qui lui était assignée et apprit qu'il n'en disposait que huit heures sur vingt-quatre ; le reste du temps, deux de ses camarades y dormaient. Chacune des trois sections mangeait en trois équipes, soit neuf équipes en tout – vingt-quatre jeunes et un capitaine d'armes à une longue table qui bouchait une salle tout en longueur contre la cambuse.

Après le déjeuner, Libby mit de l'ordre dans son placard. Il examinait une photo qu'il avait l'intention de coller sur l'intérieur de la porte lorsqu'un ordre retentit : « Garde-à-vous ! »

Suivi par le sergent d'armes, le capitaine se tenait dans l'ouverture de la porte. « Repos. Asseyez-vous. McCoy, que le poste de commande mette en service la filtration de fumée pour ce compartiment. » À peine le second maître avait-il répété l'ordre dans le communicateur que le grondement de la soufflerie montait d'une demi-octave. « Vous pouvez fumer si vous voulez. Écoutez bien.

» Vous allez participer au plus grand événement de votre vie. À partir de maintenant, vous êtes des hommes, et le travail qui vous

attend est un des plus durs que les hommes aient jamais accompli. Vous, et des milliers d'autres jeunes, êtes les pionniers qui vont aménager le système solaire afin qu'il devienne utile aux hommes.

» Et ce qui est tout aussi important, vous y trouverez l'occasion de devenir des citoyens utiles et heureux au sein de la Fédération. Pour diverses raisons, vous vous sentiez mal sur Terre. Certains d'entre vous ont vu le travail pour lequel ils étaient formés aboli par de nouvelles inventions. D'autres se sont attirés des ennuis en mésusant des loisirs de la vie moderne. En bref, vous étiez des inadaptés. On vous disait peut-être de mauvais garçons ; vous étiez mal notés.

» Mais aujourd'hui, vous repartez de zéro : à bord de ce navire, votre nom figure en haut d'une feuille blanche. Ce qui viendra s'y inscrire ne dépend que de vous.

» En ce qui concerne votre travail, ça n'aura rien d'une de ces missions de réparations sur la Lune, avec tout le confort et week-end à Luna City. Et on ne va pas sur une planète à forte gravité où on peut espérer prendre un repas ordinaire et le garder dans le ventre. Notre mission sur l'astéroïde HS-5388 consistera à le transformer en station spatiale, la station T-M3. Il n'y a aucune atmosphère et la gravité est de deux pour cent de la norme terrestre. On va y jouer les mouches humaines pendant au moins six mois – sans filles, sans télévision, sans autres distractions que celles que vous créerez vous-mêmes, et en travaillant dur sept jours sur sept. Vous aurez le mal de l'espace, et le mal du pays jusqu'à n'en plus pouvoir ; vous souffrirez aussi d'agoraphobie, et si vous ne faites pas attention vous aurez des brûlures dues au rayonnement. Votre estomac se rebellera. Vous regretterez de vous êtes engagés.

» Mais si vous vous conduisez bien et si vous écoutez les conseils de vos aînés, vous en reviendrez forts et en bonne santé, avec un peu d'argent sur votre compte en banque et plus de savoir et d'expérience que vous n'en auriez acquis sur Terre en quarante ans. Vous serez devenus des hommes, et vous le saurez.

» Un dernier mot. Ce sera très pénible pour ceux qui n'ont pas l'habitude. Ayez un peu d'égards pour vos compagnons, et tout se passera bien. Si vous avez un sujet de plainte, et qu'il vous soit impossible d'obtenir satisfaction par un autre moyen, venez me voir.

Ce sera tout. Y a-t-il des questions ? »

Un garçon leva la main et demanda timidement : « Capitaine ?

— Parlez à voix haute, et donnez votre nom.

— Rogers, monsieur. Pourrons-nous recevoir du courrier ?

— Oui, mais pas très souvent. Tous les mois environ. Il sera apporté par l'aumônier et par les navires d'inspection et de ravitaillement. »

La voix criarde du haut-parleur s'éleva. « À tout l'équipage ! Vol libre dans dix minutes. Préparez-vous à l'apesanteur. » Le capitaine d'armes supervisa l'installation de cordes pour se retenir. Rien ne devait traîner. On distribua des sacs en cellulose à tous les hommes. Aussitôt après, Libby ressentit exactement ce que l'on ressent dans un ascenseur rapide qui s'arrête net lors de la montée. Mais au lieu de cesser, la sensation ne fit que s'accroître. Agréable au début, elle devint vite angoissante. Le sang battait à ses tempes, ses pieds étaient humides et froids et il salivait trop. Il essaya d'avaler, mais s'étrangla et fut pris d'un accès de toux. Puis son estomac se noua, et se contracta soudain, douloureusement. Il fut pris de nausées. Au milieu du premier spasme intolérable, il entendit McCoy crier : « Hé ! Utilisez vos sacs ! Que la soufflerie ne disperse pas tout ! » Libby se rendit confusément compte que cela le concernait. Il parvint à tenir le sac sous son menton juste à temps. La crise passée, il s'avisa qu'il flottait juste sous le plafond, près de la porte. Le capitaine d'armes se glissa par la porte et s'adressa à McCoy : « Tout se passe bien ?

— Ça va. Il y en a deux ou trois qui ont pris leurs sacs trop tard.

— Je vois. Faites-moi éponger ça. Vous pouvez utiliser le sas tribord. » Se propulsant d'une poussée contre la paroi, il disparut dans le couloir.

McCoy saisit Libby par le bras. « Tiens, prends-moi ça, bleusaille. On va essayer d'attraper ces papillons. » Il lui tendit une poignée de laine de coton, s'en munit lui-même et tamponna habilement un globule du matériau écoeurant qui flottait dans le compartiment. « Laisse ton sac en place. Si tu dégobilles, attends que ça se passe avant de continuer. » Libby l'imita de son mieux. En quelques minutes, l'atmosphère fut débarrassée de la majeure partie des débris répugnants. McCoy inspecta le compartiment, puis

s'adressa aux autres : « ôtez vos habits sales et changez vos sacs. Trois ou quatre volontaires iront porter le tout au sas tribord. »

Ils y mirent d'abord les sacs, puis fermèrent la porte intérieure et ouvrirent l'extérieure. Lorsqu'ils rouvrirent l'intérieure, les sacs avaient disparu, expulsés dans le vide par l'air qui s'était échappé. Libby demanda à McCoy : « On jette nos vêtements sales, aussi ?

— Un instant de vide suffira. Fixez-les solidement à ces crochets. »

Ils laissèrent le sas fermé environ cinq minutes. Lorsqu'ils le rouvrirent, les vêtements étaient complètement secs — toute l'humidité s'était évaporée dans le vide. Des vomissures, il ne restait qu'un léger résidu poudreux. « Parfait, déclara McCoy. Ramenez-les dans le compartiment et brossez-les, bien fort, devant les bouches aspirantes. »

Les jours suivants furent une éternité de souffrance. Le mal de l'espace engloutissait tout, même le mal du pays. Le capitaine leur accordait un quart d'heure de légère accélération pendant chacun des neuf repas, mais ce répit ne leur valait qu'une souffrance accrue. Libby allait manger, faible et mourant de faim. Il conservait les aliments jusqu'au retour en vol libre, puis tout recommençait, pire que jamais.

Le quatrième jour, il se reposait, adossé à une cloison, profitant du luxe des quelques minutes de pesanteur qui restaient pendant que la dernière équipe mangeait. McCoy vint s'asseoir à côté de lui. Il plaça un filtre à fumée autour de son visage et alluma une cigarette. Après la première bouffée, il lança : « Alors, mon gars, comment ça va ?

— Pas trop mal, au fond... Dites, McCoy, on finit par s'habituer à ce mal de l'espace ?

— Avec le temps. Il paraît que le corps acquiert de nouveaux réflexes. Le principal, c'est d'apprendre à avaler sans s'étrangler. On finit même par aimer ça. C'est très reposant. Quatre heures de sommeil en valent dix. »

Libby secoua la tête d'un air lugubre. « Je crois que je ne m'y ferai jamais.

— Mais si. Il faudra bien. Cet astéroïde n'a pour ainsi dire

aucune gravité. Deux pour cent de celle de la Terre, selon le maître de manœuvre. Ça ne suffit pas à vous soulager. Et pas question d'accélérer pendant les repas. »

Libby frissonna et se prit la tête entre les mains.

Repérer un astéroïde entre deux mille, c'est moins facile que de trouver Trafalgar Square dans Londres. Surtout contre le fond étoilé de la galaxie. Il faut essayer de suivre une courbe composite qui non seulement coupera l'orbite du petit corps astral animé d'un mouvement rapide, mais qui permettra un rendez-vous précis. L'astéroïde HS-5388, « Quatre-vingt-huit », se situe à environ deux unités astronomiques et deux dixièmes du Soleil, soit un peu plus de trois cents millions de kilomètres. Lors du départ du transport, il se trouvait même à plus de quatre cent cinquante millions de kilomètres au-delà du Soleil. Le capitaine Doyle pria son navigateur de calculer un ellipsoïde contournant le Soleil en vol libre, sur environ cinq cent vingt millions de kilomètres. Lorsqu'un chasseur veut tirer un canard en vol, il « anticipe » sa trajectoire. Ici, le principe reste le même, mais imaginez que vous soyez obligé de viser face au Soleil, que l'oiseau ne soit pas visible de l'endroit où vous êtes, et que vous n'ayez pour vous orienter que de vieux rapports indiquant sa position la dernière fois qu'on l'a vu...

Le neuvième jour, le capitaine Doyle se rendit dans la chambre des cartes, s'attacha au siège de commande, enfonça des touches sur la massive calculatrice intégrale, puis il envoya son ordonnance dire au navigateur qu'il aimerait le voir. Quelques minutes plus tard, un colosse plongea dans la pièce et se rattrapa à un filin. « Bonjour, patron.

— Salut, Blackie. Je viens de vérifier vos corrections des accélérations au cours des repas.

— Avoir ce troupeau de rampants à bord ne nous facilite pas la tâche, monsieur.

— Oui, mais soit on laisse à ces jeunes gars le loisir de manger, soit ils auront du mal à travailler en arrivant. Je veux commencer à décélérer à dix heures, heure du bord. Pouvez-vous me donner notre vitesse et nos coordonnées de huit heures ? »

Le navigateur sortit un épais carnet de sa tunique. « Cinq cent quarante-huit kilomètres par seconde. Cap : ascension de quinze

heures, huit minutes, vingt-sept secondes, déclinaison de moins sept degrés et trois minutes. Distance du Soleil : trois cent huit millions cinq cent trente mille kilomètres. Position radiale : douze degrés au-dessus du cap. Désirez-vous les coordonnées de Sol ?

— Pas maintenant, merci. » Le capitaine réétudia les résultats donnés par la calculatrice, puis effectua d'autres opérations en se mordillant le bout de la langue. « Bien, il faudra donc accélérer au maximum jusqu'à environ un million de kilomètres à l'intérieur de l'orbite de Quatre-vingt-huit. Je déteste gaspiller le carburant, mais la Ceinture grouille de débris et ce fichu caillou est si petit qu'on devra sans doute suivre une trajectoire de recherche. Vous mettrez vingt heures à décélérer, et vous infléchirez peu à peu le cap sur bâbord au bout de huit heures. Manœuvre d'approche asymptote habituelle. On devait suivre une orbite parallèle à celle de Quatre-vingt-huit vers six heures du matin. Qu'on m'appelle à trois.

— À vos ordres, monsieur.

— Montrez-moi vos chiffres quand vous les aurez. »

Le transport accéléra comme prévu. Peu après trois heures, le capitaine entra dans la salle de navigation. Le Soleil était entièrement caché par la coque du vaisseau, et seules la lueur bleutée des cadrans et la fente lumineuse du protège-cartes perçaient l'obscurité. Le navigateur se tourna en entendant le pas familier.

« Bonjour, capitaine.

— Bonjour, navigateur. Toujours pas en vue ?

— Toujours pas. Nous avons aperçu une demi-douzaine de rochers, mais aucun ne correspond.

— Pas trop proches ?

— Rien qui présente un danger. On a frôlé un peu de sable plusieurs fois.

— En naviguant ainsi, on ne risque pas grand-chose. Si tous les pilotes voulaient admettre que les astéroïdes suivent les orbites précises, à une vitesse calculable, il n'y aurait jamais d'accidents. » Il s'interrompit pour allumer une cigarette. « Les gens disent que l'espace est dangereux. C'était vrai jadis, mais je ne connais pas un seul exemple dans les vingt années écoulées qui ne soit dû à la

négligence ou à une imprudence.

— Très juste, patron. À propos, il y a du café sous le protège-cartes.

— Merci, mais j'en ai bu une tasse avant de monter. » Il passa à côté des vigies installées devant les stéréoscopes et les radars, et alla jeter un coup d'œil sur le ciel étoilé. Trois cigarettes plus tard, la vigie la plus proche annonça :

« Lumière en vue !

— Où ? »

Son second lut les graduations du stéréoscope. « Plus zéro virgule deux. Arrière une virgule trois. Légère dérive. » Il passa au radar et ajouta : « Champ sept neuf zéro quatre fois.

— Ça correspond ? »

La voix assourdie du navigateur lui parvint de sous le protège-cartes : « Ça se pourrait, capitaine. Quel est son disque ? » La première vigie régla hâtivement ses instruments, mais le capitaine l'écarta gentiment.

« Je m'en occupe, fiston. » Il appliqua ses yeux sur les oculaires, observa la sphère argentée semblable à une petite lune et approcha soigneusement deux repères lumineux des bords supérieur et inférieur de l'astéroïde. « Repérage ! »

Une vigie nota les chiffres et les transmit au navigateur. Peu après, celui-ci émergea de sous le protège-cartes. « C'est bien lui, capitaine.

— Excellent.

— Voulez-vous que j'effectue une triangulation visuelle ?

— L'officier de quart s'en chargera. Allez plutôt dormir. On approche en douceur jusqu'à ce qu'il soit possible d'utiliser les télémètres optiques.

— Merci. Je descends. »

Quelques minutes plus tard, le bruit se répandit que Quarante-huit était en vue. Libby se précipita, avec ses camarades surexcités, vers le pont tribord dans l'espoir d'apercevoir leur future patrie par le hublot, mais McCoy refroidit leur enthousiasme :

« Lorsque ce bout de rocher sera assez proche pour que vous puissiez y voir quoi que ce soit à l'œil nu, vous serez déjà à vos postes d'atterrissage. Il ne mesure guère plus de cent cinquante kilomètres de diamètre, vous savez. »

Et c'était exact. Des heures plus tard, l'annonceur s'écria : « Équipage ! Aux postes d'atterrissage. Fermez les portes étanches. Au signal, paré à couper la soufflerie. »

McCoy les obligea à rester allongés pendant les deux heures qui suivirent. De brèves accélérations alternaient avec d'écœurants moments d'apesanteur. La soufflerie se tut, et les soupapes de retenue se fermèrent. Le vaisseau tomba quelques instants en chute libre – puis une dernière poussée des réacteurs, cinq secondes de chute et un léger rebondissement accompagné d'un crissement. Un son musical retentit dans le haut-parleur, et la soufflerie se remit en marche.

McCoy se leva en douceur et s'équilibra habilement sur la pointe des pieds. « Terminus, les gars, tout le monde descend ! »

Un jeune gaillard plein d'enthousiasme l'imita à grand-peine, puis bondit vers la porte en criant : « Venez, les copains ! Allons explorer les environs ! »

Le sergent d'armes l'arrêta au passage. « Pas si vite, gamin. Outre qu'il n'y a pas d'air, vous risqueriez de geler à mort, de rôtir, et d'exploser comme une tomate trop mûre. Chef d'équipe, prenez six hommes et allez chercher les combinaisons spatiales. Les autres, attendez ici. »

Ils revinrent peu après, chargés de deux douzaines de paquets volumineux. Libby lâcha les quatre qu'il portait et les regarda flotter lentement jusqu'au sol. McCoy ôta l'enveloppe d'une des combinaisons et leur fit un petit cours.

« Voici des tenues standard polyvalentes modèle numéro quatre, version numéro deux. » Il souleva la combinaison par les épaules et la secoua. Elle pendit comme un sous-vêtement long d'hiver, le casque ballottant entre les épaules. « Elle a huit heures d'autonomie, la durée de la réserve d'oxygène. Elle est également pourvue d'un réservoir d'azote et d'une cartouche filtrant l'anhydride carbonique et la vapeur d'eau. »

Il continua, en répétant point pour point la description et les

instructions réglementaires. McCoy connaissait ces combinaisons comme sa poche ; cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois.

« Le tissu est en fibre de verre laminée avec de l'amiante non volatile. Il est flexible et extrêmement résistant, et réduit le rayonnement à la normale au-delà de l'orbite de Mercure. On la porte par-dessus l'uniforme réglementaire. Remarquez les plissages en accordéon renforcés d'arceaux métalliques aux articulations : ils maintiennent constant le volume intérieur dans toutes les positions. Autrement, la combinaison se gonflerait en station debout et nous gênerait dans nos mouvements.

» Le casque est en silicone transparente, polarisée de façon à filtrer les rayons. On peut l'équiper de filtres extérieurs de tout type. Sur cet astéroïde, on a pour ordre de porter au minimum un ambré numéro deux. De plus, une plaque de plomb couvre le crâne et la nuque, et descend le long de la colonne vertébrale.

» La combinaison est équipée d'un émetteur-récepteur en phonie. Si votre radio tombe en panne, ce qui est assez fréquent, vous pouvez communiquer en mettant vos casques en contact. Des questions ?

— On fait comment pour manger et boire pendant ces huit heures ?

— Vous n'y resterez jamais huit heures. Il existe un dispositif qui permet d'emporter des boules de sucre dans le casque, mais vous prendrez toujours vos repas à la base. Quant à l'eau, il y a une tétine qu'on atteint en tournant la tête vers la gauche. Mais ne buvez pas trop... il n'y a pas de toilettes incluses. »

On leur distribua les combinaisons et McCoy leur montra comment les revêtir. On les étend sur le sol, la fermeture à glissière frontale grande ouverte. On s'assied au milieu et on enfile d'abord le bas, comme des bas. Puis on glisse ses bras dans les manches, on ajuste avec soin les gants flexibles et, en ramenant tant bien que mal la tête en arrière, les épaules rentrées, on arrive à passer le casque.

Libby imita McCoy, se leva et étudia la fermeture à glissière, doublée par deux joints souples fermant hermétiquement sous la pression intérieure. Dans le casque, une embouchure d'expiration communiquait avec le filtre.

McCoy allait de l'un à l'autre ; il rajustait parfois une ceinture ou

un gant et expliquait l'usage des commandes extérieures. S'estimant satisfait, il présenta son rapport au capitaine qui lui accorda l'autorisation de faire débarquer son groupe pour une période d'acclimatation de trente minutes.

Il les escorta par groupes de six dans le sas et sur la surface du planétoïde. La violence des reflets sur les rocs obligea Libby à cligner des yeux. Bien que le Soleil se situe à plus de trois cents millions de kilomètres et baigne le planétoïde d'un éclat cinq fois moins fort par rapport à la Terre, le vide donnait une lumière insupportablement crue. Libby se félicita de la protection que lui offrait sa visière ambrée. Au zénith, le Soleil éblouissant, réduit à la taille d'une piécette, occupait le centre d'un ciel noir d'encre constellé d'étoiles visibles jusqu'à la lisière même de l'astre.

La voix d'un de ses camarades retentit dans ses écouteurs. « Mazette ! L'horizon paraît tout proche ! Pas plus de quinze cents mètres, je parie. »

Libby leva les yeux sur la plaine plate et nue et soupesa inconsciemment la question. « En fait, dit-il, il se trouve à environ cinq cents mètres.

— Qu'est-ce que t'en sais, bébé rose ? Et qui t'a demandé ton avis ? »

Sur la défensive, Libby répondit : « En admettant que mes yeux soient à un mètre cinquante-six du sol, il est exactement à cinq cent huit mètres.

— Bébé rose, n'essaie pas de te faire plus malin que tu n'es.

— Mais c'est vrai. Si cet astéroïde possède un diamètre de cent soixante kilomètres et une forme ronde, l'horizon *doit* être à cette distance.

— Tu te prends pour qui ? »

McCoy intervint : « Fermez-la ! Libby est bien plus près de la vérité que vous ne l'étiez.

— Non seulement il en est plus près, intervint une voix inconnue, mais il vous a donné le chiffre exact. Je viens juste de le calculer pour le navigateur.

— Vraiment ? » De nouveau McCoy : « Si le maître de timonerie dit que vous avez raison, Libby, c'est que vous avez raison.

Comment avez-vous fait ? »

Libby rougit de honte. « Je... je n'en sais rien. Il fallait que ça soit comme ça. Ça ne pouvait pas être autrement. »

Le sergent d'armes et le maître de timonerie le regardèrent, stupéfaits, puis laissèrent tomber le sujet.

À la fin de la « journée » (selon l'heure du bord, Quatre-vingt-huit ayant une période de révolution de huit heures et treize minutes), le travail avait bien avancé. Le navire avait atterri près d'une chaîne de collines basses. Le capitaine choisit une cuvette ovale sise entre les collines, d'environ trois cents mètres sur cent cinquante, pour y établir un camp permanent. On allait le placer sous un toit, le sceller hermétiquement et le pourvoir d'une atmosphère.

Dans la colline qui séparait le vaisseau de la vallée, on devait creuser les quartiers : les dortoirs, le mess, les chambres des officiers, l'infirmerie, la salle de loisirs, les bureaux, les entrepôts, et ainsi de suite, reliés par un tunnel lui-même prolongé par un tube métallique étanche de trois mètres de diamètre connecté au sas du navire. L'ensemble serait desservi par un convoyeur automatique pour les hommes et le fret.

On assigna Libby au montage du toit. Il aida un forgeron à transporter par-dessus la colline un four atomique portatif, difficilement maniable à cause de sa masse terrestre de quatre cents kilos, mais n'en pesant ici que huit. Les autres s'apprêtaient à transporter l'immense tente translucide qui allait devenir le « ciel » de la petite vallée.

Le forgeron trouva un repère sur la pente intérieure du vallon et commença à découper une profonde rainure horizontale dans le rocher, en prenant soin de suivre une ligne tracée sur le pourtour de la cuvette afin de se maintenir au même niveau. Libby lui demanda comment ils avaient pu effectuer le relevé aussi vite.

« Facile, répondit l'autre. Deux quartiers-mâtres nous ont précédés dans une navette. Ils l'ont placée en vol stationnaire à quinze mètres du sol, braqué un projecteur, et l'un d'eux a gambadé comme un singe le long de la paroi en traçant une ligne suivant le déplacement du faisceau.

— Le toit n'aura donc que quinze mètres de haut ?

— Non, le double, en moyenne. La pression de l'air le gonfle au milieu.

— La pression atmosphérique sera celle de la Terre ?

— Non, la moitié. »

Libby se concentra un instant, puis le regarda avec stupéfaction. « Mais voyons... Cette vallée mesure trois cents mètres de long, plus de cent cinquante de large. Avec une pression de cinq cents grammes par centimètre carré, et en tenant compte de la courbure du toit, on obtient une charge d'environ cinq cent soixante-dix kilos. Je me demande quel tissu pourrait supporter ça.

— De la toile d'araignée.

— De la toile d'araignée ?

— Oui. De la toile d'araignée. Il n'y a rien de plus costaud. Plus solide que le meilleur acier. De la soie d'araignée synthétique. Le fil dont est tissé le toit supporte un effort de traction de huit cents kilos au centimètre linéaire. »

Libby hésita une seconde avant de répondre : « Je vois. En admettant que le pourtour soit de sept cent mille centimètres, l'effort maximum supporté par les points d'ancrage serait d'environ deux cent quatre-vingts kilos au centimètre. Il y a de la marge. »

Le forgeron le regarda bien en face, appuyé sur son outil. « Quelque chose dans ce genre-là. Fortiche en calcul mental, hein, mon pote ? »

Libby parut surpris. « J'aime bien savoir à quoi m'en tenir. »

Ils firent rapidement le tour de l'entonnoir, en découpant une rainure lisse et régulière où ancrer et sceller la « toile d'araignée ». La lave incandescente que crachait l'éjecteur coulait lentement sur la pente. Une vapeur brunâtre s'élevait de la surface de la roche fondue et retombait presque aussitôt en poudre blanche et impalpable. Le forgeron la montra du doigt.

« Il va falloir ôter ça. On risquerait d'attraper la silicose en la respirant plus tard.

— Comment faire ?

— On utilisera la soufflerie aspirante de l'usine de conditionnement d'air. »

Libby en profita pour lui poser une autre question :

« Monsieur...

— Pas besoin de “monsieur”. “Johnson”, suffira.

— Eh bien, Johnson, d’où est-ce que viendra l’air pour la vallée, et pour les tunnels, par-dessus le marché ? Il en faudra au moins sept cent mille mètres cubes. On les fabrique ici ?

— Non, ça serait trop compliqué. On les a apportés.

— À bord du vaisseau ?

— Oui, à cinquante atmosphères. »

Libby essaya de visualiser le conteneur d’air. « En effet... ça tient dans un cube de vingt-cinq mètres de côté.

— Et même dans trois soutes spécialement aménagées. Ce transport a déjà ravitaillé Ganymède en air. J’étais une nouvelle recrue à l’époque, mais déjà dans l’équipe d’air. »

Trois semaines plus tard, le camp permanent était prêt. Les cales vidées, les entrepôts regorgeaient d’outils et de fournitures. Le capitaine Doyle avait installé ses bureaux sous terre et transmis le commandement à son second – qui devait ramener le transport sur Terre avec un équipage réduit.

Du versant de la colline, Libby le regarda décoller avec une nostalgie confinant au désespoir. Reverrait-il jamais la Terre ? Il aurait volontiers échangé le reste de sa vie contre une demi-heure avec sa mère et une autre avec Betty.

Il redescendit vers le sas du tunnel. Au moins, il avait pu leur écrire et avec un peu de chance l’aumônier arriverait bientôt avec le courrier. Les jours à venir n’auraient rien de drôle. L’installation du toit était terminée et il allait réintégrer son équipe. Ce n’était pas que ses camarades lui déplaisaient, mais il n’arrivait pas vraiment à s’insérer dans le groupe.

La compagnie du CCC entama la tâche principale qui lui était dévolue : cribler la surface de Quatre-vingt-huit de fusées afin que le capitaine Doyle puisse arracher l’énorme bille à son orbite et la mener sur une nouvelle orbite située entre la Terre et Mars, où elle deviendrait une station spatiale – refuge pour navires en détresse, havre pour les véhicules de sauvetage, poste de ravitaillement et station d’observation navale.

On assigna Libby à un four à fusion dans le puits H-16. Il devait creuser des trous en des points précis pour recevoir les charges calculées avec soin qui accomplissaient la majeure partie de l'excavation. Le vieux canonnier de la marine qui surveillait les travaux, assis au bord du puits, consultait les plans et effectuait parfois des opérations sur sa règle à calcul circulaire qu'il portait pendue à son cou.

Libby venait juste d'achever les emplacements destinés à une triple charge et il attendait les artificiers lorsque son récepteur capta les instructions que le canonnier leur donnait sur la puissance des charges. Il appuya aussitôt sur le bouton de son émetteur.

« Monsieur Larsen ! Vous avez commis une erreur !

— Qui a parlé ?

— Libby. Vous avez mal calculé la charge. Si vous la faites sauter, le puits disparaît, et nous avec. »

Le canonnier Larsen vérifia ses calculs sur sa règle avant de répondre. « On s'énerve pour rien, fiston. La charge est la bonne.

— Je suis certain du contraire, insista Libby. Vous avez multiplié au lieu de diviser.

— Vous avez de l'expérience à ce poste ?

— Non, monsieur Larsen. »

Larsen adressa sa remarque suivante aux artificiers : « Allez-y. »

Ils se mirent au travail. Libby pâlit. Il savait ce qui lui restait à faire, mais il avait peur. En deux bonds maladroits, il surgit derrière les artificiers, se faufila entre eux et arracha les électrodes du détonateur. Une ombre passa au-dessus de lui et Larsen arriva à ses côtés.

« Vous n'auriez pas dû faire ça, fiston. Il s'agit d'un cas de désobéissance manifeste aux ordres reçus. Je vais devoir le signaler. » Il entreprit de replacer les électrodes.

Libby rougit jusqu'aux oreilles, mais il lui répondit avec le courage de la timidité aux abois : « Il le fallait, monsieur Larsen, car je sais que vous vous trompez. »

Larsen leva la tête et considéra son expression résolue. « Allons bon ! Je sais que c'est une perte de temps, mais je ne veux pas vous obliger à rester près d'une charge qui vous fait peur. Refaisons le

calcul ensemble. »

Le capitaine Doyle était confortablement installé dans un fauteuil de son bureau, les pieds sur la table. Il regarda son verre presque vide.

« Une bonne bière, Blackie. Vous croyez qu'on pourra en brasser quand on aura tout bu ?

— Je n'en sais rien, cap'taine. On a de la levure ?

— Jetez un coup d'œil, voulez-vous ? » Il se tourna vers l'homme trapu qui occupait le troisième fauteuil. « Ma foi, Larsen, je suis bien content que ça n'ait pas été pire.

— Ce qui m'échappe, capitaine, c'est que j'aie pu commettre une pareille erreur deux fois de suite. Avec un explosif classique, j'aurais tout de suite vu que je m'étais trompé. Si ce jeunot ne m'avait pas mis la puce à l'oreille, j'aurais tout fait sauter. »

Le capitaine tapa sur l'épaule du vieux sous-officier. « N'y pensez plus, Larsen. Vous n'auriez blessé personne, puisque j'exige qu'on évacue les puits même pour une charge minime. Ces isotopes explosifs sont d'un maniement des plus délicats. Regardez ce qui s'est passé au puits A-9. Dix jours de travail fichus à cause d'une seule charge, et le chef artificier l'avait approuvée. Mais j'aimerais voir ce garçon. Vous pouvez me rappeler son nom ?

— A.J. Libby. »

Doyle appuya sur un bouton, on frappa à la porte, et un « Entrez ! » hurlé à pleins poumons fit apparaître une grande asperge revêtue du brassard d'officier de pont.

« Dites au membre du corps Libby de venir me voir.

— À vos ordres, monsieur. »

Quelques minutes plus tard, l'officier de pont introduisit Libby qui regarda autour de lui d'un air nerveux et avisa Larsen. Ça ne contribua pas à le rassurer. Il se présenta d'une voix à peine audible.

Le capitaine le dévisagea. « Alors, Libby, j'ai entendu dire que vous aviez eu un petit différend avec M. Larsen ce matin. Racontez-moi ça.

— Je... je ne pensais pas à mal, capitaine.

— Je m'en doute bien. Vous n'avez aucune inquiétude à avoir ; vous nous avez rendu service à tous. Mais dites-moi, comment vous

êtes-vous aperçu que les calculs étaient faux ? Vous avez déjà travaillé dans les mines ?

— Non, capitaine, je me suis aperçu qu'ils étaient faux, voilà tout.

— Mais comment ? »

Mal à l'aise, Libby se dandinait. « Euh... ça se voyait, ça ne cadrait pas.

— Un moment, capitaine, si vous permettez, intervint "Blackie" Rhodes, le navigateur. Je peux lui poser une ou deux questions ?

— Mais certainement. Allez-y.

— C'est bien vous que vos camarades ont surnommé "bébé rose" ?

— Oui, répondit Libby en rougissant.

— J'ai entendu des rumeurs sur ce garçon. » Rhodes se leva pour aller tirer un gros volume de la bibliothèque. Il chercha une page puis, le livre ouvert devant lui, commença à interroger Libby.

« Quelle est la racine carrée de quatre-vingt-quinze ?

— Neuf virgule sept cent quarante-sept.

— Et la racine cubique ?

— Quatre virgule cinq cent soixante-trois.

— Et son logarithme ?

— Son quoi, monsieur ?

— Seigneur, on peut terminer ses études sans savoir de quoi il s'agit ? »

La gêne de Libby s'accrut encore. « Je n'ai pas été longtemps à l'école, monsieur. Ma famille n'a accepté le Pacte qu'à la mort de papa, et parce qu'on était obligés.

— Je comprends. Un logarithme est la puissance à laquelle il faut élever un nombre donné, appelé la base, pour obtenir le nombre dont il est le logarithme. C'est clair ? »

Libby réfléchit bien. « Non, je comprends pas trop, monsieur.

— Essayons autrement. Si on élève dix à la puissance deux... au carré... on obtient cent. Par conséquent, le logarithme de cent appliqué à la base dix est deux. De même, le logarithme de mille à la base dix est trois. Maintenant, vous pouvez me donner le logarithme

de quatre-vingt-quinze ? »

Libby répondit après un moment de réflexion : « Ça ne tombe pas juste...

— Peu importe.

— Alors, à peu près un virgule neuf cent soixante-dix-huit. »

Rhodes se tourna vers le capitaine. « Ça me paraît concluant, non ?

— Oui, dit Doyle d'une voix songeuse. Ce garçon semble posséder une connaissance intuitive des relations arithmétiques. Et ce n'est peut-être pas tout.

— Je crois qu'on doit le renvoyer sur Terre si on veut tout savoir. »

Libby réagit immédiatement à cette dernière remarque. « Je vous en prie, capitaine, ne me renvoyez pas sur Terre. M'man serait très fâchée.

— Mais non, ne vous inquiétez pas. Quand votre engagement prendra fin, je vous enverrai subir des tests en laboratoire de psychométrie. En attendant, je refuse de me séparer de vous. Je préférerais encore cesser de fumer. Voyons ce que vous savez faire d'autre. »

Dans l'heure qui suivit, le capitaine et le navigateur entendirent Libby : un, redécouvrir le théorème de Pythagore ; deux, retrouver les lois de la gravitation de Newton et les lois de Kepler d'après un exposé des conditions ayant mené à leur découverte ; trois, apprécier à l'œil nu, et sans erreur mesurable, distances, surfaces et volumes. Il en venait aux notions de relativité et de continuum espace-temps non linéaire, et continuait à leur exposer des idées plus vite qu'il ne pouvait parler, lorsque Doyle leva la main.

« Ça suffira pour aujourd'hui. Vous allez vous donner de la fièvre. Filez au lit et revenez me voir demain matin. Votre affectation présente est supprimée.

— Bien, monsieur.

— À propos, vous pouvez me dire votre nom complet ?

— Andrew Jackson Libby.

— Je comprends que votre famille ait rechigné à signer le Pacte. Bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur. »

Après son départ, les deux hommes discutèrent de leur découverte.

« Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— C'est un génie, cela ne fait pas de doute, un de ces cas qui apparaissent à chaque saint-glinglin. Je vais lui prêter tous les livres de ma bibliothèque et voir ce qui en sortira. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il lise une page entière d'un seul coup d'œil.

— Je n'en reviens pas. Quand on pense à ce qu'on découvre parmi ces garçons dont personne ne voulait sur Terre...»

Doyle hocha la tête. « C'est là que le bât blesse : ils se sentaient inutiles. »

Le planétoïde parcourut quelques millions de kilomètres autour du Soleil. On approfondit les puits qui grêlaient sa face et on les tapissa de durite, cet étrange produit à forte cohésion moléculaire capable (en principe) de confiner une explosion atomique. Puis il subit une série de petites poussées, toujours du côté opposé à sa trajectoire souhaitée ; au bout de quelques semaines, les fusées produisirent leur effet et Quatre-vingt-huit s'engagea dans une orbite le menant vers le Soleil.

Arrivé à une fois trois dixièmes la distance de la Terre au Soleil, une autre série de poussées le placerait sur une orbite circulaire et il prendrait son nouveau nom de T-M3, station spatiale Terre-Mars 3.

À des centaines de millions de kilomètres de là, deux autres équipes du CCC s'employaient à dévier deux autres astéroïdes de leur orbite immémoriale pour les amener, entre la Terre et Mars, sur la même orbite que T-M3. Les trois stations devaient se suivre à cent vingt degrés l'une de l'autre. Lorsque T-M1, T-M2 et T-M3 seraient toutes en orbite, aucun voyageur empruntant les voies spatiales entre la Terre et Mars ne serait plus jamais loin d'un point où se poser – et trouver de l'aide, au besoin.

Au cours des mois durant lesquels Quatre-vingt-huit tombait vers le Soleil, le capitaine Doyle réduisit les heures de travail de ses équipes et leur fit exécuter des travaux plus faciles : construire un hôtel et transformer la vallée fermée en jardin. La roche devint de la

terre, à laquelle on mêla des engrais et des bactéries anaérobies. Ensuite on sema et on choya des plantes conditionnées par plus de trente générations de basse gravité à Luna City. À part la faible gravité, Quatre-vingt-huit commençait à ressembler à la Terre.

Mais lorsque le planétoïde approcha d'une tangente de sa future orbite, les manœuvres recommencèrent, incessantes. Le capitaine ne tenait que grâce à des quantités phénoménales de café noir et piquait parfois un petit somme dans son fauteuil.

Il assigna Libby à la calculatrice balistique, trois tonnes de métal pensant qui dominaient la salle des calculs. Libby aimait l'énorme engin. Sans y penser, il le considérait comme un être vivant, un être très proche de lui.

La manœuvre approchait de sa fin et les poussées se rapprochaient. Assis à la droite du contrôleur en chef de la mise à feu, Libby répétait d'une voix machinale les prédictions concernant la salve suivante, émerveillé par la précision de l'engin. Le capitaine Doyle allait et venait et se penchait parfois par-dessus l'épaule du navigateur pour vérifier les chiffres. Ils étaient exacts, bien sûr, mais est-ce que ça marcherait ? C'était la première fois qu'on tentait de déplacer une telle masse. Et si elle continuait à plonger vers le Soleil ? Absurde ! Impossible. Néanmoins, il serait heureux lorsqu'ils auraient dépassé la vitesse critique.

Une ordonnance attira son attention. « Hélio du navire amiral, capitaine.

— Lisez-le-moi.

— “Amiral à Quatre-vingt-huit. Message personnel, capitaine Doyle. Reste à proximité pour assister à mise en orbite. — Kearney.” »

Doyle sourit. Gentil de la part du vieux, ça. Dès qu'ils seraient en orbite, il inviterait l'amiral à dîner et à admirer le parc.

Une salve plus violente que les précédentes retentit ; la salle en trembla. Les rapports des observateurs de surface arrivaient peu à peu : « Tube neuf, dégagé ! Tube dix, dégagé ! »

Mais le murmure machinal de Libby avait cessé.

Le capitaine se tourna vers lui. « Que se passe-t-il, Libby ? On s'endort ? Appelez les stations polaires. Il me faut une parallaxe.

— Capitaine...» Sa voix tremblait légèrement.

« Allons, parlez !

— Capitaine, la machine ne suit plus.

— Spiers ! »

La tête grisonnante du contrôleur en chef émergea de derrière la calculatrice. « Je m'en occupe, capitaine. Un moment. »

Il réapparut au bout d'un long moment. « Les gyros sont faussés. Il faudra au moins douze heures pour les calibrer. »

Sans un mot, le capitaine lui tourna le dos et traversa la salle. Le navigateur le suivit des yeux. Il revint, consulta son chronomètre et regarda Rhodes. « Si on n'a pas les données de mise à feu d'ici sept minutes, c'est fichu, Blackie. Vous avez une suggestion ? »

Rhodes secoua la tête en silence.

Libby éleva timidement la voix. « Capitaine...»

Il se retourna d'un bloc. « Oui ?

— Les données de mise à feu sont : tube treize : sept virgule soixante-trois : tube douze : six virgule quatre-vingt-dix : tube quatorze : six virgule quatre-vingt-neuf. »

Doyle scruta son visage. « Vous en êtes sûr, mon garçon ?

— Ça ne *peut pas* être autre chose, capitaine. »

L'officier conserva une immobilité absolue. Il tira une longue bouffée de sa cigarette, examina les cendres d'un air pensif et, sans regarder Rhodes, dit d'une voix paisible : « Appliquez les données. Mise à feu au signal. »

Quatre heures plus tard, Libby, les yeux fermés, le teint gris, énonçait toujours des données de mise à feu. Une fois déjà, il s'était évanoui ; lorsqu'ils l'avaient ranimé, il avait aussitôt continué à murmurer des chiffres. Le capitaine et le navigateur se relayaient, mais, lui, personne ne pouvait le relayer.

Le rythme des salves s'accrut, mais la puissance des chocs faiblissait.

Après une salve à peine sensible, Libby ouvrit les yeux, scruta le plafond et dit : « Voilà, capitaine.

— Appelez les stations polaires ! »

Les rapports suivirent derechef. « Parallaxe : constante. Distance latérale au Soleil : constante. »

Le capitaine s'affala dans un fauteuil. « Eh bien, Blackie, on y est quand même arrivés... grâce à Libby ! » Puis il remarqua que ce dernier arborait une expression un peu soucieuse. « Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ? On a commis une erreur ?

— Capitaine, vous m'avez bien dit l'autre jour que vous aimeriez avoir une gravité terrestre normale dans le parc ?

— Oui. Et alors ?

— Si ce livre sur la gravitation que vous m'avez prêté dit vrai, je pense avoir trouvé moyen de l'obtenir. »

Le capitaine le regarda comme s'il le voyait pour la première fois. « Libby, vous ne m'étonnez plus. Pourriez-vous cesser de faire ce genre de chose juste le temps de dîner avec l'amiral ?

— Ça, capitaine, ce serait formidable ! » Le circuit audio les interrompit. « Hélios du navire amiral : "Bravo, Quatre-vingt-huit." »

Doyle sourit à la ronde. « Voilà une agréable confirmation. »

L'audio glapit encore. « Hélios du navire amiral : "Annulez message précédent. Gardez l'écoute pour correction." »

Le visage de Doyle prit une expression surprise et inquiète — puis l'audio reprit : « Hélios du navire amiral : "Bravo, T-M3." »

*Fin du tome III*